

Histoire d'Elle's

On ne peut pas toujours regarder devant soi
Il est des fois où dans les détours je m'enlise
Où je perds mon chemin dans le miroir du temps
Je voudrais revoir une dernière fois au coin du bois
Ses cheveux au vent, son sourire au loin, sa main tendue
Et quand je cours, tomber lentement dans ses bras
Car je sais qu'elle me rattrapera, que jamais
Au grand jamais elle ne me laissera choir
Une dernière fois entendre sa voix me murmurer à l'oreille
Qu'il ne faut pas pleurer, que les larmes ce sont des océans de sel
Qui figent les mots dans la pierre de granite qui pèse, mais qui pèse
Pouvoir lui demander quel est le sens de ce drôle de monde
Où les gens marchent sur la tête pendant que d'autres
Ont les cheveux dans les yeux pour ne pas voir
Mais la réponse à ces questions je la connais déjà
Car il y a dans ma tête une dame aux allures de demoiselle
J'en suis resté amoureux, et toujours un peu jaloux
Une dame qui me regarde, qui écoute mes douleurs
Qui sait quand je mens, qui lit dans mes paroles
Les aléas de mes pensées, les rêves oubliés
Ceux que font les tous petits quand ils sont ébahis
Par ce regard dans lequel ils se perdent avec joie
Elle est tellement présente qu'il me faut parfois fermer les yeux
Pour que disparaissent les siens et que je puisse te voir
Amie de toujours renaître à la vie, et partager avec toi
Ce souvenir maudit qui grignote ma cervelle
Quand je m'allonge à côté d'elle dans ce suaire exigu
où il n'y a de place que pour un seul
On ne peut pas toujours regarder devant soi
Il est des fois où je m'enlise dans les détours
Où je perds mon chemin dans des miroirs de boue
Je voudrais voir une dernière fois au coin du bois
Cher lecteur, ou bien chère lectrice, voici un dédoublement de l'écrit précédent. Mon cœur balance entre les deux et je ne sais lequel choisir, je préfère vous laissez faire...
Ses cheveux dansant au vent, son sourire si gai,

Ses mains tendues, quand je cours tomber dans ces bras
Car je sais qu'elle me rattrapera, que jamais
Au grand jamais, là, elle ne me laissera choir
Une dernière fois entendre sa voix à l'oreille
Vouloir me murmurer lorsque je te pleurais
Que les larmes ce ne sont que océans de sel
Qui figent les mots dans la pierre de granite qui pèse
Pouvoir lui demander quel est le sens du monde
Où les gens qui sur la tête marchent en rond
Chevelure dans les yeux pour ne pas se voir
Mais les réponses je les connais elles sont trop noires
Il y a une dame aux allures de demoiselle
Qui avait élu domicile dans ma cervelle
J'en suis resté amoureux, quelque peu jaloux
Dame qui écouta mes douleurs sans atours
Qui a su, quand je mens, lire dans mes écrits
Aléas de mes pensées, rêves oubliés
Ceux que font les petits quand ils sont ébahis
Ce regard dans lequel joyeux vous vous perdiez
Je dois fermer les yeux tellement elle est présente
Pour que disparaissent les siens et puisse te voir
Amie toujours présente partager avec moi
Souvenirs maudits qui me grignotent et me hantent
Quand je m'allonge à côté d'elle dans ce linceul
Où pour l'heure il n'y a de place que pour un seul

... et maintenant que l'histoire commence !

Chapitre 1

Biiiiip ...

Voulez-vous rejoindre la galaxie Internautique ? Cliquez sur Ok...

Bienvenue dans le cyberspace...

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du mardi 21/12/10

Il est quelque chose comme trois heures du matin. Le scintillement de l'écran a donné à mes yeux une lueur particulière. Je voudrais vous dire comment j'en suis arrivé là. Comment une certaine tristesse a imprégné ces lignes. Mais je me dois de commencer par le début. Je sais qu'il y a là quelque chose qui relève de la tautologie. Mais le commencement, l'initiale, c'est peut être la conséquence de mon égarement dans la galaxie du cyberspace. Alors voila pourquoi je tente de regagner un nœud textuel. Là où les impulsions électriques scintillent au loin mais voilà, personne n'intercepte mon message. Dans le royaume de l'hypertexte j'ai décroché les fils de la toile par erreur. Depuis je circule dans une boucle sans fin. Je suis pris avec moi-même. Je retombe inéluctablement sur mon IP, ou le vide sidéral. D'une certaine façon c'est un peu la même chose. Je ne nourris plus d'espoir, mais si vous interceptez un groupe d'octets en perdition sur la toile, redirigez le vecteur du cluster vers moi. Je pourrais de cette façon renouer le contact. De l'autre côté du miroir, enfin vous rejoindre. Tisser un fil, même ténu, suffirait pour cheminer sur la toile. Dans la pièce où je me suis installé, le calme est absolu. Le grésillement continu de l'ordinateur est la tentative de communication qui me permet de savoir que je suis encore en vie. L'éclat de la lampe a baissé d'intensité. Comme si l'espace autour de moi, déjà, se rétrécissait. Est-ce le début d'une disparition annoncée ? Ne suis-je pas en train de me diluer ? Les particules qui constituent l'enveloppe de mon corps ont-elles commencé leur travail de désintringement ? Dissipation première de ce qui est moi !

Accompagné par radio Boston, [WUMB](#), je vous invite pour une rencontre avec le monde de mon anorexique adorée. Il ne me reste plus que les personnages incrustés dans ma tête pour me rattacher au monde des vivants. Pour cette nuit, c'est la jeune fille cadavérique qui est venue me rendre visite. Elle est un peu versatile, mais j'aime beaucoup sa compagnie. En connexion avec le [dictionnaire versatile](#), je vérifie le mot que j'ai utilisé en votre présence irréelle, puisqu'en mémoire vive. Je prie pour qu'il n'y ait pas coupure électrique, vous voir disparaître sous forme d'énergie dispersée m'attristerait. Le web entoilé me propose 9 synonymes. Tous me conviennent pour définir cet être qui s'efface tout doucement. La transparence est son ultime désir. Elle est [capricieuse](#), [changeante](#), [incertaine](#), [inconstante](#), [indécise](#), [instable](#), [irrésolue](#), [lunatique](#), et le plus subtil de toute cette liste [ondoyante](#). Par pitié ne cliquez pas sur les liens insérés subrepticement, vous perdriez ma trace. Vous seriez immédiatement projeté dans une autre page contextuelle qui rendrait diaphane le ligament pulsatile qui nous relie, pour l'instant. Veuillez m'excuser, je vois que ma diaphane ondoyante s'impatiente, la faire trop attendre serait inconséquent. J'ai besoin d'elle, encore plus que de vous, en tous les cas pour le moment. Ne m'en veuillez pas trop, il reste si peu de réel auquel accrocher mes espérances.

Premier impact : monsieur Henry, intérieur tête

Paris l'été, à cause de la glace... 5 heures le matin

Il faudrait lui réapprendre tout. Elle est née après une descente aux enfers, noyée dans le sang. Celui de la chair déchirée, que recouvre la peau. Celui qui coule lors de la découpe pour donner le steak, le rosbif. Un bon morceau de viande. Celui qui pourrit quand on en a fini avec la vie. Tout lui réapprendre. Ce que se nourrir veut dire. KC, cassée en français. Késsi en anglais. Elle est faible, et perdue. Elle est tombée dans ce monde de fous. Il lui serait nécessaire d'avoir une boussole.

Il faudrait commencer par de tout petits morceaux, qu'elle prenne le temps de déguster, de renaître à la saveur des choses. Oublier le gouffre, ce tube qui plonge au plus profond de la terre mais qui ne la nourrit pas. Ce n'est qu'un écoulement sans fin.

Elle a tellement appris la mort qu'il lui faut découvrir l'exister. Ça conduit peut être au même résultat mais ce ne peut être la même chose. Elle doit s'en convaincre. Mais elle a connu le trop, celui du débordement. Dans sa vie, il a dû y avoir un trop plein de cadavres. Elle a vécu, par procuration, les trains plombés et les hurlements déchirés sous les lucarnes barrées de barbelés. Elle est entrée à Treblinka par la grande porte, elle a vu Dachau et le vide laissé par les casemates démembrées. Elle a avalé ce vide, elle n'est plus que vide. Alors remplir du vide ou vivre vide c'est du pareil au même. Elle essaye de comprendre, comme elle peut ce cadeau par légation universelle.

Même écrire la dépasse, elle n'écrit pas, elle inscrit en taillant dans le vif. Elle arrache la peau comme ce médecin fou qui collectionnait les tatouages en découpant les cadavres entassés dans ces grands fours. Alors la vie, elle en cherche encore la signification. Crucifiée sur un bout de bois ou plombée dans des wagons, ça n'aide pas beaucoup pour guider vers une véritable naissance.

Le beau pourrait la guider, les belles choses. Même cela, c'est emmuré. Dans de vastes salles gardées par des spectres en costume gris. Une cravate rouge barrant d'une verticale ces corps anonymes. La beauté des musées, elle finit quand on en a franchi la porte. La circularité dans la profusion. C'est encore le trop, le débordement des yeux. On enchaîne les cadres. Au suivant on bascule déjà un peu dans celui d'après. Toutes ces œuvres au garde à vous, ça vous pousse vers la sortie. L'ultime qui rend le musée à sa justification c'est un lieu pour une œuvre. Au moins on sait pourquoi on vient. Mon slogan. Halte au débordement. Luttons pour ces sculptures reléguées dans un coin, fermeture pour un contournement. Un espace à trois dimensions, ça a un derrière. Et quelquefois, le derrière de la statue fait aussi partie du beau. Délivrons ces culs où naît le bas du dos, élanement magnifique vers une courbure sans fin.

Cassie, elle, est restée plantée devant les pendus en place de grève, sur l'Appelplatz. L'appel des vivants, dernière vérification pour l'achèvement. Le comptage incessant, recherche de l'un manquant pour relancer ce compte à rebours qui conduisait à l'évanouissement. Sorte de disparition avant l'heure des corps en partance. Ponctué d'une dernière balle, ou encore de coups de cravache. Alors vivre, mourir, une continuité en forme d'aboutissement.

Pour le moment elle apprend encore le vide et l'écoulement. Elle avale le liquide. Le thé et le café pour Cassie ça fait un repas, avec un grand verre d'eau. Un potage, sinon un bouillon, les bouillons de poule Knorr ont beaucoup de succès. Elle trie un peu les pâtes qui surnagent, mais elle en mange un peu, quelquefois. Elle a tellement ingurgité de choses pour nourrir ce peuple affamé, parti en fumée. C'est une tentative pour aider les soviétiques qui ont continué malgré eux cette entreprise d'anéantissement. Trop de lait concentré pour les rescapés des camps de concentration les a achevés. Un comble. Concentrés par deux fois. Une trop grande faim qui a poussé ces cadavres ambulants vers la fosse septique un peu rapidement.

A cet instant, Cassie a fait une pause. Trop ingurgiter, ça la travaille aussi un peu. Pourtant ça la démange de manger ce lait mauvais qui fait advenir la rédemption par la mort. Je lui préparerai un quart de biscotte avec une fine pellicule de confiture à la mûre. Ça devrait lui plaire, entre l'amour

et la mort de la mère. C'est le mur de Berlin, faut un peu de temps pour qu'il tombe. Le désosser brique par brique. Elle aussi Cassie, elle se désosse. Hier soir, comme à son habitude, elle s'est assoupie. Elle a pris possession du petit salon. Elle s'enroule dans la vieille couverture écossaise. Elle se love dans le canapé. Je ne sais pas comment elle peut dormir comme ça, pliée en quatre.

5 heures 10 il fait noir

Je vais la regarder dormir encore un peu. Je sais que demain elle aura disparu. C'est une sorte de rêve qui vient habiter là, le temps d'illuminer ma triste demeure. Après je suis seul. Avec mes livres. Seul avec les mots et les signes que j'ai cru comprendre il y a longtemps. Maintenant je me contente de regarder toutes ces bibles. Elles sont belles toutes assemblées là attendant d'être déchiffrées. Je suis un peu comme Champollion devant les hiéroglyphes avant la pierre de Rosette. La mienne est allongée dans le canapé mais je n'ai pas encore pu la mettre à nue. La couverture a glissé. Elle dévoile le haut de sa cuisse et un peu de l'entrejambe, laissant deviner la petite culotte bleue marine avec une bande blanche. Il y a quelque chose d'écrit dessus. Je pense qu'il s'agit de la marque. Je m'approche doucement et replace la couverture dévoilant sa fraîche poitrine enveloppée par une sorte de brassière. Elle n'aime pas les soutiens-gorge. Les vrais. Bientôt va naître une belle femme, blonde avec ses grands yeux verts. Ses lèvres sont pulpeuses. On a envie de les embrasser goulûment. Quand elle sourit, un petit pli se crée, délicat, au coin de sa bouche. Lorsque qu'elle parle, ses yeux écarquillés voudraient englober le monde. Je me suis déjà perdu dans ce regard, vert émeraude. C'est une plongée dans un océan aux saveurs d'atoll et de monoï. Il ne me reste plus qu'à me laisser bercer par la musique mélodieuse de sa voix chaude. Elle a un timbre apaisant dans lequel j'aime à me laisser porter, alors je perds le fil de ce qu'elle dit. Si elle s'en aperçoit, elle se fâche. A ce moment, ses yeux prennent une dureté inattendue. Ses cheveux viennent recouvrir d'un voile pudique une partie de ce regard acéré. Ils leur arrivent même de descendre jusque dans la commissure des lèvres. Je l'ai surpris à les mâchouiller tendrement. Normalement, une mèche épaisse lui barre le front pour s'arrêter au-dessus de ses sourcils d'un noir dense. Ils entourent agréablement son regard, lui donnant plus de profondeur. Il faudra quelqu'un de bien pour cueillir ce fruit délicat. Mais je dois encore l'aider à naître. Elle est encore perdue. Très fragile, trop fragile. Au dîner, elle a laissé beaucoup de petites pâtes. Elle les repousse sur le bord de l'assiette. Ce sont comme des petits cadavres échoués sur le rivage quand la marée se retire. Elle a des soucis, puisqu'elle va partir. Elle a rendez-vous avec sa déchéance.

Je suis resté à la regarder jusqu'au petit matin. Elle a souri dans son sommeil. Elle remue de plus en plus. La couverture est tombée sur le sol. Elle s'agite. Elle va éclore. Je pourrai lui faire découvrir la saveur du fruit noyé de sucre et de cannelle cuit à point pour une bonne consistance. Je mets cette mixture bouillante dans des pots Bonne Maman que je retourne. La dépression causée par le refroidissement achève l'opération confiture. Je dois bien avoir cinquante pots. Je les ai descendus à la cave, je ne veux pas l'effrayer avec ma confiture. Elle pourrait penser que je n'ai besoin d'elle que pour me débarrasser de ce trop plein de nourriture qui envahit mes placards. C'est le poids de ma solitude, je la garde en réserve. Marie, la petite serveuse du Grand Café Parisien a accepté un pot, pour goûter. Elle est polie. Elle a pris la confiture, l'a observée à travers le verre. Elle s'est approchée de moi, jusqu'à ce que son odeur pénètre mes narines. Le frôlement de ses cheveux a caressé mon visage, puis elle m'a murmuré à l'oreille qu'elle pensait être enceinte. J'ai plaisir à penser que je vais contribuer au nourrissage de ce petit en devenir. La confiture pénétrera par la bouche délicate de cette future maman. Elle glissera jusqu'à ce ventre accueillant. Nouvelle saveur placentaire qui fera frémir de plaisir le petit bout de vie accrochée à son destin.

5 heures 20 pas un bruit, silence absolu

Elle doit sortir de la douche. Le temps de se sécher, elle va débarquer en slip et en soutien-gorge, comme à son habitude. Ceux qu'on fait maintenant, pas des strings. Un peu comme des boxers de sportif. L'apparition. Soudaine comme un ange translucide, dans une couleur diaphane. Elle a repris un peu de vie. Elle s'étoffe un peu. Je n'ai pas pu m'empêcher de la regarder, elle est belle comme

le jour. Ça la fait sourire. Un sourire en forme de quart de biscotte avec un peu de confiture. Je suis certain que cette fois, elle acceptera un toast parce que je l'ai vue à travers la clarté du jour et qu'elle m'a souri. Elle le fera pour moi. Un quart de biscotte ça devrait aller. Ce sont de grandes biscottes, elle sait que ça n'a rien à voir avec elle, la taille de mes biscottes. Quand je les ai sorties la première fois, je n'ai pas réfléchi. Les hommes c'est idiot, ça se doute de rien. Une grande biscotte dans sa bouche, c'était un peu comme lui proposer une fellation en guise de sucette. Ça l'a fait vomir. Juste la taille. Sans l'ombre d'une hésitation, j'ai tendu les mains et j'ai accueilli ce présent. J'ai levé les yeux vers elle et nos regards se sont croisés. Je l'ai embrassée sur le front puis je me suis rincé les mains. C'est peut être pour ça qu'elle n'a plus peur des biscottes.

8 heures 07 le soleil a envahi la chambre

J'ai dû m'endormir. La porte a claqué doucement, le pêne de la serrure a pénétré la gâche d'un cliquetis reconnaissable. Cassie s'est éclipsée, discrètement. Pendant mon sommeil. Elle s'est échappée comme un rêve qu'on essaye de se rappeler. Il ne reste qu'une sensation évanescence, un regret, une envie de quelque chose, mais qui n'est déjà plus de ce monde. Qui n'a d'ailleurs jamais été de ce monde. Je vais aller prendre un café, Marie a dû prendre du service.

9 heures 12 des toasts grillés, desséchés attendent à côté d'une bouilloire dans laquelle stagne un thé épais

Je choisis la veste en toile beige et mon panama blanc crème avec son ruban marron. La chaleur est déjà là, qu'en sera-t-il dans une heure ou deux ? J'opte pour mon parcours préféré, c'est une petite visite à l'opéra Garnier, histoire de voir s'il est toujours là. J'en profite pour m'attabler en terrasse pour un petit noir et un verre d'eau, j'arrive parfois à obtenir la carafe, mais faut lutter. Je jette en œil distrait sur le programme qui dégingole sur la façade de l'édifice dédié à la chansonnette de qualité. Une sorte de programme qu'on déroulerait pour découvrir les dernières prestations du moment. A la différence que celui-ci doit faire cinq mètres de long. Je ne vais pas à l'opéra, mais en rentrant, je mets la chaîne en marche et j'écoute ce à quoi j'aurais pu assister. Avant tout ça je contourné la Bourse. Puis je me dépêche de fuir la rue du 4 septembre. Je hais cette grande avenue anonyme. Elle n'a pas l'âme de l'évènement qu'elle célèbre. De toutes les façons, on n'y trouvera pas beaucoup de fervents idéalistes pour élever des barricades à la gloire de la République en danger. Après la pause Opéra, je rattrape le boulevard de la Madeleine. Au moins celui là va bien avec l'idée de la Madeleine. Elle aussi il faut la contourner. C'est vrai qu'elle occupe un gros volume, la belle. On ne dirait pas une Eglise. Ça ressemble plus à la bourse qu'à un lieu de culte. Faudra que je rentre un jour pour découvrir l'intérieur. J'aime beaucoup passer sous les grands robiniers, affublés du nom malheureux de faux acacias. Ils procurent un peu d'ombre et donne à cette rue un aspect humain.

10 heures piles le trottoir est humide, le service de la voirie est au bout de la rue avec son fourgon étroit, tout vert avec une bande blanche. L'eau coule dans le caniveau.

J'aperçois un des serveurs, ce doit être François, il fait juste un remplacement. Il est adossé à la devanture du café, le nez en l'air. Le patron a dû le rappeler à la raison pour qu'il fiche le camp à cette vitesse. Il fait doux, la porte est grande ouverte et les tables en terrasse fleurissent. C'est un café que surplombe une bâtisse tout en angle. Elle fend la rue comme l'étrave d'un paquebot quand il pénètre d'une allure alanguie dans le port. Le quartier semble tranché d'un coup de lame donnant naissance à la rue Duphot sur le côté gauche et de l'autre la rue du Chevalier Saint-George. A la base de ce puissant navire, se trouve le Grand Café Parisien coiffé de tenture rouge pour abriter le consommateur d'un soleil qui se peut rasant. En fin d'après-midi, il arrive à se faufiler entre les deux rangées de grands immeubles, dardant ses rayons en pleine salle. On peut pénétrer par le côté qui donne dans la rue Duphot. J'aime cette entrée plus discrète qui permet d'arriver directement dans la partie du café que j'apprécie le plus. Légèrement surélevé d'une marche, à la limite des palmiers dans leurs pots se trouve mon lieu de repos. Plus exactement ce sont des chamaedorées, dixit Marie. C'est elle qui a eu l'idée de les placer là en rangs d'oignon. Ils sont adossés à la grande

glace. On se demande comment ils peuvent survivre, si loin de la lumière du jour. Dédoublés par le reflet, peut-être est-ce là ce qui donne la force végétale qui leur est vitale. Je préfère m'installer à l'intérieur. A l'abri de ces immenses plantes, il fait plus frais et je suis plus tranquille pour discuter avec Marie. Elle aime bien s'installer sur les banquettes rouges, en forme de demi-lune.

10 heures 08, Legrand, gérant du Grand Café Parisien

« Aujourd'hui vous avez droit aux charmes du patron. Un grand café sans sucre et deux croissants, comme d'habitude ? »

Campé devant moi, un petit gaillard rondouillet, le nez mesquin qui pointe vers le bas. Il masque une bouche qui tombe sur les côtés. De petites oreilles bien dégarnies laissent deviner un poil foisonnant qui puise son énergie de l'intérieur. Des lunettes rectangulaires, en forme d'écran de télé y sont accrochées solidement. L'armature noire anthracite sectionne le cuir chevelu pour laisser passer de petites rouflaquettes. Le cheveu grisonnant est ras. Légèrement bedonnant, la manche de chemise retroussée sur le haut des bras, il a l'allure bonhomme, mais ne l'est pas. On le devine tout de suite. Son veston ouvert précède sa bedaine pour annoncer la bonne nouvelle de sa venue.

« Va pour le petit noir et ses viennoiseries, Marie n'est pas encore arrivée ?

- Elle a pris ses jours de congé, voilà pourquoi c'est les charmes du patron aujourd'hui ! »

Je me suis mordu les lèvres d'ajouter « en congé de maternité déjà ». Je remercie le café brûlant qui a rendu inaudible ma pensée. J'ai le palais en feu et je ne sens plus le goût de rien mais je lui suis reconnaissant pour cette aide inattendue. Le gérant de la boîte à sous, qui lui tient lieu de bistrot, est tellement discret que dans l'heure tout Paris aurait été au courant. Il est plus puissant que les réseaux de communication moderne. A l'époque du télégraphe, il devait être poteau télégraphique. Diffusant les nouvelles à la façon du bonimenteur sur les marchés. Il vendrait n'importe quelle nouvelle, de la plus anodine à la plus insignifiante. Plus elles sont petites, plus il a le don d'en rehausser l'importance. Aucun nouveau venu dans l'antre de la presse locale ne peut résister au broadcasting tonitruant de la médisance de comptoir. Pour agrémenter le tout, il a un don pour vous parler en regardant au loin. Vous rendant insignifiant à la terre entière. Il semble s'adresser à vous mais, en réalité, il destine sa diarrhée verbale à un olibrius au fin fond du café. Il pratique l'art de l'occultation, la vôtre. Vous n'êtes même plus un consommateur, il vous a rangé parmi les meubles. La bêtise et la méchanceté confinées dans une cervelle.

« Il sort de la machine.

- Qui ça ?

- Le café ! Vous n'y êtes pas aujourd'hui, vous avez la tête ailleurs. Vous êtes amoureux... Prenez votre temps on n'est pas aux pièces. Marie a des examens à faire et faut qu'elle aille rendre visite à sa grand-tante. Ah les bonnes femmes, toujours malade et une grand-tante à visiter. A mon avis elle a de la moustache la grand-tante, et pas que sous le nombril ! »

Il finit difficilement sa phrase, a moitié étouffé par son gros rire tonitruant. Mal dégrossi, mais gentil. Le petit commerçant réactionnaire par excellence. Envahi par les étrangers qui viennent manger le bon pain des français. On se croirait dans un sketch de Fernand Renaud. Sauf que l'acteur n'est pas le même. Il a la bedaine en avant, de gros sourcils épais et de petits yeux malicieux tout noirs cachés derrière des lunettes. Le costume aussi est différent. Il porte le pantalon à grosses côtes et le polo sans manche, rouge, recouvrant une chemise jaune pisseux. La cravate bleue foncée autour du cou et une grosse chevalière, vous avez là une idée encore plus précise du personnage. Il est persuadé que les barbares continuent de déferler. Depuis le V^e siècle les Goths et les Visigoths n'en finissent pas d'arriver. Il met les Huns dans le même sac que les arabes de Poitiers. Pour lui l'histoire des invasions n'a qu'une direction, celle de son café.

« J'espère que c'est pas trop grave ? ...

- ...

- ... les examens !
- Non un contrôle de routine, elle n'a pas dit quoi... A midi il y aura des rognons et de la purée en plat du jour. Je vous en mets un de côté ?
- Non merci, j'ai une course à faire, j'en aurai pour la journée.
- Bon bah bonne course. Tâchez de gagner le grand prix ! »

Et drôle avec ça. Il ne doit pas être dupe. Mon échappée a manqué d'imagination. Je suis dans un mauvais jour, j'ai un peu de mal à être créatif. Avec Marie en moins, il perd un client régulier pour la semaine. Il va l'avoir mauvaise, il a le porte-monnaie sensible. Il n'osera pas se venger sur sa serveuse, elle est bien trop précieuse. Elle fait une bonne partie du succès de son établissement, avec son nouveau cuisinier qu'il paye au rabais. L'étranger ça supporte mieux l'injustice surtout quand l'administration y met du sien.

« Ah j'oubliais, il y a un petit mot pour vous ! : *Monsieur Henry...*

- Euh ce sera tout, merci ! »

Encore un peu et il décachetait l'enveloppe le Pétain d'opérette. Faut lui mettre les points sur les « i », sinon il n'aurait décampé qu'une fois sa curiosité assouvie. Dans un bougonnement, entre parole pour soi sur la destinée du monde et une colère ravalée envers le client moyen, mais malgré tout régulier, il s'éloigne enfin. Le pas pesant histoire d'afficher sa contrariété. Ça lui passera. Campé derrière le tiroir caisse, il prend position. Il trône au bout du comptoir le prochain interlocuteur fera les frais de sa mauvaise humeur. Tant pis, dans toutes les grandes batailles, il y a des dommages collatéraux.

« ... *faudra faire sans moi pour la semaine. Aujourd'hui c'est rognon purée, ils sont dégueu. Profitez de la journée pour aller faire un tour. Je suis absente jusqu'à vendredi. Ne parlez pas de ce que je vous ai dit, personne n'est au courant. C'est pour ça les examens, mais ne vous inquiétez pas il n'y a rien de grave.*

Je vous embrasse. Votre serveuse attirée, Marie »

La semaine va être languette. Aller faire un tour, merci Marie l'intention est bonne mais le coeur n'y est pas. Je pense que les quais feront l'affaire. Je reviendrai par l'île de la Cité. J'ai bien une boîte de quelque chose à ouvrir. Du courrier en retard. J'irai faire un saut au cimetière du père Lachaise. Ça fait un moment que je ne suis pas allé saluer le père Gautier. Mon vieil ami communiste pourfendeur de toutes les religions. Il disait avoir l'esprit de contradiction, il a tenu parole jusqu'au bout. Il a choisi de se faire incinérer et a demandé une prière au temple juif. Il y a comme un retour de quelque chose qu'à du mal à passer. La moitié de sa famille décimée par le nazisme ça doit être dur à digérer. Il est mort d'un cancer des poumons. Il fumait comme ce n'est pas permis. Lui aussi il essayait de combler un vide. Un vide parti en fumée.

Avec tout ça, j'aurai bien une journée d'occupée. Pour les autres, le fauteuil, la fenêtre et avec un peu de chance la visite du chat. Un gros matou qui a élu domicile chez moi. Parfois je me demande si ce n'est pas le contraire. Il vient quand il en a assez de traîner dehors. Entre javas avec les collègues et sauteries en tout genre il radine quand il a les crocs. Il doit me considérer comme le gardien de son port d'attache. Il vient s'y échouer à rythme plus ou moins long. Il fonctionne comme Cassie ça dépend de l'humeur et de la saison. Pour ça, ils se sont trouvés tous les eux. D'ailleurs ils s'entendent comme larrons en foire.

Il est grand temps d'opérer un repli stratégique, maintenant que les petits jeunes ont essuyé la rancœur du patron. Aussi quelle idée de venir faire de la monnaie dans un café. Il devrait y avoir un panneau à l'entrée disant : « interdit aux chiens et aux jeunes ». Courageux mais pas téméraires, je laisse la place à la jeunesse pour affronter la bête.

« Je règle le tout avec ce que je vous devais, je suis désolé j'avais complètement oublié, ça m'est revenu hier sur le chemin du retour.

- Ne vous en faites pas je m'arrange avec le patron »

La réponse est toujours accompagnée d'un clin d'œil appuyé en direction de la caisse enregistreuse. A croire que son mari couche dedans. Sa femme est tout aussi réactionnaire que lui. Ils vont bien ensemble. Jamais un mot plus haut que l'autre. Ils jouent une pièce de théâtre devant leur public. Les répliques sont connues d'avance. Ils ont bien appris leur texte. Depuis le temps qu'ils répètent. Ça laisse un peu à désirer du côté de la mise en scène, mais le spectateur est bon public.

« Mais c'est qu'il va nous mettre les comptes de travers, monsieur Henry ! Avec son sourire charmeur, il met la tête à l'envers à toutes les femmes, alors la mienne, elle ne peut pas résister... »

- A demain monsieur Henry. Faites pas attention, le patron est de mauvais poil, il a mal dormi alors les aigreurs lui remontent. Bonjour à votre petite protégée. »

La partition est bien huilée, puis le comique de situation est assuré. Il manque les habitués, on aurait pu avoir l'acte II avec les tournées générales pour l'assemblée de trous du cul tous plus mal dégrossis les uns que les autres. S'il n'y avait pas Marie pour illuminer ce lieu, je crois que j'aurais déjà changé de trottoir. Il y a du nouveau dans la rue Duphot, changement de propriétaire. C'était un repère de truands, ça tourne cave à vin bon chic bon genre. J'ai aperçu le nouveau patron. Il a un côté bourru mais charmant. C'est dommage, l'aspect cave à vin et tartines à gogo sur le comptoir je ne m'y fais pas. Le retour des traditions ça me rend morose. Je vais prendre par l'impasse Sandrié pour rattraper le passage Edouard VII où se terre l'ami Amédée. Ça fait un détour mais c'est plus agréable. De toute façon j'ai du temps devant moi, le courrier en retard n'en est pas à l'amoncellement. Je vais en profiter pour faire un saut au pressing. Amédée n'a certainement pas terminé avec la veste, mais il faut lui rafraîchir la mémoire régulièrement, sinon ça prend du retard. Il commence à se faire vieux le papi. Il doit embaucher une jeune femme. Il serait temps. C'est rigolo cette boutique, la porte est toute neuve, une belle porte vitrée. Par contre le reste de la devanture doit dater des années 50. Les ouvriers ont dû oublier de régler le groom, ou alors il est couplé à un moulin à café. Il a fait supprimer la clochette ? C'est drôle d'entrer dans son antre avec le silence.

12 heures 14, le soleil tient ses promesses, l'air est plombé, les chemises trempées.

« Bonjour, je viens juste savoir si vous avez eu le temps...

- Monsieur Henry, vous me l'avez déposée hier soir à la fermeture et je vous ai donné un petit carton avec l'heure et la date !
- Ah... Je ne l'ai pas, j'ai dû le perdre ?
- Dans le portefeuille...
- Pardon ?
- Vous l'aviez mis dans votre portefeuille, la petite pochette exprès pour les cartes.
- En effet... Je repasserai donc dans ...
- Deux jours ! Pendant que j'y suis, il y a une dame brune qui a demandé après vous...
- Vous avez un service de renseignements bien organisé. Vous faisiez partie de la Stasi ?
- Non, je le sais par votre concierge qui vient juste de passer récupérer le gilet de madame Carabœuf. Elle s'étonnait que vous ayez de la visite, vous qui ne recevez jamais... Vous savez bien que dans le quartier tout le monde est au courant de tout !
- Merci pour l'information, ça doit être ma sœur. C'est bizarre, je ne la vois qu'en période de fêtes, à Noël.
- J'espère que ce n'est pas grave !

- Je dirai à la concierge qu'elle vous tienne au courant... »

Je ne vois pas bien la raison qui pourrait la faire venir à Paris. Un souci, elle aurait téléphoné. Ce n'est pas Cassie, elle est blonde. Enfin ce n'est pas une preuve en soi, le mois dernier elle avait le cheveu violet. De toute façon je laisse la porte ouverte, c'est un accord entre elle et moi. Comme ça, si par hasard elle arrivait pendant mon absence, elle peut s'installer. Je m'absente rarement plus d'une demi-journée. Je lui ai même donné le double des clefs, mais je suis certain qu'elle ne s'en rappelle plus. Il doit être enfoui au fond de son immense sac, perdu sous un doudou quelconque. Je préfère ne pas fermer tout de même. Il n'y a rien à voler. Juste une vieille télé qui fait hurler mes neveux « Pourquoi t'as pas un écran plat ? » Et la sœur de rajouter, qu'il n'y a plus personne qui possède une grosse télévision comme ça. Elle prend toute la place sur le meuble. Je ne l'allume plus la télé. Une neuve, une vieille. Je la garde pour Cassie. Elle mange mieux avec le bruit de la télé. Elle regarde une série américaine, *Friends*. Ça la détend. C'est ce qu'elle dit. Quand elle mange avec la télé, c'est que ça ne va pas fort. Elle a peur des bruits que fait sa bouche au moment de déglutir. Pour le reste, ce ne sont que des livres qui n'intéressent pas les voleurs. Quant à l'argent, il y a juste trente euros posés sur la table, sous la coupe de fruits. Pour Cassie, au cas où. Le porte-monnaie et le carnet de chèques je les ai toujours sur moi.

12 heures 45, un arbre et un banc à la dérive le long de la Seine.

La semaine a été supportable jusqu'à maintenant. Supportable, c'est le seul mot qui me vienne à l'esprit. Les quais de Seine sont remplis de pique-niqueurs en tout genre. Affalés sur les bancs, assis à même le sol, ils dévorent de copieux sandwiches exotiques. « Un grec » comme disent les neveux. Ça ne doit pas coûter cher à l'investissement vu la fréquence des échoppes byzantines. L'exotique ne l'est plus, Byzance Paris les distances se rabattent sur elles-mêmes. Bref la Seine est à sa place, le Pont Neuf brille dans les reflets de l'onde légère. Il faut reconnaître que l'onde a un petit aspect saumâtre qui pourrait rebuter la poésie. Les arbres y vont de leur dégradé de couleurs, entre vert et ocre. Mais rien n'y fait, la Seine serpente difficilement parmi les bouteilles qui pointent le bout du nez. Drôles de bestioles qui ont remplacé les brèmes, brochets, gardons, et autres carpes plastifiées. De dépit j'opte pour le retour par la rue Saint Louis en l'Île pour gagner l'Île de la Cité et un arrêt Berthillon. Le glacier le plus célèbre de Paris se multiplie comme les petits pains. Il y en a tous les coins de rue. Tant pis pour les contrefaçons. « Trois boules, chocolat, miel pignons et noisettes. » Je persiste à reconduire mes erreurs. Oublié le parfum d'antan à la praline quand on faisait le tour du pâté de maisons, pour passer devant l'épicerie avec son étal de Seven Up. Une boisson des plus surprenantes pour l'époque. Le nom ne renvoyait à rien de connu. L'inquiétante étrangeté. J'ai été des plus surpris en retrouvant récemment cette marque, sur un écran de télévision. Ma seule erreur a été d'y goûter. Entre la limonade et l'eau à bulles sucrées juste une place pour la déception. Un peu plus loin sur la route, on prenait à droite. La petite rue plongeait brutalement sur le contrebas du quartier. Le long du trottoir on trouvait une lucarne, ogive divine donnant dans l'atelier de la boulangerie. Là se fabriquait dans le plus grand secret des délices glacés. Trois parfums au choix : vanille, chocolat et par-dessous tout praliné. Je suis resté sur ma faim, aucun glacier, du plus célèbre au plus ignoré n'a pu égaler en saveur une telle délectation. Depuis je me contente de l'approximation, et le regrette dans l'instant.

13 heures 35, arrivée à destination.

Remonter le long de la Seine est un étonnant voyage. Le Moyen-âge y côtoie le vrombissement des bateaux-mouches, plus rarement des péniches. Me voilà échoué devant mon ancre, amarré comme un mauvais chaland, planté devant un interphone à code pour interpellier l'absent que je suis à moi-même. Je préfère utiliser la grosse clef, je ne me fais pas à ce genre d'appareil. Ça me donne l'impression d'être devant un distributeur à billets qui ne distribue que la détresse d'un monde en partance pour le vide.

« Alors monsieur Henry, on a fait sa promenade ? »

Un hum évasif suffit à répondre à la concierge. Plus abêtissant c'est difficile à faire. Elle combine

le ton et le concept pour abaisser l'être humain au rang d'objet sans importance. Le fauteuil en skaï marron clair rivalise de mauvais goût à côté de l'antique machine à coudre Singer. Cette dernière surmontée d'un traîneau avec le Saint-Bernard alcoolique le tonneau autour du cou. Les petites chaînettes imitation or pendouillent de partout. Il reste la télé qui trône sur sa petite table au fond de la pièce. Elle émet une sorte de murmure étouffé, entre l'agonie et le regret de mettre une telle ineptie au service de la technique dernier cri. Au secours ! Un thé, un café ou mieux encore, un grand verre Gevrey Chambertin le tout avec un bon livre et je disparaissais jusqu'au lendemain.

« Il y a une dame de la poste qui est venue pour un recommandé, c'est le compte-rendu de la réunion des copropriétaires... »

Quelle joie ! Et moi qui n'avais plus rien à lire. Les dernières aventures de la communauté du 45 rue du Chevalier de Saint-George. Enfin des nouvelles de la mise aux normes de l'ascenseur que je n'utilise pas. Je jubile d'avance à l'arrivée des belles boîtes à lettres. Mon cœur balance, beige et bordeaux ou bien jaune et vert citron. J'en peux plus l'attente est insupportable. Je pense que noir serait une bonne option pour jauger de la qualité de la vie en collectivité rue Chevalier Saint-George. C'est bien la littérature burlesque de l'immeuble, mais à petite dose. Que faire, je tente une ultime fuite éperdue en faisant la sourde oreille ou bien je rebrousse chemin pour rejoindre la terreur du copropriétaire. La deuxième option me paraît inévitable. Je me suis suffisamment fait remarquer, il faut savoir hisser le drapeau blanc.

« ... Je lui ai dit que je peux m'en occuper, mais il faudrait me remplir l'autorisation monsieur, Henry. Heureusement qu'on se connaît bien avec la postière... Ce n'est pas bien, vous oubliez tout le temps... Puisque vous êtes là, ne bougez pas je reviens. Je garde votre courrier en otage ! »

Epinglé par le destin, je n'ai plus qu'à m'armer de patience. Je garde ma question pour moi. Est-ce ma sœur... ou pas. En cette période ce serait mauvais signe. Décès précoce, hécatombe surprise, départ impromptu pour cause de désaccord. Je me fais une raison avec ce que j'ai sous la main. Et la mégère des entres portes qui ne revient pas. Elle a sûrement dû aller chercher le formulaire au Pérou, ou bien dans les catacombes parisiennes.

« ... Regardez la télé en attendant que je retrouve le papier... Je l'avais mis sous la toile cirée en me disant que je l'aurais sous la main... »

Elle doit être dans les bas-fonds de son antre. L'idée de la toile cirée pouvait se concevoir, le plan est presque parfait. De la théorie à la pratique, tout le problème est là. Ce n'est plus une toile cirée, c'est la caverne d'Ali Baba. Pour ce qui est de la télévision on a le choix, l'image éloignée avec des confettis qui font la java ou le son suffisamment audible pour comprendre qu'on ne rate rien, mais pas assez pour s'y intéresser. C'est drôle cette odeur inidentifiable. On dirait du chewing-gum Hollywood mélangé à de la citronnelle. C'est vomissant comme idée. Un brouhaha lointain ne laisse présager rien de bon.

« Je vais voir dans le débarras, c'est là où je range les papiers administratifs... »

Je ne suis pas certain que ce soit une bonne nouvelle en soi. Elle s'enfoncé dans les dédales gigantesques de sa grotte. Je n'avais jamais prêté attention à la photo d'un homme planté dans son cadre. Il a bien dû y avoir un monsieur dans cette boutique. Je pense qu'il a préféré plier bagage devant un tel défi de la pensée. Si elle a rangé ses médicaments comme le formulaire, il est mort de mauvais traitement, une enquête s'impose.

« Je le trouve pas, je vous le mettrai dans la boîte à lettre... ou si vous préférez je monterai chez vous pour ...

- C'est pas la peine, le mieux c'est la boîte à lettres... Si si j'en suis certain.

- Bon, c'est comme vous voulez... »

C'est surprenant ces conversations où la personne est à peine visible à l'autre bout du monde. Le tout dans un mélange de sons publicitaires, la voix de la concierge superposée à celle du top modèle

qui fait la promotion de dessous affriolants. Il y a comme un dévoilement du monde comme il va. Ça vaut en intensité une leçon heideggérienne.

16 heures, une bouteille de Sancerre rouge, bien frais.

Le verre de vin ou le café, mon cœur balance. Il y a bien Hujdé qui passe dans la semaine, me tenir compagnie. On bavarde sur tous les sujets possibles, le seul qui est resté dans l'ombre et qu'on a soigneusement laissé de côté, c'est son origine polonaise. Juif polonais né au camp de Sachsenhausen. Trop difficile à cracher la Valda. Elle lui est restée en travers de la gorge. Hujdé en général, c'est pour le milieu de la semaine. Un thé madeleine de chez Fauchon, place de la Madeleine. Ça ne s'invente pas. Il habite rue Godot de Mauroy, sur le côté de l'église. C'est à deux pas de chez moi, pourtant, il vient à pied de la rue d'Uzès, par le boulevard Poissonnière. Ça fait un moment que je me demande ce qu'il peut bien fiche dans ce coin. Il faudra que j'aille y faire un tour. C'est peut-être le quartier de référence pour la confection du biscuit dodu. Le dromadaire de la trempette à une bosse. Puis il rattrape par la rue du Faubourg Montmartre pour passer par la place de l'opéra. Il n'y a qu'un seul sujet de conversation qui fasse l'unanimité : de la Roumanie intégrant l'Europe des douze, en passant par les invasions barbares chez le français moyen, c'est le prix des madeleines. Bonnes, mais trop chères.

16 heures 15, le temps tourne à l'orage. La bouteille de Sancerre n'est plus tout à fait à la même place, il y a maintenant un verre à demi plein.

C'est après le calme que vient la tempête. J'en étais encore à digérer l'option Bertillon, praliné, mais pas bon. Comme toujours, mais je m'obstine, c'est plus fort que moi. En route je me suis rabattu sur le café des Arts, pour un café, ça tombe bien. Il est accompagné d'une petite amande caramélisée entourée de chocolat. Le tout saupoudré de cacao. Un délice. C'est la seule chose de bonne dans ce café où les arts n'ont plus droit de cité depuis belle lurette. Sur le chemin je présentais le tumulte des eaux enragées. Une idée comme ça. La montée en puissance des instincts primaires, ceux qui déferlent sans crier gare. Qui transcendent le corps. La porte entrebâillée, mal refermée, une clef dans la serrure qui ne m'est pas inconnue. Un porte-clef scoubidou a fait son apparition. Je pousse un peu plus loin mon investigation. J'ai en tête une idée de la solution à l'énigmatique intrusion lorsque je découvre le jean de Cassie. Affalé sur lui-même au milieu de la salle à manger. Les sous-vêtements trônent sur le canapé. Il manque la partie haute de la tenue, et les chaussures. Sur la table un pot de confiture vide, la cuiller dedans, le tout renversé. La boîte de biscottes éventrée n'avait pas échappé au cataclysme boulimique. Le sucrier était de sortie, dégarni à moitié. La porte du frigo était mal fermée et le moteur tournait pour essayer de compenser l'évasion du froid. Les yaourts avaient été dévastés. Jusque là le pire pouvait encore être évité. J'ai retrouvé le pull-over. Il a été jeté sur la cuisinière. Les chaussures ont dû atterrir contre le placard, elles ont dégringolé le long de la porte. L'une des deux a fini sa course dans la gamelle du chat. Les croquettes avaient giclées sur le sol, l'animal délicat avait dû opter pour la fuite. La tambouille à la semelle, même de marque rebutait l'amateur de mets délicats. Le lait avait versé dans l'évier, on pouvait imaginer aisément la suite de la lutte en observant la voie lactée qui serpentait de-ci de-là sur le tapis. La bouteille plastique vainqueur par ko. Le combat était inégal, on devrait interdire l'usage de la languette métallique. Tout annonce le pire, mais je veux encore garder espoir. C'est au détour de la petite table, entre elle et le canapé que la conclusion s'impose, inéluctable. Le pot de mayonnaise vidé à la cuiller à soupe. Le ketchup englouti à même le tube, avec le chocolat en poudre pour le petit déjeuner, finissait ce tableau de désolation. La porte des toilettes laisse entrevoir la suite du programme. La cuvette éclaboussée d'immondices ne sera pas nettoyée simplement par l'action de la chasse d'eau.

De petits soupirs dirigent mes pas vers l'énigme enfin résolue. Une énigme en forme de Cassie enroulée dans mon peignoir. Elle est effondrée dans la baignoire, trempée. Elle sommeille, ivre morte. Elle respire lourdement, sa poitrine se soulève par grandes inspirations.

- « Cassie, oh oh !

- Hum... » suivi de l'ouverture d'un œil.

Je dois hurler « Cassie ! » nettement plus fort pour obtenir un début de conscience.

- « Ouais, quoi ?
- Tu peux te lever ?
- Hum... » suivi d'un retournement vers le fond de la baignoire.

Je suis obligé de faire quelque chose. Dans son état elle pourrait se noyer dans deux centimètres d'eau. L'opération est périlleuse, je pousse ma voix pour obtenir un peu de coopération. Le respect dû à l'âge n'y fait rien, la jeunesse n'est plus ce qu'elle était. Effondré l'un sur l'autre, on devrait arriver à passer le mur interminable que forme le rebord de la baignoire. La prochaine fois je fais installer une douche à l'italienne. Il doit être possible de contourner la télévision. Le pot de confiture a explosé sur le sol. Une biscotte avec un peu de confiture n'était pas une bonne idée, la progression était trop intense. La télé est évitée, mais pas un ultime renvoi. Le costume est fichu. Le pressing d'Amédée devra mener une lutte acharnée contre la traînée aux relents caractéristiques matinés de ketchup... avec la couleur s'il vous plaît. La dernière fois, il m'avait regardé d'un drôle d'air. Cette fois-ci ma réputation est faite : alcoolique solitaire. Ou alors cancer des intestins. Essayer de trouver une justification ne fera qu'envenimer les choses.

16 heures 20, l'odeur de la pluie se fait de plus en plus forte, mais il ne pleuvra pas.

Elle était totalement nue sous le peignoir avec juste une chaussette rayée de toutes les couleurs, encore trempée à l'un des pieds. Les cheveux mouillés finissant de s'égoutter sur ses épaules décharnées, le mascara dégoulinant, lui faisant des yeux immenses et ténébreux, même dans cet état, elle était jolie. Maltraiter une si belle œuvre avec tant d'acharnement reste pour moi incompréhensible. Je préfère la coucher dans mon lit ce sera plus pratique pour le nettoyage, cela me permettra de libérer le salon. De toute façon le canapé est dans un piteux état.

16 heures 25, la pesanteur de l'air devient insupportable.

Le bruit dans l'entrée me surprend en pleine activité de nettoyage. J'avais occultée l'hypothèse saugrenue en forme de sœur. L'après-midi doit être bien entamée, je n'ai aucune idée de l'heure. Ça ne peut être qu'elle, une surprise qui arrive toujours à point nommé, il n'y a pas de doute. L'idée de ma sœur en forme de surprise me fait frémir d'impatience. Le fiasco pourrait être partiel si j'arrive à me débarrasser d'elle, ce qui ne devrait pas être difficile. Elle vient par une sorte d'obligation morale qu'elle s'impose. Sa bonne action de l'année. Reste le pourquoi d'une visite à cette époque ? Il faut que l'intercepte dans l'entrée.

- « C'était ouvert... »

Cà c'est joué à un demi mètre. Décidément ce n'est pas mon jour. Son expression en dit long sur ce qu'elle découvre. Je crois que les sous-vêtements sont le clou du spectacle. Elle a gardé son chapeau vissé sur la tête. Son panier pendouille au bout des bras. La bouche est restée entrouverte, semblant sur le point d'émettre un son.

- « C'est Cassie, elle ne va pas très bien alors il m'arrive de m'en occuper !
- Tu fais la charité c'est nouveau. »

Tiens, le sujet de la discussion a eu la bonne idée de débouler nue comme un ver. Elle fonce droit vers les toilettes. Je ne sais pas ce qui a été le plus dur pour ma sœur. La vue d'une jeune fille dans le plus simple appareil - quoique avec une chaussette - sortant de ma chambre. Ou le fait que je la plante là pour m'assurer que tout va bien. Cassie est accrochée à la cuvette, ses cheveux blonds à moitié enfouis dans le réceptacle de sa nouvelle régurgitation. Je file chercher une serviette pour tenter de limiter les dégâts. Au pas de course je passe devant ma sœur, toujours plantée au milieu de la pièce. Le chapeau sur la tête.

- « Je reviens de suite, ne bouge pas. » je crois judicieux de préciser.

L'idée de revenir avec Cassie pendue à mon cou qui veut m'embrasser sur la bouche en disant qu'elle m'aime a fini d'achever ma pauvre sœur. « Vieux cochon ! » précise-t-elle en tournant les talons pour effectuer un prompt repli. La porte claque violemment. Je pense qu'il me faudra attendre encore un sérieux moment avant de connaître la raison de cette visite impromptue. Il doit s'agir d'un évènement quelconque, la communion d'un des monstres ou bien les quarante ans de son abruti de mari ou je ne sais encore quelle fête dont je me fiche pas mal. Elle est partie en claquant la porte pour marquer son désarroi, tant mieux ! Je vais pourvoir prendre soin de mon énigme à moi, de ma vénus de Milo personnelle en exposition temporaire pour une durée indéterminée.

19 heures, finalement il pleuvra, mais tard dans la nuit

C'est le bruit qui m'a réveillé ce matin. Pas celui de la pluie, qui ricoche sur la véranda, comme hier. Le bruit familier des fourneaux. Le temps de me glisser dans mes pantoufles, d'examiner le réveil. 5 heures du matin. Tout devenait limpide. Dans la pénombre je me dirige vers la cuisine. Le bruit augmente inversement à la distance. Des restes de mathématiques font encore irruption dans mes pensées. Ils se font rares. A travers la porte vitrée opaque, la lumière artificielle se fraye un chemin. Une auréole lumineuse s'étale dans le couloir, découpant la bibliothèque dans la pénombre. Les sons arrivent étouffés. Je cogne légèrement sur le carreau. Je ne veux pas provoquer de sursauts malheureux. Je pousse la porte en manoeuvrant la poignée de blanche faïence. Elle tient à peine, plantée sur la barre de section carrée, percée de petits trous. Un claquement franc se fait entendre. Cassie est là devant le plan de travail. En petite culotte, juste le tablier noué dans le dos. Elle a ses grosses chaussettes de laine en guise de chausson. Elles montent jusqu'à mi-cuisse. Elle tourne la tête avec un grand sourire. Désarmant. J'ai l'impression d'assister au tournage d'un film érotique. Je file me cacher dans le coin opposé de la cuisine, entre le frigo et le casseroles en pin. C'est ma dernière acquisition. Une idée de Cassie qui ne comprenait pas qu'on puisse laisser les casseroles empilées au fond d'un vieux placard croulant. Celui-là a de grands tiroirs qui permettent de disposer le matériel pour le rendre accessible. Tellement accessible qu'il manque des casseroles pour le remplir. J'y ai placé les assiettes, dans un premier temps. Puis j'ai imaginé la tête de Cassie découvrant le méfait. J'ai tout remis à sa place !

- « Coucou... Je ne t'ai pas réveillé au moins ?
- Euh non, je lisais. »

Mais de quoi pouvais-je bien vouloir qu'elle se sente responsable ? La culpabilité idiote par excellence, comme toutes les histoires de culpabilité. Pour une fois que je dormais à poing fermé. Quand Cassie occupe les lieux, je dors, profondément. Il m'arrive même de me réveiller à huit, neuf heures. Une quasi grasse matinée. En périodes sombres, c'est entre trois et cinq. Elle a sur moi un effet apaisant. Je dois rêver d'elle en continu, mais heureusement je ne me rappelle de rien. Une belle jeune fille d'à peine une vingtaine d'année qui se balade en jupons, dans le meilleur des cas, à travers la maison ça transforme un vieux monsieur bien sous tout rapport en vieil homme lubrique. Pépé pervers. Plus mon embarras est évident, plus elle se sent à l'aise, plus je détourne la tête, le tout accompagné d'un rosissement certain du visage. Il faudra que je prenne rendez-vous avec le cardiologue, on a connu arrêt du cœur pour moins que ça. Le plus difficile sera de lui donner la raison de ma visite. Une jeune fille ingénue a élu domicile chez moi et elle se balade nue comme un ver, que pouvez-vous faire avec mon cœur, docteur ? Je vois bien sa tête. Il est gentil mais faut pas exagérer. Il est tout frais sorti de l'hôpital, il en a vu d'autres mais quand même on a sa fierté.

- « Je fais des friandises pour toi et le père Hujdé... Ça fait longtemps qu'il n'est pas venu ?
- Non pas tellement, sa dernière visite remonte à ... deux semaines, tiens c'est vrai... Ah je me souviens il est parti en Pologne pour l'enterrement d'un parent, une tante. »

Il ne doit plus lui en rester tellement à enterrer. La tendance des dernières disparitions était à l'envolée en fumée et d'une manière intensive. Il ne devait plus avoir que cette vieille dame dans sa famille. Le comble, il s'est fâché avec elle et du coup avec moi. « Elle a voté pour Lech Wałęsa la

salope ! » Il n'y va pas avec le dos de la cuiller le père Hujdé. J'ai avancé mes tirades sur l'avènement de la démocratie et la tyrannie communiste. Il s'est levé, m'a regardé droit dans les yeux, a ouvert la bouche. Puis il a attrapé son chapeau en feutre, son gros pardessus. Il a un côté Staline qui va bien avec le personnage. Il a tourné talons et sans un mot il est parti. Un mois, il a fallu un mois pour inviter les madeleines à revenir pour le thé. Mais la tata, bannie à vie ! On a clos le sujet définitivement, pour sauver les madeleines et le thé.

- « Tiens, goûte puisque tu es là, tu me diras si il y a assez de vanille ? »

Elle me tend un doigt dégoulinant de crème pâtissière. Je me délecte de ce doigt fourré. Elle le retire délicatement d'entre mes lèvres. Puis elle attrape le tablier pour s'essuyer. La voilà en culotte, le nombril à l'air. Il me faut absolument un rendez-vous en urgence chez le cardiologue. C'est une question de vie ou de mort. Quand je repense à ma sœur qui m'expliquait que je n'avais plus aucune libido et que je fuyais les femmes et le désir. Seulement ma sœur, elle me voit bien avec une idylle mais du côté de la soixantaine, minimum. Tata Huguette. Elle m'imagine facilement à un thé dansant avec comme fantasme, la robe au-dessous du genou. Mi-cuisse serait une injure à la moralité. Je ne suis pas tout à fait certain que Cassie soit l'image exacte qu'elle se fait de mes aventures féminines !

- « Je termine de nettoyer et je réfléchis à ce que je peux faire avec le reste de crème. Peut-être des financiers fourrés. Qu'est-ce que tu en penses ?

- Tu peux aussi la mettre comme ça dans le frigo, avec des fruits confits ou tiens, tout simplement nature c'est délicieux. »

Je découvre en parallèle l'étendue de la production. Je pense que les financiers peuvent attendre quelque peu ! Dans le four est en train de cuir un gâteau. Une odeur agréable s'épand dans la pièce. Je découvre sur la table un panier de madeleines, des langues de chat, bien étalées dans un grand plat en inox. Un saladier de crème anglaise trône sur le rebord de la fenêtre, recouvert au trois quart d'une assiette de taille moyenne. Envolée ma réserve d'œufs frais directement issus du cul des poules à Renée la maraichère, pourtant je pensais qu'il m'en resterait un ou deux, c'est une hécatombe. Un gros pain brioché est tapi sous la table, posé sur la chaise. Un peu plus loin, sur le buffet, allongées sur la volette prévue à cet effet, une dizaine de viennoiseries finissent de se détendre. C'est une ribambelle de pains aux raisins. Il doit même y avoir des petits pains suisses fourrés à la crème pâtissière et pépites de chocolat. Je vois le restant de crème dans la casserole, déposée dans l'évier rempli d'eau à moitié. Elle a mis à tiédir. C'est de là que vient le doigt délicieux sur lequel va certainement porter mon prochain rêve. L'autre bac est encombré de spatules, raclette, cuillers en bois de toutes tailles, le tout trempant en attendant le lessivage qui ne saurait tarder.

- « Il n'y avait plus de chocolat pour les pains suisses, j'ai mis des fruits confis... Ah oui, il n'y a plus de farine et il reste juste un fond de sucre en poudre... Je t'ai fait une liste.

- Et dans le four, tu as fait cuir quoi ?

- Une Reine de Sabah... C'est un gâteau au chocolat et à la liqueur. J'ai trouvé la recette sur ton cahier. Le bleu avec les images collées sur la couverture... Je ne le connaissais pas ce cahier de recettes ?

- Je l'ai récupéré dans les affaires de ma famille.

- J'en ai pris soin. »

Cassie avait un don pour faire surgir les choses du passé. Elle leur redonnait vie. Elle réanimait sans prévenir de vieux souvenirs. Les yeux mouillés, je détourne la tête, m'intéressant de plus près à ce qui cuit dans le four. Maman n'aurait jamais imaginé un devenir pareil pour son cahier de recettes. Elle n'aurait pas non plus pensé me trouver dans la cuisine avec une donzelle à moitié pliée en deux pour attraper un couvercle par la trappe en bas de la cuisinière. Je vais finir par l'avoir mon infarctus.

- « Tu devrais mettre quelque chose sur toi... avec la fenêtre ouverte tu vas t'enrhumer. »

Il fait quarante degrés dans la cuisine. Question rhume, elle ne risque pas grand-chose. C'est ma santé qui est en jeu, pas la sienne. Avec un grand sourire désarmant, elle a compris mon embarras. Elle m'embrasse sur les deux joues, comme à son habitude. Et elle retourne à ses casseroles.

- « Vous allez vous régaler avec M. Hujdé... J'en ai fait pour moi aussi ... un peu. »

Hujdé va être surpris, lui qui se contente de trois petites madeleine pour accompagner son thé. Dans les grands jours il pousse le vice jusqu'à quatre en disant « C'est abuser mais j'ai une petite faim. » Ils font la paire tous les deux. Qui est-ce qui va devoir se goinfrer, pour ne pas inquiéter la belle Iphigénie. Le problème c'est ses angoisses. Quand ça reste trop longtemps en vue, elle se sent menacée par toutes ces friandises. Elles envahissent ses nuits. Elle se met à hurler. Elle est réveillée, les yeux grands ouverts, mais elle n'entend rien. Elle continue à se noyer dans son cauchemar. Ça dure toute la nuit. Au petit matin, exténuée, rompue de fatigue, elle s'écroule dans un spasme. La première fois je l'ai crue morte. Elle ne bougeait plus. Il m'a fallu regarder attentivement sa poitrine pour la voir se soulever légèrement.

Je préfère le cholestérol à ces états de torpeurs. J'ai peur, j'ai toujours peur quand ça commence, quand elle se plante dans la cuisine des nuits entières, des après-midi à concocter le repas du soir pour nous deux comme elle dit. Elle se sert de grandes assiettes, elle me saoule de paroles, elle sépare, trie, me fait goûter ce qu'elle a ramassé avec sa fourchette. Je n'ai pas le temps d'en placer une, elle a versé le contenu de son assiette pour une part dans la mienne pour l'autre part dans le plat. Pour demain, comme ça je pourrai réchauffer quand elle sera partie pour la fac. Comment expliquer ça au docteur en chef des hôpitaux de Paris. « Monsieur Henry, vous avez passé l'âge de vous goinfrer, votre cœur ne va pas supporter. » C'est certain mon cœur va lâcher mais si je n'ingurgite pas tout ces bienfaits, tous ces dons du cœur, d'un autre cœur.

- « Je vais me recoucher... »
- Tu ne prends pas un croissant ? »

Je n'ai pas les yeux en face des trous ou quoi. Le cerveau ramolli par les heures à regarder le mur, assis dans le fauteuil. Pour compléter le tableau, le chat y met du sien. Je suis long à la détente mais quand même. Il se lève et dans une nonchalance affichée, il descend de sur mes genoux. Il fait les quelques pas qui le séparent de Cassie et vient se planter à ses pieds. C'est moi qui hallucine, ou bien il me fixe du regard. A son expression je comprends le message. En grosses lettres fluo clignotantes « T'es un imbécile ! » Alors ça atteint la cervelle. Les circonvolutions se déplient, les neurones se mettent en branle. J'attrape trois viennoiseries, une de chaque catégorie pour rattraper le coup. Mais le mal est fait. C'est un peu comme si j'avais ignoré ses enfants, si je les avais oubliés dehors en allant chercher le pain. Ou encore abandonnés dans la voiture endormis en plein soleil. Je l'ai blessée, profondément.

- « Ils sont ratés c'est ça ! »

Mais non ils ne sont pas ratés, c'est moi qui suis un raté. J'ai toujours manqué les évidences. Déjà avec Manon je n'étais pas bien fut fut. « T'as rien remarqué ? » Et non j'ai rien remarqué. Toute ma vie je n'ai rien remarqué, ni le rideau de la cuisine, ni sa nouvelle coupe de cheveux, ni le joli napperon sous la soupière en étain. Un jour, c'est moi-même que je ne vais plus remarquer. Je vais m'oublier quelque part et disparaître au coin d'une rue. Abandonné là par moi-même. Heureusement le chat est plus malin que moi. Il attend, enroulé dans les jambes de Cassie, un morceau de brioche. Monsieur n'aime que la brioche de Cassie.

- « Tiens, un gros morceau et c'est tout, après tu vas être trop gros, tu pourras plus attraper les mulots. »

Il a de la chance lui. Mais le plus dur est passé. Ses grands yeux se sont remis à briller quand elle contemple son œuvre. La bouche légèrement entrouverte, elle laisse découvrir une dentition parfaite qui vient décorer son sourire. Merci le chat, je te revaudrai ça. Dommage que tu n'étais pas encore

arrivé du temps de Manon. J'aurais bien eu besoin de tes services !

5 heures 30, à peine. Seul le réveil a le courage de se faire entendre après la pluie.

Chapitre 2

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du vendredi 24/12/10

Il est bientôt 4 heures du matin. Je suis encore piégé dans la circulation psychotronique de la nasse entoïlée. Particule, parmi les particules, je continue de me désagréger dans le silence pesant de l'espace cybernautique. Ma boîte à messages est remplie d'inutilités qui tentent vainement de rendre compte du monde extérieur. Des invitations pour une vie sociale, mais comment leur dire, comment leur faire comprendre que je ne suis pas celui qu'il place si haut. C'est étonnant ce que les autres peuvent concourir à l'illusion dans laquelle nous nageons. Ce n'est que quand nous percevons l'éloignement du rivage et la profondeur de l'océan que la réalité nous rattrape.

Je me suis rapproché de la fenêtre. Un léger tapis neigeux recouvre le sol. Mais la nuit est profonde et sombre. La voix chaude de l'animateur de radio Boston m'accompagne pour cette plongée électronique dans l'ondoiement magnétique. Il me reste une saveur maritime. Un craquement étouffé. Une arche arborescente propulsée par l'écoulement emprunt d'une force insoupçonnée. Elle vient du fleuve qui borde mon corps. Comme une envie de traverser ce courant lacté qui se déverse sur la ville. La multiplicité des scintillements guide mes pas vers l'autre rive.

Il est temps de restituer la réalité des personnages qui hantent mes nuits. J'ai enfin découvert Marie, désappointée par ce qu'elle ne peut qu'entrevoir. La femme dans la fille, incoloration d'un corps que révèle un monde de multiples unaires. Elle s'est posée là, au cœur de mon cœur. Ne pas pouvoir être sans son âme sœur, sera mon aliénation à cause d'une nymphe en perdition qui a trouvé un mouillage pour sa nef. En plein milieu de son manoir, elle a hissé les voiles et le souffle du temps s'y est piégé. Pour Marie, aujourd'hui je trahis Cassie et sa folie, deux demoiselles dans une course parisienne effrénée contre le temps. Une errance pour un nulle part où finir, entre échouage et perversion. Une déchéance annoncée pour mon amour éternellement reconduit. Elle est la raison de mon désarroi, de ma perdition. Le jour ne saurait tarder à pointer le bout du nez. Du réel, je dois reprendre le cours. Un petit déjeuner, léger, mais pas trop, la journée va être longue. Bourré de guronsan je devrais arriver au bout avec un niveau d'efficacité suffisant.

Je pars rejoindre ce monde, le voyage sera incongru dans l'intimité des personnes, dans mon intimité...

Suspension, première fois : Léa et Marie

Une maison à la dérive et de l'autre côté de la haie une autre demeure lentement en mouvement. L'hiver d'un passé indéterminé rencontre le reste d'un printemps trop prometteur pour être vrai.

Marie habitait un petit pavillon. Héritage de sa tante Lucie. Elle avait dû batailler dur avec le banquier pour les frais de succession. Un prêt de dix mille euros à taux zéro c'était fait pour les pauvres et l'accession à la propriété. Ça tombait bien elle était les deux à la fois. Serveuse dans un bar parisien avec des heures infernales, ce n'était pas être riche. Sinon elle aurait fait un autre job. Et encore ce n'était pas certain. Elle aimait l'ambiance de ce lieu, l'odeur aussi. Un mélange de friture au moment du coup de feu, de douceur parisienne et la vie des habitués faisait cette saveur qu'on ne trouvait que dans les cafés parisiens. Le vieux flipper et le baby-foot donnaient une atmosphère rassurante. On entrait ici pour être au chaud, une chaleur de l'âme. En y réfléchissant elle aurait beaucoup de mal à se passer de son café : Le Grand Café Parisien. On ne pouvait pas trouver plus approprié comme nom. Un peu redondant mais plaisant. Le plus difficile avait été après. Vivre dans le petit pavillon de banlieue coûtait. Le chauffage avec la vieille chaudière obsolète qui consommait trop de mazout. C'était le seul défaut de cette bâtisse, le mazout. Et son odeur tenace à côté de la buanderie. Marie voulait faire le repassage et s'occuper du linge au sous-sol. C'était spacieux, les lucarnes au ras du sol dispensaient juste ce qu'il fallait de lumière. Mais l'odeur imprégnait l'espace. Elle avait la nausée. Elle avait déserté le lieu. Dès qu'elle aurait un peu d'argent de côté, la chaudière aux ordures et une belle avec granules. Ça lui plaisait l'idée de chauffer la maison dans l'esprit écolo. Elle était tombée assez vite en panne. Il avait fallu remplacer le brûleur. Heureusement elle avait dégotté Louis. Au départ ce devait être une colocation pour qu'elle puisse rentrer dans ses frais. Ils partageaient la cuisine, lui avait la chambre aménagée dans les combles. Elle était spacieuse et possédait un petit cabinet de toilettes. Pour les commodités, il fallait redescendre à l'étage. Marie s'était installée dans la chambre du premier mais elle avait décidé de n'utiliser que les toilettes du rez-de-chaussée. Elle s'occupait du linge, il gérait les petits travaux. Assez vite ils ont partagé plus que la cuisine. Ce fut d'abord le salon puis la chambre, enfin les chambres. A tour de rôle. Ça les faisait rire de s'inviter. C'était un peu comme des rendez-vous galants chez l'un, puis chez l'autre. Finalement la chambre de Marie est devenue le bureau buanderie radio et les combles la chambre des amoureux. Louis vivait de petits boulots. Electricien quand il le fallait, plombier à d'autres et installateur chauffagiste. Et ça tombait particulièrement bien. Il savait tout faire. Ce fut grâce à lui qu'elle put rénover la chaudière. Des brûleurs récupérés sur une ancienne chaudière en bon état. Un remplacement pour une rénovation dans la grande maison bourgeoise, juste à côté. De l'autre côté des grands cyprès. C'était une bâtisse qui déparait dans ce coin de la banlieue. Comme si elle avait été posée là par erreur. C'est grâce à Louis qu'elle avait fait connaissance avec Léa. Elles s'étaient tout de suite bien entendues. C'est vers elle qu'elle s'est tournée naturellement. Comment expliquer à Louis qu'elle était enceinte. Il lui fallait un prétexte pour voir Léa. Il y avait un portail rouillé et délabré qui séparait les deux maisons. Un restant d'histoire attestant la présence des communs de l'ancienne bourgeoisie avant que le terrain ne soit vendu en parcelles. La bourgeoisie aussi pouvait avoir besoin d'argent. Mais pas d'emprunt à taux zéro, du cash directement. Et le terrain si proche de Paris, ça vaut de l'or. Marie avait trouvé une grosse clef dans la boîte de sa tante. La *boîte à clefs* comme la nommait la brave femme au tablier bleu. Quelle que soit l'heure de la journée, elle était affublée du tissu salvateur. Enfant, Marie pensait même qu'elle dormait avec. Tantine avec son tablier c'était un tout. Un bloc indéfectible. Il y avait une clef qui n'était pas comme les autres. Elle l'avait lustrée, soigneusement polie, puis accrochée à l'entrée avec les poêlons en étain. C'est l'hiver dernier qu'elle avait fait le rapprochement avec un accès fermé au fond du jardin, enfoui sous les cyprès. Pour Louis et Marie, c'était devenu un personnage à part entière. Elle avait un nom, « petite porte », une vie, la

leur. Un après-midi, le café était fermé par cause de travaux. Elle avait entrepris de nettoyer cette partie du terrain. Elle voulait garder les deux petits arbres fruitiers, étêter les buissons envahissants. Louis avait proposé son aide, mais c'était une affaire de femme. Elle avait attaqué à la bêche les mauvaises herbes, les orties, pissenlits et autres saloperies en tous genres. Déraciner les gros buissons, avait été une autre affaire. De guerre lasse, elle s'était occupée de la « petite porte ». Avec la herse, elle avait dégagé toutes les feuilles mortes agglutinées devant la porte, amoncelées là régulièrement au cours des automnes successifs. Plus elle arrivait près du sol, plus l'humus était compact. Elle avait fini par opter pour la pelle. Les quatre heures finissantes, elle s'octroya une pause. Elle prit le temps d'avaler un morceau de brioche et d'ingurgiter un café fumant. Elle avait préféré s'installer dehors avec son mug et constater l'avancée du travail. Il y avait près du pommier, un monticule d'au moins un mètre de haut, où un amalgame de feuilles et de terre avait pris forme. Après sa pause, elle entreprit de remplir de grands sacs poubelles avec ce qu'elle avait dégagé. Les grands sacs pour les ordures vertes, c'était le credo et le confiteur du maire du moment. Alliance écologique était passée par-là. Puis elle avait rempli un grand seau d'eau chaude avec de la lessive Saint-Marc. A l'aide d'une brosse elle avait gratté la terre agrippée à la ferraille. Elle avait découvert une porte grignotée par la rouille, mais encore valide, bien campée sur ses gonds. Louis sera chargé de la remettre en état, mais c'est à elle que serait dédié le rôle dernier, celui de la peindre. En orange, une couleur qui clashe. Louis trouvait ça affreux, mais elle n'en démordait pas et ce que femme veut, Dieu le veut. C'est en grattant la terre grasse, accumulée sur le montant en fer forgé qu'elle a fait le rapprochement avec la grosse clef. Elle n'avait plus que cette idée là en tête. Il a fallu que Louis passe son dimanche avec l'antirouille, qu'il rende un peu de jeu dans le mécanisme de la serrure à l'aide de sa burette. Le plus énervant, ce n'était pas tant le dimanche sacrifié à la fameuse « petite porte », c'était d'avoir Marie sur le dos. Louis était un solitaire, il aimait être son propre chef. Seulement Marie ne pouvait s'empêcher d'y aller de ses remarques. « T'es sûre qu'il ne faut pas de la graisse ? » ou encore « Mon père avait son proverbe : une serrure de la graisse, une chaîne de l'huile ! » C'est lorsque Louis avait jeté ses outils sur le sol, avait lancé son regard noir que Marie avait compris que ce n'était pas son intérêt de continuer ainsi. « Je vais préparer un thé avec des biscuits ! » Elle tourna les talons et disparut dans la cuisine, attendant le retour de Louis. Elle avait préparé l'encas pour le travailleur, tourné en rond, briqué à nouveau la clef. Puis elle s'était assise sur la chaise devant la porte de la cuisine. Celle qui donne sur le jardin. Dès que Louis avait commencé à ranger ses outils, elle s'était précipitée dans le jardin. « Et mon thé alors ? » Elle ne voyait plus rien, elle tenait la clef dans une main, dans l'autre le chiffon crasseux « Il est sur la petite table... J'ai pas sorti le sucre et les gâteaux sont sur le plateau... Y a plus de gaufres faudra en acheter... ». Elle s'arrêta net devant la porte, le cœur battant la chamade. Elle marqua un temps d'hésitation, puis fit pénétrer délicatement la clef dans l'ouverture. Louis arriva avec son mug dans une main et son biscuit dans l'autre. Il observait l'objet de son désir, penchée sur son œuvre. Il sentit son sexe durement contenu par le jean bien ajusté à sa taille. Elle était belle et il était heureux de la voir heureuse. Il s'approcha d'elle, et quand la serrure fonctionna, il glissa un tendre baiser dans le cou de sa bien-aimée. Il était fier.

Depuis, Marie était obnubilée par une chose. Faire une surprise à Léa. Elle avait gagné une MAP et elle s'était lancée dans la réalisation de brioches toutes plus réussies les unes que les autres. Façon Kouglouf, garnies de raisins, fourrées de fruits confits ou étagées avec différentes sortes de chocolat, elles faisaient la joie de tous. C'est Louis qui avait obtenu le bon pour la machine à pain, un cadeau d'entreprise. Il était arrivé de mauvaise humeur. « Tu parles d'un cadeau, ils refusent de payer les retards de livraison, mais ils te filent une merde ! » Marie s'était renseignée sur ce terme énigmatique MAP. Que pouvait bien recouvrir cette appellation pour le moins déroutante. Puis elle s'était rendue dans le magasin pour récupérer la machine. C'était une version dernier cri, avec toutes les options possibles et imaginables. La plus chère de toutes. Elle était revenue ravie et s'était lancée dans la découverte des possibilités de l'engin. Petites baguettes, pains à l'ancienne, pâtes en tous genres et surtout, brioches. Deux ou trois essais ratés, Internet et marmiton point com avaient fait le reste. Alors est apparue, la belle brioche, bien gonflée qui pousse sur le couvercle de la machine à pain. Celle qui deviendra le lot quotidien du petit déjeuner. Le goûter du dimanche après-

midi. Louis avait révisé son jugement, finalement ce n'était pas si mal que ça. Surtout qu'il avait été largement récompensé par une nuit particulièrement chaude, d'amour et de désir, alternés de dégustations délicatement présentées sur le plateau d'argent.

Tout avait été très vite, l'hiver avait été sec, propice aux travaux extérieurs. Première étape s'occuper de la rouille qui avait commencé son travail de sape. Pour cela il avait été nécessaire de gratter les parties trop abîmées. Dans un deuxième temps, Louis les avait traitées au sintofer, puis terminées au mastic de finition. Il avait fallu faire tout ça à l'abri des regards indiscrets. Ce n'était pas trop difficile Léa était souvent absente plusieurs jours d'affilés. Quand elle était là, elle rentrait à des heures impossibles et n'émergeait de ses soirées de luxure que vers une heure ou deux de l'après-midi, bien souvent dans les bras d'un inconnu qu'elle avait ramassé en boîte de nuit. Ou bien lors d'une fête chez l'ami du frère du copain à machin qu'elle côtoyait à la fac. Léa ne s'était pas rendue compte que la porte avait changé de couleur. D'ailleurs elle s'en fichait complètement. Le « parc » comme le désignait Marie était un endroit sans intérêt pour Léa. C'est à peine s'il existait. Son espace s'arrêtait à la terrasse avec la table en fer forgée et le transat en toile quand il faisait beau. Sinon n'importe quelle pièce avec un fauteuil faisait l'affaire. Une seule fois, le stratagème avait failli échouer. En rentrant d'une de ses soirées Léa était saoule, elle avançait dans une demie conscience. Elle s'était mis dans la tête d'aller pisser dehors. C'est à ce moment précis que Marie avait ouvert la porte pour faire jouer les charnières permettant ainsi à la graisse de pénétrer. Elle se trouva face à un spectacle insolite. Léa n'avait pas vu Marie et encore moins Louis avec sa spatule. Elle avait baissé son jean s'était accroupie pratiquement à leur nez et à leur barbe, puis avait uriné. Elle s'était relevée, les fesses à l'air en maugréant contre ces putains de boutons pressions. Puis tant bien que mal avait regagné le perron.

Marie avait prévu son coup de longue date. Léa serait forcément présente à cause de la remise en état de la cheminée. Il allait faire beau, météo France était formel. Indice 5 pour la prévision du week-end sur l'échelle de Richter, on ne pouvait pas faire mieux. Pour l'occasion, la belle serveuse, pensant user de son charme naturel, avait demandé un congé à son patron. Ce dernier encore plus sensible aux autours de sa caisse enregistreuse en avait fait tout un plat. Comme d'habitude. « C'est le week-end de la pentecôte, le moment où on fait notre meilleur chiffre... en plus y a déjà Dédé qui part plus tôt à cause de sa mère malade... » Enfin la litanie habituelle entrecoupée de « Les femmes on peut pas compter sur elle, toujours à fricoter à droite ou à gauche ». En plus d'être misogyne il avait la blague légère le père Legrand. Elle avait prétexté des examens de santé. Des douleurs mammaires, la suspicion de cancer, enfin le truc qui faisait sérieux. Elle avait agité l'ordonnance devant ses yeux, suffisamment près pour qu'il n'ait pas le temps de lire. Puis elle avait tendu le petit carton de rendez-vous chez la gynéco et le tour était joué. Misogyne et pas très malin, en général ça va ensemble. Avec sa grande gueule, ça complète le tableau. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle s'inquiétait du côté des règles, qu'elle a abondantes et très régulières. Elle avait hérité ça de sa mère, c'était bien la seule chose. Et là plus rien. Il y avait anguille sous roche. Ce que la gynéco s'était empressée de confirmer à la vue du test. Plus pour positif, moins pour négatif, rouge d'un côté, vert de l'autre, c'était destiné aux neuneus. On ne pouvait pas se tromper, à moins de le vouloir. La gynéco avait annoncé triomphalement que ce serait pour le 20 mars. Marie s'était demandée si elle n'était pas tombée chez madame Irma. Devant le peu d'enthousiasme de sa patiente, la gynéco avait changé de ton et expliqué que c'était avant tout une date arbitraire. Puis avec un air pincé, elle avait abordé la question du père, puis de fil en aiguille si Marie souhaitait le garder. La réponse avait dérouté la médecine scientifique. « Je vais réfléchir, faut que je voie Léa, elle saura quoi faire ! » La gynéco s'était inquiétée, elle imaginait déjà le retour aux années folles avec les aiguilles à tricoter. Marie avait pris congé rapidement, un grand sourire aux lèvres. Le sourire conventionnel, celui qui veut dire tout va bien. Elle savait adopter l'attitude qu'il fallait au moment opportun pour ne pas avoir à s'expliquer. Ça elle ne l'avait pas hérité de sa mère. Un vrai moulin à paroles pour ne pas dire tout en disant ce qu'il faudrait dire mais sans dire d'où ça vient. L'art de la parole cryptée. Avec un petit mouvement de la main qui voulait dire « On ne peut pas en dire plus, top secret. » Puis elle disparaissait dans sa cuisine, plus moyen d'en tirer quoi que ce soit.

Alors la petite porte tombait bien, le lendemain de la visite chez la prêtresse des origines. Elle avait attendu toute la matinée l'apparition de Léa. Heureusement le couvreur était arrivé, sinon à trois heures PM comme disent les Anglais, elle attendrait encore. Le pauvre, il avait fallu qu'il sonne pendant au moins un quart d'heure. Marie était sortie, prenant le prétexte de la boîte à lettres qu'elle avait déjà vidée depuis longtemps. Elle ne voulait pas que le gentil monsieur ne se décourage. « Si si, elle est là, faut insister ! Elle est rentrée tard, elle doit s'être rendormie. » Léa avait oublié, voilà tout. Marie s'était dépêchée de faire le tour. Elle s'était emparée de la brioche, de la confiture de cerises du jardin année 2001. Elle avait disposé le tout avec amour puis avait ajouté le beurre, tendre à point sur une petite assiette de porcelaine. Encore un héritage de tante Lucie. Puis elle avait mis la grosse clef dans sa poche. Léa vint s'installer sur la terrasse, la tête à l'envers. Lunettes de soleil et son grand boc de café. Aspirines effervescentes noyées dans un verre rempli d'eau à ras bord. Trois cachets dosés à un gramme. Ça frisait le surdosage et l'emballement du cœur, pas du côté sentimental, là ça ne risquait rien. Question santé, elle était née sous une bonne étoile. Elle commençait à s'assoupir, c'était le moment. Marie glissa la clef dans la serrure et s'annonça d'un grand coucou. Léa émergea de son état comateux pour esquisser un signe de la main que l'on pouvait interpréter comme un bonjour. Elle ne s'étonna pas le moins du monde de trouver Marie dans son jardin sans avoir eu à déclencher l'ouverture automatique du portail, qui mène au perron par la grande allée, le long des pins. Marie était un peu déçue par le manque d'effet, mais le côté pétard mouillé n'était pas suffisant pour l'arrêter. Elle monta les marches du perron par le côté, s'installa à la table du jardin et posa le plateau sous le nez de Léa qui frémit de plaisir à l'odeur accueillante de la brioche encore tiède. « Je vais installer l'échafaudage sur l'arrière de la maison, comme ça vous ne serez pas embêtée ». Léa dévisagea l'ouvrier musclé, dégageant encore un certain charme pour son âge, la quarantaine bien entamée. Elle évita le « faites mon brave », se contenta de lui couper une tranche de brioche « Y a pas l'feu, asseyez vous, de toutes façons vous faites comme vous le sentez, j'men fiche. Du moment que vous me cassez pas les noix ça ira. » L'ouvrier avala rapidement sa brioche et prit congé. Léa avait le don de mettre les gens à l'aise.

- « T'es pas étonnée de me voir dans ton jardin. » annonça Marie en agitant la clef sous le nez de Léa.

- « Ah oui ! » Elle se redressa sur son siège prenant la pose du penseur de Rodin puis elle ajouta sur un ton moqueur « Peux-tu m'expliquer ce que tu fais dans mon jardin ? Au fait, rassure moi tout de suite, y a pas d'allusion au sexe dans cette histoire ? » dit-elle en gardant son sérieux.

- T'es pas drôle, regarde... » fit elle en pointant du doigt le bout du terrain.

- C'est qui le pignouf qui a peint ma clôture en orange, ça craint !

- Oh !

- Bon la couleur est vraiment dégueu, mais je suis ravie, tu pourras venir plus souvent ! Je te taquine, elle est bien ta couleur, ça fait travaux publics. »

Léa vit Marie se renfrogner, un voile de tristesse passa sans ses yeux. Elle ne supportait pas de voir Marie malheureuse. Elle se leva, l'embrassa tendrement sur les deux joues, puis lui passa la main dans les cheveux, juste pour dégager son visage. Elle contempla le résultat, satisfaite de voir son amie retrouver le sourire. Sans réfléchir plus que ça, juste parce qu'elle en avait envie, parce que ça la faisait rire, Léa déposa un baiser sur les lèvres de Marie. Juste pour s'amuser de la situation et de l'embarras qu'elle suscitait.

- « Tu sais bien que je suis conne, elle me plaît plus que tout cette porte, et si jamais y a un clampin qui s'avise de changer quoi que ce soit, je lui crève les yeux. » Ajouta-t-elle en relâchant le visage de Marie qu'elle tenait encore dans ses mains.

Marie, tout émue, était heureuse, une larme coula sur son visage. Un « hello » émergea dans l'embrasure de la porte. Enveloppé d'un caleçon à rayures qui laissait entrevoir ses bijoux intimes, la conquête du moment fit son entrée en scène. La prestation s'annonçait mal.

- « Salut Bob.
- Jean...
- C'est possible, ton train est à 11h05 et y en a pas d'autre avant six mois, alors t'as juste le temps de ramasser tes fringues et de fiche le camp. La bise et à plus.
- Je pourrais...
- Même pas en rêve, j'ai un débriefing avec ma copine, ça va durer un moment et on a besoin de toutes les pièces, tu comprends pour exposer son projet. C'est un truc ambitieux. Bon salut... Euh... Henri c'est ça...
- Non Jean...
- Bon allez, c'est pas tout ça mais le temps passe. Tu feras une bise à maman de notre part. Oublie pas tes merdes dans le salon. Tu prendras bien un morceau de brioche. Merde, y en a plus dommage... »

Le beau gigolo disparut comme il était venu. Léa se remit à siroter son café, le plus tranquillement du monde. Après avoir été débaptisé, le mâle était déjà oublié. Marie observait son amie, essayant de décrypter cet énigmatique personnage. Même si elle commençait à bien la connaître, elle n'en restait pas moins étonnée de la voir agir. Elle l'admirait tout en n'arrivant pas à s'imaginer avec une telle désinvolture. Comme si les êtres humains qui gravitaient autour de Léa étaient des choses dont on pouvait se débarrasser quand l'envie vous en prenait. Le personnage exerçait sur elle une influence manifeste dont elle avait peur. Ce sentiment de liberté totale, d'insouciance poussée à l'extrême l'effrayait.

- « Tu n'y vas pas avec le dos de la cuiller... Le pauvre quand même.
- Je ne savais pas que tu en pinçais pour lui, si tu veux je te monte un plan cul avec lui. Discret ça va de soi. Même je peux m'occuper de Louis... Il est pas trop mal, ça peut faire l'affaire d'un soir.
- T'es vraiment pas drôle par moment. »

Marie se coupa un morceau de brioche qu'elle tartina de confiture. Elle avait rougi. C'était quelque chose que Léa aimait par dessus tout, la piquer au vif par ses remarques dévergondées.

- « Je déconne, de toutes façons Louis c'est pas mon genre de bonhomme. »

Marie sauta de sa chaise et se rua sur Léa. Elle connaissait bien ses points faibles, les chatouilles. Elle ne pouvait plus se contenir, elle devenait hystérique. Elle poussait de petits cris entrecoupés de gémissements. Une fois, elle avait même appelé au secours, sa mère. Elles s'affalèrent toutes les deux sur le divan. Les coussins avaient dégringolé à moitié sur le sol. Elles reprirent leur souffle. Se regardèrent en souriant. Un moment de silence présida à l'installation du calme.

- « Au fait tu n'avais pas quelque chose à me dire ?
- Non, non c'était juste pour trouver un prétexte pour les brioches... »

Léa ne sentit pas la force d'insister. Elle préférait profiter de cet instant de plaisir, écroulée sur sa copine qui lui papouillait les cheveux. Elle adorait ça et elle n'aurait, pour aucune raison, écourté ce plaisir.

Chapitre 3

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du mercredi 29/12/10

Enfin je puis rejoindre les habitants qui ont élu domicile dans mon esprit. Pauvre Cassie, elle aussi est prise dans le tourment des éléments affolés. Elle n'a plus aucun contrôle sur eux, bousculée par bâbord, débarquée sur tribord, elle est devant son propre film. Au fond d'elle-même elle sait que ce sera une tragédie, elle attend la fin tranquillement. Elle sait bien qu'on finit toujours sur le rivage. Mais ce soir, un certain M. Henry a besoin de moi. Pour lui l'attente dure depuis si longtemps, qu'il ne sait plus très bien ce qui différencie vivre et attendre. Espérer devient difficile, seule Marie a trouvé sa route. Elle a sacrifié ses idéaux, profané ses divinités, mais elle en a nourri d'autres. Il faut savoir mourir un peu quand on a décidé d'être maître de son destin en assumant les rencontres insolentes de la chair.

Je vous parlerai peut-être des autres personnages qui naviguent au gré de ma plume. Je trouve que vous prenez beaucoup de place en ce moment dans mon environnement. Je ne vous connais pas, peut-être jamais d'ailleurs, nous n'aurons l'occasion de donner corps à ces songes internautiques. Ils continueront à circuler, paquets d'énergie photonique, sur une toile aux fils d'Ariane. Espace labyrinthique aux entrées si nombreuses que même le Minotaure a fini par se perdre. Il sombre dans une mélancolie langoureuse, rêvant tristement à la venue d'un Thésée, annoncé de longue date par des oracles peu scrupuleux. Il pourrait alors trouver le repos tant attendu. Oublier toutes ces dépouilles qui jonchent le sol, traces des nombreux massacres dont on l'accuse. Cela fait si longtemps qu'il n'est plus sûr de rien.

Je remonte à la vigie, des mouvements alarmants se font sentir. Je file sur le pont, la toile est grande comme un mouchoir de poche, mais l'habitable file à une vitesse effrayante. Les ondulations n'ont plus l'air de s'amplifier. C'est peut-être un signe annonciateur d'une accalmie à venir. Si les dieux me sont propices, ils nourriront un peu mon tissu créateur, et d'un rêve éveillé, ils feront une bonne nuit de sommeil...

... je crois que monsieur Henry attendra encore un peu la lueur du soir ! Cassie est de retour.

Héros nocturnes me voilà, je suis entièrement à vous...

Plongée en eau profonde : Cassie

Le long du canal, l'après-midi. Mais est-ce que cela a de l'importance ?

Cassie marchait sans but. Elle se sentait lourde, engoncée. Cela faisait pourtant une bonne semaine, mais elle en voulait encore à son corps. Ce trou béant, destiné à être rempli. Puis vidé. Remplir, vider. Elle se dégoûtait. Penchée au-dessus du canal Saint-Martin elle observait l'écoulement statique de l'onde. L'eau sombre ne se laissait pas pénétrer, elle avait la densité informe d'une matière homogène. Cassie se pencha pour observer le ruissellement qui dégoulinait le long de l'imposante porte d'acier. La teinte vert sombre, les épais rivets, la fluidité tout concourait à l'apaiser. Normalement. Elle reprit sa marche en direction de l'hôpital Saint-Louis. Elle opta pour la passerelle qui surplombait le canal, à côté du pont tournant. Elle aimait les arbres qui, par fortes chaleurs, accompagnaient le passage de leur ombre bienfaisante. Elle se sentit envahie par une fatigue pesante. Grimper les escaliers qui se dressaient devant elle prenait des allures d'escalade. Mettre un pied devant l'autre devenait fastidieux. Elle fit une pause. Elle s'appuya à la rambarde en pierre, rafraîchissante à souhait. Elle colla sa joue contre la matière compacte pour ressentir le froid. Puis elle se dégagea de l'emprise minérale du petit muret. L'une de ses bottines couleur vermillon, était délacée, la droite. Le vernis faisait éclater de petits reflets qui scintillaient. Cassie s'accroupit et fit repasser le lacet dans les œillets dont il s'était échappé. La partie durcie s'était effilochée, elle perdait patience. Plus elle insistait, plus le lacet se délabrait. Elle réussit à grand peine à faire pénétrer le passant dans les quatre perforations. Elle réalisa la petite rosette. Elle se revit à l'école maternelle avec les petites cartonnettes perforées, sa mère avait été fière, elle avait réussi du premier coup. Elle était précoce, réussissait tout ce qu'elle entreprenait. Elle capturait ainsi le regard de sa maman, son parfum se superposait aux impressions de douceur. Elle essaya de se rappeler le moment précis où cela avait cessé. D'un coup ou petit à petit, un effilochement sans fin ou un arrachement brutal. Ses yeux se remplirent de larmes. Elle avait froid, d'un seul coup. Elle se releva péniblement, la chaleur contrasta brutalement avec la fraîcheur. Les reflets rougeoyants dispersés de ses chaussures avaient suivi. Ils se trouvaient en face d'elle, aveuglant comme un grand soleil. Le panneau de signalisation disparaissait petit à petit, absorbé par cet éclat. Son cerveau lui intima l'ordre. Ne pas bouger, s'adosser au mur. Attendre que l'effet s'estompe. Elle savait contrôler ces moments de basculement, depuis le temps. Retrouver ses esprits, ne pas tomber. La dernière fois elle avait heurté un banc et s'était ouvert la tête. Le choc avait été tel qu'elle avait perdu connaissance. Elle avait aimé cette chute, totalement abandonnée et lourdement arrêtée dans une quiétude agréable. Rien n'avait d'importance, une sensation de plénitude. Le réel faisait son apparition, les éléments qui entouraient Cassie reprenaient un à un de la consistance.

- « Ça va mademoiselle ?
- Oui, oui
- Vous êtes sûre ? » questionna l'homme, planté devant elle. Imposant. Il s'approchait pour la soutenir.
- « Ça va je vous dis ! » répondit-elle d'un ton cassant.

Il y avait toujours un importun qui se sentait obligé d'endosser le rôle du sauveur. Jésus Christ sur la croix. Celui qui faisait don de sa personne à qui n'en voulait pas. L'enquiquineur par excellence. Monsieur je suis là, ne vous occupez plus de rien. Il n'avait rien à faire de sa vie, sinon encombrer celle des autres.

- « Ça va ! »

Elle savait couper cours à toute discussion avec une efficacité redoutable. L'homme s'éloigna sans rien dire, accompagné d'une passante qui avait choisi le parti de l'honneur contre l'insouciance.

Celui qui commence à compter les années à reculons pour se mettre en règle avec le bon dieu. « Ces jeunes qui n'ont aucune reconnaissance, quel manque de savoir-vivre. » murmura-t-elle en tournant la tête légèrement, histoire de vérifier que la furie ne risquait pas de récidiver. Elle lui avait planté son discours dans le dos, comme on élimine les partisans. Eliminer ! Voilà le mot pour une Cassie qui ne savait pas ce qu'elle faisait dans un monde où elle se sentait si inutile. Un poids pour la société qu'elle essayait de rendre le plus léger possible. Savoir vivre, c'était effectivement la question. Cassie avait un regard qui désarmait. Intuitivement n'importe quel quidam sensé savait, assez rapidement, qu'il était inutile d'insister. Elle rajusta son grand sac à damier multicolore. Matière plastique dernier cri. Il dégingolait au bout de longues anses façon cuir, que rattrapait un ample anneau métallique. Les carrés de couleur scintillaient, ils donnaient une tonalité surprenante. Une apparente gaieté qui aurait pu laisser croire que ce n'était pas la mort qui coulait dans les veines de Cassie. Elle redescendit sa jupe pour l'ajuster à sa taille. Placée en haut de l'escalier, elle se retourna pour dévisager un vieux bonhomme qui se rinçait l'œil.

- « Tu veux aussi voir mes nichons, gros cochon ? »

Confus, sous le regard de sa femme lourdement chargé de reproche, il fila tout penaud. Le regard de cet homme, avide, en direction de ses dessous lui donnait soudain envie de vomir. Elle se contrôla difficilement. Le contact avec sa propre peau lui rappela l'épaisseur des chairs débordantes qu'elle voyait disparaître en haut de l'escalier. Elle se sentait engoncée dans ce corps qui ne lui appartenait pas. Elle le percevait lourd et mou. Surtout mou. La matière molle lui faisait horreur. Comme cette gélatine vert fluo qui avait atterri dans son assiette, un soir chez les amis de ses parents. Elle n'avait même pas eu le temps d'esquisser un geste. Les vomissures avaient éclaboussé toute la table. Vomir en public lui était insupportable. Les souvenirs arrivaient en trombe. Le petit enfant placé juste en face d'elle en était couvert. « Tu t'occuperas du petit François... Non, non, ne vous inquiétez pas elle a un don pour s'occuper des enfants. » Il n'avait pas bougé, les yeux grands ouverts, il l'avait dévisagée longuement. Le temps s'était figé dans un silence assourdissant. Elle s'était sauvée de la salle à manger sous le regard stupéfait des convives. Rejeter ces images, ne plus y penser. Elle concentra toute sa force à enfouir cette scène. L'enfant et la nourriture rejetée par le tube. Dès qu'elle trouverait un endroit plus discret elle se soulagerait. Il le fallait. Elle se pensait comme un grand tube avec deux yeux. Elle aurait aimé être un canal, un écoulement continu, se dévidant dans l'océan. Se vider était une jouissance, cela se voyait sur son visage. C'est cela qui avait arrêté le regard de l'enfant sur Cassie.

Elle reprit sa marche en direction de l'hôpital. Elle traversa la petite rue qui longeait le canal pour s'engouffrer dans la rue Alibert. Elle avait beaucoup de mal à se contenir. Elle sentait monter en elle une angoisse terrible doublée d'un sentiment de libération. L'idée de la douleur absorbait ses pensées. Une part d'elle criait à l'aide, essayant de combler les quelques centaines de mètres qui la séparaient de l'entrée de l'hôpital. Et l'autre qui guidait ses doigts en direction de son sac à main. La petite poche intérieure. Elle parvient tant bien que mal en haut de la rue. Bordée de grands murs dégoulinants, marquant la frontière entre la ville et la maladie. Quelque chose d'inhabituel lui intimait l'ordre de réagir. Le mouvement de la foule, la circulation des voitures, tout l'incitait à prendre conscience d'un état de vie qu'elle occultait. Elle réalisa soudainement. C'était dimanche. Cassie avait oublié. Le week-end, la vie parisienne avait un autre teneur, faite de promeneurs se déplaçant au gré de leur humeur. Il ne servait à rien de passer par la rue Alibert, l'accès piéton par l'entrée latérale était fermé. Elle aurait dû prendre le métro et descendre la rue Claude Vellefaux, entre la grande bâtisse en brique ocre et le bâtiment plus moderne du parti communiste. Elle aimait cette grande place circulaire entourée d'arbres qui coupaient la perspective. Elle devrait pénétrer dans l'enceinte de l'hôpital par la grande entrée, affreuse, celle qui ressemble à un garage immense. Elle avait horreur de cette entrée. Il fallait passer la barrière blanche et rouge, puis supporter la vue de cet enchevêtrement de voies donnant accès aux différents bâtiments. Les cancéreux, les tuberculeux, la maternité. Elle préférait les cancéreux, au moins on savait tout de suite à quoi s'en tenir.

Mais quelle ne fut pas sa terreur quand elle se rendit compte que non seulement on était

dimanche, mais que c'était jour de marché. Elle se trouva d'un seul coup face à tous ces étals débordants de bouffes en tout genre. C'était la fin du marché, les fouineurs affamés côtoyaient les acheteurs tardifs. Les immondices jonchaient le sol. Ils luttèrent contre les puissantes lances à eau qui les faisaient rouler dans le caniveau. Ce grand lavement aux odeurs agressives dominées par les saveurs poissonnières. Senteurs échappées des caisses en polystyrène blanc crasseux où s'étaient entassées ces masses maritimes de chairs. Recouvertes à cette heure tardive de glace déglouinante.

- « Tiens Cassie, qu'est ce que tu fous là ? »

Sans réponse, ce visage vaguement évocateur ne fit que disparaître dans son dos. Son obsession était de tenir le coup. Un nouveau défi se présentait à elle, parcourir les quelques mètres qui la séparaient de l'hôpital, sorte de port d'attache où elle pouvait échouer en toute sécurité.

- « C'est une vraie conne ta copine !

- T'occupe... »

Fuir les bribes d'une conversation que s'éloignait. La ribambelle des mots s'estompa au fur et à mesure de son avancée. L'odeur de poisson se fit de plus en plus prégnante. Cassie vacillait, elle essaya de prendre appui contre les différentes armatures qui étayaient les étals. La plupart vides de tout contenu. Il ne restait que de larges planches rivées sur leurs étaies métalliques. Un poissonnier finissait d'écouler son stock d'invendus. Quelques légumes envahissaient encore les plateaux de deux primeurs. Des tomates éventrées avaient roulé sur le sol. De la salade jonchait le trottoir. Cassie ne put contenir plus longtemps la nausée qui remontait de ses entrailles. Elle expulsa une bile blanchâtre qui lui arracha une violente douleur dans le bas ventre.

- « Ça n'a pas l'air d'aller la petite dame. Robert, amène un verre...

- Donnez lui de l'eau et du sucre, ça va la remonter.

- Vous êtes pas bien grosse ma petite. Avec leurs mannequins anorexiques les jeunes y mangent plus... »

Cassie s'était accrochée à un pilier métallique heureusement bien arrimé sur son socle. Elle avait les yeux emplis de larmes dues à l'évacuation de son estomac et aux spasmes qui s'en suivaient. Dernières expulsions de rien, elle était vide et soulagée. Elle

avait oublié l'adolescent croisé un jour, le marchand de poisson avec son grand tablier blanc, la vendeuse volumineuse entourée de fruits et légumes et les passants à peine arrêtés dans leur élan. Elle accepta le verre d'eau qui se tendait vers elle comme venu de nulle part. Elle laissa tomber le morceau de sucre sur le sol. But une petite gorgée et laissa échapper le verre repris promptement par de grandes mains aux doigts épais, aux ongles râpés jusqu'à la peau. Elle reprit sa marche forcée, fuyant les soupirs dépités des braves gens qui l'entouraient. Elle ne voyait plus qu'une seule chose, le grand hall blanc, avec les chaises en tubes métalliques munies de dossiers en fil électriques vert bouteille, comme on faisait dans le temps. Le havre de paix où elle pourrait arrêter sa course contre le temps. Elle avait agrippé sans réellement s'en apercevoir le haut de ses hanches qu'elle avait lacéré de ses ongles effilés.

- « A mon avis elle va à l'hospice la pitchounette...

- La mémé a raison. Puisque vous avez l'air de grands amis, Robert t'as qu'à laisser les canes de fixation, je m'en occupe et t'accompagnes ta petite amie...

- Putain c'est pas ma petite amie, je l'ai croisée une fois dans l'hôpital, je livrais les cuisines.

- Bon bah ça t'empêche pas de rendre service... Traîne pas trop, y a du boulot ! »

Le jeune homme agrippa fermement Cassie en la maintenant sous les bras. Cassie se sentit presque décoller du sol par la puissance musculaire de son soutien.

- « Il est con comme une baleine, mais gentil comme tout. T'auras qu'à t'adresser au guichet

d'accueil à l'entrée. La baraque en plexi... »

Cassie survolait le sol plus qu'elle ne marchait. En un rien de temps elle se retrouva propulsée à l'intérieur de la petite structure en verre dans laquelle trônait un gardien chargé de l'ouverture de la barrière. Il était juste à l'entrée de l'hôpital Saint-Louis. Chargé de la régulation du trafic, trier les voitures des médecins avec le badge et renvoyer les autres vers l'entrée visiteur qui de toute façon ne laissait entrer personne. Il avait l'habitude de voir débarquer des olibrius en tout genre : éméché, clodo et autre arrivage en perdition. Il ne fut pas surpris par l'apparition du petit commerçant en poissonnerie, plus par sa prise du jour.

- « Qu'est-ce qu'elle a la demoiselle ... »

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, que le frêle équipage en perdition, s'écroula sur lui-même. L'homme bascula sa casquette, puis attrapa le combiné pendant que Robert essayait dans une maladresse toute masculine d'installer la belle du jour sur un siège. Il eut toutes les difficultés du monde à diriger sa partenaire dans un pas de deux chancelant. Dans une danse iconoclaste entre le tango et la valse, il réussit à pivoter sur lui-même pour atteindre son objectif. Le siège du gardien tombait là à point nommé.

- « J'appelle les infirmiers. Installez là plutôt sur le petit banc... »

Robert trouvait ça très bien le fauteuil en cuir avec suspension, mais visiblement son avis n'était pas partagé par tout le monde. Sous le regard indifférent de l'administration, il donna une suite à sa chorégraphie anarchique pour finir là où il fallait. On ne transige pas avec les traditions. Le fauteuil du gardien, c'est le fauteuil du gardien, c'est comme ça. Il est des habitudes incontournables dans le fonctionnement de l'assistance publique.

- « Le SAU ? Il s'agit d'une urgence... Oui... Poste 44, c'est ça pour une urgence... Qu'est-ce qui lui est arrivé ? » continua-t-il en se tournant vers Robert, le poissonnier sauveteur.

- « On sait pas trop, elle a perdu connaissance, elle a dégoillé ... »

- Malaise, et perte de connaissance... A priori elle respire normalement... Ils arrivent, ajouta-t-il en glissant le combiné dans son logement. »

Robert avait déposé délicatement son fardeau. Il observa le joli cadeau que le destin venait de lui faire. La douce odeur du parfum émanant du cou de Cassie imprégnait encore ses narines. Il s'assit à côté d'elle. Pas trop près pour ne pas l'abîmer. La douceur de sa peau, le sourire et les grands yeux. Voilà ce qu'il avait gagné. Une si jolie fille dans ses bras, pendant une dizaine de minutes. La dernière fois ça remontait à un an, au bal de son village. Elle était moche et elle sentait la transpiration. C'était la seule qui avait accepté. Il lui avait offert un tango panache, puis il y avait eu le silence. Puis plus rien. Elle était partie en le remerciant d'un vague signe de la main quand sa copine l'avait attrapée par le bras. En regardant le visage détendu de Cassie, sans vraiment s'en rendre compte, il remercia Dieu. Il essuya son front du revers de sa manche. Des gouttes de sueur lui glissaient dans l'oeil brouillant sa vue et l'obligeant à cligner des yeux.

- « Ça va aller monsieur, on s'occupe d'elle... s'exclama le premier infirmier en pénétrant dans le local en plexiglas. Vous êtes de la famille ? »

- Non, elle passait devant chez Ludo, le poissonnier... le marché, au coin de la rue... C'est monsieur Ludo qui m'a dit de venir.

- Merci pour elle. On va la prendre en charge... Mademoiselle... Mademoiselle...

- Vous connaissez son nom ? » questionna le second infirmier tout en fouillant son sac pour trouver des papiers d'identité.

- « Cassie je crois... »

- Cassandra Vasseur, j'ai trouvé sa carte d'étudiante.

- Melle Vasseur ! Melle Vasseur ! »

Cassie ouvrit les yeux. Avec l'aide des infirmiers, elle se leva péniblement. Cassie était dans un état second, mi consciente mi hallucinée. Cet état de rêvasserie lui fit oublier la petite poche du sac à main. Mais pas ses doigts. Ils fouillaient... parmi le fatras de petites bricoles ils détectèrent la forme adéquate qui correspondait. Rectangulaire, mal enveloppée dans son emballage bleuté. Les mains savaient où trouver, elles avaient le souvenir des mauvais jours. Laissées à elles-mêmes il fallait qu'elles agissent. Cassie marchait, d'un pas systématique, une sorte de mouvement archaïque en écho à celui des infirmiers qui la dirigeaient. Elle essaya de les prévenir, de leur dire, mais elle ne parlait que dans sa tête. Ses lèvres immobiles, légèrement entrouvertes, n'émettaient qu'un léger souffle. Les paroles résonnaient en elle. Elles ricochaient sur les parois de son cerveau. Les infirmiers occupés à passer les trottoirs sans encombre, à éviter la voiturette motorisée du handicapé, ne voyaient pas. Ils ne sentaient pas ce qui se préparait dans la conscience obscure de Cassie. Juste là, tout prêt, à quelques millimètres de leur peau. Un frémissement parcouru le corps d'un des infirmiers, sous sa blouse, son organisme tentait d'alerter. D'un mouvement brusque, dernier sursaut d'énergie, elle se dégagea. Elle pivota sur elle-même et commença à entailler cette viande qui bourgeonnait au-dessus de la ceinture. L'un des infirmiers la rattrapa par le bras, mais pas le bon. L'autre infirmier s'écarta pensant que c'était à lui qu'on en voulait. Le premier comprit très vite que la vie de Cassie était menacée par une santé mentale défaillante. Son passage par les urgences psychiatriques lui donnait une autre vision des êtres qui peuplaient les services hospitaliers. L'homme et la rationalité, ce n'était pas forcément synonyme. Pendant ce temps, tranquillement, la lame pénétra profondément la peau entamant les chairs, pour effleurer l'intestin. C'est une tranche qu'elle voulait enlever, comme chez le boucher, découper la matière vivante et supprimer cette masse molle. Une belle tranche. Les cheminements de la pensée délirante par la médecine avaient encore des progrès à faire pour comprendre qu'à cet instant, elle n'était pas en présence de deux hommes. Elle était avec sa mère, quand elle allait au coin de la rue dans la grande boucherie. « Donnez lui un petit morceau... oui, crue, elle est comme moi, elle adore. » Elle avait un haut-le-cœur, mais elle avalait la lamelle de viande rougeoyante. Elle sentait l'odeur du sang dans sa gorge, qui remontait dans ses narines. Elle faisait un grand sourire destiné à sa maman, c'était le seul instant où sa mère la regardait, et montrait au boucher qu'elle était fière de sa fille.

Elle s'était agrippée à la lame de rasoir qu'elle tenait dans sa main. L'infirmier, qui dans un premier temps s'était écarté, attrapa le bras de Cassie, pensant que c'était aux veines qu'elle s'était attaquée. C'est l'autre infirmier qui réalisa ce qui était arrivé en voyant le sang qui commençait à imprégner le bas du pull. Trop grand et trop large, avec des manches dépassant le bout de ses mains. Un attroupement se formait autour du trio. Il semblait exécuter un pas de danse au milieu de l'allée principale, dans un glissement circulaire. La voiturette était immobilisée et son occupant, la tête complètement renversée tentait de voir ce spectacle qui échappait partiellement à son regard. Deux autres infirmiers arrivaient au pas de courses. Cassie ceinturée, manipulée comme un pantin, se retrouva allongée sur le brancard. Tout à coup des néons fixés au plafond défilaient. Puis ce fut le silence. Une double porte battante avec deux petits hublots se referma. Maintenant ça allait, elle ferma les yeux et dans un soupir s'apaisa et s'endormit profondément.

- « Cassie est de retour parmi nous ! » annonça une voix masculine avec un accent qui vous propulsait d'un coup d'un seul en Indes. Il était là pour récupérer les compte-rendu d'hospitalisation en urgence des patients admis en psychiatrie. Il ne put que constater, une fois de plus, les limites de l'assistance destinée à ceux qui n'en veulent pas. Lui qui arrivait tout droit de la province du Gujarat à la frontière du Pakistan. Là aussi on en voulait à la vie, mais celle des autres. Pour Cassie c'était une guerre interne contre les habitants de son espace intérieur. Sa capitale à elle n'était pas Gandhinagar mais son estomac.

- « Bipez l'interne de viscéral, elle n'a pas dû passer loin du côlon. Elle s'est fait ça avec quoi ?

- Je pense avec une lame de rasoir, mais j'suis pas certain, on n'a pas vraiment eu le temps

de voir. » expliqua rapidement l'infirmier tout en cherchant à comprendre les quelques minutes de furie qu'il venait de vivre. Il pensait avoir tout vu en matière d'urgence. Finalement la nature humaine pouvait lui ménager encore quelques surprises.

- Préviens aussi les urgences psychiatriques. Non, laisse, je le ferai moi-même, je dois voir Margot pour la patiente admise hier soir.

L'urgentiste appliqua une compresse pour arrêter l'écoulement du sang. L'atteinte au corps avait été violente. La plaie était profonde. Il essayait de comprendre comment on pouvait s'attaquer avec une telle hargne envers soi-même. Il revit son boucher trancher la viande, c'était ça l'idée de sa patiente. Elle avait voulu couper une tranche de bifteck, s'enlever un morceau d'elle-même. Le psy des Indes observait la scène, désappointé. Il avait été affecté aux urgences psychiatriques depuis peu, mais il connaissait cette gamine. D'ailleurs tout le monde avait au moins une fois entendu parler d'elle. C'était la pensionnaire attitrée du service psy. Elle venait prendre régulièrement des nouvelles, voir si tout le monde était là, faire la bise. Le seul problème c'est qu'avant, il fallait lui sauver la vie. Le médecin en devenir n'était pas encore psychiatre, mais il avait compris que le délire s'accroissait.

- « Elle est à jeun ? questionna l'urgentiste

- Vu son état et vu son poids je pense qu'on doit pas prendre beaucoup de risques en l'envoyant au bloc. De toutes façons je parie qu'elle a rien dans l'estomac depuis plusieurs jours. Au pire c'est du liquide si elle s'est gavée de flotte comme les nanas dans son genre.

- Bon, on prévoit un bloc en urgence... je bipe l'anesthésiste.

Sandrine, une jeune externe qui était là depuis peu, faisait sa première garde. Elle découvrait les urgences. Elle arrivait au pas de course sortie à peine d'une opération à cœur ouvert. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle voulait découvrir la vie trépidante de la réa. Elle ne regrettait rien, elle était servie. Elle pensait maintenant que ça pouvait aller, elle avait son compte. De rigolo au début, ça venait de passer dans la catégorie éreintant. Le point positif c'était qu'elle avait perdu au moins trois kilos pour pas un rond.

- « Pose toi là et bouge plus tu tombes à pique. Tu maintiens la compresse, oui très bien. C'est plus profond que ce que je pensais, le colon est perforé, on risque une péritonite. On opère !

- On la passe sous anesthésie sans attendre le minima des trois heures ? questionna Sandrine.

- C'est trop risqué d'attendre, elle a perdu beaucoup de sang, l' a péritonite, la tension qui est en chute libre... Le risque d'inondation des voies respiratoires si elle inhale le contenu de son propre estomac est moindre... Trouve moi des infos sur elle avec l'ordi...

Sandrine avait anticipé la demande de l'anesthésiste. Elle avait compris rapidement que si elle voulait se faire une place en chirurgie, il fallait avoir une longueur d'avance.

- ... Tu l'as ?... très bien... dis-moi l'essentiel.

- Femme de dix-huit ans aux antécédents d'anorexie mentale, appendicectomie, hospitalisée pour la troisième fois dans le service pour des épisodes d'anorexie mentale-boulimie. C'est son premier épisode auto-agressif. La description du rejet de nourriture faite à l'admission par l'accompagnateur correspond à de la bile.

- Elle a rien dans le ventre. Tu as déjà posé une voie centrale ? Bon, c'est le moment d'essayer... Très bien... Parfait t'es bonne pour le service... Tu as déjà suturé ?

- Oui, esquissa Sandrine discrètement.

- Alors tu t'occupes de la plaie au-dessous du genou, elle est profonde tu peux régler ça tout de suite pendant qu'on l'endort.

- ... sur un pied de porc uniquement », ajouta la jeune externe.

- « Y a pas mieux comme prépa, allez hop c'est pour toi. »

Sandrine ne précisa pas que ses peluches d'enfance avaient toutes servi pour le bien des patients. Elle avait été fière de montrer son travail à ses parents. Le lieu et la situation se prêtaient moins à ces quelques précisions. Elle se lança. Elle s'apprêtait à injecter l'anesthésiant local.

- « C'est pas la peine elle est sédaturée, on a même commencé à passer la célocurine. Tu sais ce que c'est ?
- La célocurine, c'est de la même famille que le succinylcholine. Ce sont des décontractants musculaires de type curare.
- Bravo t'as bien retenu tes cours de pharmaco. »

Sandrine focalisait toute son attention sur les points qu'elle réalisait avec dextérité. Bonbon l'ours en peluche, Razo, le pantin et les poupées Clarisse étaient tapis au fond de son inconscient pour la soutenir. La patiente pouvait dormir tranquille ce sera de la haute suture.

- « Cette belle demoiselle aura une très belle cicatrice ! »

Le chef de service aimait le travail bien fait. Il était fier de la nouvelle promotion qui arrivait. Sandrine qui était très impressionnée d'avoir à agir sous son regard fut rassurée. Pour le moment, le Professeur n'avait accueilli dans son service que des jeunes très compétents et consciencieux. Même un peu trop. Mais c'est mieux comme ça. La surveillante de bloc responsable de la programmation des interventions déboula dans la salle.

- « Vous avez le bloc 4. Vous en aurez pour combien de temps ? Après on a une appendicectomie mais on peut la faire à côté. Ça risque d'embêter le professeur Tironda ...
- Tironda ? Mais qu'est-ce qu'il fout là ?
- Il a une hépatectomie droite dans le bloc de froid, à côté.
- Allez, on fonce. Pas de place pour le retard, avec une telle intervention il va falloir une parfaite gestion du temps. Tu as déjà rencontré Tironda ? C'est un vrai connard mais quel chirurgien. Si tu as l'occasion, n'hésite pas une seconde il est impressionnant... »

Tout le monde avait compris, ce n'était pas la peine d'en dire plus. Tironda était réputé pour sa ponctualité et ses références internationales. Pour sa goujaterie et ses blagues salasses aussi. La réputation ça se travaille aussi du côté corps de garde.

Deux heures et cinquante minutes plus tard, Cassie était en salle de réveil. Elle se débattait contre des brioches dégoulinantes de chocolat fondu et gorgées de béchamel. Elle essayait de se relever, mais elle était engluée dans une vase qui la ventousait. Elle commençait à sentir l'odeur de la terre qui entraînait dans ses narines. La première brioche, avec des seins énormes, recouvrait complètement sa bouche, elle suffoquait. Sa gorge se remplissait de lait Nestlé. Le bip strident du contrôle résonnait dans la salle. L'anesthésiste pénétra dans la pièce, jeta rapidement un coup d'œil sur le monitoring. Toutes les variables étaient au beau fixe. Il resta quelques minutes à scruter les différents affichages. Il aimait ce moment, juste après la bagarre. Il était dans son Olympe, tel une divinité, il avait le pouvoir de redonner vie à ces corps inertes attendant d'être ramenés parmi les hommes.

Les brioches se dissipaient. Une eau saumâtre recouvrait légèrement son visage. En dégageant sa tête de la vase, elle laissa l'empreinte de son corps. Un bruit de succion dégoûtant se fit entendre. C'est la sensation du froid qui lui donna l'impulsion nécessaire à la poursuite du mouvement esquissé. Petit à petit, le couloir d'une blancheur aveuglante prit forme à partir du chemin qui serpentait dans une forêt emplie d'arbres trop petits. Une porte à la lueur éclatante, laissait entrevoir une lumière apaisante. Il suffisait à Cassie de se décider. La clarté aveuglante s'atténuait. Elle ouvrit les yeux, arrachât la sonde d'intubation et dans un spasme elle se vida une nouvelle fois. La douleur provoqua une contraction soudaine de l'estomac. Elle s'étouffait dans la remontée de bile.

L'anesthésiste, de dos, réagit au quart de tour. Ce qu'il craignait le plus, une inhalation du contenu gastrique. Il déclencha l'alerte, bascula la jeune demoiselle sur le côté, puis avec un bâtonnet, il aida à la déglutition. Il avait agit au bon moment. Sandrine arrivait en courant.

- « Ça ira, problème réglé, mais tu ne la quittes pas des yeux ! Je veux un compte rendu de l'évolution toutes les dix minutes... Ça va aller mademoiselle, restez calme. »

L'anesthésiste plaça un masque à oxygène pour rétablir une bonne oxygénation des poumons. Mais il n'eut pas le temps de la quitter des yeux que Cassie arracha le masque. La perfusion bien arrimée dans le bras ne sortit pas de son logement malgré les mouvements inconsidérés qui l'agitaient. La gorge de Cassie la brûlait. Des larmes inondaient ses yeux. Elle se sentit soudainement exister. Elle adressa un sourire à Sandrine. Elle se plia en deux dans un nouveau spasme de l'estomac qui semblait se vriller sur lui-même. Dans une ultime tentative, elle expulsa ce qu'il ne contenait pas. Sandrine entreprit de nettoyer les salissures qui dégoulaient du visage.

- « Laisse ça pour le moment, tu vérifies la perf pendant que je la maintiens et tu augmentes le dosage du tranquillisant. »

Cassie plongea dans un profond sommeil. Le chirurgien passait justement prendre des nouvelles à ce moment précis. Il vérifia que les sutures sur le bas ventre n'avaient pas souffert à cause des mouvements brusques. Ça saignait un peu mais sans gravité. Il demanda à Sandrine de refaire le pansement puis quelques pas plus loin, il s'adossa à la cloison. Il sortit son portable pour consulter ses messages. Les différents ronronnements de la salle de réveil prenaient le pas sur l'agitation. La routine pouvait retrouver son allure rassurante parmi les cliquetis qui emplissaient la salle. Les différents appareils surplombaient Cassie d'un air dédaigneux qui se voulait précision. Les patients étaient encore plongés dans leur coma. L'anesthésiste se posa dans un des fauteuils, il allait pouvoir récupérer un peu de sa courte nuit.

- « Encore une adepte de la rigolade gastronomique, lança le chirurgien appuyé dans l'embrasure de la porte. Il rangeait son téléphone tout en observant l'activité des soignants.

- Elle nous a fait encore une belle peur... » répondit l'anesthésiste réalisant que le chirurgien était toujours là. Celui-ci se dirigea vers les différents indicateurs, ausculta à nouveau rapidement sa patiente.

- « Je suppose qu'on lui laisse la sonde naso-gastrique pour le moment ?

- Oui, je préfère, par contre je garde Sandrine pour la surveiller si ça ne te pose pas de problème. » Le chirurgien acquiesça d'un léger signe de la tête. Puis il quitta les lieux.

- « Je fais un somme, tu me réveilles demain matin dit-il en direction de Sandrine. Ah mais Dieu me tripote, on est déjà le matin !

- Depuis une minute

- ... Alors tu réveilles la bête la semaine prochaine, je suis en vacances ... »

Cassie émergea vers cinq heures du matin quand l'infirmière de garde prit sa température et lui donna deux cachets à avaler pour calmer les spasmes douloureux dus aux contractions de son système digestif. C'est aux alentours de huit heures qu'elle prit réellement conscience de l'endroit où elle se trouvait. Nue sous sa blouse, elle était heureuse, tout allait pour le mieux. Sa voisine de lit lui adressa un sourire.

Quelques temps plus tard, on frappa à la porte. Dans leur inconsistance hospitalière, les heures s'écoulaient par à coup. Une jeune femme était debout, affairée à régler le débit du compte-goutte. L'instant d'après, elle avait disparu. Puis ce fut la psychologue du service de psychiatrie qui passa son visage dans l'ouverture. Elle s'avança doucement pour se placer sur le côté du lit. Elle s'adressa à Cassie dans un chuchotement. Ce fut la sonorité de la voix, son timbre particulier qui avait immédiatement sorti Cassie de sa léthargie. Elle adorait Mathilde avec son petit nez planté au milieu de son grand visage. Un petit nez et une grande bouche. « Pour manger les enfants » pensa

Cassie. Ça la fit sourire. La psychologue considéra cela comme un signe de bon augure.

- « Vous allez toujours au centre Ulysse de Neuilly ? »

Cassie acquiesça d'un léger signe de tête.

« C'est une bonne chose, là-bas ils peuvent vous aider. Vous avez vu ma collègue Dejeanne... Garance Dejeanne ? »

Cassie passa en revue la clique de soignants de l'établissement. Elle se souvint du visage d'Isabelle au milieu de ses morceaux de faïence. Elle esquissa un nouveau sourire. Elle repensa à Mathias qui s'était empiffré de faïence. Il en avait plein la bouche. Il avait fallu appeler les pompiers et l'hospitaliser en urgence. Œsophage déchiré, perforation de l'estomac. Avec Michèle, elles n'avaient pas pu s'empêcher d'éclater de rire, un fou rire incontrôlable. Par la suite, Cassie s'était sentie malheureuse. A cause de cette joie indécente qui les avaient débordée. Elle revoyait Mathias qui la regardait, confiant. Comme si ce rire hystérique l'invitait à continuer. Elle se demandait si Isabelle leur en voulait encore. Elles avaient trahi la relation de confiance que l'éducatrice avait construite péniblement. La destruction c'était leur raison de vivre. Isabelle ne l'avait pas intégré suffisamment.

Sous le regard enjoué des deux sans cœurs, Mathias avait failli passer l'arme à gauche.

- « Je crois que vous allez déjà mieux. Il faudra que vous preniez rendez-vous avec le docteur Klein. C'est le nouveau psychiatre du service. Vous verrez, il est très bien, c'est un jeune qui a fait ses preuves. Il remplace le docteur Malewski, qui avait l'habitude de vous suivre. Il est d'accord pour vous recevoir. »

Cassie émit un oui discret se tourna. Elle venait de perdre celui qu'elle pouvait considérer seulement maintenant comme un ami. Elle ferma les yeux et s'endormit.

Chapitre 4

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du jeudi 30/12/10

Je viens de quitter mon pauvre M. Henry en perdition dans son appartement du souvenir. Il s'enfonce dans la noirceur cérébrale d'un monde fantasmagorique. Il se laisse séduire par le chant de Perséphone. Il s'est égaré sur l'océan chatoyant des songes. Il partage son existence avec une chimère. Il sombre tranquillement dans l'oubli de lui-même. Il a perdu sa muse, contrairement à la légende, ce sont les sirènes qui ont vaincu.

Il est 5 heures, je n'ai pas sommeil... Je jette un coup œil par la lucarne, celle qui donne sur le monde. Il fait sombre, quelques lampes scintillent dans le lointain. D'autres noctambules tourneboulent dans leur maison de fous. Nous sommes une poignée à nous observer de loin, s'inquiétant du nombre. Serais-je un jour le dernier, vigil parmi les vigies, à voir advenir le jour cybernautique ?

Il paraît qu'on n'enferme plus les fous... Est-ce encore une nécessité, ils s'enferment tout seuls !

***Postscriptum :** L'ondulation musicale à cette heure de la nuit à une saveur particulière ! Je m'en vais, par delà les lignes de mots sur un air de Lynyrd Skynyrd, chercher un abri sûr les décombres de l'Alabama. Il y a même un banjo qui hurle encore dans mon crâne, qui me rappelle ces Cadillac maudites noyées dans des ornières où flottent de tristes cadavres à la corde de chanvre. Je sombre corps et âme dans la nuit profonde, si je m'y perds faites moi un signe de la main par la lucarne... En attendant de vos nouvelles je vais rejoindre ma prison de fous, celle où j'enferme ma raison, tout au fond des méandres qui ne sont que cage cérébrale.*

Nouvelle inspiration avant une autre apnée... suivie d'une remontée à la surface.

Le centre Ulysse, le bureau du docteur Klein. Il y fait trop chaud, c'est à cause des radiateurs, on ne peut pas les fermer sinon il fait froid au-dessus.

- Vous voulez bien aller chercher mademoiselle Vasseur... Service troubles du comportement alimentaire ... La jeune fille qui vient d'arriver...
- Cassie.
- Mademoiselle Vasseur.
- Heu, c'est ce que je voulais dire...

L'infirmière confuse, rosissant à vu d'œil, s'éclipsa. Le docteur fouilla dans son tiroir. Il avait entassé là tous les dossiers qu'il devait examiner dans la matinée. Mademoiselle Roi était aux soins intensifs, il fit glisser son dossier sous la pile. Mademoiselle Pivert avait obtenu une semaine au sein de sa famille. Il extirpa le dossier de Cassie. Il consulta rapidement les notes laissées par son prédécesseur. C'était un vrai foutoir. Il se souvenait de ce que lui avait dit le médecin directeur lors de son embauche. Malewski, « Un adepte de l'antipsychiatrie, un lecteur assidu de Bataille. Les groupes balint et tout le tintouin. Je ne suis pas mécontent qu'il prenne sa retraite. Les synthèses institutionnelles devenaient pesantes avec sa collègue qui faisait dans les grandes sorties à la Sarah Bernhardt. Elle traversait toute l'assemblée. Elle plantait tout le monde au beau milieu d'une question essentielle comme toujours, au moment de clôturer la synthèse. Il faisait un duo pas banal tous les deux, l'hystérique et le penseur de Rodin. » Il abandonna l'idée de parcourir les notes, au demeurant illisibles, il attrapa le combiné, décrocha et composa le 100.

- « Oui, Assiba, c'est Loïc, vous voudrez bien vous occuper du dossier Vasseur, il faut le mettre en conformité avec la nouvelle réglementation... Oui je la vois ce matin... Oui, oui, c'est un retour... Elle est arrivée dans la nuit... C'est une habituée... Oui c'est ce que j'ai constaté en parcourant son dossier d'admission... Vous aurez le temps ce matin ? »

Il raccrocha. Il se demandait s'il lui était encore possible d'appeler sa femme. C'était à elle d'aller récupérer leur bout de chou à l'école. Le jeudi c'était toujours compliqué. Il avait pris de l'avance du fait des rendez-vous annulés. Il avait largement le temps de s'occuper du dossier Vasseur avant de s'éclipser un peu plus tôt que prévu. Il vérifia l'heure sur sa montre pour s'en assurer. Les bruits de pas dans le couloir, reconnaissables entre tous lui firent remettre l'appel après la séance. L'infirmière portait de fines chaussures à talons qui donnaient un galbe ravissant à ses jambes. Elle avait un visage fin et agréable. Sa voix était douce, mais elle marquait une certaine fragilité qui trahissait un manque de confiance. Le petit cognement à la porte, le sortit de ses pensées et lui fit donner l'invite convenue, banale, mais efficace. « Entrez ». Il observa cette jeune patiente qu'il découvrait pour la première fois. Belle anorexique. Pas épaisse, mais ça pouvait aller. Elle s'installa sans attendre d'y être invitée dégoulinant à moitié du fauteuil. Elle portait une robe blanche, gaufrée, légèrement décolletée. Ce qui laissait apparaître, lorsqu'elle se baissait quelque peu, sa petite poitrine gracieuse. Elle faisait la moue, le regard fixé sur ses pieds.

- « Vous êtes revenue parmi nous... Qu'est-ce qui fait ce retour... »

Cassie restait silencieuse. Ça ne le regardait pas cet imbécile, de toutes façons il le savait déjà alors pourquoi poser des questions inutiles. Elle était préoccupée par ses converses rouges. Toute son attention focalisée sur le laçage qui ne lui convenait pas. Elle avait essayé un tressage que lui avait appris une fille rencontrée durant sa période d'errance, la nuit. Décidément ça ne lui convenait pas. Et ce toubib qui n'avait aucun goût. Ça devait être sa femme qui lui choisissait ses cravates merdiques. Quelle idée de porter une cravate.

- « Vous savez que pour accepter votre hébergement je dois avoir un entretien avec vous... Pour le moment vous bénéficiez de l'accueil d'urgence... »

Pourquoi il croyait qu'elle avait atterri ici, ce n'était pas pour ses beaux yeux, ni la déco de ce centre pourri. C'était pour retrouver Michèle. Une espèce de folle dingue rangée chez les hystériques, atteinte de nymphomanie récurrente. Elle l'aimait pour son attitude dévergondée et irrespectueuse, mais surtout pour sa grande gueule. Avec Mathias ils faisaient la paire. Le psychotique de service, autiste à ses moments perdus. Elle l'aimait bien aussi. Avec lui, elle existait pour autre chose que son cul. Il ne posait pratiquement jamais un regard direct sur son corps. Quand il portait les yeux sur elle, Cassie aurait pu être totalement nue, elle n'aurait éprouvé aucune gêne. Elle ne savait pas pourquoi, elle avait le sentiment de le sentir en elle. Cassie était la seule à pouvoir obtenir quelque chose de lui, à pouvoir le toucher sans qu'il pique ses crises de démence.

- « Vous avez rompu tous liens avec votre famille, d'après ce que je lis.

- Non ! dit-elle d'une voix volontairement enfantine. Je vois mon oncle Henri. Il m'héberge quand je veux, dans sa maison, à Paris.

- Vous l'appellez « oncle » mais il ne fait pas partie de votre famille. C'est un oncle pour vous. Vous le considérez comme tel. »

Le psychiatre rangea cet oncle dans la catégorie père de substitution sous-catégorie relation incestueuse non assumée. Il se garda bien de formuler cette interprétation, prématurée pour un premier rendez-vous. Mais il tenait une piste pour un travail futur en thérapie. Il pensait l'adresser à sa collègue, Garance. Il avait trouvé le prénom de sa collègue inapproprié à son physique, il dénotait par rapport au personnage. Les enfants du paradis, ça devait être ça qui parasitait la cohérence du personnage avec son prénom. Arletty, il voyait Arletty. A chaque Garance, il entendait dans sa tête « « Atmosphère, atmosphère ! Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? ». Du coup, il lui était très difficile de l'appeler par son prénom.

Il regarda Cassie attentivement. Il hésitait. Il était mentionné dans le dossier « rejet de sa famille total » Le dernier mot souligné de deux traits par son prédécesseur, le docteur Malewski. Le personnage, la figure emblématique de ce centre. Il allait falloir tuer le père pour acquérir une crédibilité auprès des autres psychiatres. Surtout qu'il visait le poste de médecin directeur. Il savait que l'actuelle avait dans l'idée de ne pas reconduire pour l'année prochaine. Il revint à ce qui était dit dans le dossier. *Aucune envie de renouer des liens !* Il était fait référence à un monsieur Henri qu'elle appelle oncle. On trouvait, ajouté plus loin dans le dossier qu'elle déclarait n'avoir aucun lien de parenté. Elle avait exigé qu'il ne soit fait aucune mention de son nom et qu'elle s'était fait enregistrer sous le nom de Cassie. Au crayon étaient ajoutés son prénom et son nom avec la mention « confidentiel » en rouge. Mais, venant d'arriver dans le service, Klein avait décrété qu'on devait nommer les patients par leur état civil s'il était connu. Le fait que les informations émanaient des services de police ne changeait rien à ses yeux. Pas à ceux de Malewski. Il était de la vieille école, seul ce qui était dit par le patient, le sujet énonciateur, était à prendre en compte. Il fallait partir de son désir. Peut importait la réalité des faits. Psychiatre psychanalyste lacanien, ça laisse des traces, même si maintenant, pour Malewski, les courants en psychanalyse n'avaient plus la même importance. Les guéguerres entre les inconditionnels, au début ça l'avait intéressé, depuis, ça l'avait fatigué.

Klein fut alerté par l'attitude de sa patiente, qu'il avait oubliée quelques secondes. Cassie essayait de faire avec ce qui venait de lui être asséné. Son oncle, la seule personne qui lui permettait ne pas plonger dans ce vide qui vous noue l'estomac : nié, crucifié à coup de palabres. Il ne savait pas, cet idiot de médecin, ce que c'est qu'une famille qui vous tue à coup de tartine. La nausée l'envahissait. Le souvenir du lait et de son exhalaison remplissait ses narines. Avec l'odeur du fromage, le camembert. C'était une lubie de sa mère, une de plus. Elle avait vu une belle jeune fille, préparant Normale Sup, déjeuner d'un café et d'une grande tartine de fromage, depuis elle s'était mis dans la tête de faire pareil avec sa fille. « Trempe, comme ton amie, allez tu verras... et puis c'est

nourrissant. Hein que c'est nourrissant ? » Elle prenait tout l'entourage à témoin, ça devenait un spectacle. Alors, elle aussi, avait dû absorber le liquide noirâtre avec la tranche de pain recouverte de camembert. Celle que lui préparait maman, avec amour. Un amour mortel tout exprès pour elle. Elle aurait voulu s'enfuir.

Klein savait qu'il abordait un point épineux, l'état civil de Cassie. Tout le monde faisait comme si on ne savait pas. Ce n'était pas possible. Une relation avec un patient devait se construire sur la confiance. Il prenait un gros risque. Le malaise de Cassie se ressentait très fortement et imprégnait leur relation de tension. Elle cherchait quelque chose du regard. Il attrapa la boîte de kleenex qu'il poussa devant elle. Cassie s'apaisa. « Dégurgiter » devant lui, comme elle disait, ça lui était insupportable. Elle voulait garder le contrôle. Ne pas lui faire ce plaisir, qu'il la voit s'avilir. Elle ne voulait pas, elle avait horreur d'être prise au dépourvu. Elle ravalait la matière âcre qui était remontée de son estomac. Cela laissa un goût acide dans sa bouche. Mais elle était satisfaite.

- « Vous connaissez les conditions d'admission. Etablir votre projet thérapeutique et être pesée. »

Cassie se leva d'un pas nonchalant, puis se dirigea vers la balance. Sur le côté du cabinet médical, tout contre la toise. Elle revoyait l'école, le médecin scolaire, madame Le Mercier. Une grande brune, sèche avec des mains rugueuses. La file indienne pour le vaccin de sa mère se superposait avec ses propres souvenirs. Un terme énigmatique hantait son esprit, « la cuti » avec la petite plume pour inoculer la maladie le tout en culotte, pieds nus sur le carrelage froid. Ces images d'un autre temps venaient percuter celle du sang de ses premières règles. Le malaise dans la classe et le sourire idiot de son maître découvrant la tâche sur la robe immaculée. Il était sorti rapidement pour aller chercher sa collègue. Elle avait eu l'impression d'être soustraite à la classe, emportée comme ballot de torchons sales et jetée dans ce cabinet froid et sombre. Au fond survivait, un appareil de pesage, massive balance blanche à l'organisation compliquée où coulissaient de drôles de masses sur une réglette. Tout un assemblage de biellettes oscillant dans un déséquilibre infernal qu'il fallait stopper net. Alors le couperet tombait et le poids était révélé par ce sphinx insipide. Elle se revoyait affublée d'une culotte qui ne lui appartenait pas noyée dans un affreux pantalon rose. Elle entendait pour la première fois prononcer les mots « serviette hygiénique » par une bouche surchargée en maquillage vermillon. Les paroles se voulaient rassurantes, elles étaient assassines. Sa belle robe fut jetée pêle-mêle avec ses dessous dans un sac plastique. Mais le pire avait été le retour dans la classe avec son baluchon qui pendait au bout du bras, comme si elle avait fait sur elle. Le regard interrogateur des autres, et la solitude, debout dans l'embrasement de la porte. Qu'elle avait honte.

- « La taille, ça ne vous intéresse pas ? » Elle aboya plus qu'elle ne s'exprima. Le visage plein de haine.

- « Vous pouvez vous rasseoir. La pesée se fait au bout de trois jours. On vous propose un régime équilibré pour stabiliser votre poids afin qu'il soit plus représentatif de votre état réel de santé. Vous n'êtes pas obligée de le suivre. »

Il lui faisait le coup de la marque de confiance. Malewski était con, mais sympathique. Il essayait d'embobiner le patient gentiment. Il avait un côté bon papa en qui on avait d'emblée confiance. On voyait bien qu'il avait vécu et qu'il ne pouvait pas faire de mal. Celui là était trop jeune. L'Interne des hôpitaux de Paris dans toute sa splendeur, imbu de lui-même, sûr de sa science. Il avait la conviction, il détenait la vérité, il pourrait vous envoyer une décharge de mille volts s'il était sûr que c'était la solution. Le petit encadré avec sa jeune femme et son asticot. Monsieur beau mec. Le psychiatre habillé à la mode. Elle comprenait mieux les changements d'attitude. Les filles faisaient plus attention à leur dégaine, sauf Michèle qui n'en avait rien à faire. Elles demandaient des bilans personnalisés pour évaluer leur suivi. C'était la terminologie à la sauce beau-mec-moi-je-me-la-joue-dernier-cri. Il avait transformé le foyer en salle de repos. Les vieux plans soixante-huitards avaient fini de disparaître. Les activités autogérées s'étaient vues débaptisées au profit d'une mise en œuvre du projet personnel. Il y avait maintenant un pôle formation qui avait partie liée avec le pôle emploi. Finis les stages en usine pour découvrir le monde du travail. C'était devenu des

situations en immersion. Cassie se demandait bien comment on pouvait utiliser des mots pareils, ça sonnait faux. Elle avait l'impression continuelle qu'on cherchait à la rouler dans la farine.

- « Quel est votre projet en venant ici ?
- Revoir du monde et me poser !
- C'est un bon point de départ... Comment vous décririez votre état émotionnel en arrivant ici ? »

Elle lui aurait bien dit qu'elle avait l'impression d'être salie de l'intérieur. Que son corps n'était plus pur. Elle avait envie de se laver du dedans. Qu'elle s'était jetée dans les bras du premier venu, qu'il y en avait eu plusieurs d'affilé. Qu'elle s'était avilie dans des positions inavouables. Elle avait même gagné de l'argent en couchant avec un gros porc dans sa voiture et qu'elle avait tout balancé dans le caniveau. L'argent, c'était juste une étape de plus à franchir dans l'anéantissement de ce corps qu'elle ravageait de toute sa haine.

- « On peut faire un contrôle pour le sida ?
- Oui. »

Loïc était satisfait. Le contrat était passé, entre lui et elle. Une acceptation tacite d'un engagement sur le registre du soin, un début de réhabilitation du corps. Maintenant il fallait qu'il se reprenne, l'empathie avec les anorexiques ce n'était pas une bonne chose. En tous les cas, il en était persuadé. Elles n'avaient pas besoin de complicité, mais d'un référent qu'elles pouvaient mettre à l'épreuve. Construire une relation suffisamment bonne pour pouvoir la mettre en jeu et intégrer le thérapeute dans toute sa dimension. Pouvoir le détruire pour mieux le réparer.

Cassie se pencha en avant pour réajuster le laçage de ses chaussures. Elle laissa glisser une bretelle de son corsage en prenant soin de ne pas la replacer. Elle remonta légèrement sa robe en écartant les genoux pour libérer l'espace vers les converses. S'il plongeait son regard en direction de ses mamelles, il était cuit. Il sera rangé, immanquablement parmi la catégorie « autres adultes obsédés en tout genre ». Mais surtout pas fiable. Loïc, le savait, il s'agissait d'une épreuve engageant le désir, vécu comme destructeur. Une attaque de la personne pour l'avilir. Il laissa échapper son regard une fraction de seconde. Malgré la maigreur, elle restait belle, d'une beauté froide et cruelle. Il pensa à sa fille dans le futur. Comment il aimerait qu'elle soit. Du coin de l'œil, sans relever la tête, Cassie intercepta le signal. Loïc rougit, il venait de perdre la face. Les identifications, il ne l'avait pas prévu, son image de père, l'avait submergé. Les sentiments, ça se contrôle difficilement, surtout quand ils sont empreints d'une certaine coloration incestueuse.

- « Bon, bah, je peux y aller maintenant... A la revoyure ! »

Elle n'attendit pas la réponse, se leva et quitta la pièce. Elle savait déjà qu'elle ne resterait pas longtemps. Juste le temps de prendre des nouvelles de Mathias et Michèle. Ça lui était vital, c'était sa famille de substitution. Le trio Mathias, Michèle et monsieur Henri, son oncle, quoi qu'on en dise. Quoi qu'en dise ce toubib à la con.

Le centre Ulysse à Neuilly, Mathias : intérieur tête.

« La maison des amis. Des amis. Désami ! » Ça sonnait comme un autre mot mais lequel ? Les images se superposaient, une maison, un monsieur, des amis aussi. Comment pouvait il se repérer avec tous ces amis aux visages fermés qui parcouraient son monde. Il sentait leur rejet, comme s'il était de l'excrément. « On lève pas la robe pour voir. Y a rien à voir, c'est tout. » Il ne voulait pas voir, il fallait voir. L'amie a montré mais elle a crié aussi. Elle est tombée, c'est pas lui qui a fait ça. Il y avait des choses emmêlées, tout était juxtaposé comme arrêté dans le temps par l'horreur. Le pire côtoyait le bien dans une indifférenciation continue. La ligne cassée. Ça il avait compris, pour une fois tout était simple. Enfin quelqu'un qu'il pouvait comprendre. KG Kriegsgefangener, ou KC. La guerre avait cassé papa comme elle avait abîmé le bras de l'amie, c'est à cause de la guerre.

Le bras et les coupures qui lassèrent, finalement pour lui c'était comme les bas filés des filles. A une lettre près, c'était là que résidait la cohérence pour lui, la lettre volée, la lettre remplacée. Bras, bas, KG, KC. Cassie était sa vérité sur le monde des filles. Monsieur père disait tout le temps ça. Ah oui pour se moquer. Cassie c'était sa fille. Il se concentra sur la ligne des carreaux qui courrait sur le sol car elle n'était pas cassée. Les carreaux pour lui étaient liés et ils disaient le chemin. Il fallait juste savoir que le losange n'est pas un carreau. Un carreau ça fait les morceaux de la ligne avec les traits cassés. Mais c'est bien. Toute la difficulté s'écrivait là, entre du cassé nécessaire et du cassé brisé, qu'il fallait fuir. Au bout de la ligne, arrivaient le mur et la porte. La grande porte. Il faut toujours passer par la grande porte pour trouver le hall. C'était simple, comme Cassie.

- « Bonjour Mathias. Mathias tu as oublié de t'inscrire. »

Faire demi-tour. Ça allait, Ça allait bien. Le crayon pour gratter le papier. Le bruit c'est pas grave. Pas crever la fille. C'est pas bien, c'est pas lui qui a fait ça. Crever, c'est déchirer, c'est foutu, fichu. L'autre côté est cassé aussi, on peut plus empêcher de passer, ça va couler, ça va se vider. Le scotch et la colle ça fait rien, on peut pas réparer. Réparer, c'est pour les autos, quand ça vide on peut pas arrêter, ça coule.

- « Calme-toi, c'est rien... C'est pas toi qui a déchiré la feuille... Merde vous le savez bien qu'il faut utiliser du bristol pour les fiches d'inscription. »

Pris de panique, Mathias essayait de ne pas s'anéantir. Dire fort, pour que tout le monde sache. Il faut prévenir à cause du sang. Pourquoi le sang dans les cabinets. Non c'est les fèces qui sont là. Pas le sang. Les tampons, pas dans la cuvette, le sang pas dans l'évier qui se vide. A ce moment, seul un son strident d'une fréquence insupportable, qui déchirait les tympan s'échappait de sa bouche immense.

- « Regarde ! C'est une nouvelle feuille... Vite Carole, la photocopie sinon on va y passer la journée... Regarde ton sac est là. Tu ne le prends pas pour travailler... »

- Fais le taire, c'est insupportable...

- T'es nouvelle dans le service. La prochaine fois que tu gères les inscriptions tu le sauras... Je dis la prochaine fois... oh et puis merde !

- Je ne savais pas !

- Mais si je t'avais prévenu, personne ne le croit tant qu'il ne l'a pas vécu...

- Comment on va faire. Il ne peut pas aller ailleurs.

- Le touche pas bordel !

- Tu m'as fait peur, t'es conne.

- S'il prend son sac, il va se calmer. Ça va être le foutoir, mais ça va aller mieux... »

Monsieur père a dit il faut travailler sinon la trique. Il cherchait celui dont il était question, celui qui était pris dans les mots. Peut-être c'est pour cela qu'il ne devait pas toucher le petit frère. Le sang était sous le visage, il voulait juste savoir. Depuis qu'il connaissait la réponse son frère était caché. Ou bien cassé, il cherchait toujours à savoir. Pourtant maman a expliqué quand c'est KC on peut réparer. Mais comment croire quelqu'un qui avait fermé le monde et l'avait rendu impénétrable. Elle avait fermé son visage et les yeux étaient devenus durs. Sa bouche avait pris la couleur anonyme de ces êtres qui déambulaient autour de lui. Pour réparer, travailler c'est bien. Avec le cahier. T'as qu'à tout écrire. C'est monsieur père qui a dit. C'est la maman d'avant le sang du visage qui a dit d'écouter toujours papa. Une sœur est arrivée, pas une fille, mais c'est pour rire. Faut pas voir non plus, y a rien à voir sous les filles, il faut le travail du cahier, écrire, ça c'est bien, monsieur père. « P » puis « a » et encore « p » et encore « a » pour les lettres avec les dessins. Faut pas faire des dessins pour les mots. P, a, p, a, c'est pas un dessin

- « Ça y est, ça va aller mieux... vite tu vires tout le monde... Mathias tu as le hall pour le

travail.

- Allez, allez, tout le monde dans le couloir... bah vous fumerez plus tard... oui je sais les espaces fumeurs sont libres d'accès... mais pas aujourd'hui monsieur Lucas... Ça a été vite fait !

- De toute façon tout le monde avait pratiquement décampé... Il ne doit pas y avoir plus d'une vingtaine d'inscriptions, mais tu empêches tout le monde d'entrer. »

Mathias, planté devant les deux membres de l'équipe essayait de se rassembler, de retrouver toutes les parties de lui-même qu'il trimbalait avec lui. Les cahiers avec le goûter et les mouchoirs pour le nez et l'eau du pot. Le cadeau de KC. Il avait toujours le cadeau mais il ne fallait pas le donner sinon c'était une surprise. Il n'aimait pas les surprises. Les crayons oui, ça il aimait, mais c'est pas bon, l'encre c'est bleue et la bouche c'est pas bleue. On ne peut pas manger la colle non plus. Pourtant c'est bon la colle.

- « Y va foutre de l'encre partout, la cartouche, y crève la cartouche sur le carrelage. Mais faut lui dire que c'est un stylo plume à cartouches ...

- T'occupe Yvette s'en occupera, elle a l'habitude des idées fixes à Mathias. Pour les cartouches, la dernière fois qu'on a tenté de lui expliquer, il les a avalées. Dix cartouches d'un coup. Il les a mâchées avant de tout gober. Il a chié bleu pendant une semaine. C'était ça le pire. Il gueulait dans les toilettes...

- « Le cadeau de KC... Cadeau... KC...

- Il est dans la petite poche Mathias, là regarde, tu le mets toujours au même endroit...

- Ça chlingue terrible, c'est quoi qui empeste comme ça, il a chié dans son sac ?

- C'est l'eau de la bouteille pour faire de la peinture. Il ne s'en sert jamais et elle croupit. Elle vient de l'étang. Il a foutu des têtards dedans, ils sont tous nases !

- Comment y peut fourrer autant de merdier dans un si petit sac ? »

Elles le regardaient avec inquiétude compter. Quatre carreaux un pot, puis suivre la ligne. Puis deux carreaux, la peinture. Il sortait son grand cahier pour écrire. Et encore des carreaux. Toujours les compter de deux en deux, ça fait quatre. Les doubles tournaient à l'obsession. Les chiffres le rassuraient, ils envahissaient son esprit. Poser le cadeau de KC. Pas le donner, puis l'eau, après c'est huit, seize... et seize.

- « Seize ! Seize et encore, ça recolle ! » Mathias scandait les mots en les répétant inlassablement d'une voix suraiguë. Il était planté au milieu du hall parmi tout son matériel éparpillé sur le sol. Isabelle, savait que tout se jouait maintenant, il fallait être attentif. Les doubles pouvaient le faire déjanter complètement. Elle avait passé des heures à réparer les dégâts alors elle flippait toujours un peu, même si elle savait enfin la solution de l'énigme.

- Trente deux Mathias, trente deux... J'ai mis du temps à comprendre, c'est les doubles.

- Il est comme les autistes, il a des compétences paradoxales.

- Non, en général ça s'arrête à soixante trois.

- Soixante quatre tu veux dire !

- Non, non, soixante trois. Il m'a fallu un temps fou pour trouver. Chut, tu vas voir, je peux te dire que je suis sûr, tu vas voir... »

Mais un manque. Il manquait toujours un. C'est pour ça que monsieur père a eu peur. Maman d'avant a pleuré. Un manque quand on fait le travail du calcul avec monsieur père. Faut trouver celui qui est parti. La sœur n'est pas une fille, elle a des robes, mais c'est pas pour voir. Les filles c'est pas pour voir non plus. Il manque un avant la fille, c'est le sang dans l'évier qui coule. C'est à ce moment que Mathias essayait d'arrêter le flot ininterrompu qui le débordait de toute part. Il

bloquait tout. Il faut attendre encore... encore un peu, toujours un peu plus on peut.

- « Tu le lui dis alors ou quoi ?
- Il faut patienter encore un peu, là c'est comme s'il avait fermé les écoutilles.
- Regarde ses yeux comme la pupille se dilate. Il a arrêté de respirer ! Carole commençait à paniquer.
- J'ai peur aussi, mais surtout ne le montre pas, ne pas s'affoler sinon il tombe dans les pommes. Il serait capable de s'faire crever. C'est déjà arrivé qu'il tombe en syncope... C'est Cassie qui a compris le truc... Si si, l'anorexique... Elle a dit à tout le monde de se calmer et de ne plus bouger... tiens ça y est il revient parmi nous ! Soixante trois Mathias, ça fait soixante trois. »

« Soixante trois et un c'est soixante quatre » C'était simple, il fallait retrouver celui qui manque. Toujours le soixante quatre. Le travail est fini. Ranger tout, il faut toujours ranger tout. Faut tout remettre en ordre pour retrouver tout, comme ça rien ne manque. Tout est rassemblé pour monsieur père. Quand il viendra, il pourra lui montrer que rien ne manque. Après il faudra écrire sur la feuille avec le crayon qui gratte. D'abord trouver les lettres, S,E,R,V,I,C,E, D,U, D,O,C,T,E,U,R. Il les connaissait par cœur. Puis il devait trouver le K qui n'était pas avec. Alors suivaient L,E,I,N. Il faudra compter cinq lignes, trois traits, puis, comme par magie, il y avait la case de Mathias. Et gratter avec le crayon. Il devra ensuite trouver le grand mur orange et la porte qui revient toute seule. Puis attendre, assis sur la chaise qui gratte sous les cuisses.

Toujours le centre Ulysse à Neuilly : Michèle accompagnée de Cassie. Deux îlots dans un océan de brume

- « V'là l'autre cintré... Putain quel bordel il a foutu... Il fait vraiment chier quand il est dans c'état !
- Mathias la bise...
- Comment tu peux le supporter. La fille dans la chambre rose s'est fait balafrer la joue quand elle a voulu l'attraper... En même temps elle est tellement conne, c'est bien fait pour elle. Tu vas où ce matin ?
- J'ai pris mosaïque, c'est pénard, c'est avec Isabelle puis y a Mathias, on va peut être se marrer comme la dernière fois...
- Quand il a bouffé les faïences ?
- C'était pas drôle, non l'autre fois quand il avait décidé de coller les carreaux dans le couloir.
- Ouais bah Jean il a pas trouvé ça drôle quand il a fallu tout nettoyer...
- C'est bien la première fois que tu te soucies des autres... C'est ton chéri l'homme d'entretien, t'en pincas pour lui ...
- T'occupes !
- En tous les cas c'est un bon coup... Bon j'vais changer mon nom et je reviens... Ça t'emmerde pas si je te suis... Promenade dans le parc puis découverte des chants d'oiseaux ou faïence, c'est un peu du pareil au même, de toute façon ça me gonfle !
- La chef ne voudra pas te désinscrire tu connais le règlement, pas de changement au départ des activités.
- T'inquiète, c'est Carole, la nouvelle, qu'est aux inscriptions. J'en fais mon affaire. En plus, si mes infos sont bonnes, c'est à cause d'elle le bordel de ce matin avec ton amoureux. A mon avis

il les a tellement fait chier qu'il n'y aura pas de problème... C'est plus le petit blondinet qui s'occupe de l'atelier création ?

- Non, il n'y a plus qu'Isabelle, mais tu verras, ça va aller. Elle est un peu brut de décoffrage, mais avec elle c'est tranquille...

- Je la kiffe pas trop, mais bon...

- On y va tu nous rejoins ? Tu y vas aussi Mathias, si à la mosaïque Mathias. Vient ça va te plaire, on fait des alignements avec les petits morceaux cassés.

- KC ?

- Oui, moi c'est Cassie. Viens, on va passer par l'étang, il y a l'eau.

- Cassie, j'arrive, ça y est !

- Mathias, attend un peu, Michèle arrive. On va s'asseoir là. Fais voir ton sac. T'as pas encore vidé ta bouteille. Elle pue, faut la verser dans l'étang. Tu te rappelles, c'est la même eau... Michèle on va à l'étang, tu viens avec nous.

- Ça marche.

- Vous vous fichez du monde, vous venez de vous désinscrire de la promenade dans le parc pour aller...

- Ça va, fait pas chier c'est une urgence, y a péril... c'est pourquoi l'étang Cassie ?

- C'est pour la bouteille de Mathias, elle pue !

- Vous voyez y a urgence, c'est bien ce que je disais... Putain elle chlingue un max !

- Bon, ok ! Mais après vous retrouvez Isabelle dans la salle d'activité du rez-de-chaussée celle où...

- Ça va on n'est pas neuneu, on trouvera... Dès fois y nous prennent vraiment pour des connes ! »

Cassie marchait silencieusement, elle observait ce couple improbable. Michèle taquinait Mathias, de loin. Elle se rapprochait et lui soufflait des cochonneries à l'oreille. Cassie avait cru discerner un léger rousissement de Mathias. Il s'humanisait à leur contact. Michèle lui caressa même le visage sans que Mathias ne se mette à hurler. Cassie attrapa la main de Michèle puis l'attira par la taille, dans le but de l'éloigner un peu. Elle craignait autant les réactions incontrôlées de l'un comme de l'autre.

- « Tu me fais du gringue ou quoi ? J'suis pas contre un plan cul avec toi, mais il faut un mec ! Je plaisante fais pas cette tronche... Bon allez pour toi je ferai un effort !

- Tu peux pas arrêter cinq minutes non ! »

Ils traversèrent le petit bois de pins. Mathias s'arrêtait de temps à autre, le nez en l'air. Le balancement des arbres avait un effet calmant. Il pouvait rester des heures à observer la cime. Le mouvement des branches, le déplacement verdoyant des longues épines de pin, légèrement incurvées. Il cherchait à faire scintiller les rayons de lumière qui perçaient à travers la masse épaisse et sombre de l'arbre. Il n'y avait plus moyen de le décoller, il éprouvait une sorte de jouissance extatique dans laquelle il était pleinement satisfait. Plus rien ne comptait, plus aucun son ne pouvait le distraire, seule l'odeur de Cassie qui se mêlait à l'essence des pins, avait encore le pouvoir de le ramener dans la réalité qui se désagrégeait autour de lui. Cassie s'approchait doucement de lui, elle le prenait délicatement par la main puis lentement, elle faisait danser sa robe tout près de lui jusqu'à ce que son regard se fixe sur son corsage. Elle prenait tendrement son visage dans le creux de sa main, le relevait vers elle. C'était la seule personne dont elle supportait qu'il porte ses yeux sur elle. Sur toutes les parties de son corps.

- « Mathias, regarde on arrive près de l'étang... Tu te souviens de l'eau ?
- Dès fois il a un regard lubrique qui fait froid dans le dos. Tu crois qu'il bande ?
- Arrête de le reluquer tu pourras pas te le faire, t'es trop moche !
- Banane... »

Cassie se pencha au-dessus de l'eau tout en approchant la main de Mathias. Il tremblait de tout son corps. Elle ressentait sa résistance au plus profond d'elle-même. Il fallait qu'il accepte l'idée du liquide pour qu'il puisse faire l'échange avec l'immondice qui croupissait dans sa flasque. Elle prit tout son temps, il fallait qu'il ressente en premier le corps de son initiatrice. Qu'il établisse une continuité entre sa main et le prolongement organique de Cassie. Une sorte d'extension de lui-même qui le liait à la sensualité des objets qui l'entouraient mais qui lui étaient étrangers. Un monde inquiétant qui à tout moment pouvait l'envahir et le détruire. Tout à coup le contact se fit, il donnait sa confiance. Cassie le sentait au réchauffement qu'elle percevait dans la paume de Mathias et à la décontraction de ses doigts. Elle ressentit elle aussi un immense plaisir pour cette sensualité étrange, elle était excitée au plus haut point. Elle n'avait pas eu un tel orgasme depuis longtemps. Il lui fallut du temps pour réaliser qu'elle avait les pieds trempés. Qu'elle glissait lentement dans la bouillasse qui bordait le rivage. Elle saisit la fiole dans le sac de Mathias.

- « Tu vois, c'est la même eau...
- Vous aviez l'air dans une sacrée proximité tous les deux, j'avais l'impression de plus exister. Que plus rien n'existait, ça fout les jetons... Alors, il la vide sa bouteille !
- Mathias, regarde c'est la même. Faut en remettre pour qu'elle vive ton eau.
- Putain, même dehors ça chlingue !
- Je vais le faire moi. Voilà. Regarde moi, regarde mes yeux... Non mes yeux.
- Y risque pas de te violer au moins !
- Chut ! C'est le moment délicat. Faut attraper son regard. C'est drôle, tu as vu ses pupilles, on dirait qu'elles battent comme son pouls.
- C'est vrai, j'avais jamais remarqué ce truc.
- Voilà... doucement... redonne-moi la main. »

Le silence s'installa, en prenant tout son temps, lui non plus n'était pas pressé. Seul le chuintement sec des grands pins alentour se faisait entendre. Cassie versa le contenu de la bouteille. C'était le moment délicat où tout se jouait autour de l'acceptation de la perte. Il fallait que Mathias supporte cette dilution de lui-même dans l'immensité lugubre de l'étang. Elle plongea la main dans l'eau du lac. Elle lâcha celle de Mathias, quitta son regard. Il concentra son attention sur le sourire apaisant de Cassie. Elle plongea doucement la petite bouteille plus loin sous la surface de l'eau. Un glougloutement s'échappa en même temps que perçaient de petites bulles d'air. Quand le gargouillement se dissipa, elle ressortit la fiole du bout des doigts. Elle sentit en elle monté une sensation douce et agréable. Elle ressentait quelque chose de joyeux qui la débordait. La communion de ceux qu'elle aimait, la présence de ces grands pins qui balançaient au rythme du vent, tout cela contribuait à cette sensation qu'elle avait oubliée. En même temps tout cela l'effrayait un peu. Le regard halluciné, elle se tourna vers Michèle qui savait trouver les mots pour conclure.

- « Tu as eu un orgasme ou quoi ? » Cassie se releva et tendit la bouteille à Mathias.
- « Tu vois c'est pas sorcier.
- Faut qu'on file, sinon Isabelle va nous faire une crise. Des fois elle un peu hystérique, comme elle dit tout le temps. Ça doit venir de comment son mec il la retourne !

- Tu peux la remettre dans ton sac... Je vais le faire. C'est ton grand cahier. Tu te rappelles on avait dit que tu me le montrerais.
- Il t'a parlé !
- Mais non, avec lui faut faire les questions et les réponses. Les bonnes questions mais surtout les bonnes réponses.
- Tu crois qu'il a déjà baisé ton Roméo ?
- Faudrait qu'il accepte de donner autre chose que sa main. Tu sais, quand je l'embrasse, sa peau se rafraîchit. C'est rigolo comme sensation.
- J'ai pas dans l'idée que ça puisse être intéressant. Quitte à essayer d'embrasser, je préférerai faire ça avec Loïc... mais devant sa femme ! Genre une grosse lèche pour dérider madame.
- A mon avis, il n'y aurait pas de problème...
- Tu lui as fait le coup des nichons j'suis sûr ! Avec Malewski ça a marché aussi j'parie ?
- Non, c'est surprenant, mais non. Il était un peu con, mais il connaissait bien son affaire. On aurait dit qu'il devinait ce qui allait venir après. Un peu comme s'il lisait dans tes pensées.
- Tu vas pas le regretter quand même ce vieux goujat !
- Je sais pourquoi tu dis ça, Michèle. La poitrine c'est un test acceptable. Les cuisses écartées sans culotte à la Basic Instinct c'est plus un test !
- N'empêche, on s'était bien marré quand même !
- Il est trop jeune le Loïc, tout frais moulu sorti de l'école. Il a des certitudes. Il va falloir le façonner un peu ! Faudra quand même bien une quinzaine d'année pour en faire un Malewski...
- C'est comment son nom déjà, un truc court genre train, quelque chose d'approchant...
- Klein !
- Tu vois c'est une signe de faiblesse, à peine il arrive et tout le monde l'appelle par son prénom.
- Malewski ça devait être un polac... c'est une tradition dans sa profession...
- Au fait, tu as vu la nouvelle assistante qui s'est offert le Loïc Machin ? Cassie tu sais, si elle lui fait le coup du test, il est bon comme la semaine !
- La romaine... On dit bon comme la romaine.
- Ça vient d'où cette expression, ç'est à cause des salades, toutes des salopes !
- T'es pas très loin, sauf que tu remplaces salopes par cruches ou un peu concon et t'as la définition exacte. Pour le reste je crois que ça vient effectivement de la salade, elle était tellement bonne du coup on l'a adoptée pour parler des gens.
- T'en sais des choses... t'es romaine ? Au fait, c'était quoi son prénom à Malewski? »

Ils coupèrent par les jardins du parc. Les allées serpentaient parmi de petits buissons touffus bien coupés au carré. Au centre émergeait d'un bassin, une fontaine soutenue par deux femmes enlacées tenant un enfant. Elles reposaient dans une immense conque. L'eau ne jaillissait que lors des réceptions ou des grandes fêtes, comme la Saint-Jean. Ils dépassèrent le petit patio abrité sous une tonnelle, dans laquelle serpentait un lierre aux racines épaisses et noueuses. Ils arrivèrent par le côté extérieur du bâtiment inondé de soleil. Le store était baissé à moitié pour protéger de la lumière éblouissante, car rasante à cette heure de la matinée. Il y avait un accès direct à la salle d'activité. Ils pénétrèrent dans la pièce. Leurs yeux durent s'habituer au changement brusque d'éclairage. Tout le monde était affairé, concentré sur son activité, rares étaient les paroles. Chacun avec un petit

marteau brisait la faïence en petits morceaux qu'il classait par teinte. L'éducatrice circulait au milieu de son petit monde. Elle pivota sur elle-même pour faire face aux nouveaux venus.

- « Vous arrivez d'où... on vous a attendu ! » questionna Isabelle tout en finissant de préparer un nouvel atelier.
- On a travaillé pour la collectivité...
- C'est nouveau !
- Elle vous a pas dit à l'accueil... On s'est occupé de la bouteille à Mathias.
- De Mathias ! Vous avez réussi au moins ?
- Vous verrez ça bientôt à mon avis, sa prochaine crise ne devrait pas tarder. En ce moment il est en forme.
- Vous connaissez le principe Cassie, vous expliquerez à Michèle. On commence les motifs. Vous pouvez en reproduire en vous servant des modèles sur la table ou bien avec votre propre dessin. Les instruments de tracé sont au fond. Pour ce qui est des compas, il faut me demander.
- Vous croyez qu'on va se suicider à coup de compas !
- Viens, fais pas chier, allez Mathias on y va. » Cassie attrapa Michèle par la manche pour l'éloigner un peu. « La fois dernière, Mathias s'est tracé un cercle sur le bras... Je te jure, regarde discrètement son avant bras. Il a réussi à le tracer avec le crayon, dans la chair.
- Il est vraiment à la masse. Ça doit être pour ça que vous êtes copains tous les deux !
- J'aime pas parler de ça, tu sais !
- Je sais, d'ailleurs tiens, j'en cause pas. Je dis juste que vous êtes copains... c'est tout ! »

Cassie s'installa avec Michèle. Elles avaient décidé de créer leurs propres motifs. Mathias avait pris une boîte marquée « vrac, une pièce complète ». Pour lui l'activité mosaïque marchait à l'envers. Il retrouvait l'original qui avait été brisé en éclats. Pas trop petits. Isabelle, éducatrice dans l'établissement depuis une dizaine d'années, avait appris à connaître Mathias. Alors elle avait pris soin de faire les choses avec précision. Elle savait que quand Mathias était lancé, il était impossible de l'interrompre. Il fallait bien préparer la faïence à reconstituer. Pas trop simple, sinon il tournait en rond sur lui-même et c'était la crise annoncée. Pas trop compliqué, sinon on pouvait y passer la nuit. Isabelle avait déjà joué plusieurs fois en nocturne. Elle commençait à maîtriser la chose. Elle observait les deux filles et s'approcha de Michèle qui lui tournait le dos.

- « Si vous avez dans l'idée de faire un phallus, pourquoi pas, mais faites le au moins à la façon des primitifs. Il y a un modèle intéressant à la page quinze de la revue Géo.
- J'aimais bien l'idée de faire une grosse bite en mosaïque.
- Fais pas chier Michèle, de toute façon elle est mal proportionnée. » Cassie n'avait pas envie de laisser partir sa copine dans des provocations à répétition. En tous les cas, pas là, pas maintenant.
- « Bon, je vais faire une rose, ça fera consensus... tant pis pour le plaisir ! consensus ... Con sans suce... Hé Cassie ! T'es longue à la détente aujourd'hui ...
- Non, non, si c'est votre idée, Michèle, il faut vous y tenir. Venez je vais vous donner le Géo et il y a d'autres modèles qui vous inspireront davantage. C'est classé par époque... Il doit y avoir un modèle de phallus trouvé à Pompéi qui est très réussi, et en mosaïque ! » Isabelle savait elle aussi, désamorcer les provocations de Michèle, enfin, la plus part du temps.
- « Ça va j'vous dis, c'était pour déconner. »

Chapitre 5

Chronique de la nuit en forme d'Enflement pour cette nouvelle année déjà finissante donc !

Dans ce monde obscurci par la noirceur du vide
Je suis mon propre scintillement, dans son mouvement
Il se suffit à lui-même pour donner une idée de la direction
Elle ne garantit rien de plus, qu'un avancement à pas lenticulaire
Glissement silencieux dans d'immenses univers d'amas stellaires
Où je ne perçois qu'un écho étouffé, son feutré, son craqué
Dans une neige électronique qui envahit mon écran
Mais à de telles vitesses, mon vaisseau immobile
Ne peut que percuter l'ampleur engrammée
D'un reste moléculaire d'agitation vitale
Ondulation pour toujours reconduite

Pour ce soir, le noctambule que je suis devenu a perdu la trace de ses personnages, je me suis perdu dans les dédales d'une évocation. Fil d'Ariane qui me relie au Minotaure, bête insatiable qu'il me faut bien traquer dans ses plus sombres retranchements. Je m'en vais par la trappe qui donne accès à la cave vous rejoindre... Vous aussi vous devez bien avoir une cave, n'est-ce pas ? Mais si réfléchissez bien...

Intermezzo en mode automnale

Une école hors du temps, en forme de songes, pour qui vous voulez.

Les souvenirs sont incertains comme les émotions le sont. Une fille parmi toutes les autres. Une et pourtant avec les autres, indifférenciation dans la multitude des différences. Elle était posée là au milieu de la cour. Ses cheveux raides encadraient son joli minois. Parmi les robes, un pantalon se mouvait surmonté d'un chandail. La fille parmi les filles se dirigea vers cette autre, curieuse d'un égal tout différent. Elle s'approcha, demanda comment elle s'appelait avec ce « tu » qui rend unisexe les images des uns et des autres. Ce fut le début d'une amitié avec ce drôle d'être qui n'apparaissait qu'aux récréations d'étude pour s'asseoir là, à côté, à proximité de l'intime. La première rencontre fut une émergence de l'inexactitude dans la routine du temps qui s'écoule. Enfance régnant avec patience et temps arrêté dans un imaginaire qui échappe à la misère de l'isolement. La question de la maîtresse, à peine entendue, et une réponse aussi simple que la question inattendue. « Alors va t'asseoir là. » Déictique désignant la place attirée d'une émotion naissante. C'est en baissant les yeux qu'elle découvrit ce drôle d'accoutrement d'une fille parmi les filles. Pourtant le regard de tous les autres désignait déjà la réponse à une question pensée depuis si longtemps. Mais jamais entendue. Question venue d'un autre monde. De celui où les voix qui parlent s'adressent à un autre à travers soi. De grands yeux bleutés se sont tournés vers elle. Des lèvres légèrement teintées laissaient entrevoir de belles dents. Une promenade côte à côte dans la cour a enchanté cette amitié naissante. Le plaisir de l'attente donnait à l'étude de 17h30 une saveur particulière, qui rendait les devoirs agréables. Espérés puisque sujets de cette rencontre de deux élèves faits pour s'asseoir sur le même banc, face aux mêmes encriers. Toujours vides depuis que la plume s'était envolée vers d'autres cieux. Emplis de craies ou de bouts de papier, ou encore d'émiettements de gomme. Les encriers étaient devenus réceptacles, trous évidés dans des tables en chêne qui formaient les couples liés par des tubes verts de gris. Qui rendent inséparables les places des élèves par deux enchaînés à leur labeur.

Un saut de corde endiablé pour cet autre que de telles envolées rythmées par le claquement plat des talons rendait bien maladroit. Chaussures vernies vibrantes de sonorités joyeuses, claquées aux oreilles attendries d'un jeu partagé, en toute innocence. Une initiation, de personne à personne, par des jeux si usités dans la cour de l'école qu'elle aurait du rendre compte de l'étonnement évanescent de cette rencontre peu banale d'un autre avec son même pourtant si différent.

Elle lui apprit les galipettes qui font s'envoler le bas des robes découvrant des dessous maintenus longtemps à l'abri des regards interrogateurs. A la galipette cette nouvelle âme était bien plus habile. Capable même de sauts de mains, mouvement de roue en rupture avec un petit saut éjecté par un dernier appui des deux mains claquées sur le sol. Retombé sur deux pieds qui ébahirent des yeux admiratifs, et un peu jaloux de tant d'aisance. Perdant ici sa prestance, elle se rabattit sur la marelle. Saut de pied doublé d'une poussée de palet qui rendait ce jeu particulièrement énigmatique. Cet autre qui ne connaissait pas les règles qui présidaient à cette danse aperçue de loin, uniquement. A cette énigmatique présence de mouvements faits d'envolées, la distance respectueuse était une garantie de sauf-conduit. Mais tous deux se retrouvèrent sur la même case, frôlement des sens et des corps. D'un déséquilibre, rattrapé, par la main, elle put éviter à son égal un trébuchement qui l'aurait projeté au sol. C'est dans ses bras, que ces ébats l'envoyèrent. A sa taille, cet être s'agrippa comme il put, provoquant une sorte d'enlacement furtif, le temps d'un pas chassé. C'est ce petit instant qui a présidé à de longues promenades d'une cour à l'autre, main dans la main. Abandonnant les jeux initiatiques, sous le regard lointain mais étonné des autres demoiselles. Les ricanements étouffés parvenaient jusqu'à eux, mise en évidence d'une énigme insoluble qui renforça l'isolement des deux comparses. Ce qui faisait de plus en plus vital leur rapprochement, îlot de quiétude perdu dans la tourmente des flots déchaînés. Ils avaient élu un endroit discret, à l'abri des regards inquisiteurs, ancien hangar pour des vélos depuis longtemps rejetés hors de ces lieux anciennement

destinés à des élèves plus âgés. Adolescents et adolescentes, bien mieux préparés à de si surprenantes rencontres. Ce lieu était le triste témoin désuet d'un antique vestige, reste d'un passé pour de plus grands, apprentis d'un avenir barré par le savoir, où les bicyclettes roulaient vers un avenir ouvrier. Le temps où l'éducation pouvait être un fournisseur de main d'œuvre pour de tristes manufactures. C'est là, hors des limites, soustrait à la surveillance, entre zone interdite et résidu de cour, que deux belles personnes nommèrent sienne une sorte de maison pour un couple improbable aux jeux plus intimes. « Tu seras la maman, je serai le papa » était un possible qui ne pouvait avoir lieu ailleurs que dans cette interstice spatialisé hors du monde réel. De surprenants adultes, aux rôles inversés, peuplèrent de naissances imaginaires ce lieu idyllique où il fallut bien installer une chambre pour les enfants et un lit pour les parents. Main dans la main, on prépara des repas. Les sens s'éveillèrent au désir. La curiosité du corps de l'autre fixa le jeu de l'imaginaire dans celui du plaisir. La main de l'un se glissa sous la robe de l'autre, toute vibrante d'une sensualité, à la fois recherchée et à la fois crainte. Elle osa demander à voir ce que son double avait à offrir à son regard. Le pantalon au genou dans un rendez-vous secret protégé par les vieux battants des toilettes laissa apparaître dans un premier temps des sous-vêtements peu communs dans une école de filles. D'une surprenante prééminence gicla soudainement de sa prison un corps étranger quand la main pénétra cette alcôve et présida à cette révélation. Sorte d'inversion dans l'inversion, pièce en un acte où les rôles ont été interchangés. Une fille pour un père et un garçon pour une mère dans un mariage, union sacrée de deux âmes éprises l'une pour l'autre. Suprême méprise où l'un se confond avec l'autre, ou les genres s'entremêlent autour de l'indiscernable.

Dans l'esprit de l'enfant, le même était un autre aux allures de garçon. Pourtant à cet instant, l'autre avait tout simplement l'aspect de quelques réponses en devenir. Ni femme, ni homme, mais entre deux d'un chemin qu'il restait à parcourir. Elle déposa un baiser, tendre et doux, avec un petit goût salé sur les lèvres de ce nouvel ami, pas encore sorti des limbes de la désignation, énonciation en cours pour une élaboration.

Des cris stridents vinrent mettre fin à cette question sur le point de se résoudre. L'énigme fut arrachée à la sagacité de ces découvreurs de nouvelles contrées. Des cavalcades s'ensuivirent. L'arrivée de ces immensités que sont les adultes aux regards outrés, annonça la menace d'une punition suprême sanctionnée par un « Cela ne se reproduira plus ! ». Le tout dans une accélération du temps qui sépara ces deux âmes l'un à l'autre, déchirement que les sens jamais n'oublieront. Amour d'un double pas encore autre. Odeurs suaves des corps et aventures dans des interstices désavoués rendus à l'excitation. Une suspension, à jamais irrésolue. Les jours passèrent, seule parmi la foule des autres déjà plus les mêmes. Son ami avait été ôté de ce lieu dédié aux fillettes en robes, claquement de chaussures à talonnettes qui donne à ces êtres des aspects de bonshommes rebondissants. Petit à petit elle reprit d'autres amitiés, plus acceptables en ce lieu. Mais l'arrachement se fit rupture. Elle rejeta au plus profond de son âme ces souvenirs coupables. Devenus coupables par la force des choses dont on avait effacé même les mots. Rien ne fut dit, pas même la punition promise ne fut tenue. Il semble que ce soit le vide de parole qui créa l'oubli. La culpabilité du baiser encore plus que le débraillement. Le souvenir d'une culotte descendue à mi cuisse. D'un bouton de pantalon défait, recouvert par un sentiment de honte et d'humiliation. Il ne restera qu'une indécision quand à la nature d'un désir mis à la porte de l'école un soir d'étude. Un jour d'automne, quand les jours décroissent, que les feuilles, rendues à la liberté, finissent leur vie entassée dans le caniveau. Sous le soleil rasant elles se dessèchent et font cette poussière suffocante que balayent les souliers. Seule la pluie rageuse peut clouer au sol ces particules irritantes. Il leur faudra un nouvel éclat de lumière, pour reprendre leur activité et d'un nouvel envahissement de l'air provoquer d'horribles raclements de gorge.

Il ne reste de cette école que la blancheur des murs. Elle a été rattrapée par son ancienne fonction. Transformée en lycée technique, ce sont maintenant de jeunes demoiselles et de jeunes messieurs, que les jeux d'enfant n'émeuvent plus vraiment. Ils savent bien, maintenant, comment se compose l'humaine vision du monde, dans sa dualité des genres. Le chemin reste à finir de parcourir. Il y aura d'autres ébats, d'autres écueils, d'autres rêves interrompus. Peut être des déchirements, mais

plus jamais ce qui inaugura un désir ampli de candeur et d'ambivalence. Pas encore moi, pas encore tu, juste l'un et l'autre, côte à côte, enrobés de malice et d'inexactitude envers ces caresses maladroites et sensuelles. Qui, maintenant enverra, d'un coup de palet, l'autre sur le chemin du ciel, fin d'un quadrillage ancré dans le sol de la terre ? Lequel gardera à jamais les saveurs d'automne qui inondent les espaces ? Entouré de grands peupliers, enrobé d'une herbe fraîche, le bitume résonne encore de ces sauts claqués. Les cheveux virevoltent, de grandes envolées libèrent les vêtements de leurs carcans, dévoilant de jolis fessiers rebondis. Il reste encore un peu de l'odeur de la craie sur les mains qui circule dans la mémoire de la petite fille. A la femme qu'elle est devenue, il arrive parfois, aux souvenirs saccagés, de faire un sacré tintamarre pour à nouveau se faire entendre. Ils hurlent encore des mots incompréhensibles à des oreilles devenues sourdes à de telles incongruités. Dans des mouvements désinvoltes, le petit être planqué dans sa caboche, arrive parfois à se faire entendre. Une joie indicible prend le pas sur le contrôle qui échappe, cela se double d'une peur étrange qui bouscule les murs de la geôle rassurante qui emmure le corps. Une envie de liberté désengagée de toute retenue. Ce sont des moments de gaieté débordante qui donnent à la vie une lueur d'espérance. Qui poussent à aller de l'avant, à chercher ce qui peut encore être arraché et convoité avec la candeur du rouge quand il monte aux joues. L'envie d'être belle aux yeux d'un amour qui peut tout autant rendre fou quand il pousse à aller voir au plus noir de ces profondeurs ou jamais il ne faut porter le regard.

Chapitre 6

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Mardi 04 /01/11*

Hommage diurne en souvenir de la nuit

De ma chaise, par la lucarne je vois défiler l'univers. Lancée comme un vaisseau sur les flots, ma cuisine fonce dans le vide déferlant. Un fanal s'échappe par la fenêtre, comme une fumée de lumière, il se dissipe. Il y a déjà longtemps que j'ai décroché du monde. Je tourneboule dans mon bathyscaphe. Il doit me rester assez d'oxygène pour atteindre la galaxie d'Andromède. J'ai laissé sur la droite l'étoile filante de Saint-Exupéry. Malheureusement j'ai raté le réverbère. Les feuilles posées sur la table de la cuisine se détachent lentement de leur support. Je dois, moi-même, de l'autre main, m'agripper au placard. Tranquillement tout se met à tourner. Seul mon stylo reste agrippé à sa page blanche. Il faudra bientôt mettre un point final à cette perdition pour reprendre pied sur le parvis dressé devant l'immeuble. Aurais-je la force de conclure ce voyage infernal vers la déraison. Un point ce n'est pas grand-chose, mais un point final ! Que de courage il faut pour en finir avec ce temps désuet traversé de météores en furie.

Interpénétration

Le Grand Café Parisien, un jour de pluie, un jour de froid. Désarroi et rosissement s'y côtoient, le temps d'un café. Peut-être d'un repas.

« Un tango, une limonade, deux Ricard et un citron pressé !

- Pour le citron, je suis pas pressé, surtout si c'est une valse... le tango ! »

Marie adressa un petit sourire à Dédé, le serveur rigolo comme disent les clients, enfin ceux qui le supportent. Il a un petit défaut, il est un peu envahissant par moment. C'était un adepte du comique de répétition, il avait du mal à entendre que le comique de répétition ne se répétait pas indéfiniment. Un jour, il faudrait qu'elle lui explique. Elle se demandait si cela avait une chance de pénétrer son cerveau. L'intelligence avait ses limites, et chez lui elles étaient vite atteintes. Elle attrapa une soucoupe, mit un jeton, actionna la manette et les cacahuètes dégringolèrent dans le récipient. Le garçon de comptoir avait déjà préparé le tango qu'il déposa sur le zinc. Elle récupéra aussi l'addition du couple d'amoureux qui s'étaient installés en terrasse. Le petit côté abrité des regards, en retrait, était généralement le lieu de prédilection des amoureux. Aujourd'hui il fallait être vraiment épris l'un de l'autre pour supporter le froid cinglant apporté par un petit vent glacial. Deux cafés et un chocolat, un vingt, deux quarante et deux dix, quatre cinquante. Le compte est bon. Marie vérifiait toujours les additions. Elle connaissait les tarifs par cœur et calculait rapidement. Elle considérait que cela faisait partie du job. Les autres garçons de salle en rigolaient. N'empêche qu'elle n'avait jamais d'erreurs de caisse. Elle se dirigea vers le fond, puis poussa la porte battante. Une légère bruine commençait à tomber.

« Voilà la note... vous être courageux... par un froid pareil !

- On se tient chaud, puis le chocolat et les cafés étaient parfaits, ça aide... »

D'un gros portefeuille en cuir, le jeune homme sortit un billet de dix euros. A cause des épais sourcils, Marie ne le trouvait pas très beau, mais il avait un regard gentil, rassurant. Elle, était une très jolie fille. On se demandait ce qui pouvait bien la pousser dans les bras de cet homme insignifiant. En apparence. Elle était blottie contre lui, recherchant sa chaleur. Elle leva les yeux vers Marie. Elle irradiait le bonheur. Marie aimait bien les couples qui s'installaient à cette place, ils étaient mimi. Elle avait remarqué que c'était toujours des gens heureux d'être là, simplement l'un avec l'autre, se contentant de laisser passer le temps. Qu'il vente ou qu'il pleuve, c'étaient des êtres heureux. Et ça suffisait à Marie pour agrémenter sa journée.

« Cinquante et cinq qui font dix. Je vous souhaite une bonne journée... »

Ils étaient déjà absorbés l'un par l'autre, ils avaient oublié Marie, elle n'attendait pas de réponse, c'était toujours ainsi. Le grand blondinet attrapa sa monnaie, il déplia un parapluie gigantesque. Ils décampèrent d'un pas rapide pour s'engouffrer dans la bouche de métro. Marie s'apprêtait à aller chercher la commande des quatre habitués, le traditionnel apéritif de midi quand elle l'aperçut en haut de la rue du Chevalier Saint-Georges, descendant la rue Duphot. Monsieur Henry arpentait le trottoir opposé, il venait de croiser, quelques mètres plus haut le couple d'amoureux qui disparaissait dans le crachin, absorbé par le quartier de la Madeleine. Elle fila en salle, attrapa son plateau. Le garçon accoudé au comptoir n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, qu'elle avait déjà tourné les talons.

« Je sers les habitués, et je prends ma pose dans cinq minutes. » Cria-t-elle en direction du patron qui trônait devant sa caisse.

Elle disposa les boissons sur son plateau. Le tango pour le jeune homme, pour la fille la limonade. La dame qui était entre les deux messieurs le fameux citron pressé. Puis elle ajouta les deux Ricard. Elle se dirigea vers la table, le plateau bien installé sur sa main gauche, la lavette à la main droite.

Elle profita de son passage pour nettoyer une table oubliée par Dédé. Puis elle s'approcha du petit groupe. Ils étaient en pleine discussion. Quand elle se pencha pour installer les boissons, ils s'interrompirent poliment pour la laisser faire. Elle s'échappa rapidement après les remerciements de chacun. Elle se débarrassa de son plateau sur la desserte à couverts. Elle prépara rapidement les tables du côté opposé, près de la grande baie vitrée, pour les repas. Elle jeta prestement les nappes en papier avant d'ajouter les verres, les couteaux et les fourchettes. Elle devait se débarrasser de cette tâche avant que les consommateurs s'installent dans l'espace prévu pour la restauration. Elle disposa les serviettes rouges de biais, puis elle ajouta le petit menu plié en deux pour qu'il tienne debout. Ils n'avaient pas encore opté pour l'ardoise, le patron les avait commandées. Il fallait être tendance. Marie trouvait que ce n'était pas une bonne idée, dans certains bistrot on ne savait plus où donner de la tête. Il fallait une chaise pour les présenter correctement aux clients. Sinon ils ne pouvaient pas les voir. Mais de toutes façons il fallait lire aux clients ce qui était écrit. Un comble. C'était le retour de l'antique, ça faisait fureur. En cuisine, par contre, rien n'avait changé, mais on avait investi dans la craie et les éponges. Le renouveau pour pas cher, sauf pour le client qui sentait moins la petite hausse des tarifs, une hausse à l'ancienne, mais une hausse quand même. On entourloupait le client à la mode d'antan.

Il avait sa tête des mauvais jours le Henry. Il regardait par terre comme s'il cherchait un bouton de culotte qui avait pris le large. La mine renfrognée, le pas pesant et le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, bien vissé sur la tête. Marie trouvait que ça ne lui allait pas du tout ce galurin en cuir. On le dirait tout droit sorti d'un film sur la gestapo. Voire à la Indiana Jones. L'aventurier du bout de la rue. Sa plus grande découverte avait du être Versailles par le RER B, et retour en taxi pour avoir raté le dernier convoi. Ça devait encore être sa Cassie, il se faisait trop de soucis, elle lui bouffait le trognon.

« Bonjour monsieur Henry, ça n'a pas l'air d'aller fort ! »

Il releva la tête, la regarda d'un air triste, puis de la voir, un grand sourire illumina son visage. S'il venait dans ce bistrot, c'était pour le visage de Marie et sa gentillesse. Quand il avait la cervelle envahie par des idées sombres, elle était la seule qui pouvait lui redonner le moral. Elle avait un don pour trouver les mots adaptés à chaque vagabond en partance pour des rives taciturnes. On avait l'impression que Marie avait dédié sa vie au moral des malheureux. Son sourire désarmait toute idée de lui déplaire et du coup ça allait forcément mieux, ne serait-ce que pour lui être agréable. Alors, de ce fait, on devenait agréable à soi-même. C'était du remontage de moral mimétique.

« Bon, un café pour commencer et le plat du jour avec un quart de vin rouge... comme d'habitude. Entre nous, le plat du jour est vraiment correct, c'est la blanquette du cuistot.

- Bonjour Marie... Euh oui, c'est ça, un café... et un grand verre d'eau, je suis déshydraté.
- J'ai ma pause, installez vous, je viens m'asseoir de suite.
- Faut pas perdre votre temps avec un vieux grigou comme moi. » En passant Marie lui tapota délicatement l'épaule, puis elle s'éclipsa. Il la regarda s'éloigner d'un pas rapide.
- « Le café pour monsieur Henry hurla-t-elle à travers la salle. Bien chaud. »

Marie se dirigea vers la buanderie qui servait de vestiaire, se saisit d'un cintre y fit glisser les épaules de sa veste, puis elle accrocha le tout à la tringle. Elle claqua la porte, fit un tour de clef, mais laissa cette dernière sur la porte. Elle avait pris cette habitude car Marie en avait assez de payer les quatre euros exigés par le patron pour le remplacement. Marie était la plus étourdie, avec sept clefs de perdues contre trois, elle avançait de loin Dédé. Il y avait un truc avec les clefs, il faudrait qu'un psy se spécialise dans les relations entre les personnels des bistrot et les serrures. Clefs et chuchotements, la misère de la médisance noyée dans les affects de la curiosité malsaine. De toutes façons, Marie n'en avait rien à fiche de fermer cette porte, pour ce qu'il y avait à faucher. Une brosse à dent, une robe au cas ou, une serviette à main et un savon. Pour les objets de valeur, il y avait un petit coffre dans le sas menant aux cuisines. Elle avait apporté sa propre serviette depuis

qu'elle avait vu l'ancien cuistot s'essuyer les mains après être passé par l'urinoir sans passer par la case lavabo. Ça l'avait dégoûté. Quand Faizi Khan, le nouveau cuisinier, avait pris possession des cuisines, elle l'avait pris entre quatre yeux pour l'interroger sur la propreté. Elle lui avait fait la leçon à la place du patron lequel se fichait éperdument de ces questions. Du moment que le contrôle sanitaire était passé sans rien en dire tout allait pour le mieux. Alors les serviettes autant dire que c'était le dernier de ses soucis. Il lui arrivait même encore de se tamponner le front dégoulinant de sueur tout en essuyant les verres. Heureusement pour le client ça n'arrivait pas souvent, le patron n'aimait pas les basses œuvres et d'autre part Marie l'avait à l'oeil. Et tout fier qu'il était il craignait les coups de gueule de sa serveuse. Ce qui comptait pour lui c'était l'efficacité et surtout le salaire, pour cette raison il avait opté pour un pakistanais en situation transitoire. Ça coûte moins cher. Seulement, maintenant qu'il avait régularisé sa situation, la donne était en train de changer. Marie, totalement rassurée par sa façon de concevoir les repas, avait décidé de le soutenir. Elle s'entendait bien avec lui et à force de la côtoyer, Faizi Khan se sentait de plus en plus à l'aise avec la langue française. Il lui arrivait de plaisanter. Il l'avait même invitée à prendre le thé avec sa femme et ses enfants. Ça ne s'était pas fait, le regroupement familial avait pris du plomb dans l'aile avec la mort de ses beaux parents dans un incendie, visiblement criminel. Il n'y avait qu'avec Marie qu'il avait lié amitié, le patron et Dédé le considérait comme un larbin et ne lui adressait pas la parole en dehors des commandes, et encore, c'était le plus souvent avec une fiche volante détachée du carnet. Lorsque Dédé l'interpellait pour la restauration rapide, il ne pouvait pas s'empêcher d'un « Et un croque et une saucisse frite, Faizi rapidement Khan, pour une fois... » Le systématique avait du mal à quitter la place qui lui était dédié dans les neurones du serveur fantaisiste. Une fois l'illettré de service lui avait cloué le bec gentiment, mais fermement « A la fin de fait, y a pas de s, il me semble ! » Dédé était resté dubitatif, l'orthographe n'était pas son point fort, Marie le savait. De plus, il était susceptible du côté des origines. Elle avait légèrement influencé le destin en préparant la réplique avec le cuistot, en cuisine, là où Dédé ne mettait pas les pieds.

Elle fit tourner le bouton du gros interrupteur circulaire marron. Ça l'énervait aussi la lumière. Elle restait allumée toute la journée. Ce n'était pas compliqué de l'éteindre, quand même. Elle se dirigea au fond de la salle. Monsieur Henry se plaçait toujours au même endroit. Au bout de la courbe une marche finissait l'allée principale. Mal fichue, pas assez haute pour en nécessiter une deuxième, mais suffisamment pour la rater. Là on trouvait de petits espaces clos en forme de demi-lune avec des banquettes Delza assise en biseau sur pieds, avec passepoil. Bref la vraie banquette de café. Le patron s'était enfin décidé à se débarrasser des vieux bancs en bois recouverts de coussins rouge vif qui faisait mal au cul. La fidélité de la clientèle s'en faisait durement ressentir. Et ça le patron ça lui parlait. Quand il voyait un client pointer le bout du nez, il devait l'imaginer en la forme d'une liasse de billets plus ou moins épaisse. Il adaptait sa jovialité en fonction de l'épaisseur supposée.

Monsieur Henry sirotait son café du bout des lèvres. Il l'aimait brûlant et serré accompagné d'un grand verre d'eau fraîche. Il ne pouvait se passer de la sensation du café très chaud qui coulait dans sa gorge. Il fallait cette sensation de brûlure dans l'œsophage pour qu'il soit content. C'était la même chose pour la soupe. Marie se demandait comment il ne se faisait pas éclater l'émail des dents avec l'eau froide. Elle s'assit en face de lui, se débarrassa de son tablier tout en s'essuyant les mains pour le déposer à côté d'elle.

« C'est encore votre Cassie qui vous crée des soucis... Faudra me la présenter un jour. Depuis le temps j'ai l'impression de la connaître. C'est quand je cherche à lui associer un visage que je me rappelle qu'on n'a pas été encore présentées.

- Je croyais qu'elle allait bien. Que ses crises c'était du passé...
- Elle a recommencé les pâtisseries ? »

Monsieur Henry baissa la tête pour ne pas montrer ses yeux humides. Rougis par les larmes et le chagrin. Ils savaient bien tous les deux que cela signifiait des privations de nourriture. Qu'elle était capable de ne plus s'alimenter pendant des jours et des jours. De l'eau, du thé et des tisanes. Et des

pâtisseries, pour les autres. Voilà ce que Marie pouvait imaginer à partir de ce qu'elle savait, des nombreuses histoires qu'elle avait appris à écouter patiemment. C'était la vie de monsieur Henry qui se déployait ainsi devant ses yeux. Elle vivait ses aventures par procuration, elle voyageait dans la tête de celui qu'elle considérait comme son ami, maintenant qu'il faisait partie de sa vie. Même si c'était sa vie de serveuse.

« C'est pas de bonne augure tout ça... »

- Tenez je vous ai apporté des petits pains au lait et un chausson aux pommes... Ils sont de la veille, mais ils sont encore bons. Regardez comme ils sont moelleux. »

Il en sortit un du sac en papier, il le pressa délicatement entre le pouce et l'index. Il le coupa en deux et en tendit un morceau à Marie. Elle dégusta le petit pain, elle savait qu'ils étaient très bons, ce n'était pas la première fois qu'elle testait la cuisine de Cassie. Marie s'étonnait toujours qu'une si jeune fille soit capable de tant de délicieuses choses.

« J'ai fini la tarte et le flan hier soir... Je ne peux pas me résigner à jeter, ce serait comme la trahir... Avec ça monsieur Hujdé était indisposé, il a pris un pain au chocolat qu'il a déchiré en deux, il a reposé l'autre moitié dans le plat ! Il a mangé pour me faire plaisir... Je m'inquiète pour lui... Il a encore maigri, il ressemble de plus en plus aux prisonniers des camps de ... »

Il eut beaucoup de mal à étouffer un sanglot. Il n'aimait pas imposer ses malheurs aux autres, surtout à Marie. Elle était un peu comme une éponge, elle absorbait le désespoir pour le transformer en quelque chose de beau. Il releva la tête, il découvrit le visage de Marie, elle était douce et si belle, elle rayonnait de bonheur. Il se demandait si c'était une idée qu'il se faisait, mais depuis qu'il savait qu'elle était enceinte, elle embellissait. Sa peau arborait la couleur des abricots. Ses cheveux dégringolaient en travers de son front, ils faisaient une légère ombre qui relevait d'autant plus la luminosité des yeux, ils prenaient une tonalité gris vert qu'il ne leurs connaissait pas.

« Faut pas vous mettre dans cet état là ! »

- Oui, vous avez raison... Au fait et votre crevette ?

- Rien de nouveau.

- Vous en avez parlé à... comment c'est déjà le nom de votre amie... celle qui fait des bringues pas possibles, comme vous dites !

- Léa... J'ai pas osé... C'est bête, j'ai peur de sa réaction. J'ai l'impression que je l'ai trahie... un peu comme vous avec les pâtisseries de Cassie.

- C'est surtout à Louis qu'il faudrait en parler... Ça le regarde quand même un tantinet. En tous les cas, au moins autant que... Léa.

- Bah c'est drôle mais le plus important pour moi c'est Léa. Je ne devrais pas dire ça. Mais à vous ça compte pas... »

Marie baissa la tête. Elle fixa ses mains qu'elle tortillait en tout sens. Elle aimait bien Louis. Sa compagnie lui était agréable. Mais c'est Léa qui comptait. C'est ce dont elle se rendit compte soudainement en parlant avec monsieur Henry. Elle savait Léa partie pour la semaine. Une java débridée dans une grande maison en Normandie. Chez un fils à papa qui organisait des week-ends pyjama qu'il alternait avec des soirées travesti. Marie n'en disait rien, mais ça ne la faisait pas rire du tout, ces conneries. Léa avait atterri là-dedans par une connaissance de la fac. Un ami qui l'avait remarquée surtout par ses nuits de débauche et ses saouleries. Lors de sa dernière sauterie, elle avait fini beurrée comme un petit lu et s'était réveillée dans un hôtel minable avec quatre bonhommes, la quarantaine bien entamée dans un lit dégueulasse. Elle s'était vomie dessus. Elle avait décampé au petit matin, pas même en état de conduire. C'était Marie qui l'avait sortie de la voiture. Elle s'y était endormie dans le parc, les phares allumés et le moteur qui tournait au point mort. Elle ne lui avait jamais raconté comment elle s'était occupée d'elle, qu'il avait fallu la laver. En plus de vomir, elle avait pissé dans son jean. Après l'avoir couchée, Marie était ressortie sous la pluie battante pour

nettoyer le siège et le tapis.

« C'est bien d'avoir une bonne amie, une confidente, mais votre vie est avec votre famille, celle que vous allez fonder en donnant la vie...

- Bah justement »

Monsieur Henry craignit d'entendre ce qu'il redoutait le plus, l'avortement. C'était comme s'il perdait un fils, enfin un petit-fils vu son âge. Cela faisait un bon mois que cette affaire durait et pendant tout ce temps il pesait le pour et le contre. Il s'inquiétait de tant de cachotteries. Au café à tout le personnel, il voulait bien admettre, mais pourquoi à Louis. Tous les deux formaient un couple heureux, petit à petit, ils avaient appris à se connaître. Monsieur Henry vivait leur histoire d'amour par procuration. Marie, c'était un peu comme s'il s'agissait d'une grande sœur, celle qu'il aurait bien voulu avoir, pour partager ses malheurs et, parfois, ses bonheurs. A la place il avait gagné une petite chipie avec laquelle il n'avait jamais rien partagé si ce n'est de l'exaspération. Encore maintenant, il avait beaucoup de mal à la supporter, avec ses airs de parvenue. Sa façon de se sentir obligée de s'occuper de lui le rendait fou, il lui mettrait des claques. Elle était trop grande ce n'était plus possible, même pour un aîné.

« Vous savez faut bien réfléchir avant de prendre une décision irrévocable. C'est quand même une intervention qui n'est pas facile... Parlez-en à votre médecin.

- De quoi vous parlez ? »

Monsieur Henry se mit à rougir jusqu'aux oreilles, il ne savait plus où se mettre. Visiblement ils ne parlaient pas de la même chose. Il resta interdit, bafouillant quelques excuses incompréhensibles. Il aurait voulu disparaître dans un trou de souris. Tout à coup Marie réalisa ce qui était sous-entendu en constatant le malaise de son interlocuteur. Elle le dévisagea, profitant encore un peu de la situation. Puis il pensa au pauvre monsieur Henry et sa pudeur mise à mal.

« Un avortement ! » s'exclama Marie en pouffant de rire. Monsieur Henry porta le regard discrètement autour de lui, et comme il le craignait, les consommateurs attablés autour d'eux les observaient en parlant à voix basse. Il devint écarlate, Marie, elle de son côté, jubilait. Décidément, le pauvre monsieur Henry était dans une situation des plus pénibles. Il passait aux yeux des consommateurs attablés pour un vieux beau qui se fait un joli brin de fille et qui trouve le moyen de l'engrosser. Marie reprit la discussion en se penchant vers lui et en baissant la voix.

« Mais vous rigolez, depuis le temps que j'en rêve de mon enfant, c'est pas pour le bazarder à la première occasion !

- Alors quoi ? »

Cette fois-ci c'est Marie qui devint rouge comme une écrevisse. Elle baissa les yeux, rajusta son tablier qui n'en avait nullement besoin. Puis elle fit glisser la main dans ses cheveux pour les ramener en arrière. Elle observa un moment de silence avant de reprendre le fil de la discussion. Elle regarda monsieur Henry droit dans les yeux pour juger de l'attention qu'il lui portait. Comme toujours, monsieur Henry prenait très au sérieux tout ce qui se rapportait à son amie.

« Vous allez vous moquer de moi...

- C'est plutôt à vous qu'il faudrait dire ça.»

Monsieur Henry se rappela qu'il avait un café. Pour se donner de la contenance, il porta la tasse à ses lèvres. Le café était à peine tiède, il fit une mine de dégoût qui n'échappa nullement à Marie. Elle lui prit la tasse de la main. Elle déposa celle-ci dans la soucoupe. Monsieur Henry s'apprêtait à protester, mais la fin de sa phrase se perdit dans le brouhaha de la salle. Marie avait déjà fait route vers le comptoir. « Vous le comptez pour moi. » De toute façon elle n'en buvait jamais et donc ne profitait jamais de son droit, quatre cafés offerts par la maison dans la journée de travail. Le patron s'apprêtait à la réprimer, car il était stipulé que c'était destiné au personnel. Marie passa à sa hauteur et lui posa le doigt sur la bouche. « Ne le dite pas à la patronne, elle pourrait faire un esclandre. » Il

ne supportait pas ces manières mais il ne savait pas quoi répondre, surtout qu'en général à ce moment, les autres garçons le regardaient en rigolant. Dédé mimait une demoiselle avec une forte poitrine et posa son doigt sur ses lèvres en levant les yeux au ciel. « Dans cinq minutes vous êtes là, y a du travail et le client passe avant tout... » Hurla-t-il de sa grosse voix grave en direction de Marie. Elle passa derrière le comptoir, vida le contenu de la tasse dans le petit évier. Elle la déposa dans le bac puis se dirigea vers le moulin. Elle manoeuvra par deux fois la manette pour remplir le filtre, puis le tapota le porte-filtre en métal sur le tampon pour tasser la poudre. Elle l'enclencha dans son logement et le serra au plus fort. La vapeur monta en pression et dans un sifflement de locomotive, le précieux liquide opaque se déversa dans la tasse. Elle déposa la soucoupe sur l'étain luisant. Fit le tour de comptoir. Attrapa une petite cuiller et un sucre qu'elle jeta rapidement dans la soucoupe. L'habitude. Elle récupéra le tout de l'autre main.

« Deux demis, mademoiselle ! » Fit un client vrillé sur sa chaise pour pouvoir interpeller la serveuse.

- « J'suis pas de service, désolé. » Elle se tourna vers le fond de la salle et s'écria : « Dédé, deux demis pour les messieurs. Voilà, normalement ils ne devraient pas tarder. »

Elle fila sans même attendre les remerciements qui de toutes façons ne viendraient pas. Elle chercha machinalement son torchon qu'elle avait d'habitude à l'épaule. En essayant de l'atteindre, elle se souvint qu'elle n'était pas de service. A partir de là elle aperçut au loin, sur le dossier son torchon qui pendouillait. Elle se détendit, ralentit son pas pour arriver tranquillement à hauteur de monsieur Henry. Il attendait le nez en l'air, pensif. Le regard perdu dans le lointain, comme s'il voyait à travers le mur qui lui faisait face. Qu'il découvrait un océan et les longs rouleaux qui déferlaient sur une plage de sable fin par delà ce rideau gris tombé sur son passé. Une plage bordée de broussailles poussées par le vent. Penchées en arrière comme brossées par un peigne immense. Quelques restants de clôtures parsemant le rivage. Un ciel bleu, dans lequel s'élançaient des nuages isolés, striés de cormorans lutant contre la force des éléments à la recherche d'un peu de nourriture. Il émergea de ses pensées en voyant Marie installée en face de lui.

« Vous deviez être parti bien loin pour être absorbé comme ça.

- Ah oui... pardon, où en étions-nous ?

- Laissez tomber, je me fais des idées avec rien. De toutes façons, il faudra bien que j'en dise un mot à Louis. Je vais sortir le champagne... Vous savez, celui que vous m'avez donné... Mais si pour les grandes occasions ! »

Monsieur Henry avait complètement oublié ce détail. Pour lui ce n'était qu'un détail d'ailleurs. Ça n'avait pas plus d'importance que s'il lui avait donné des boîtes de sardines, peut-être celles de Douarnenez quand même. Du Mumm cordon rouge millésimé. Il lui en restait au moins une trentaine de bouteilles qui dormaient dans sa cave. Avec qui pourrait-il bien les boire ? Avec lui-même quand il aura sombré dans les vapeurs éthyliques. Monsieur Hujdé ne boit pas d'alcool, ça lui donne des aigreurs. Quant à Cassie, il lui suffisait de l'imaginer ça clôturerait le sujet. Simplement l'idée malheureuse de vouloir partager un peu champagne avec elle. Elle aurait terminé la soirée, la bouteille à la main avec la nausée, et n'arrivant pas à vomir, elle aurait été encore plus malade. Alors rien n'y aurait fait, elle se serait forcée quand même à finir la bouteille. « C'est du Mumm Monsieur Henry on peut quand même pas le jeter, ce serait pas correcte ! » Puis elle se serait mise à pleurer avec de grosses larmes, comme une madeleine, pendant des heures. Un chagrin inconsolable qu'elle épancherait sur la chemise de Henry. Sa belle chemise légèrement gaufrée deviendrait toute humide et légèrement salée. Il aimait bien la serrer dans ses bras, mais pas à ce prix là. Il serait trop malheureux et se ferait des reproches toute la semaine. Il se gronderait, tout seul dans la rue à haute voix. Heureusement que les portables foisonnent dans les rues, car il aurait déjà fini chez les timbrés. Alors voilà, monsieur Henry, le Mumm, il ne peut plus le voir. Ni le boire, ça lui fiche le cafard. Pour un peu il le donnerait à la concierge. Si elle n'était pas si tarte.

- « C'est une bonne idée le champagne, dans un premier temps ça l'amènera à se demander

le pourquoi d'une telle attention. Il cherchera ce qu'il a oublié et il passera en revue la Saint-Valentin, l'anniversaire de votre rencontre etc. Puis vous n'aurez plus qu'à le mettre sur la voie par quelques indications habilement choisies.

- A mon avis, continua Marie, il va hésiter entre le mariage ou la machine à laver. Pour ces trucs là, il n'est pas fute-fute mon homme. Faut lui mâcher les choses plus que ça, il ne comprend pas les sous-entendus. »

« Mâchez les choses », une fraction de seconde avait suffi pour une effraction de l'imaginaire. Monsieur Henry avait vu cette scène horrible envahir son esprit : Marie entrain de mâchouiller les testicules de son homme pour l'aider à mieux percevoir de quoi il était question. Puis il s'invectiva silencieusement pour avoir de telles pensées immondes. Pourtant un léger sourire avait pris forme sur son visage. « Vous forcez le trait. » Ajouta-t-il très rapidement pour se reprendre. Marie perçut bien que quelque chose avait circulé dans la tête de son interlocuteur. Elle marqua juste un instant d'hésitation.

- « A peine. L'autre fois, il voulait nous emmener à la piscine, moi Léa et son mec du moment. Bientôt il a fallu lui faire un dessin. Léa se marrait tout ce qu'elle savait. Et lui, il insistait lourdement. D'un seul coup il a réalisé et il s'est exclamé « Ah les Anglaises ont débarqué ! » avec un grand clin d'œil appuyé. Question finaud, il se pose là ! »

Monsieur Henry dégustait son café, pensif. Il n'aurait certainement pas fait mieux que Louis. A lui aussi, il fallait mettre les points sur les « i ». Question gente féminine il n'était pas très fin non plus. Marie l'observait. Elle trouva tout à coup qu'il avait pris un sérieux coup de vieux. Comme il disait lui-même en plaisantant. Mais cette fois-ci, la plaisanterie avait un goût amer. Il n'avait même pas pris soin de tremper son sucre dans son café. Il disait que c'était ses origines du Nord qui ressortaient. Un grand-père d'importation estampillé Belgique. Une grand-mère dans les filatures à Roubaix. De l'autre côté, du côté paternel, c'était plus confus. Un colporteur peut être originaire des Charentes, le temps d'une rencontre fugitive avec une femme du bord de mer. La méditerranée, un petit pays de l'ancien comté de Nice. Elle s'était retrouvée enceinte au premier essai. A cette époque, fille mère, ça n'était pas très porteur. Elle s'était éclipsée discrètement pour accoucher tranquillement tout près de Saint-Quentin. La pluie, la boue et le froid, l'acclimatation avait dû être brutale, surtout en plein hiver. Le plat pays, mais sans la mer du Nord. A la place la betterave commençait à envahir le terrain. La première arracheuse deux rangs Simplex faisait son apparition sous le regard dubitatif des paysans peu habitués à cette première invasion belge de la technique pacifiste.

- « Alors au fait, cette Cassie ? »

Henry émergea de son état extatique.

- « Excusez-moi, vous venez prendre votre pause avec un vieux débris et en plus il n'a même pas la courtoisie d'être attentif à votre compagnie.

- Vous aviez l'air absorbé. Quelque chose de bien, je vous assure !

- Elle m'inquiète en ce moment. Je crois qu'elle a fait quelque chose de grave. J'ai pas de nouvelles. Elle n'est même pas passée récupérer son sac multicolore. Celui avec les grands anneaux chromés... Au départ je l'ai trouvé tellement affreux... Maintenant je trouve qu'il a un certain charme... Il sent bon... Il y a son parfum qui en émane. Ça fait un peu comme si elle était là, présente dans la pièce.

- Elle a trouvé un autre prince charmant... plus jeune.

- Ne vous moquez pas, c'est jamais arrivé... Pas le prince charmant, le sac évidemment. » Ils échangèrent un sourire complice. « Elle ne peut pas se passer de son lapin délabré plus d'une journée entière. » Il remarqua l'air surpris de Marie. « Une sorte de peluche, un doudou quoi. C'est un affreux truc tout gris qui pue avec de petits yeux marron. Pour le nez, il n'y a plus qu'un bout de plastique noir. L'autre morceau a été arraché. Il reste les fils et un trou... Et son anneau

fluo, c'est pas possible, elle y tient plus qu'à la prune de ses yeux. Il est tout au fond du sac. Une fois elle a retourné toute la salle à manger pour le retrouver ... tout au fond du sac, justement... Un truc sentimental comme elle dit... Ça fait une semaine, vous vous rendez compte ! »

Elle s'aperçut que monsieur Henry avait les yeux humides. Elle ne savait pas quoi faire. La seule idée qui lui vint à l'esprit, ce fut de l'embrasser sur les deux joues. Puis elle essuya ses yeux avec son mouchoir blanc, en broderie. Celui qu'elle ne sortait jamais. Il était plié, soigneusement glissé dans son corsage. C'est la seule chose qu'elle avait obtenue de l'héritage de sa grand-mère. La seule qui se souciait d'elle. C'était une « mémé » d'adoption, du côté de son beau-père. Elle trouvait cela rigolo que cette grand-mère se soit attachée à elle, qui d'une certaine façon n'était pas de sa famille. Elle lui avait promis la belle montre gousset de son Lucien quand elle serait morte. Mais une Berthet en or de 1988 avec remontoir Lépine ça oblitère la mémoire du sceau de l'oubli. Toute une tripotée de garces avait soudainement réapparu au moment du dépeçage de la mémé pour s'arracher l'héritage d'une façon très mondaine. Les sous-entendus fusaient de toute part c'était règlement de compte à O.K. Corral sauf que le lieu de tournage c'était plutôt ambiance Shalimar, vanille et iris dans les arrière-cours de la haute bourgeoisie. Mais comme dit la chanson, faut pas jouer les riches quand on n'a pas l'sou. A la place de la « tocante » réclamée par une bru quelconque, elle a obtenu un mouchoir en broderie blanche et dentelle de Valenciennes. Pas tout à fait le même prix, même aux enchères.

- « Merci, vous êtes trop bonne avec moi... Je vous ennuie... Je vous fais perdre votre temps...

- Marie ! C'est le coup de feu. On peut plus fournir. Y a la table de cinq qui vous réclame... les habitués du jeudi.

- C'est bon me voilà. » Hurla-t-elle en direction de patron rougi par l'agitation.

Il lançait les bras dans tous les sens, rendant les choses encore plus confuses, donnant ordres et contre ordres. Marie savait qu'il ne fallait pas tenir compte de ces directives et suivre son idée. Il avait besoin de gigoter en tout sens, vissé derrière son comptoir. Il ne lui viendrait pas à l'idée de donner un coup de main au lieu de gueuler à tout va.

- « Vous en faites pas, ça m'a fait du bien de couper un peu avec le boulot... Je vais rejoindre l'autre boulet sinon y va nous faire un infarctus. »

Non, monsieur Henry ne lui faisait pas perdre son temps. Elle avait retrouvé un père et hérité d'une petite sœur, emmerdante de surcroît. C'est comme si elle apprenait, arrivée à l'âge adulte, que son père avait eu une liaison illégitime. Elle se fabriquait, un peu tardivement, un roman familial. Elle se créait la famille qu'elle n'avait pas eue. Elle se dirigea vers son casier. Récupéra sa veste de serveuse. Resserra son tablier bleu. Elle poussa la petite porte qui donnait sur l'arrière-cour, puis elle se dirigea vers le fond où s'entassaient les casiers à bouteilles. Cela lui permit de couper directement par les cuisines sans avoir à traverser la salle. Elle poussa la porte. Elle fut assaillie par les odeurs de friture, elle ne s'y faisait toujours pas. Elle ne pouvait s'empêcher d'avoir un haut-le-cœur. Faizi Khan, le cuistot était désolé de la voir dans cet état. Il avait longtemps cherché ce qui provoquait chez Marie son changement d'attitude. Au début, il pensait que cela était lié au manque de propreté de sa cuisine. Elle l'avait tellement sermonné quand il avait pris possession des lieux. Il était vrai qu'à son arrivée, les lieux étaient dans un tel état de crasse qu'il comprenait Marie. Il l'avait observée attentivement, petit à petit il en avait déduit que c'était une odeur particulière qui la mettait dans cet état. Il pensa à sa cuisine au curry, dégageant des saveurs épaisses d'épices. Puis il avait fini par trouver à cause des frites qu'il préparait tôt le matin pour le casse-croûte des éboueurs. « Tu peux préparer trois salades de gésiers pour les habitués du jeudi et une assiette de charcu. » Faizi Khan lui fit un petit signe de la tête accompagné d'un sourire qui valait acquiescement. Ils ne se parlaient pas beaucoup, par manque de temps, mais une complicité entre eux s'était installée au fur et à mesure des repas distribués. Il avait pris ses habitudes de service et elle avait, de son côté,

perçu ce qu'il lui fallait comme informations au bon moment pour que ça file. Ils ne se côtoyaient qu'au moment du coup de feu. Faizi Khan quittait les lieux très vite après avoir nettoyé ses fourneaux. Il filait donner un coup de main dans un autre restaurant, payé de la main à la main pour arrondir les fins de mois qu'il avait souvent difficiles. C'était leur petit secret à tous les deux. Elle poussa la porte battante, attrapa une grande carafe et un pichet. Elle emplit le premier récipient d'eau et le deuxième de vin rouge. Elle se glissa derrière le comptoir et servit un verre de blanc, celui avec le grand pied vert pour le vin d'Alsace. Un petit cru que le patron avait négocié avec le propriétaire, directement sur le lieu de production. Un pinot noir sur les contreforts de Wissembourg, pas loin de là où il était né. Lui était côté Rhin, dans le petit village de Seltz. Il était fier d'avoir conclu cette affaire qui lui faisait gagner une marge de dix pour cent qu'il se gardait bien de déduire au client. Auvergnat, pas alsacien. Il y avait une erreur dans la distribution des gènes. Le petit blanc, c'était pour la grande femme, brune, habillée avec goût. D'après ce qu'avait compris Marie, c'est elle qui dirige la petite succursale des assurances Lucas. Mariama. Elle trouvait que le prénom n'allait pas avec le personnage. Tous les jeudis, les employés prenaient leur repas au Grand Café et ils faisaient leur grille de loto tout en picorant dans leurs assiettes, ne prêtant aucune attention à ce qu'ils avalaient. Marie avait l'impression qu'elle pourrait leur servir de la merde, ils ne feraient pas la différence tant ils étaient absorbés par l'argent qu'ils allaient perdre. Mariama participait à ce rituel avec une certaine indifférence, ce qui redorait un peu son blason aux yeux de Marie. Les jeux du prolo devaient aller au prolo, sinon il n'y avait plus de morale, où allait la société si on perdait les bonnes mœurs. Les riches au casino et les pauvres au bar tabac. Après l'entrée à la sauce loto, ils débattaient pendant un bon moment sur le plat qu'ils allaient prendre en commun. A les entendre c'était comme si le sort du pays allait en dépendre. Au final, c'était neuf fois sur dix le plat du jour.

Chapitre 7

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du Mercredi 12 /01/11

J'avais perdu ma boussole. Le sextant semblait déglingué. Je cherchais ma route. Tombé par-dessus bord, je voyais la lucarne s'éloigner. Son halot jaune, tremblotant disparaître.

Porté par l'onde agitée je me suis laissé absorber par ce rêve. Me voilà à nouveau accroché à mon hublot. Il ne me reste plus qu'à briser la vitre hermétique. D'un bond sauter dans l'habitacle. Arraché par le vent, soufflé par la brise, les cheveux flamboyants dans la tempête, j'hésite encore un peu.

C'est la chaleur de la bougie qui éclaire mon âme de l'intérieur qui fera la différence entre basculement dans le néant et un retour vers ce mouvement indéfiniment reconduit.

Prendre mon habit d'ennui pour encore une fois vous envoyer ce message... de nulle part et d'ailleurs.

Mes personnages sont en instance, ils sont dans l'interstice de ma mémoire, ils appellent d'un lointain écho qui se perd dans la torpeur d'un soir oublié, là au milieu du monde, sur cette île maudite qui a vu si souvent s'évanouir ces ombres que nous étions, ces larves rampantes en quête d'une dernière espérance. Dernier voyage parmi les spectres qui hantent nos aigreurs. Ces relents qui viennent du ventre quand il se noie dans les vapeurs alcooliques. Quand les erreurs nous transforment en décrépitude de soi.

PETITE RENCONTRE ENTRE AMIS

Quand deux solitudes s'assemblent, ça fait une grande solitude de plus...

Monsieur Hujdé sonna à la porte. Comme d'habitude aux alentours de quatre heures, lorsque l'après-midi s'estompe pour annoncer les couleurs du soir. Il était passé par sa boulangerie attitrée la Boutique Jaune. Le jaune, on ne pouvait pas le manquer, c'était celui des cirés quand les marins prennent le large. La balise Argos du quartier de la Madeleine, pour les amphitryons du biscuit et les bourratifs de la dégustation. Il s'était laissé amadouer par le macaron, la boîte avec les bedonnants de toutes les couleurs, des plus éclatantes au plus nuancées, une vraie palette d'aquarelle. Pour un peu on hésiterait à y planter le croc de peur d'ingérer de la peinture. Il avait demandé à la vendeuse de lui indiquer tous les parfums. Il avait suivi au début, puis très vite, il avait été dépassé par la ruée des associations odoriférantes. Il avait retenu les parfums évidents comme noisette, chocolat et pistache. Quoi que le dernier se mélangeait un peu avec menthe, les nuances ce n'était pas son fort. Mais pour les autres couleurs, c'était la catastrophe. Fruits rouges venait courtoiser les framboises, lesquelles embrassaient les myrtilles. Alors anis, gingembre, le comble lilas et violette, pas la peine d'essayer. Parmi ce télescopage des effluves, seul le parfum café l'avait sorti de sa torpeur. L'arôme proustien, le moteur à souvenirs, ceux d'avant la désillusion. Celle qui tue les souvenirs d'enfance, pour les enterrer sous des montagnes de cadavres. Il s'était laissé tenter quand la vendeuse lui avait proposé d'en déguster un. Elle lui avait tendu Barbapapa, elle n'avait pas bien jaugé l'énergumène. Il avait pinaillé jusqu'à ce qu'elle finisse par céder à son caprice. La file s'allongeait et les consommateurs futurs punis dehors faisaient les gros yeux. Refuser les joies de la délectation à un vieux monsieur qui fait des plus sérieux dans son manteau bien coupé, ça n'allait pas avec la politique envers la clientèle huppée qui encomrait ce lieu de perdition. Il attendit d'être tranquille sur le trottoir, d'avoir gagné un endroit moins peuplé. Manger en public était un spectacle qu'il ne pouvait s'offrir. La nourriture qu'il s'octroyait pour le plaisir, avait un prix, celui de la honte envers ces yeux affamés qui le regardaient silencieusement. Une fois à l'abri des badauds qui déambulaient nonchalamment, il regarda son précieux délice sous toutes les coutures. Et tout à coup, c'était la vision des religieuses plantureuses qui défilaient, les jours de fête, côtoyant d'autres délices dans de jolies boîtes cartonnées. Les éclairs qui avaient sa préférence. Il trouvait que la crème qui constituait la collerette de la dame patronnesse gâchait le goût délicieux du met délicat contenu dans le ventre dodu de la petite sœur des pauvres. Quelle idée, de la crème au beurre. Il avait horreur du beurre, sauf pour un tournedos, c'était la seule exception qu'il tolérait dans ses discussions solitaires avec lui-même, au fond de sa petite cuisine. Une pièce sans lumière extérieure, la cuisine parisienne par excellence. Celle des pas riches. Quand il était enfant, il se rendait chez grand-mère Anna, du côté paternel. Tout le repas était gâché par la crainte du dessert. L'icône familiale de grand mi. Il n'avait jamais compris d'où lui venait ce surnom et il ne serait jamais venu à l'idée d'aucun de lui poser la question. Impériale, elle l'avait décrété dès que les petits enfants furent en âge de parler. La spécialité de cette traîtresse était le moka, chocolat et beurre inondaient l'immangeable chose écoeurante que toute la famille redoutait. Le pire venait au moment de Noël. La perfide albion confectionnait une bûche beurrée jusqu'à l'aigreur que l'on attendait avec hantise après un repas chargé en mets tous plus gras les uns que les autres. La mamma n'était pas d'origine britannique pour rien. Elle se surpassait dans l'art culinaire pour combattre la cuisine française à coups d'abdications stomacales. « Une grosse part pour mon petit-fils préféré. » Il avait beau protester mais l'ensemble de la famille pour cette fois était totalement soudé pour échapper à la torture et choisir le sacrifice d'Isaac. Mais à la place de l'agneau on avait opté pour la bûche christique. Il se forçait à engloutir ce met gras et pâteux noyé dans une génoise saturée en sucre. « La dernière part je l'ai gardé pour qui ? » Le coup de grâce.

Il se décida à croquer dans le macaron, l'arôme du café inonda son palet. Des larmes se mirent à couler de ses yeux. Trop d'émotion, trop de souvenirs venaient se télescoper. Il avait oublié tout ça, son cœur se serra. La dernière bouchée resta bloquée dans sa gorge. Il eut le plus grand mal à

l'ingurgiter. Des milliers d'yeux creusés par la faim le dévisageaient. Le plus terrible c'est qu'ils ne montraient aucune émotion. Ils étaient simplement là, témoins muets de ce repas irréal au milieu de la solitude. De ces yeux il ne restait qu'un souvenir, mais quel souvenir. Un peu lourd à digérer. Comme le moka, sauf que pour le moka on s'en remettait, ne serait-ce qu'en regrettant que ce ne soit pas un éclair au café.

« Tiens, vous avez apporté des macarons !

- Je me suis dit que ça changerait des madeleines. »

Henri disparut dans la cuisine. Il prit une assiette blanche, décorée de fioritures sculpturales. Cela donnait l'allure de la dentelle. Il y déposa les petites constructions étagées. Il venait de finir d'engloutir ce qui restait de la production de l'entreprise Cassie. Pour une fois moins imposante. Elle devait être dans une période de répit. Il y avait une vingtaine de macarons, il faudrait certainement en avaler quatre ou cinq. Monsieur Hujdé en ingérera bien au moins un. Il a l'appétit féroce le bougre. Sinon il demandera un couteau pour risquer une moitié. Il a la découpe facile. Il sectionne tout ce qui se mange. Ça doit venir de l'école à l'ancienne, les mathématiques appliquées à l'art culinaire. Il fractionne les unités pour en faire des portions congrues qu'il multiplie pour les autres. Monsieur Henry, pour son plus grand malheur, ne pouvait se faire à l'idée de jeter, ce serait comme détruire la progéniture de son invité préféré. D'autant plus préféré que c'était le seul. Au début de leur connaissance, grâce à un subtil tour de passe-passe, il avait fait disparaître les petits êtres destinés à l'ingurgitation. Un coup de torchon, l'attention du spectateur détournée finement, et hop, à la poubelle les objets maléfiques. Maléfiques, justement ! Toute la nuit qui a suivi il avait imaginé monsieur Hujdé le dévisageant tristement d'un regard désapprobateur. Il n'avait pas fermé l'œil, au petit matin, il était parti fouiller dans les poubelles pour retrouver les petits fours lâchement sacrifiés. Il avait abandonné les recherches quand il s'était aperçu que la concierge l'observait d'un regard chargé de reproches. Elle avait quitté les lieux en bougonnant « Plus ils sont riches plus ils sont pingres ! » Depuis il mangeait, il ingurgitait toutes les gentilles attentions du père Hujdé sans réel plaisir. Parce qu'il le fallait, c'était sa pénitence, ou bien une preuve d'amour, au choix.

« Nous n'avons pas droit aux viennoiseries de la pâtisserie ingénue ?

- Non ! » répondit sèchement monsieur Henry du fond de la cuisine.

Il était gonflé de réclamer du surplus lui qui avait l'appétit menu ! A le voir chipoter dans les plats ça vous enlevait l'idée de partager le repas avec quiconque. Il se prépara pour le rituel du thé. Monsieur Hujdé ne rigolait pas avec ce genre de chose. Dégustation à l'anglaise. C'était le seul emprunt qu'il tolérait chez les tommys. Le côté Impériale lui restait en travers de la gorge. Cependant, il fallait la théière en argent et de délicates tasses de fine porcelaine. Il ne poussait pas la tradition britannique jusqu'aux petits sandwiches au concombre le tout accompagné de scones et de génoises au citron. Il s'arrêtait juste avant la partie alimentaire. Lors de leur première rencontre, l'invitation en bonne et due forme, complet veston et petit tablier de soubrette pour la partie salissante il était passé à côté du drame. Il avait utilisé les petits sachets orangés qu'il avait plongés dans l'eau froide de la casserole qu'il avait portée à ébullition. L'art du thé lui échappait quelque peu. Il avait apporté le tout sur son plateau d'argent, avec des mazagrans. Le comble. Il avait vu la mine déconfite de son invité qui pour faire bonne figure avait risqué l'infarctus à la découverte du sacrilège. Au moment de se saluer, sur le palier, monsieur Hujdé avait annoncé la couleur. « D'accord pour dans quinze jours, mais vous ne touchez pas aux ustensiles pour le thé ! ». La fois suivante il avait apporté un service à thé estampillé made in Britannia, assorti d'une bouilloire moderne en plastique. Monsieur Hujdé n'était pas un intégriste, il pouvait supporter quelques menues entorses à l'art. Il avait surveillé attentivement la bouilloire pour obtenir une eau « attisée » dite encore « clapotante » pour une identification plus probante. Au départ, monsieur Henry ne comprenait rien au langage codé du vieux monsieur qui lui expliquait comment préparer un thé. Lors de sa formation, il avait à peu près réussi le passage de l'examen jusqu'au moment où il avait tenté de nettoyer la théière au liquide vaisselle. L'espace d'un instant il avait cru qu'il allait s'en prendre une. Heureusement le bras avait été stoppé net dans son élan.

Monsieur Henry attrapa la théière dédiée aux ablutions *théifères* et y versa le contenu de deux petites cuillers bien bombées de thé Earl Grey Sencha. Le thé vert aux essences de bergamote à ne pas confondre avec le Earl Grey Wu Long d'une tonalité totalement différente lui aussi noyé de bergamote. Il sentait bien la bergamote, mais la différence entre les deux thés lui échappait complètement, comme d'ailleurs la différence avec tous les autres thés. Ce qui comptait pour monsieur Henry c'est que ça brûle le gosier. Pour ne pas fâcher son invité de marque, il avait opté pour le mensonge courtois. « En effet, à la deuxième mise en bouche on sent nettement une différence subtile. » Tellement subtile que la fois suivante il s'était trompé de boîte et personne n'avait bronché, surtout pas lui. Cependant il avait été plus attentif, par la suite, à ne pas reconduire la trahison envers le royaume britannique et son ministre des Affaires étrangères Charles Grey, lequel devait se retourner dans sa tombe en découvrant les manières de l'anthropopithèque des boissons chaudes.

Monsieur Henry droit comme un « i », arriva dans la salle, avec son plateau en bois flanqué d'enluminures dorés. Seul objet qui avait échappé par miracle à la razzia anglaise. Scrutant les progrès de l'élève, son initiateur parut satisfait. Seule note détonante, le torchon sur l'épaule laissait à désirer. Monsieur Henry prit soin de laisser infuser, montre en main, les trois minutes nécessaires à une parfaite dégustation. Il avança le sucrier en porcelaine de Limoges, s'il vous plaît, aux motifs roses et bleutés, le pourtour agrémenté d'un cercle doré. Les petites cuillers en argent avaient supplanté celles en inox, limite de démarcation entre la tradition et la période moderne du dévergondage. Elles brillaient de mille éclats. La femme de ménage avait œuvré durement pour arriver à ce résultat qui faisait l'admiration de monsieur Hujdé. Elle ne rigolait pas avec l'argenterie symbole de la famille à la sauce Pétain. Monsieur Henry avait hérité d'un coffret vert bouteille appartenant à une vieille tante acariâtre qui avait dû perdre la boule sur ses vieux jours. A l'intérieur trônait un service complet pour le petit déjeuner. De ce précieux cadeau, seules les petites cuillers avaient survécu aux nombreux naufrages dans l'évier. Il ne les sortait qu'à cette occasion. Il aimait ces couverts de la boîte à souvenirs, contrairement à la vieille tante aussi désagréable qu'elle était laide. Quand il était enfant il pensait que c'était une sorcière, celle qu'on trouve dans les contes de Grimm. Celle dont la vilénie n'avait d'égal que la méchanceté. En gros la tante aux cuillers argentées.

Monsieur Hujdé, lui, aimait bien l'argenterie pour le petit goût acidulé qu'elle donnait aux aliments. Ils se regardèrent un moment, observèrent attentivement la disposition de tasses et des couverts, organisée autour du sucrier, la théière légèrement excentrée. Absorbés dans une étude approfondie de l'arrangement désordonné des petits morceaux de sucre, lesquels avaient optés pour le dispositif en quinconce plus approprié à la forme circulaire du récipient. En vrac les uns sur les autres. Monsieur Hujdé réajusta la disposition des sucres déjà installés, prêts à l'emploi, sur le rebord de la soucoupe. Lorsque tout à coup, le doigt levé tel le juste rendant sa sentence, monsieur Henry annonça triomphalement que les trois minutes étaient écoulées. Dans le soulagement général, un certain relâchement des corps sonna la trêve dans les observations sucrières.

« Je vais servir, faites attention que je ne vous ébouillante pas.

- Faites mon ami, faites. »

Monsieur Henry servit doucement le précieux liquide puis s'excusa et se dirigea d'un pas rapide dans la cuisine pensant qu'il avait laissé la bouilloire en marche. Il se précipita du côté des fourneaux. Une cuisine moderne mais à l'ancienne, pour faire de la vraie cuisine. Un piano comme on la désignait dans les milieux autorisés de la restauration française. Ceux qui se considéraient comme des créateurs de la bonne bouffe. Il s'était fait refourguer tout le bazar par le vendeur des Galeries Marchandes. A l'époque il cherchait quelque chose qui aurait plu à Cassie. Quand elle avait découvert l'imposante cuisine aux formes angulaires, affublée de boutons comme un tableau de bord de fusée, elle avait fait une moue de désapprobation. Puis s'était exclamée « Qu'est-ce que vous avez fait de la cuisinière à gaz ! » Il pensait avoir eu une bonne idée, ce n'était manifestement pas le cas. Puis petit à petit Cassie avait apprivoisé la bête immonde. Il avait fallu du temps pour

qu'elle se fasse à l'idée que l'autre était bel bien morte et enterrée. Les turcs de l'appartement qui se situait au sixième l'en avait débarrassée, ça n'avait jamais été révélé à la tendre ingénue. Il ne voulait pas avoir à racheter sa propre cuisinière et surtout à négocier avec la Galerie des voleurs la reprise d'un piano culinaire inopportun. Il se planta devant la bouilloire qui attendait sagement. Il n'avait toujours pas intégré qu'elle s'arrêtait automatiquement. Il en profita pour attraper le dessous-de-plat bleu marine façon fer forgé. Il se délectait à l'avance des bonnes madeleines avec lesquelles il allait faire trempette dans le précieux breuvage, juste ce qu'il faut pour qu'elles ne se désagrègent pas. C'est à ce moment qu'il se souvint que les madeleines n'en étaient pas. Il sentit la saveur légèrement aromatisée à la fleur d'oranger, s'échapper dans un lointain avenir. Il se rabattit, dépité sur les macarons, envahisseurs surnois qui s'attaquaient à toutes les demeures, des plus cossues au plus sobres. C'était la nouvelle mode, une sorte de sandwich dévoyé gratifié des parfums les plus farfelus. Comme pour les glaces. Glaces à la tomate ou au yaourt pourquoi pas à la morue. Il s'étonnait même que monsieur Hujdé ait pu y succomber aussi facilement.

« Ça n'a pas l'air de vous plaire beaucoup les biscuits au macaron ? » s'inquiéta Hujdé.

- Si c'est une très bonne idée. J'ai vu que c'était d'actualité. Il y a une petite boulangerie juste avant d'arriver à la place Monge. Eh bien ils s'y sont mis aussi. Un rayonnage de toutes les couleurs, la palette d'aquarelle qui traîne à la maison n'a pas plus de tons différents.
- Vous n'avez pas de boulangerie plus près pour acheter votre pain ?
- Ce n'est pas ça, j'aime bien le quartier qui va du Boulevard Saint-Germain à la place Monge. Je passe devant la caserne de la garde républicaine, ça me fait des souvenirs.
- Vous avez été républicain à cheval dans votre jeune âge ?
- Mais non, j'avais une tante dont le mari était gendarme et... Mais c'est pas ça la question, j'aime bien le marché du dimanche de la place Monge. Je m'ennuie à cent sous de l'heure le jour du seigneur et l'église m'exaspère alors je remonte la rue Monge, ça me fait de l'exercice. La marche c'est bon pour le corps, c'est mon médecin qui me l'a recommandé.
- Celui qui vous avait aussi conseillé de faire de l'aquagym. Il s'en est fallu de peu qui vous passiez l'arme à gauche, le barbotage mondain ne vous réussit pas !
- Ça n'a rien à voir, c'est l'allergie aux vapeurs de chlore...
- C'est possible... allergie aux sports idiots oui ! Vous m'enlèverez pas de la tête que de faire de la gymnastique dans un mètre d'eau, chlorée - ça va de soi - c'est un peu crétin. A la maternelle pour les petits je comprends...
- Enfin pour finir sur les macarons, j'en vois de plus en plus c'est tout !
- Vous êtes paranoïaque c'est normal, après les pataugeoires vous êtes assailli par la pâtisserie fourrée... Mais ça c'est pas nouveau, surtout la pâtisserie en forme de jeunette ! »

Monsieur Hujdé se plaisait à taquiner son ami sur le sujet de sa protégée qu'il savait extrêmement susceptible. A chaque fois il essayait d'aller plus loin dans l'outrance, il le faisait tout en ayant mauvaise conscience. En lui, se débattait le génie du mal et celui du bien. C'était plus fort que lui, il ne pouvait pas ne pas titiller son camarade de salon. Jusqu'à ce qu'il se vexe et qu'il devienne rouge comme une pivoine, signe qu'il avait touché juste.

« Vous êtes écoeurant avec vos sarcasmes... Un jour je ne vais plus vous inviter !

- Vous aurez l'air malin tout seul avec vos madeleines. Vous poussez la contemplation proustienne un peu loin ! Pour ce qui est de votre Boulangerie, ça ne me dit rien, une bonne boulangerie sur la place Monge... » Monsieur Hujdé devint silencieux, le temps de faire le tour de ses souvenirs. « Pourtant c'est un quartier que j'ai bien connu... il y a déjà quelques temps c'est vrai... »

Monsieur Henry se garda bien de nommer la source qui lui avait chaudement recommandé cette

boulangerie, devant laquelle il ne faisait que s'arrêter. Sa concierge malheureusement pas très au fait de la grande dégustation, ni même la petite. Elle faisait une cuisine forte odorante, très grasse et indigeste au possible. Elle ajoutait des épices sans discernement et noyait le tout dans un trop plein de sel qui rendait cela écœurant. Un jour malheureux, il avait eu la mauvaise idée de s'intéresser à ce que se cuisait dans la loge. Une façon courtoise d'entretenir des relations de bonne entente, surtout avec la concierge. Une commère pareille il fallait la ménager. Elle venait de remplacer la petite Virginie. C'était des opposées à tous les niveaux. Aussi bien du côté de la corpulence que culinairement parlant. L'une avait la finesse et la délicatesse qui aguichaient les papilles, l'autre avait su retrouver ce qui donnait ses lettres de noblesse à la tambouille, au rata et autres naufrages culinaires. Il se souvint des acras marinés. Le premier dégusté, outre l'huile dont il était imbibé, laissait le temps qu'il fallait pour en accepter un second sans suspecter le piège à retardement. Le deuxième arrivait dans la gorge au moment où le premier révélait toute sa finesse. Les yeux rougis par l'inflammation du conduit nasal précédaient de quelques secondes les lèvres irradiées par le contact du mets outrageusement pimenté. Cela rendait impossible toute appréciation de ce qui pouvait arriver après. Le morceau de tarte à la confiture en carton meringuée aurait tout aussi bien pu être une pizza aux pois chiches qu'il n'aurait pas pu faire la différence. Il avait pris congé, en larmes, dans une toux alternant avec les spasmes douloureux. Entre deux asphyxies, il avait réussi à s'excuser en prétextant une grippe naissante. La concierge compatissante avait tenté de le retenir en lui proposant un grog à la façon antillaise. Il avait eu son content d'exotisme pour la journée, et s'était enfui pour s'enfermer dans son repère à l'abri de la bête cuisinante.

Monsieur Hujdé, sortant de son silence contemplatif précisa « C'est madame Panafieu qui me les a conseillés. Avec son ami, comme elle dit, ils dégustent leurs macarons tous les samedis avec le thé. » Monsieur Henry imagina d'autant plus facilement le couple qu'il avait eu l'occasion de partager avec eux les repas des anciens organisé par la mairie du VIII^e. Ce fut un essai, et le seul. L'idée d'avoir à supporter à nouveau ce couple de palabreurs envahissants le faisait fuir toute nouvelle invitation, même cartonnée.

« Personnellement je n'aime pas ça, je les ai pris pour vous. » Continua monsieur Hujdé. « Ma pâtisserie habituelle est fermée, ils ont dû mettre la clef sous la porte, c'est en travaux, c'est mauvais signe...

- Donc des macarons... Alors à l'attaque ! »

Tout en dégustant un macaron rouge vermillon, monsieur Henry but une gorgée de thé. Pas assez chaud selon lui, mais il se garda bien d'en faire la remarque. Il tendit l'assiette à monsieur Hujdé, par politesse, lequel l'ignora ostensiblement. Puis d'un petit geste de la main il refusa la proposition. Il ne rigolait pas avec le sucre, ni avec quoi que ce soit d'ailleurs. Puis il approcha la tasse de ses lèvres et dégusta la boisson, parfaitement à son goût et dans un mouvement de concert, ils déposèrent leur tasse respective sur le plateau. Monsieur Henry se concentra un moment sur ce qu'il avait dans la bouche. Ce n'était pas vraiment fraise, pas plus que framboise, éventuellement malabar. La saveur de pas grand-chose en fait. Il se rabattit sur le thé, tiède. Décidément tout allait à volo. Il émit un petit « hum » pour conclure cette dégustation. Les secondes semblaient marquer de longues hésitations avant de s'enchaîner aux minutes. Les deux hommes se regardaient sans se voir, chacun perdu dans les interstices du temps. Piégés dans ce monde qu'il regardait passer comme on regarde les trains qui glissent sur la campagne.

- « Où en êtes vous avec vos mémoires ? questionna monsieur Henry plantant dans le silence les mots qui raccrochent à la vie.

- Ça avance, j'ai mis au propre l'introduction et j'ai l'équivalent d'un chapitre en premier jet...

- C'est toujours Krystka qui les tape à la machine ?

- Oui... et elle fait toujours autant de fautes, mais elle est gentille. Et en plus elle me fait les courses. »

Monsieur Henry avait tenté de venter les mérites de l'ordinateur, auquel il ne connaissait rien. Il se faisait le porte-parole de son neveu qui envahissait les ondes parisiennes avec son attirail Wi-fi. Il fit la promotion de l'appareillage électronique, du disque dur au lecteur de disques, en passant par l'écran de 64 pouces, afin d'orienter le projet d'écriture vers l'utilisation de la machine binaire. Monsieur Hujdé avait plus d'affinité pour le tourne disque et les 45 tours ce qui fit cette question qui mit fin au débat : "On peut écouter Yvette Horner sur votre ordinateur. Mon phono est fichu, il a un faux contact qui fait sauter le disjoncteur ?" De toute façon, il ne voulait rien entendre à ce genre d'objet diabolique, disque mou ou pas. Il payait Krystka à la ligne et s'il lui prenait l'envie de faire réécrire les pages ça le regardait. Surtout que les chapitres c'était du lourd, pas moins de deux ou trois cents pages. Il assénait à longueur de ligne sa vision sur l'histoire de la Pologne. Ça commençait avant la seconde guerre mondiale et ça devait se terminer en apothéose avec l'arrivée du sauveur, Lech Walesa. A deux cents pages le chapitre, heureusement que l'idée de commencer son histoire de la Pologne aux invasions barbares lui était sortie de l'esprit. Mais ce qui inquiétait le plus monsieur Henry c'était l'histoire de son costume. Il craignait un peu que les Kolkhozes aient opté pour la collectivisation des tenues de soirée afin de les distribuer aux adeptes de la révolution. « Vous avez eu le temps de reprendre mon costume ? », s'enquit courtoisement monsieur Henry. Un long silence présida à la place d'une prompt réponse. Ça faisait plus d'une semaine que monsieur Hujdé s'était emparé du complet veston, outré par la coupe qui tombait à plat, avec une doublure qui plissait. L'affront, avoir acheté un costume sans s'être adressé au tailleur. Il avait fallu que l'autre pimbêche du repas des anciens lui demande s'il était content de son achat aux Nouvelles Galeries. De quoi je me mêle, il avait bien tenté d'étouffer la chose par un « oui, oui, très bien » mais on ne roule pas comme ça un vieux juif polonais. Il s'était pointé le lendemain avec le mètre ruban jauni par le temps. Le bras hérissé d'épingles. Il avait pris les mesures nécessaires pour rendre sa dignité à la chose empesée dans l'infamie du mauvais goût. Monsieur Henry imaginait son ami dans son petit réduit, pièce dans la pièce, au fond de la salle à manger où il avait entassé tout ce qui composait autrefois sa boutique. Il n'avait pu se résoudre à se débarrasser de tout ce fatras. Le mannequin de coupe se débattait avec les rouleaux de tissus, antiques commandes oubliées. Son pince-nez épais bien campé entre les yeux. On se serait cru dans les années trente. Même les odeurs s'étaient invitées pour l'évocation d'un temps oublié ou le beau monde défilait dans cette boutique réputée. Tout le quartier de la Madeleine s'y pressait. Monsieur Hujdé continuait à dépanner de ci de là quelques vieilles connaissances. Les amis qui savent bien que le tailleur n'a plus l'habileté d'antan, que son coup d'œil n'est plus aussi précis, mais qui tiennent plus que tout à leur costume trop court, ou bien légèrement plissant. Ils ne disent rien, et le mettent de temps en temps, quand ils lui rendent visite. C'est qu'il y a des millions de juifs en rang d'oignons sur l'Appelplatz qui surveillent qu'on n'oublie pas un des leurs. Un de ceux qui n'a toujours pas compris pourquoi il a encore les yeux ouverts. Pourquoi lui, a-t-il le droit d'arpenter les trottoirs ? Dernier parmi les siens.

« J'ai terminé l'assemblage et je le pique demain. » Monsieur Henry n'osa pas relever, mais il commençait à s'inquiéter, un complet veston qui lui avait coûté la bagatelle de cinq cents euros. Il voyait l'objet mis en pièce, démembré, agonisant sur un quelconque canapé. La madame Panafieu s'il la croise, il aura soin de lui tailler un costume sur mesure. Elle a un petit faible pour les dessous affriolants. Rouge façon bordel, il tient sa vengeance. A son âge, elle a la culotte légère la mégère.

« Vous vous rappelez qu'il me le faut pour le vernissage du peintre Pianokinos... Mais si le peintre qui est une connaissance de Mathilde.

- Mathilde, je ne vois pas qui c'est ?

- La femme de votre ami lituanien...

- L'ambassadrice des coutelleries Moissac qui a eu l'audace de trouver que la coupe de la veste de son homme tirait à droite... Elle peut parler, elle ne risque pas de tirer à gauche, la rombière !

- Pour le vernissage...

- Je ne l'ai pas revue pointer le bout du nez avec son zèbre ! »

Monsieur Hujdé avait la rancune tenace. Autant il se souvenait de ses ennemis, autant il se fichait de la peinture. Elle s'arrêtait avec le décès de Léonard de Vinci, le reste n'était que gribouillages dépourvus d'imagination. Alors Pianokinos avec ses figures androgynes multicolores, comme fendues en deux par le sommet du crâne. Optant pour un effondrement, sorte d'effeuillage sur elle-mêmes comme de vulgaires tranches gélatineuses. Non, le pauvre peintre n'avait pas même la chance d'appartenir à la catégorie portraitiste du dimanche sur la place Beaubourg. La maîtrise du beau absolu, c'était le Caravage, point barre. Echaudé par une discussion sur l'art un jour de thé-madeleines, à la traditionnelle, monsieur Henry s'était heurté à l'intransigeance butée de son ami. Le musée d'art moderne, une boutique pour les zazous de la peinturlure qui aurait tout juste sa place à l'école maternelle. Monsieur Henry appréciait son ami pour ses connaissances, voire la façon, un peu désuète de se vêtir, mais très distinguée. Cependant il avait un côté intransigent qui exaspérait quelque peu. Ce qu'il envoyait chez lui c'était son occupation continuelle. Il avait une vie réglée comme du papier à musique. Il avait toujours quelque chose à faire, un planning de Premier ministre. Un costume à terminer, sauf celui qui lui était destiné, rendre visite à untel, voir unetelle pour l'aider dans ses démarches aux affaires des anciens combattants. Il aimait son attachement indéfectible, contre vents et marées, au parti communiste à une époque où le simple fait d'évoquer les adeptes de la faucille martelée auprès de vos connaissances mondaines vous faisait perdre toutes les autres. Ou, avec de la chance, vous envoyait dans la rubrique objet de curiosité. « Communiste ! Il y a en encore ? »

« Quand a lieu l'inauguration de l'apprenti colorieur ?

- A la fin du mois... »

Monsieur Henry adopta un discours enclin à la véracité. On ne racontait pas n'importe quoi à monsieur Hujdé. Il est extrêmement susceptible. Il suffirait qu'il tombe sur une affiche, ou bien qu'il fasse marcher son service de renseignement. Il connaissait tout le monde. Monsieur Henry avait été échaudé pour avoir prétexté un concert de Bach en banlieue sud, là où monsieur Hujdé n'avait aucune chance de se rendre. Il avait juste déplacé la date du concert d'une semaine pour ne pas se rendre à l'invitation que lui proposait son ami. Il s'agissait d'un « thé philosophique » chez Mathilde. Une filouterie pour essayer de vendre de la coutellerie d'une valeur inestimable pour un prix dérisoire. En gros une arnaque. Ce jour là, le pauvre monsieur Hujdé avait été filouté deux fois. Par la philosophie des couteaux de cuisine en tout genre et par son ami. Par manque de chance, le fameux concert était un événement exceptionnel dont le tout Paris de la musique classique avait eu vent. Monde dont la fameuse Mathilde faisait partie en plus de ses accointances dans l'artisanat de la découpe. La vengeance fût sans pitié. Thé madeleines suspendu jusqu'à nouvel ordre mais surtout présence obligatoire à une conférence débat sur la démocratie participative organisée par les fondateurs du parti. Monsieur Hujdé y allait pour leur montrer qu'ils n'étaient qu'une bande d'abrutis qui trahissaient la cause socialiste. La chose politique avait le don de faire fuir monsieur Henry. Il était convaincu que le sort de l'humanité n'était guidé que par l'illusion ou l'avidité. Il craignait comme la peste les asticots qui pensaient être possesseurs d'une idée pour sauver le monde. Plutôt le politicard véreux que le futur massacreur des ennemis à la cause, ceux qui n'avaient pas perçu le bien-fondé de l'idée. Les malentendants de l'évidence. Il avait supporté les trépignements de son ami qui le prenait à témoin à chaque argument présenté par les empêcheurs de penser sereinement. Il opinait du chef tout en trouvant que l'idée de la démocratie participative n'était pas complètement dénuée d'intérêt. Au moins ça occuperait les imbibés de la série télévisée qui naviguaient entre l'abrutissement des amours hospitalières et les aventures imbéciles des commissariats américains.

Ils attaquaient leur deuxième tasse de thé et monsieur Henry son quatrième macaron dont il ne distinguait pas plus la nature, entre savonnette de Marseille et déodorant à la violette. Celui qu'on mettait pour masquer les effluves de l'étron déposé avec efforts à l'intérieur du trône dédié à la chose. Au final on avait une odeur d'excrément parfumé à la menthe ou bien la fraise pour les plus

chanceux.

Monsieur Hujdé se demandait s'il avait vexé son ami et comment il allait réparer l'affront fait à la pâtisserie de Cassie. Son entrée en matière n'ayant pas été des plus fine. Il cherchait comment aborder avec un peu plus de finesse ce sujet délicat. Il opta pour la solution la plus simple.

« Vous n'avez pas de nouvelles de votre protégée ?

- Vous n'allez pas remettre le couvert, ça suffit à la fin !
- Je suis sérieux, ne faites pas cette tête là...
- Non !
- Quoi non ?
- Je n'ai pas de nouvelles...
- S'il y avait quelque chose vous l'auriez su. »

Le dernier séjour de la belle tragédienne s'était conclu par une tentative de suicide dont il n'avait rien su jusqu'à ce qu'il soit contacté par l'hôpital. C'était le seul numéro qu'elle avait bien voulu donner aux infirmières. Il lui avait rendu visite dans sa chambre, elle était alitée, d'une maigreur effroyable. Elle dormait paisiblement. Il avait pleuré tout seul, effondré sur le fauteuil en cordon plastifié. Cassie avait émergé une fois ou deux de son état comateux entre rêve et réalité, elle divaguait. Puis elle s'était assoupie. De son côté, le chevalier servant de la demoiselle, était allé rejoindre Morphée pour se noyer dans les mille Oneiroi de l'irréalité divine. Les infirmières n'osaient pas le sortir de son sommeil. Elles avaient vu le pauvre homme pleurer, l'avaient réconforté comme elles pouvaient. Elles compatissaient au malheur du pauvre bougre, mais l'heure des visites était dépassée depuis longtemps. Elles l'avaient réveillé délicatement puis l'avaient aidé à quitter la chambre. Avant de partir il leur fit promettre de rien dire de sa visite. Les infirmières avaient accepté d'autant plus facilement que la chambre était vide. Elles avaient eu un moment de compassion pour ce vieux bonhomme isolé dans un monde fantasmagorique. Un mois plus tard Cassie avait pointé le bout du nez. Deux belles cicatrices et quelques doigts qui ne fonctionnaient plus aussi bien. Sa maigreur était moins prononcée qu'à l'hôpital, mais elle avait cet aspect fantomatique qui ne trompait pas, le visage blême et les yeux enfoncés dans leurs orbites. Elle n'allait pas vraiment mieux, elle ne tenait pas en place, attaquant le ménage dans une pièce, vidant tous les placards dans l'autre tout en préparant le repas, courant à la boulangerie pour le pain comme s'il s'agissait d'un impératif catégorique mais revenant avec des petits fours. Une véritable nuée ardente à elle toute seule. C'est de cette façon qu'il se plaisait à l'imaginer.

« La dernière fois les nouvelles ont tardé à venir...

- Vous savez bien qu'elle est comme ça... faut pas vous attacher à elle. »

On frappa à la porte. Le silence s'installa, comme un arrêt sur image. Les tasses dans les mains, à mi chemin entre la table et les lèvres. Monsieur Henry se leva précipitamment, traversa le petit couloir qui menait à la porte d'entrée. Il marqua un temps d'arrêt avant d'ouvrir. Puis, soudainement il se décida à manœuvrer la poignée, fit pivoter rapidement le lourd battant métallique. Dans l'inertie, la porte heurta la butée, rebondit et finit sa course sur l'épaule de monsieur Henry qui, bousculé par ce bélier inattendu, s'écroula contre le petit meuble haut sur lequel trônait une lampe couleur d'améthyste. Il rattrapa tant bien que mal la potiche servant de support, mais l'abat-jour valdingua à travers le couloir rebondissant sur le mur. Monsieur Hujdé se précipita à son tour croyant quelque chose de grave, il ne prêta aucune attention à l'abat-jour qu'il piétina allègrement lui donnant une nouvelle forme des plus inattendues.

« Que se passe-t-il ?

- Mon abat-jour !
- Heu... bonjour, un recommandé pour monsieur Henry.

- C'est pas moi c'est l'autre avec la lampe... »

Voyant le regard atterré de son interlocuteur, le préposé des postes compléta sa déclaration pendant que monsieur Henry poussant son ami du bras tentait un sauvetage de l'objet malmené. Il essayait maladroitement de redonner une forme descente à l'abat-jour. Tout ce qu'il réussit à obtenir se fût une rupture de l'armature métallique.

« La concierge m'a dit que...

- Zut et re zut !

- Monsieur vous pourriez être poli...

- Mais non mon ami, il parle à la lampe !

- Ha, dans ce cas... enfin, donc je disais que la concierge...

- Vous pourriez faire attention où vous mettez les pieds nom d'une pipe !

- Il parle toujours de la lampe n'est-ce pas ?

- Vous commencez à me les briser menues...

- Excusez moi, mais je n'ai pas que ça à ...

- Ah vous la barbe ! Quelle idée aussi de jeter la lampe dans le couloir, comme ça ! Contrôlez vous un peu !

- Pour le recommandé ? » ajouta doucement le receveur sentant qu'il fallait user de patience avec ces deux asticots. « C'est donc la concierge... comme elle sortait les poubelles, elle m'a dit que ... »

Monsieur Henry fut pris soudainement de pitié pour le pauvre homme. Il n'eut pas de mal à imaginer comment il avait du être reçu par Mme Fabre qui ne brillait pas par son amabilité envers les services publics en tout genre. Surtout quand elle s'attaquait aux ordures ménagères. Elle pouvait devenir exécration et d'un regard noir, elle éconduisait avec un certain talent toute personne qui s'interposait entre elle et son précieux chargement. Il fallait patienter un bon quart d'heure au bout duquel elle s'extirpait du local à poubelles en lançant une bordée d'injures à la cantonade. On ne savait jamais trop bien si cela vous était destiné en guise d'invite à reprendre contact. Sentant un peu plus de mansuétude envers lui, le patenté de la guilde du timbre, reprit un ton plus assuré pour ordonner : « Signez là ! »

« Merci. Un petit macaron ?

- Heu c'est que je suis pressé... » Mais le receveur n'eut pas le temps de terminer ses explications que déjà monsieur Henry revenait avec une poignée de macarons qu'il avait jeté rapidement dans un sac en papier. Trop content de pouvoir refourguer sa marchandise à ce visiteur providentiel.

« Si si, vous pourrez en offrir à vos enfants.

- Je ne suis pas marié et...

- Ça ne tardera pas, vous n'aurez qu'à les offrir à une dulcinée à l'abandon, ça fera venir votre progéniture. »

De guerre lasse le facteur attrapa le sachet lâcha un « merci » de mauvaise grâce et commençait à battre en retraite, sentant le combat inégal. Deux vieux fous contre la force publique, aucune chance de s'en sortir avec les honneurs. Puis il disparut rapidement dans les escaliers cherchant du regard le bouton qui actionnait l'ouverture du portail afin de ne pas avoir à négocier à nouveau avec la concierge qui complétait ce tableau d'énergumènes déjantés. Monsieur Henry parcourut des yeux son avis de retrait pour le courrier du syndic. Il avait pris dix ans, d'un seul coup. Ses épaules s'affaissaient. Le dos voûté, il regardait à ses pieds, l'abat-jour difforme. La lampe pendait toujours

dans sa main, le long du cordon. Il déposa la lampe sur le meuble et ne sachant que faire du petit carton de la poste, il le plaça négligemment à côté de la lampe. Celle-ci bascula et s'effondra sur le sol faisant éclater le vase en grès qui lui servait de socle. Il regarda dépité le résultat. Il quitta des yeux le théâtre de la catastrophe pour regarder ses pieds à nouveau. Une larme pointa au coin de chacun des yeux. Monsieur Hujdé ne savait pas quoi faire pour consoler son ami, il opta pour une stratégie de repli et se mit à genoux pour ramasser les débris. « Laissez... » Monsieur Hujdé fila dans la cuisine pour se débarrasser des morceaux les plus gros. Quand il revint il ne put que constater l'ampleur de la tragédie. Monsieur Henry n'avait pas bougé. Il était resté silencieux en extase devant l'abat-jour au pliage surréaliste.

« De toute façon je ne l'aimais pas cette lampe, c'est ma sœur qui me l'a offerte pour Noël... Elle ne croira jamais que c'était un accident. Tous ses cadeaux finissent rapidement leur vie accidentellement... »

- Il doit y avoir un rapport de cause à effet... me semble-t-il... »

Monsieur Henry essuya ses yeux avec son mouchoir en dentelle, puis il sourit et tous deux éclatèrent d'un fou rire nerveux. Bien trop fort et bien trop long pour qu'il ne soit simplement qu'un moment de joie. Monsieur Hujdé ne savait pas comment empêcher son ami de continuer à s'empêtrer dans un tel lien. C'était un amour impossible. Un amour filial, un attachement à quelque chose de perdu, un puits sans fond dans lequel venait d'être jetée une pièce porteuse d'espoir infini. Celui d'exister pour quelque chose. Celui qui donnait une raison à la vie.

« Depuis le temps que vous me parlez de Cassie, je me suis habitué à elle. J'ai l'impression qu'elle fait partie de votre proche famille. Un peu comme si c'était votre propre petite fille... Je connais le professeur Lobowsky, c'est un grand psychiatre. Vous voulez que je lui demande un rendez-vous. Elle pourrait le consulter, à titre d'information. Il est spécialisé dans l'anorexie mentale... Quelle idée d'appeler ça anorexie mentale. Comme si on mangeait avec sa tête ! »

- Mentale parce que cela relève de la pathologie psychologique. Anorexie tout court c'est purement médical, juste une perte d'appétit. Premier cas connu, sainte Catherine de Sienne, qui vécut au XIV^e, une mystique qui voyait Dieu dans un sac d'os. Plus célèbre, Sissi l'impératrice qui avait horreur des bavarois qui s'entassaient dans les salons à la cour des princes prussiens.

- Vous vous fîchez de moi ?

- Juste un peu, mais la plupart des informations sont justes ! Elle a déjà vu toute une collection de psy quelque chose. Elle consulte régulièrement dans un centre d'accueil... Le centre Ulysse... à Neuilly. »

Monsieur Hujdé resta silencieux. Il sentait que ce n'était pas la peine d'insister. Pourtant ce psychiatre était une pointure dans son domaine. Il aurait pu donner un avis sur l'évolution possible de la maladie. Monsieur Hujdé n'y connaissait pas grand-chose, pour lui c'était une mode, une façon d'emmerder sa famille. Jusqu'au jour où il avait eu une revue dans la main qui parlait d'une adolescente morte des suites d'une anorexie. Les images l'avaient heurté de plein fouet. De vieux souvenirs oubliés s'entrechoquaient dans sa tête. Il ne pouvait pas partager ça avec son ami, il avait déjà du mal à le partager avec lui-même. Les marches du grenier lui indiquaient la route à suivre pour résoudre tout ça rapidement. Il était hanté par ce lieu, sombre, éclairé d'une vieille ampoule crasseuse. Plus jamais il n'avait pu y remettre les pieds. Il savait au fond de lui que la prochaine montée serait une marche funèbre vers l'oubli et un long sommeil. Ce qu'il n'avait pas connu depuis des lustres.

De son côté monsieur Henry pensait aux journées qui allaient se succéder. Attendre, c'est tout ce qu'il pouvait espérer. Attendre de pouvoir parler un peu avec la serveuse du Grand Café Parisien. La gentille Marie qui attendait un charmant bambin. Elle lui avait fait si peur avec son idée de le faire ou pas. Il en avait rêvé la nuit. Il se voyait chargé d'entrer dans le vagin avec un grand couteau pour trancher le cordon. Puis il avalait le tendre bébé comme s'il gobait un œuf. Il s'était réveillé en

pleine nuit, hurlant comme un fou. La concierge était venue frapper doucement à la porte pour savoir si tout allait bien. Elle est envahissante et bête comme ses pieds, mais finalement serviable.

« Vous n'auriez pas dans vos connaissances un bon médecin obstétricien ?

- En plus elle est enceinte... Excusez moi cette question mais l'enfant n'est pas de vous ?

Monsieur Henry avait failli s'étouffer avec son énième macaron. « Vous êtes vraiment un vieil idiot, vous me voyez à mon âge faire des galipettes avec une jeunette de vingt ans ! »

- Moi c'est pas l'envie qui m'en manque, mais je ne suis plus aussi attirant que d'antan. Si j'avais l'occasion ...

- Idiot et vulgaire ! Mais non c'est une connaissance. Elle travaille au Café Parisien.

- Celui de la Madeleine où vous allez manger ?

- Oui, c'est celui là. C'est entre nous bien sur. »

Monsieur Henry avait pris une précaution inutile. Son ami ne risquait pas de vendre la mèche. Il avait une sainte horreur de tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à un bar. La promiscuité était pour lui une épreuve insupportable. Ça réactivait des horreurs qu'il tentait vainement d'enterrer au plus profond de lui-même. Les horreurs vraies, celles dont il se sentait l'auteur. Le prix à payer pour survivre. De petites compromissions avec son âme qui lui étaient lourdes à porter. Pour une soupe, un mauvais morceau de pain. On ne pouvait pas se permettre de laisser perdre ce qui était devenu inutile à celui qui vacillait. Au seuil de la libération dernière, la mort salvatrice, seul échappatoire de cet enfer. Déjà il fallait négocier ses sabots, une paire de chaussettes. Voler dépouiller celui qui n'avait pas encore émit son dernier souffle. L'horreur parmi l'horreur, c'est se trahir soi-même pour sauver sa peau en convoitant ce qui ne nous est pas dû. C'était sa propre perte qui était le véritable prix de la négociation. Etre un survivant qui ne mérite pas de vivre parmi les survivants. Le héros sans honneur d'une guerre où l'inhumain sera la patrie du triomphe. La misère d'un peuple qui d'un coup de pelle achève celui qui gémit pour ne pas alerter la sentinelle, l'œil dans l'œil de l'immondice absolu. Ennemi de l'ami pour effacer la menace toujours là, sentiment d'être épié, observé, dans les plus immondes positions, dans les pires compromissions avec soi-même. La promiscuité, c'est un peu comme une nausée qui rappelle les odeurs oubliées d'une mauvaise beuverie, d'une saoulerie écœurante où, gavé jusqu'à l'aigreur on retrouve le souvenir ineffaçable d'un soi-même honteux.

- « C'est à votre serveuse attirée que vous avez fait un enfant... Faites pas cette tête là je plaisante ! Je ne savais pas qu'elle attendait un bébé ?

- Personne ne le sait à part vous et moi !

- Ah...

- N'allez rien imaginer à nouveau, elle vit avec quelqu'un mais ils ne sont pas mariés c'est tout. Elle se pose des questions comme tout le monde... sur son mari... enfin son... vous voyez bien ce que je veux dire quoi ! Après tout c'est normal de se renseigner quand on partage la vie de quelqu'un... pour savoir si... Je ne sais pas... et puis crotte à la fin vous m'énervez avec vos questions saugrenues ! »

Monsieur Hujdé resta songeur. Décidément monsieur Henry avait des amies peu communes. Il partageait sa vie entre anorexique hystérique et une serveuse paranoïaque qui craignait de révéler le fait qu'elle était enceinte de l'homme avec lequel elle vit à l'homme avec qui elle vit. C'est kafkaïen. Il se demanda s'il ne complétait pas ce tableau de manière admirable. Le tailleur sur mesure qui perdait la vue et dont les mains tremblaient. Passer un fil dans le chas d'une aiguille devenait une épreuve, même avec un guide-fil. Il lui fallait plus de temps pour assembler les différentes parties qui composent une pièce. Bien souvent il devait s'y reprendre à plusieurs fois. Les seuls qui continuaient à lui demander un travail le faisait par charité et pour des vêtements dont la plupart du temps ils n'avaient pas besoin. Seule exception, monsieur Henry qui, lui, n'hésitait pas

à remettre entre ses pauvres mains son seul costume. Et pourtant il trouvait le moyen de traiter en priorité les âmes charitables qu'il pouvait de moins en moins supporter.

- « Je vais rentrer, il se fait tard...
- Il est à peine cinq heures, vous pouvez rester encore si ça vous dit...
- Non, j'ai un costume à finir pour un ami auquel je tiens beaucoup ! »

Chapitre 8

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Dimanche 23 /01/11*

Déclaration d'amour posthume

Il est des jours plus noirs que les nuits...

Je suis amoureux d'une nuance, un léger déplacement de l'humeur, une saveur goûteuse de fruits irréels. Elle occupe tout un étage de ma cervelle. Elle a bousculé mes repères. Elle s'est installée là sans prévenir. Depuis je me suis un peu décalé, je me suis habitué à ses rendez-vous nocturnes. Je me suis habitué à ses irrptions dans la lumière du jour. Elle laisse une empreinte vaporeuse à l'intérieur de mon âme. Elle est une sorte d'aspiration qui me porte comme une feuille perdue, un peu plus loin sur le sol. En attendant un nouveau souffle, je regarde le monde qui s'absente. Il m'indiffère, il n'y a plus qu'elle. Je crois qu'elle a envahi toute ma vie. Elle s'est intercalée dans mes entrailles. Je la sens respirer au travers de mon être. La nommer c'est une extase. Evoquer son corps me fait frémir. L'oublier c'est donner à mon existence la saveur de la mort, ce petit goût suave du sang, celui qui embaume les narines d'un relent de vide. Je l'aime tellement dans sa perfection divine. Elle m'émerveille et à l'ombre de ses reins, dans l'enveloppe charnelle de ses bras je peux m'assoupir et me laisser bercer. Je m'extirpe du vivant. Oh Morphée accueille moi en ton sein pour toujours garder en mes sens ton odeur. Elle a traversé mes veines et imprégné ma tristesse d'une équivoque évanescence. Je veux pour toujours me fondre en elle. N'être plus qu'elle et disparaître me sera un au-delà baigné de joie. Je ne suis plus rien d'autre que son désir.

Pourtant elle va mourir. Elle va s'éteindre dans un spasme. De ma main je vais la tuer, d'un coup de poignard lui arracher le cœur. C'est sa destinée, elle n'y peut rien.

Et moi non plus.

Il vous faudra venir à mon secours, ne pas me laisser seul, en face de cet achèvement.

Je ne pourrais pas le supporter.

La lucarne perd de l'altitude.

Elle penche légèrement du côté obscur, elle ricoche sur les cailloux du ciel. Voilà une drôle de nouvelle, il semble qu'il y aurait un spasme par delà le vide. Je pressens une fin ironique. Dans un décollement de la plèvre, s'arrache un rire cruel. Il n'ira pas jusqu'à vous, il est pris, pour le moment, dans le réseau étoilé de la sidération. La lucarne me regarde, de son œil intérieur, elle est pleine de compassion pour celui qui jette des bouteilles alcooliques qui emprisonnent les mots dans un océan d'inexactitude.

La bise et à plus tard...

RETOURNEMENT DE SITUATION : part one

L'immobilité peut laisser croire à l'inertie. C'est une erreur. Elle peut être l'inertie elle-même, accumulée durant des lustres. Poser une question, interroger c'est déjà engager la folie du monde...

Marie était toute retournée. Assise dans le fond de la salle du Grand Café Parisien. Effondrée. Elle était dans un tel état que monsieur Lucas, n'avait osé rien dire. Derrière son air bourru et misogyne, le patron du bistrot cachait une grande sensibilité, un fond de tendresse oubliée. Un restant d'amour d'une mère débordée par les arts ménagers et entourée d'une trop nombreuse progéniture. La charcuterie alsacienne laisse peu de loisir à la charcutière. Surtout quand elle arrive de la campagne profonde. Chargée de la plonge entassée dans d'immenses bacs. Ereintée par la position du dos, les après-midi passaient lentement dans la moiteur étouffante. Pas de détergent, à l'eau très chaude pour récupérer le gras. Ce sont peut être ces souvenirs attristés d'une mère toujours fourbue qui faisait que le patron ne supportait pas de voir sa serveuse préférée dans cet état. Il éprouvait un sentiment étrange, comme si son établissement était en péril. Thérèse, une maîtresse femme, mariée au patron depuis une vingtaine d'année, n'avait pas pipé mot. Elle avait même quitté sa caisse à laquelle elle était boulonnée du matin au soir, contre vents et marées. Entrée dans les cuisines, elle avait mis la main à la pâte pour donner un coup de main. Faizi Khan, le cuisinier pakistanais, s'était figé sur place, pensant qu'il avait fait une énorme bourde et qu'on venait pour le virer. Il avait bégayé, tant bien que mal, un bonjour à peine audible. « Qu'est-ce qui vous arrive vous avez vu la sainte vierge ! » Lui avait rétorqué la vieille rombière avec son amabilité sans pareille. Elle pensa dans son fort intérieur, que de toute façon le musulman des Indes ne risquait pas de croiser cette figure des diocèses catholiques. Elle conclut, s'adressant plus à elle-même qu'à qui que ce soit d'autre : « C'est pas parce que la serveuse tourne pas rond, que la boutique va à Volo ! » Même Dédé qui, avec sa nonchalance habituelle avait l'habitude de retarder les commandes, doublait l'allure. Il gardait ses plaisanteries à répétition pour lui. Les habitués du jeudi s'étaient faits discrets, au ton du serveur, ils avaient compris qu'aujourd'hui on ne rigolait pas. Ils avaient bénéficié d'un service express, surpris de voir défiler les plats à une vitesse impressionnante. Les assiettes arrivaient pleines pour repartir aussitôt vidées dans une sorte de danse étourdissante, la bacchanale des tavernes avait pris possession des lieux. Le petit groupe s'était retrouvé dehors bien avant la reprise du travail, échoué sur le trottoir ne sachant pas trop que faire. Ils débarquèrent dans l'agence. Le directeur commercial fut dérouté par l'arrivée impromptue de ses collaborateurs. Il était pris en flagrant délit de flagornerie, s'empiffrant d'un immense sandwich débordant de salade, laissant émerger quelques rondelles de tomate. Sa grande serviette à carreaux autour du coup recevait les dégoulinures bicolores mayo ketchup. La cannette de bière Krô, nouvelle hymne pour une jeunesse en détresse, trônait sur le bureau. La capsule était tombée sur le clavier d'un ordinateur assistant, muet, à ce Trafalgar patronal. Les joyeux drilles déjà refroidit par l'accueil expéditif du bistrot, se figèrent sur place, découvrant l'impensable. Le chef était un homme comme les autres, il avait ces petites imperfections qui vous ridiculisent aux yeux des serveurs serviles, et vous rendent immédiatement suffisamment d'amour propre pour une prochaine rébellion. La pignouferie ne passera plus. Craignant d'avoir oublié l'heure, il se débarrassa de l'abaissante serviette, se leva d'un bon balançant le restant de son sandwich à la poubelle, et comme un capitaine de vaisseau en perdition au milieu de la tempête, il jetait les ordres et les contre ordres à tous vents. Mais les moussaillons ne s'en laissaient plus compter. Ils regagnèrent leur place respective avec un sourire de compassion aux lèvres. Il faut savoir pardonner à celui que l'on sait sacrifié sur l'hôtel du ridicule.

Quand monsieur Henry pénétra dans le café à son heure habituelle, lançant un petit bonjour

discret à la cantonade, il aperçut, campé derrière son comptoir, le patron qui lui faisait un petit signe discret de la main en direction du fond de la salle. Il comprit instantanément qu'il y avait des soucis. Il pensa immédiatement au petit « Bob » qui nichait dans le ventre de sa serveuse adorée. Il craignait le pire, un avortement sur un coup de tête, une naissance prématurée qui avait mal tourné. Il imaginait tout et n'importe quoi, dans l'affolement il se prit les pieds dans ceux d'un jeune consommateur peut consciencieux du péril occasionné par ses immenses jambes. Il s'excusa auprès de la personne qu'il venait de bousculer en des termes tout à fait appropriés à ce qu'il avait prit pour une jeune demoiselle. Le boutonnet resta bouche bée accroché à son Monaco soufflé qu'on ait pu prendre sa moustache naissante et son costume de Hard Metal pour une jupe et du rouge à lèvres. Le catogan pouvait prêter à confusion ou alors s'était ironique. Quoi qu'il en soit, le monsieur un tantinet guindé était déjà loin. Marie ne le vit pas arriver. Absorbée qu'elle était par ses pensées. Non ce n'était pas du petit bout de chou dont il était question. Elle arborait son joli bidon, suffisamment proéminent pour ne pas être confondu avec un repas pantagruélique. Il avait fallu un certain temps pour que Lucas et Dédé réalisent l'évidence qui précédait Marie dans une démarche qui avait plus en plus à voir avec les pingouins qu'avec les humains. La femme du patron, pour sa part, n'y avait pas prêté plus d'attention que ça. De toute façon son seul centre d'intérêt concernait la caisse et ce qu'il y avait dedans. A moins que le ventre de Marie ne fût un coffre fort, il n'avait aucune chance d'aiguiser son imagination, qu'elle avait par ailleurs petitement développée. Rendue à l'évidence par les cris extasiés de son mari et de son arpette, elle avait poussé un « oh ! » long et suraigu pour montrer à l'ensemble des personnes présents dans l'établissement qu'elle était bien une femme et qu'elle savait ce que c'était qu'une future mère. Le moment d'euphorie passé rapidement elle était repartie tenir compagnie à sa machine à sous. Si elle ne dormait pas avec c'était parce qu'elle était fixée au comptoir avec de solides boulons. En cela toutes les deux elles ne différaient guère. Les rentrées d'argent du café restaurant et elle-même, au fond ça ne faisait qu'une entité.

En voyant le regard appuyé de monsieur Henry en direction de son tablier, Marie comprit son inquiétude et le rassura d'un sourire qu'elle compléta d'une caresse destinée à son propre ventre signe de bonne entente entre elle et son abdomen. Ce qui accaparait l'esprit de Marie c'est qu'elle essayait de comprendre ce qui lui était arrivé. Si elle n'avait pas rêvé et que les choses s'étaient bien déroulées dans l'ordre qu'elle avait en mémoire alors elle était une sacrée salope. Et plus elle se repassait le film et moins elle pouvait en douter. Voilà où elle en était de ses réflexions. Maintenant c'était, à nouveau, le doute qui reprenait le dessus. Est-ce qu'elle n'avait pas mal interprété les gestes, les intentions ? Était-ce bien ce qui s'était passé ? Sa mémoire finissait par lui jouer des tours à force de penser et repenser à l'enchaînement des faits. Tout avait pourtant bien commencé. Son mari avait trouvé un chantier très bien payé, au fin fond de l'Essonne à Angerville. Plus au fin fond il n'y a pas. C'est le bout du bout du département. L'aménagement du Petit Bois de la Justice en parc amenait les promoteurs à s'intéresser au lieu. Un potentiel d'habitations pour la zone industrielle qui se développait intensément un peu plus loin sur la route d'Etampes. Pour une fois, ils avaient fêté la bonne nouvelle chez eux autour d'un apéritif. Léa avait débarqué avec son nouvel ami, Hervé qui commençait seulement à faire son apparition. Il y avait quelques collègues de chantier venus profiter de l'aubaine. Tout le monde avait fini bien éméché. Ils avaient plaisanté toute la soirée sur l'idée de la piscine gratuite à Angerville. Entre autres avantages, Louis avait un accès illimité au complexe sportif au demeurant de grande qualité pour une petite ville, plus un grand village qu'autre chose. Ils avaient gueulé à tue tête « Le mari de Marie, au bain-marie ». Tout le monde avait défilé dans le jardin à la queue leu leu poussant Louis en tête de convoi jusqu'à l'arrivée de la force publique municipale. Les policiers assermentés avaient délégué les incivilités à leurs collègues urbanisés. Les joyeux lurons transportèrent la fiesta dans la salle d'eau et Louis à moitié à poil dans la baignoire avec Marie tout habillée. Ils avaient flingué le parquet noyé sous les débordements successifs au fur et à mesure que l'un ou l'autre terminait lui aussi dans la baignoire. Puis toute la clique d'invités s'était éparpillée dans la rue en direction du dernier train afin de terminer dans un club quelconque leur soulerie. Pour cela il pouvait faire confiance à Léa. Louis trop éméché pour tenter une approche amoureuse digne de ce nom avait conclu la soirée, trempé

dans le canapé du salon, effondré devant un porno. Marie qui avait été d'une sobriété exemplaire, s'était octroyé le droit de finir par un verre de mousseux avant d'aller se coucher. La seule chose à laquelle il n'avait pas levé leur verre, c'était la bonne centaine de kilomètres qui sépare leur nid douillet de Angerville transformé plus tard en « putain de patelin ».

La fin de la semaine arriva rapidement et il fut décrété d'un commun accord entre Louis et Léa que Marie irait s'installer chez Léa. Elle avait assisté à la discussion impuissante à dire quoique ce soit. Elle n'avait plus droit à la parole. Elle avait tenté de protester, Louis et Léa s'étaient tournés vers elle, lui avaient souri tendrement. Ils n'avaient pas pris la peine de lui répondre et ils avaient continué leur discussion comme si de rien n'était. Elle était rabaissée au rang d'objet qu'on avait posé là pour décorer un peu le salon. Autant ils s'engueulaient à tout bout de champ, infoutu de s'entendre sur quoique ce soit, autant pour ce qui était de Marie, ils se complétaient à merveille. Elle se retrouva donc à passer la semaine chez son amie pour ne pas avoir à se fatiguer. Depuis l'annonce de sa grossesse, elle était passée du statut d'adulte *alter ego* à celui d'enfant *tu quoque mi fili*. Ce serait d'ailleurs *tu quoque mea puella* dans le cas présent. Léa et Louis étaient devenus en quelque sorte ses parents du moment, des César et Cléopâtre d'adoption. C'était la conclusion à laquelle Marie était arrivée, un peu dépitée d'avoir perdu son rang d'être humain pour celui d'animal de compagnie au sein même de son espace vitale. Elle s'installa donc pour la semaine dans l'une des chambres au premier. Léa décida, sans en informer qui que ce soit d'acheter un nouveau lit deux places avec le matelas dernier cri. Elle estimait que le sommier antique ne pouvait pas convenir pour le dos d'une future maman. Elle investit aussi dans une petite table de nuit avec une lampe de chevet aux teintes bleutées, assortie à la couette sur laquelle s'éparpillaient des nuages dans les mêmes bleus. Il avait fallu que Marie se fâche, sinon Léa aurait retapissé la pièce avec des nounours ou des clowns. Elle n'en revenait pas que Léa puisse avoir des goûts aussi neuneu dès qu'il était question de futures bonbonnes à bébés. Heureusement, Léa avait opté pour une frise à mur avec des faucilles et des petits marteaux entrelacés sur des graphismes CCCP. Ça sauvait l'ensemble et rappelait le côté complètement déjanté de Léa. Pour poser le papier et la frise elle s'était fait aider par Hervé, l'ami qui, non seulement survivait plus d'une nuit, mais pouvait supporter la coopération avec le mauvais caractère patenté de Léa. Il passa le week-end sous les ordres de Léa, il survécut même à la pose d'un parquet flottant. Il se fit payer en nature et ne perdit rien au change. Léa pouvait avoir beaucoup d'imagination. Quand Marie vint pour s'installer dans sa chambre, elle fut tout émue par tant d'attention à son égard. Elle retint difficilement quelques larmes qui inondaient le coin de ses yeux. Heureusement elle n'avait pas mis de rimmel, sinon s'en fut fini de son maquillage pour être belle et désirable. A son entrée, Hervé avait disparu dans l'office pianotant sur les réchauds en tout genre pour préparer le repas.

Marie était aux anges. Elle n'avait même plus à se soucier du chemin pour se rendre à la gare qui séparait la petite ville en deux parties. D'un côté le plat pays où les nantis habitaient pour la plupart dans de petits pavillons de banlieue bien protégés derrière leur rivière métallique sur laquelle roulaient les convois de laborieux. Aux pieds de coteaux sur lesquels perchaient d'autres bâtisses blotties les unes contre les autres, on pouvait, regarder s'affronter de toute leur hauteur l'église et la mairie. De l'autre côté de la voie du chemin de fer, au peuple étaient dédiés de petits immeubles de trois à cinq étages, enserrés les uns sur les autres le long de l'artère principale. A la périphérie, du côté Nord, à l'ombre, résidait le sous prolétariat local dans ce que les citoyens appelaient la cité Turcs avec tout le dédain nécessaire pour bien marquer le fait qu'ils n'appartenaient pas à cette communauté. Plus exactement que ce lieu de perdition, ne faisait pas partie de la ville. Les barbares et leur culture étaient à l'urbanité mondaine ce que Harlem était au USA, sans proportion gardée. Les magasins étaient tous regroupés auprès de l'église à l'abri des mahométans, sur une place centrale qui s'articulait à l'axe qui rejoignait la gare. Pour passer la ligne de démarcation entre ces deux quartiers, il fallait se glisser sous les voies ferrées par un étroit souterrain piéton. Sinon le contournement de la ville était inévitable afin de trouver un accès sous les voies pour ceux qui se déplaçaient autrement qu'en vélo. Un petit quart d'heure était nécessaire à Marie en fonction de l'état d'urgence ou du retard pris dans la salle de bain pour arriver à la gare. C'est un souci dont elle

n'avait plus à se préoccuper, Léa et Hervé se relayaient pour la déposer soit en moto soit en voiture. Elle aimait particulièrement arriver sur la Harley, les cheveux virevoltant dans le déplacement d'air occasionné par la vitesse. Elle n'appréciait pas particulièrement la moto, mais pour les quelques secondes nécessaires au parcours, ça lui procurait une joie immense. Elle trouvait très plaisant les regards envieus des quelques passantes qui n'avaient pas la chance d'être enlevés par le bel homme qui chevauchait ce bolide aux allures équestres. Sur chaque côté agrippées au cadre, deux sacoches en cuir marron foncé, munies de franges qui dansaient au gré du vent, attendaient le fusil pour la chevauchée fantastique dans la pampa de l'Ile de France. Hervé prenait soin de rouler lentement, évitant toutes les déformations de la route. Une fois sa passagère déposée, il filait à tout berzingue rejoindre le studio dans Paris qu'il partageait avec quelques créatifs dont les anciens du groupe berlinois. Pour le retour du soir, en général c'était Léa qui l'attendait assise à la terrasse du Café d'Anjou dont le nom n'avait qu'un rapport indirect avec la gare à côté de laquelle il était planté. Même l'équipe n'avait plus rien à voir avec la région. Le patron qui avait repris l'affaire arrivait tout droit d'Argenteuil par ligne C du RER. L'ambiance restait agréable, les serveurs avaient de l'humour et donnaient dans le beau garçon. Léa les avait essayés à peu près tous, les derniers arrivants exceptés. Pour le moment, Hervé accaparait son attention. Léa s'installait en terrasse quand le temps le permettait et lançait de grands houhou à la cantonade qui faisaient se retourner toutes les personnes à portée de voix. Marie était quelque peu mal à l'aise de se trouver régulièrement sous le regard de tous les badauds, mais elle n'osait pas contrecarrer un tel élan d'amitié. Immédiatement après, Léa commandait un lait fraise avec une paille. De cette façon, Marie avait droit inmanquablement à son verre de lait journalier. Léa s'était fichu ça dans la tête. Une femme enceinte ça ne marche pas et ça boit du lait. C'est un conseil que Léa tenait de sa mère qui l'avait appris de sa tante qui elle-même le tenait d'une autre parente. Ça remontait à la nuit des temps, quand on avait qu'une vache en guise de frigo pour tirer du lait. Marie avait beau lui soutenir qu'elle préférerait rentrer tranquillement à pied avec elle, qu'il faisait un temps agréable. Il était très rare que Léa opte pour cette solution bien plus simple. C'était bon pour le bébé, un point c'est tout. « Le bébé » était devenu une entité, un personnage à lui tout seul. Il était plus présent et suscitait plus d'intérêt que l'ensemble des autres qui gravitaient autour de lui. Seule Marie l'avait affublé d'un surnom qui faisait l'unanimité contre elle. « Bob ». « Tu veux en faire un loubard ! » lui rétorquait Léa. Marie son grand sourire qui désarmait toute tentative de rhétorique argumentative concluait par un « et pourquoi pas ! ».

De retour chez Léa, elles passaient la soirée ensemble devant la cheminée. Léa mettait à brûler quelques bûches pas seulement pour le plaisir de voir le feu danser. Elle avait décrété qu'il commençait à faire frais. Même si le soleil était au rendez-vous en ce début novembre. Ce brasier providentiel servait à compléter le chauffage des grandes pièces de l'immense maison. Léa avait fait livrer plusieurs stères de bois en prévision d'un mauvais temps hypothétique qui pouvait débarquer à l'improviste. Le thermomètre, immuable, continuait à ne pas descendre en dessous des quinze ou dix-huit degrés, nuit comprise. Une femme enceinte ça ne doit pas attraper froid. Il arrivait à Marie de regretter la tranquillité dont elle aurait pu bénéficier en restant chez elle. Elle avait l'impression de se trouver enfant avec une nouvelle maman qui la couvait et la protégeait de tout y compris ce dont elle n'avait pas besoin d'être protégé. Comme du froid. Marie était tout sauf frileuse et elle n'appréciait pas la chaleur étouffante. Heureusement le salon était spacieux et la vieille cheminée chauffait surtout l'air du dehors par le conduit mal adapté. Mais Léa encore plus entêtée que d'habitude ne voulait rien savoir et tous les arguments n'y pouvaient rien changer. Même ceux de la thermodynamique appliquée à la mesure de la chaleur.

Léa avait mis fin, provisoirement, à ses soirées débridées. Hervé fidèle à ses habitudes était d'une discrétion à toute épreuve. Il s'éclipsait dès qu'il sentait que les deux filles avaient besoin de plus d'intimité. Avant de disparaître, il servait un Whisky à Léa puis apportait une infusion pour Marie qui avait horreur de ça. C'était encore une lubie de sa copine. Elle ne pouvait pas lui déplaire, c'était plus fort qu'elle. Alors elle buvait à petites lampées ce breuvage qu'elle noyait de miel pour masquer le goût de cette décoction d'herbes aux vertus des plus aléatoires. Heureusement, Hervé

ajoutait quelques chocolats dans une soucoupe. Puis il filait dans son sous-sol ou bien chevauchant son engin diabolique, il faisait une virée parisienne pour retrouver ses amis. Dans ces cas là il ne rentrait pas.

Elles se retrouvaient alors toutes les deux, parlant peu mais savourant ce moment qui était un vrai régal. A l'exception de cette satanée boisson que Marie avait toujours du mal à finir. Surtout qu'elle devenait tiédasse et pleine de miettes détremées quand il y avait les madeleines de Commercy. De chez Gros Jean livrées directement par la poste. Marie n'aurait voulu manquer ces soirées pour rien au monde. Louis donnait régulièrement des nouvelles, bien souvent il appelait en début de soirée, installé dans le restaurant qu'il fréquentait pour prendre ses repas. C'était un arrangement avec l'entreprise, il bénéficiait d'un forfait qui correspondait au prix du plat du jour. De qualité correcte sans plus, mais il aimait à les faire bisquer avec des mets raffinés qu'il ne faisait qu'imaginer ou bien en parlant des soirées entre mecs, des clubs alentours bien achalandés en « gonzesses ». Marie s'offusquait pour le principe, elle savait très bien que Louis s'ennuyait d'elle et qu'il passait ses soirées devant une télé perchée en hauteur et enchaînée au mur. Il avait la chance de bénéficier des chaînes du câble, mais il ne voyait jamais la fin de ce qu'il regardait et se réveillait en pleine nuit, la télé vociférant toute seule.

C'est vers la fin de la semaine que Marie s'était trouvée dans une situation pour le moins ambiguë. Elle avait déjà tiqué une première fois. Il y avait déjà quelques temps, mais c'était resté sur le terrain de l'incertitude à laquelle on est bien content de souscrire. Mais au fond de soi, on n'y croit pas fort. Il ne faudrait pas grand-chose pour démonter cette croyance étayée sur la volonté de rester aveugle aux choses qui nous dérangent. Puis cela s'était reproduit une nouvelle fois, le jour où elle était descendue plus tôt que d'habitude et avait juste enfilé son peignoir. Elle voulait boire un verre d'eau et grignoter quelque chose avant de prendre sa douche. Elle commençait à avoir des faims qui nécessitaient d'être assouvies rapidement. Il lui arrivait de taper dans le panier en osier du bistrot pour se rassasier d'un croissant avec deux ou trois morceaux de sucre qu'elle croquait avec. En général en milieu de matinée, plus rarement au cours de l'après-midi. Dédé qui avait observé Marie tranquillement installée sur sa chaise à se délecter prenait les devants et quand il voyait que la matinée était bien entamée, il lui apportait le tout sur un plateau avec un grand sourire emplit de satisfaction. Il faisait même de la poésie à la place de ses blagues fatigantes. « Un petit croissant de lune avec ses étoiles pour la crevette. » Il en devenait touchant. Marie le voyait tout autrement, elle se demandait si cela allait durer ou bien était-ce lié à sa situation. Un raciste gentil qui commençait même à considérer les pakistanais comme autre chose que des sauvages pouvait dérouter quelque peu. Enfin, pour le moment ce changement d'attitude envers les étrangers était circonscrit au pakistanais de service, celui qu'il côtoyait tous les jours.

D'habitude Marie ne pouvait rien prendre avant d'avoir procédé à ses ablutions, maintenant il lui fallait quelque chose dès qu'elle émergeait de sa trop courte nuit. Pourtant elle dormait à poing fermé. Mais elle se levait avec difficulté, elle aurait volontiers traîné dans son lit à s'assoupir en regardant les nuages défilier par la fenêtre ouverte. Elle aimait par-dessous tout rester à rêvasser la fenêtre grande ouverte, enfouie sous les draps. Elle était encore dans l'inertie de son sommeil. Arrivée dans la cuisine, elle s'asseyait sur le bord du plan de travail un verre de jus d'orange posé à côté d'elle. C'est à ce moment que Léa avait déboulé, ignorant la présence de son amie dans l'office. Elle s'arrêta nette sur le pas de la porte. Elle avait hésité le temps d'une respiration puis s'était dirigée vers Marie. Elle avait demandé à palper le petit ventre qui s'arrondissait gracieusement. Elle avait ouvert le peignoir, dévoilant le corps nu de Marie. Elle s'était agenouillée et avait caressé longuement le pourtour du nombril, puis elle s'était relevé d'un bond et avait attrapé Marie pour l'aider à descendre du rebord. Leurs visages s'étaient rapprochés dans l'instant suspendu entre deux élans, au milieu d'un silence qui soutenait la quiétude de ces deux êtres. Léa avait pris la tête de Marie dans ses mains et avait déposé un long baiser sur sa joue. En passant sur l'autre joue, elle avait frôlé les lèvres de Marie qui avait rosé éprouvant un sentiment indéfinissable, entre le malaise et la douceur apaisante des amitiés féminines. Maman d'un temps pour une future maman en émois, les sens en éveils. Elle avait oublié cette rencontre matinale quand un soir Léa

avait débarqué avec son ordinateur portable pour faire découvrir le film dont elle avait parlé la veille. Nurse Betty, une comédie qui avait emballé Léa et que Marie avait voulu découvrir dans le cinéma atypique du quartier Montparnasse. Avec Louis, ils avaient découvert ce lieu effacé sous les arcades de la galerie marchande. Il était tenu par un grand noir affublé, par tous les temps de lunettes de soleil. Il est vrai qu'en sous-sol ça ne changeait pas grand chose. Ils avaient été très surpris par le personnage. Marie avait oublié son porte-monnaie au moment de payer et Louis, comme à son habitude, était venu les mains dans les poches. Elle avait couru à la voiture sachant qu'elle raterait le début de la séance. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir Louis le sourire jusqu'aux oreilles. A côté lui était campé l'immense black. Il avait retardé la projection de dix minutes afin qu'ils puissent y assister. Louis avait roupillé une bonne partie du film et quand ils étaient ressortis, le noir de service les attendait pour savoir ce qu'ils avaient pensé du film. Marie avait été emballée, et Louis bredouillait quelques banalités reprenant pour partie les propos de Marie pour faire bonne figure. Le grand black avait relevé ses lunettes sur son front pour essuyer la transpiration qui prenait possession de la base du nez, découvrant un œil profondément entaillé. Louis était devenu rouge cramoisi, il avait été percé à jour par ce cyclope cinéphile à qui on ne la faisait pas. Il s'était tourné vers Marie pour expliquer qu'il avait remarqué qu'un film de bonne qualité permettait un sommeil paisible. Sinon les gens dans la salle avaient l'assoupissement agité. « Pas vrai ? » Avait-il ajouté en direction de Louis. Mais ce jour là, même avec le plaisir du lieu, la petite terrasse pour prendre un verre ou encore les livres qu'on pouvait emporter et qui faisait le bonheur de Louis, c'était tombé à l'eau. Il était exténué par sa journée sur le chantier. Il avait été retenu suite à un grave accident. La commission de sécurité avait déboulé à l'improviste, fait fermer le chantier et voulut mettre la société sous séquestre pour complément d'enquête. Il avait fallu que Louis s'explique sur l'emploi de pseudos ouvriers non déclarés au commissariat de police. En réalité c'était l'agence d'intérim qui était en faute. Ils avaient eu besoin de personnel pour un temps très court au moment du creusement du remblai. La société d'intérim avait été un peu légère sur le contrôle de ses employés. Quand il était rentré, Léa était en larmes, elle croyait que c'était son homme qui avait été gravement accidenté. Elle pleurait à chaudes larmes et Louis n'arrivait pas à la consoler. Ils avaient préféré abandonner l'idée du ciné pour une séance de câlins télé. Louis avait tenu une vingtaine de minutes puis s'était effondré dans un coma profond duquel seuls des ronflements infernaux émergeaient.

Léa, radieuse, était entrée le DVD en avant, triomphale, sa sacoche d'ordinateur dans l'autre main. Elle avait fini par le retrouver dans la bibliothèque empilé avec les CD qui avaient eu leur heure de gloire, le tout masqué par sa collection de livres de la série noire, en version d'origine s'il vous plaît. Elle en était très fière, même si elle n'en avait lu qu'un ou deux et encore en ayant abandonné en cours de route. Elle avait installé le portable sur la commode, inséré le disque puis pendant que la machine finissait ses préparatifs abscons, elle avait disparu dans la cuisine pour rapporter le plateau repas qu'elle avait préparé. Elle était passée par la gare pour acheter tout ce qu'il fallait chez l'Italien. Elle avait approché la chaise, puis déposé le plateau dessus. Elle était en tenue de présentation de projet, pour impressionner les clients. Elle avait ça en horreur. Elle ôta son tailleur et son chemisier, fit glisser ses bas délicatement afin de ne pas les filer. En petite tenue, culotte et soutien gorge, elle s'était introduite sous les couvertures. Elle récupéra le plateau, attribua à chacun son menu préféré. Pour Marie deux Panini, le premier tomate fromage et jambon de pays avec du basilic, le deuxième au saumon fumé citron crème fraîche. Pour elle-même un sandwich façon pan bagnat. Elle avait découvert ça lors de son séjour catamaran à Port Barcarès. Depuis elle s'était renseignée auprès du pizaiolo qui lui avait dit que ça ne posait aucun problème, il s'en occupait personnellement. Le pizaiolo faisait tout son possible pour attirer Léa dans les mailles de son filet, il revenait régulièrement bredouille mais ne perdait pas espoir. « J'attendrais... » Avait-il chanté à sa belle dulcinée en reprenant la chanson de Claude François à nouveau à la mode. L'art de faire du neuf avec du vieux. Et en effet il attendait, patiemment. Ce que Léa avait omis de lui raconter, c'est que, en plus d'avoir pris l'habitude de dévorer son pan bagnat au petit matin, face à la méditerranée, elle s'effondrait rarement dans son bungalow. N'importe lequel faisait l'affaire selon le chevalier servant du moment. De toute façon son état d'ébriété avancée l'empêchait de faire

la différence. Elle émergeait dans le début de l'après-midi. Juste à temps pour attraper un petit déjeuner du côté de la piscine. Elle s'empiffrait de brioches au chocolat jusqu'à ce que la clique de joyeux compères la récupère pour lancer sur les flots en furies une armada de catamarans. Le moniteur avait déjà vu de sacrés fêtards, mais une équipée tenant à peine debout au moment de la sieste tellement ils étaient murgés et ce, tous les jours, y compris celui du seigneur, ça l'avait quelque peu déconcerté. De les voir une demi-heure après se lancer des défis au rappel par un vent de force 6 ou 7 avec leurs embarcations virant à 180°, ça l'avait achevé. Il lui était arrivé une fois ou deux de participer à leurs jvas infernales, heureusement qu'il était dans son zodiac et que le temps était au beau fixe. Pour tenir la barre du moteur, le bateau lancé à fond tout en dégueulant ses tripes ça pouvait encore aller. La présence de la houle eut été superflue, voir superfétatoire.

Léa, rafraîchit par la température de la pièce, se pelotonna contre le corps tout chaud de Marie, laquelle l'accueillit dans le creux de son épaule. Marie se réveilla en sursaut toute excitée la main glissée dans l'entre jambe de Léa qui la regardait en souriant. Elle sauta brusquement du lit prétextant une envie soudaine. Puis elle fila dans la cuisine s'apprêtant à préparer le petit déjeuner, ne sachant pas quoi faire pour s'occuper l'esprit. Elle ne se rendit même pas compte qu'il faisait bien trop noir, que tout était bien trop silencieux, que la lumière des maisons alentours n'inondait pas encore la rue. Elle prépara le café, commença à beurrer des tartines, c'est en sortant la confiture du frigo qu'elle vit la pendule qui affichait deux heures du matin. Elle remonta et trouva Léa endormie, détendue la mine radieuse, un léger sourire encore sur les lèvres. L'écran de l'ordinateur était passé sur le mode veille, le noir était de rigueur pour marquer l'endormissement de la machine. La lampe de chevet était encore allumée et dispensait une lumière feutrée légèrement orangée. Marie resta quelques minutes à contempler ce spectacle déroutant. Elle tourna l'interrupteur, s'allongea à côté de Léa. Mais elle préféra rester couchée sur la couverture, le visage tournée vers celui de Léa qui respirait calmement, aux anges.

Marie, rouge comme une pivoine avait réussi tant bien que mal à décrire cette situation pour le moins embarrassante, entre elle et Léa à un monsieur Henry qui lui faisait concurrence dans les colories des fleurs écarlates. « C'était sûrement votre imagination qui vous joue des tours » expliqua monsieur Henry pour dire quelque chose. Il était tellement heureux d'apprendre que le bébé était bien portant. Marie se dit que décidément ils s'étaient tous donné le mot. « Le bébé » Ils n'ont plus que ce mot à la bouche. Moi, je ne suis plus qu'une boîte à mouflet, un tiroir à polichinelle pensa Marie. Instantanément, elle s'en voulu d'avoir pu penser ça au sujet de son ami.

« La première fois, c'est ce que j'ai cru... Enfin c'est ce que j'ai voulu croire... Enfin, monsieur Henry, vous vous rendez compte j'étais toute excitée. » Monsieur Henry aussi du coup. Il aurait voulu entrer dans un trou de souris. Elle vit son embarras.

- Oh ! excusez-moi... Je vous embête !

- Non non, comme je vous ai dit », ajouta-t-il après avoir repris un peu de contenance, « je pensais que c'était un souci de santé pour votre enfant...

- Vous savez, c'est comme si j'avais honte d'avoir fait quelque chose de mal et en même temps j'éprouve un plaisir que je n'avais jamais ressenti... Vous devez être choqué par mon attitude ? »

Elle n'osait plus regarder son ami qui lui faisait face. Elle avait les yeux baissés et les larmes aux yeux. Choqué ! Pour que Marie puisse la décevoir, il n'arrivait même pas à imaginer ce qu'il faudrait qu'elle fasse. Il était tellement heureux d'être simplement là, assis avec elle, partageant ses joies et ses malheurs. Qu'elle daigne simplement s'adresser à lui tenait du miracle. Il se demandait encore ce qui faisait leur amitié si durable. Lui, vieil aigri, que la vie de la cité n'intéressait plus, désillusion après désillusion. Il ne comprenait plus rien à ce monde. Les valeurs d'hier étaient combattues aujourd'hui. Ce qui était possible après guerre, dans un pays en ruine, ne l'était plus maintenant dans un pays dont la richesse avait été multipliée par deux. Il se sentait étranger à cette nation où ses illusions n'avaient plus court.

« Faut pas vous mettre dans cet état là ! Il n'y a pas mort d'homme nom de dieu ! »

Marie en resta comme deux ronds de flan. Elle ne s'attendait à une telle réaction de la part de ce vieux monsieur aux allures conventionnelles. Il semblait même rassuré. Il avait pris délicatement le menton de Marie dans sa main afin de redresser son visage, puis avec le dos de sa main, il avait essuyé une larme qui coulait le long de sa joue. Le comble, pensa-t-elle dévisageant son interlocuteur, les yeux écarquillés. Elle la jeune femme émancipée comme elle se dépeignait, était aux cent coups et lui le bonhomme conservateur regardait cela avec indifférence.

« Excusez moi d'insister mais vous êtes certaine de n'avoir pas fait un rêve, comment dire, comme qui dirait érotique... Il arrive parfois qu'on soit persuadé d'avoir vécu réellement une situation alors qu'on la découvre pour la première fois. Tenez l'autre fois je me rends chez mon teinturier, il y avait une dame qui se plaignait qu'on lui avait rendu sa jupe avec une tâche qui n'y était pas. Sans se démonter le moins du monde, le commerçant lui avait montré l'affiche à côté du comptoir avec les tarifs pour les détachages. Avec une certaine nonchalance, il avait ajouté, « Y a pas écrit tarifs pour le *salissement* de vêtements me semble-t-il ». Puis il avait désigné une autre affiche où il était écrit au feutre rouge qu'il fallait vérifier sur place, aucune contestation ne saurait être admise après. Et bien vous allez rire, je suis persuadé, encore au moment où je vous parle, d'avoir rêvé l'histoire que je voyais se dérouler sous mes propres yeux. La seule différence, c'est que c'était moi qui était derrière le comptoir et c'était ma sœur qui venait me casser les pieds. Le comble c'était que la mégère de la boutique, ressemblait d'une certaine façon à ma sœur. Incroyable non ! »

Marie avait écouté distraitement, la seule chose qui avait attiré son attention c'était que monsieur Henry puisse avoir une sœur. Pour le reste elle pensait qu'un psychanalyste se délecterait d'une telle histoire de tâche, de sœur et de jupe.

- « Oui, c'est effrayant... Mais je vous assure que c'était pas un rêve. Elle m'a regardé avec un sourire désarmant. Comme si c'était tout naturel de se tripoter sous les draps ! Excusez moi encore d'être si directe, mais quand même...

- Vous lui en avez parlé ?

- Non, j'ai l'impression que depuis cette histoire, elle évite de se trouver seule avec moi... Ou bien c'est moi. Pour le moment c'est Hervé qui s'occupe de moi, il me prend le matin et le soir... » Elle vit le regard interloqué de son ami, puis elle s'empressa d'ajouter « ... D'habitude c'est Léa le matin et Hervé le soir... sur la moto... pour aller à la gare... »

- « Ah oui !

- Puis lui dire quoi, que j'ai rêvé que j'avais mis ma main dans sa culotte...

- C'est vrai que dit comme ça c'est délicat... »

Monsieur Henry eut une érection, ça faisait bien longtemps que cela ne lui était pas arrivé. Il pensait qu'il était décidément soumis à rude épreuve, entre Cassie qui se balade à moitié nue et Marie qui lui raconte ses émois érotiques. Il se sentit tout confus puis reprit ses esprits. Il se rendit compte que son amie était au plus mal et semblait malheureuse. Il ne savait pas quoi faire pour lui remonter le moral. Sans réfléchir, il prit ses mains dans les siennes, il la regarda dans les yeux. Des larmes prenaient naissance dans le coin de ses yeux, puis glissaient le long de ses joues toutes roses. De belles joues affichant une bonne santé évidente. Elle était plus belle que jamais. Il se surprit à penser que la grossesse lui allait particulièrement bien. Elle était de plus en plus ravissante. Son teint avait changé, de petites tâches de rousseur avaient fait leur apparition et sa peau avait prit un teint de pêche. Laisant son esprit dériver, le regard vide, comme passant à travers Marie, il pensa à sa propre fille, si lointaine qui était devenue depuis longtemps une étrangère. Issue d'un amour adolescent, il n'avait jamais pu assumer cette paternité. Il avait été imbu de lui-même et ne voulait pas transiger avec sa liberté. Il était un futur conquérant du monde qu'il allait arpenter de long en large pour lui montrer à qui il avait à faire. A un beau salaud. Pour tout arpentage, il avait fait le trajet Paris Venise en train. Il s'était même aventuré jusqu'à Athènes dans un effort vain pour

comprendre ce que les grecs de l'antiquité avaient bien pu vouloir nous dire. Il avait vaincu les barbares de l'est à Prague dans un hôtel quatre étoiles. Le combat avec la terre entière fut clos sur un statut quo faute de combattant. Pour sauver sa conscience et calmer la culpabilité qui l'habitait, il avait royalement proposé de payer l'avortement. En guise de réponse à l'amour qu'elle lui portait, il lui proposait de la débarrasser de son fardeau. Il voulait la présenter à un ami qui connaissait une faiseuse d'anges. Oui, il avait osé utiliser ce terme. Il n'avait pas voulu entendre qu'elle souhaitait cet enfant, qu'elle ne lui parlait même pas mariage. Il lui avait servi un discours creux sur le libre arbitre et autres foutaises. Il s'était abrité derrière des mots comme on se cache derrière un paravent pour masquer sa nudité. Elle n'eut pas besoin d'en entendre d'avantage. Elle ne lui donna signe de vie, que bien plus tard, des Etats-Unis où elle vivait heureuse avec son compagnon qui faisait très bien le papa de substitution pour sa fille. C'est elle qui avait voulu connaître son géniteur, c'est le terme qu'elle avait utilisé au téléphone. Il n'était que ça, un géniteur. Il avait bredouillé quelques mots maladroits au téléphone. Depuis elle lui envoyait une carte postale à Noël montrant plus de la pitié envers lui-même qu'un attachement quelconque. Une sorte de souffrance supplémentaire qu'il s'imposait en guise de punition pour avoir fait preuve de surdité quand la vie lui avait ouvert les portes du bonheur. Seulement voilà, il avait jeté les clefs, les yeux obscurcis par des principes philosophiques qui empestaient l'idéologie de bas étage. Un cadeau comme celui là ne se présentait jamais deux fois. Il était passé à côté de la vie, il s'en rendait compte maintenant, face à Marie cette future maman qui elle avait l'avenir devant elle. Il voulait qu'elle se débarrasse des préjugés qui lui avaient obscurci l'esprit et surtout il voulait qu'elle soit heureuse. Que son futur enfant ne reçoive pas un jour un présent d'un inconnu le jour de Noël. Une routine de la vie qui rendait encore plus absurde sa situation en face de cette fille qu'il n'avait même pas rencontrée. Il lui suffisait de traverser l'atlantique, elle n'aurait attendu que ça, mais il avait à nouveau échoué sur les rivages de la vie. Le courage lui avait une nouvelle fois fait défaut. On ne se refait pas comme ça quand on a décidé de jouer perdant. Il est plus facile de se sacrifier, victime sur l'hôtel de la petitesse que de se savoir un homme parmi les hommes. Faible donc. Il savait qu'elle vivait dans l'Arizona ou elle s'était installée dans un ranch avec un américain, un vrai. Le cow-boy de la pub Marlboro. Il y était invité, la famille chez les américains, c'est sacrée. Un jour peut-être il ferait le voyage, ne serait-ce que pour découvrir le western autrement qu'au cinéma. Il devait se décider à dire quelque chose, il ne pouvait laisser Marie s'embringer sur des chemins qu'il avait parcourus en tout sens. Il savait depuis longtemps qu'ils ne menaient nulle part, sinon à la solitude et aux regrets. Ce qu'il n'avait jamais pu dire il fallait que ça sorte maintenant pour ne pas laisser les idées se teinter d'incompréhension et de silences insidieux où se glissent malice et malveillance. Pour ne pas qu'un mur se dresse, étayer sur la peur de savoir d'un côté et la haine de l'autre.

- « Vous êtes belle comme le jour, vous avez l'avenir devant vous, le monde vous fait un grand sourire et la vie vous attend à bras ouvert. Alors si votre sensibilité porte sur les femmes ne cherchez pas à aller contre. Il faut faire avec... Léa, c'est ça. »

- « Oui Léa » dit-elle dans un sanglot.

- « Vous savez Léa est peut-être plus mal à l'aise que vous ne le pensez. Elle a besoin de vous entendre, ne serait-ce que pour la rassurer et savoir à quoi s'en tenir.

- Tout ceci est ridicule. De toutes façons Léa aime les hommes, elle les collectionne...

- Justement, elle est peut être plus déroutée que vous... Et à Louis vous en avez parlé ? » Demanda-t-il soudainement, réalisant qu'ils avaient tout simplement omis de se soucier du père.

- « Il doit rentrer en début de semaine, mais avec tous les chantiers qu'il mène de front, on a à peine le temps de se croiser. Hier au téléphone il m'a même proposé de continuer à dormir chez Léa pendant quelques temps, jusqu'à ce qu'il rattrape les retards. Il pense qu'en un mois ça devrait se tasser. Il ne se rend compte de rien !

- Tant mieux ! Pour le moment gardez ça pour vous. Saisissez vous de ce temps pour réfléchir laissez venir les choses naturellement. Et si elles doivent se faire, elles se feront un point c'est

tout. »

Elle appréciait les discussions avec monsieur Henry. Il avait une voix apaisante. Il trouvait des solutions à tout. Elle l'observa. Elle se rendit compte qu'il avait pris encore un coup de vieux. Elle n'osait pas lui demander des nouvelles de Cassie. Elle voyait bien que ça n'allait pas. Elle vit ses yeux humides. Elle ne sut pas comment interpréter cela. Elle savait que dans ses moments de silence où il était comme absent, il pensait à Cassie. Elle lui manquait beaucoup. Elle se demanda comment il allait réagir, le jour inévitable où elle disparaîtrait totalement de sa vie. Marie n'avait aucun mal à imaginer la suite des événements. Soit Cassie trouverait chaussure à son pied, soit elle finira mal. Interné ou pire.

Elle repensa à sa soirée dans les bras de Léa, ça lui manquait. Elle sentit qu'il lui était difficile de résister à la proposition de Louis. Elle s'était bien habituée à sa vie de châtelaine. C'était l'expression favorite de Hervé. Elle se rendit compte que ça faisait quelques jours qu'il n'avait pas donné signe de vie. Elle se demanda s'il s'était rendu compte de quelque chose. C'était un personnage bien trop sensible pour ne rien avoir remarqué. Sa délicatesse faisait qu'il préférerait s'éclipser plutôt que d'en dire quoi que ce soit. Hervé était un drôle personnage, discret et imprévisible. Pourtant, contre toute attente, il s'entendait bien avec Léa. L'exacte opposée. C'était une sorte de couple atypique où les distances et les espaces devaient être préservés. Peut-être qu'à leur façon, ils étaient trop solitaires, pour pouvoir former un véritable couple. C'est par leur absence qu'ils tenaient ensemble.

Le patron du café vint l'air de rien avec sa serpillière pour essuyer les tables qui n'en avaient pas besoin, au demeurant. C'était d'autant plus cousu de fil blanc, qu'il passait ses journées plantées derrière le comptoir. Si table il fallait nettoyer, il déléguait son pouvoir et envoyait ses sbires. Il préparait habilement son approche décisive. En tous les cas c'est ce qu'il imaginait. La finesse n'était pas son fort, loin s'en faut. Il avait terminé la table qui le séparait encore un peu du terrain où manœuvraient les troupes. Il était appuyé sur la petite table ronde à la César dans la fameuse scène avec Marius avant de lui expliquer qu'un verre pouvait très bien contenir quatre tiers. Il fit un petit signe de tête en direction de monsieur Henry en guise d'introduction. Ça le démangeait de venir se mêler à la discussion. Lourdemment appuyé sur le rebord, la table bascula et il termina son signe de tête allongé sur le sol, le nez dans la serpillière. Il se releva prestement, ce qui surprit les spectateurs de cette chorégraphie improvisée. Il s'éclipsa pour revenir avec un lait fraise, qu'il tendit à Marie. Il se tourna vers monsieur Henry qui fit un signe de la main signifiant que ça allait bien malgré sa mine déconfite et les traces grisées laissées par les larmes sur le visage de Marie. Personne ne s'enquit de lui qui pourtant avait mis tout son cœur dans ce vol plané pour finir à leurs pieds. Marie regarda le verre de lait rosi par le sirop dans lequel était plantée une paille fantaisie. Décidément, c'était un complot, avec Léa ils faisaient un surprenant tandem. Elle aurait pu croire qu'ils avaient combiné dans son dos.

- « Merci c'est gentil. C'est une bonne idée, mais après ça ira les verres de lait, je dois avoir atteint le litre. Contrat rempli. » Et elle vida d'un trait sa boisson. Elle avait le coin des lèvres teinté de lait, elle était encore plus belle. Elle s'essuya la bouche d'un revers de main.

- « Bon bah puisque ça va, faut y aller, les clients vous attendent et le pauvre Dédé va finir par me calquer entre les mains. » Il avait son ton bourru habituel, c'était sa façon à lui pour masquer ses émotions, car malgré tout, il était inquiet. Il la malmenait sa serveuse, mais il l'aimait bien. Quand elle était absente, il était de mauvais poil. Dédé avait compris le principe de l'harmonie qui régnait dans le café et quand Marie était absente, il la mettait en veilleuse. « Ma petite dame, faut pas pleurer comme ça... Hein ! Monsieur Henry, dites le lui vous... Moi j'suis bon à rien pour les sentiments. » Puis il s'éclipsa pour reprendre position derrière le comptoir. Dédé se fit remonter les bretelles histoire de redonner au mâle sa position dominante. Le serveur, bougonna quelques mots incompréhensibles contre le patron pour le principe. Il y avait des règles auxquelles on ne pouvait pas déroger sous peine de bloquer les rouages de cette belle mécanique. Pièce comique en un acte qui se donnait tous les jours, entrée permanente. Dédé haussa les épaules, et disparut au fond de la

salle prendre les commandes des deux amoureux qui se bécotaient. Il savait bien lui aussi qu'il fallait ménager le patron. Arrivé devant la table des amoureux, il l'essuya d'un geste ample histoire de se faire connaître.

- « Bon alors ce sera quoi pour les bécoteurs du dimanche ! Je sais on est mardi, alors c'est que vous avez pris de l'avance... ou du retard, c'est selon ! »

Chapitre 9

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Vendredi 27 /01/11*

Le retour de la lucarne !

Il y a comme un obscurcissement du ciel. Les nuages se sont accumulés au-dessus du couvercle. La marmite, dans une déferlante horrifiée est lancée contre les flots. Je ne vois plus très bien la ligne de l'horizon, elle s'échappe par les failles de ces murs d'eau qui se soulèvent. Sans trop de repères, dans le doute, je lofe pour ramener au 115. Plus près du vent, la lucarne bascule sur le côté, la lampe prend un détour spectrale. Dans l'habitacle je me réfugie. Les réseaux se multiplient à l'infini devant moi, les circonvolutions ondulatoires offrent peu de prise. Mon frêle esquif n'est plus qu'un point lumineux dans la brume sidérale. Parmi les connexions qui se font et se défont, je tente d'échapper à la dissolution. Pris dans une rupture de champ, je cherche une échappatoire pour que l'on puisse encore, quelques temps, apercevoir ce point de lumière qui me fait vivre, juste au-dessus de la ligne au plus loin. Mais les déconnexions s'enchaînent à un rythme infernal. Je ressens les premiers symptômes annonciateurs où s'évanouissent les consistances. La lucarne se couche totalement sur la surface fragile de la toile, je prends une inspiration suffisante pour, dans un souffle, vous retrouver de l'autre côté. Celui du jour suivant, celui qui n'augure rien de bon. Décidément les temps changent, imperceptiblement ils se dissolvent eux aussi, et donc moi avec.

La lucarne bascule, par-dessus la rambarde je commence à distinguer les premiers remouls, la bête de son œil m'observe...

... ce ne sera pas pour aujourd'hui ! Marie je salue ton retour parmi moi et je pleure ces larmes que l'oubli m'a refusées.

RETOURNEMENT DE SITUATION : part two

Dans un mouvement très lent il faut quelque fois du temps pour entendre en l'inerte sa véritable force de destruction... Pourtant ce n'était juste qu'un décalage !

Léa était paisiblement installée dans le canapé à siroter un jus de fruits. Mélange de fraises, framboises et pommes avec un fond de liqueur de mangue. L'après midi était bien entamée. Elle rêvassait, essayant de se décider sur ce qu'elle allait entreprendre. Finir de ranger les cartons entassés au sous-sol, reste d'un déménagement expérimental. Tout faire le jour même, mise en carton, transport en voitures et fourgonnette, puis déballage. Le départ fut relativement opérant. L'idée de soutenir les troupes à l'aide de tequila ne permit pas de finir sereinement. Les derniers cartons jetés un vrac, remplis au hasard s'entassèrent, remis au lendemain de jour en jour, de semaine en semaine et pour finir de mois en mois. Ou bien finir de rédiger son projet pour obtenir le marché de la gestion des déchets de Villeurbanne. Elle avait ça en tête, elle s'était renseignée sur le fonctionnement de la cité, le maire était un nouveau venu, il avait des idées mais surtout il s'était appuyé sur le soutien des écolos et maintenant il fallait tenir ses engagements. Il était pris en étau entre des finances douteuses laissées par son prédécesseur et l'obligation de conformité. L'idéal pour un coup de génie, la déchetterie. Elle avait gagné la précédente compétition pour le projet d'urbanisation du centre ville de Ham, une petite ville mais un gros paquet de sous en jeu ! Dernière option le nettoyage de fond en comble des deux pièces du haut qui avaient servi pour une fête mémorable dont le voisinage garde un douloureux souvenir. En même temps, tirer un feu d'artifice bourrés comme des coings, c'était pas une bonne idée. Une des pièces noircies à la fumée. Les jumeaux étaient tellement éméchés qu'ils ont allumée une fusée dans la pièce, juste pour voir si elle passerait par la fenêtre. Elle n'est pas passée. Deux brûlés légers aux urgences et un sac à main complètement cramé. Cinq milles euros de frais occasionné par les dégâts chez les voisins. Des crétins finis. Ils avaient tenté d'attaquer Léa en justice pour détérioration d'habitation. Elle les avait attaqués en justice pour insulte à caractère raciste. Ces imbéciles se retrouvent à devoir justifier d'une installation électrique défectueuse ayant provoqué un début d'incendie. C'est le tableau électrique qui a pris feu au lieu de disjoncter. Le procès promettait d'être jubilatoire. La famille de crétins n'avait pas bien jaugé le personnage qu'ils avaient comme voisin. Elle avait des connaissances dans tous les milieux, y compris les plus obscurs. Elle festoyait régulièrement avec des avocats et plus si affinité. Et pas ceux commis d'office. Elle en était là de ses réflexions quand elle vit arriver Marie du fond du couloir. Ça faisait une heure qu'elle était rentrée du boulot. Hervé, le petit ami du moment, était allé la chercher la gare avec la voiture de Léa. Puis il s'était installé sur le perron pour nettoyer son attirail de graphiste. Marie s'était approchée avec le prétexte de le remercier. Elle voulait surtout vérifier qu'elle pouvait encore causer tranquillement avec lui. Elle essaya un remerciement qui se voulait tendre. Elle quitta le perron, sans être rassurée par le sourire que lui avait tendu Hervé en guise de bouée de sauvetage avant de s'abstraire dans son nettoyage. Précédée par son ventre de plus en plus proéminent, Marie pénétra dans le salon. Ce n'était pas dans ses habitudes les entrées surprises. Elle aimait être attendue et désirée. Elle s'annonçait longtemps à l'avance. Sauf pour les surprises en forme de viennoiseries. Mais ce n'était ni l'heure ni le jour et en plus elle avait les mains vides. Son ventre était de plus en plus joli, il s'arrondissait gracieusement. Marie avançait d'un pas hésitant. Elle souffla un bonjour discret avant de s'avancer dans la pièce. Marie était mal à l'aise, ce que Léa perçut immédiatement. Elle lui désigna le Voltaire en face d'elle et se redressa rapidement. Léa avait sa salopette en jean avec ses grosses chaussures façon pompes de sécurité, couleur daim. Elle avait un tee-shirt à manches longues rose fuchsia avec des petits motifs multicolores. Elle avait noué ses cheveux. Visiblement elle était en tenue de maison. Marie, cherchait une position confortable dans ce fauteuil trop profond. Elle devisagea Léa, essayant de deviner dans quelle disposition d'esprit elle était. La difficulté avec son amie, c'est qu'elle pouvait être dans n'importe quel état, entre le vaseux, suite de soirée épique, encore dans les vapeurs d'alcool. Irascible quand le boulot l'insupportait. Inattentive quand elle était dans une de

ses lubies, ce qui donnait la sensation désagréable de parler dans le vide. Apparemment elle était dans de bonnes dispositions.

Elle laissa passer un petit temps pour rassembler ses esprits et au moment où elle s'apprêtait à ouvrir la bouche Hervé pointa le bout du nez. Il avait sa dégaine habituelle, genre artiste, mais soigné pour plaire dans les cocktails mondains qu'il parcourait au gré de ses publications. Le jean façon crasseux, élimé, la chemise côtelée couleur Bordeaux, mais de chez Cerruti ou Yves Saint Laurent. L'unité ne descendant pas en dessous de cent cinquante euros. Les petits mocassins Santoni, au prix très abordable de deux cent soixante dix euros. Façon crocodile, même pas la vraie bête chassée au fusil aux fins fonds des marais de la Louisiane. Les écolos ou bien la ligue de protection des crocodiles en détresse a dû passer par là. Il était installé plus ou moins à demeure. Il avait investi l'une des pièces, en sous-sol, à moitié enterré qui prenait la lumière par un soupirail traversé de gros barreaux en fer forgé. Il avait créé à cet endroit une sorte d'annexe de son atelier. La pièce était suffisamment vaste pour travailler sur de grands formats. Léa avait fait sa connaissance lors d'une prestation pour une galerie très impliquée dans le courant alternatif berlinois. Hervé exposait quelques œuvres qu'il avait rapportées du Tacheles, l'un des plus célèbres squats en plein Berlin. Il en était parti après une rupture au sein du mouvement artistique qui regroupait plusieurs autres artistes graphistes inspirés de Basquiat. Tous gravitaient autour du portoricain déjà installé à Soho. Hervé l'avait suivi dans ses gribouillages picturaux à l'intérieur de la cité. Il l'avait abandonné avant son suicide aux substances illicites, quand il s'était enfermé dans des alignements délirants de pictogrammes aux significations obscures. Tout seul dans son monde de symboles il avait sombré dans une douce folie. Agé de dix-sept ans, Hervé avait eu la chance de rencontrer le fer de lance du mouvement dans un quartier du borough en plein Manhattan dans les années quatre-vingts avant de s'installer avec une partie d'entre eux dans les squats berlinois. Léa avait aimé le côté décalé de Hervé doublé d'une teinte de baroudeur. Elle avait adopté le motard, sorte de Marlon Brando des temps modernes et le graphiste en tenue d'ouvrier constellée de taches multicolores. Cela faisait déjà quelques mois qu'Hervé côtoyait Léa, ce qui représentait un exploit que Marie soulignait régulièrement. Elle craignait tellement les soirées éthyliques dépravées dans lesquelles Léa perdait son âme et sa santé. Elle n'en était pas à vivre une vie recluse de none invétérée, mais au moins elle se stabilisait quelque peu. Hervé arriva dans le salon son petit sourire charmeur aux lèvres, la démarche chaloupée s'essuyant nonchalamment les mains sur la salopette qu'il portait quand il occupait le sous sol.

- « Vous n'avez besoin de rien, je vais me servir un petit rafraîchissement ?
- Marie, tu veux te laisser tenter par un cocktail aux jus de fruits ! Goûte, tu ne le regretteras pas !
- Tu crois je vais pouvoir absorber ton breuvage diabolique, Bob ne va pas tituber dans son aquarium ?
- Ne t'inquiète pas pour ton poisson rouge, c'est légèrement aromatisé à la liqueur de mangue, c'est vraiment léger léger. C'est Hervé le maître d'œuvre, il a le sens des proportions ! »

Marie fût à peine rassurée pour le futur de son enfant. Les boissons à la façon Léa, on ne risque pas d'attraper des crampes d'estomac dues à la présence des fruits. Par contre une méchante gueule de bois, c'est certain. Elle sirota le jus fruits en se servant de la paille alambiquée de Léa. Elle se délecta de ce breuvage légèrement sirupeux, à la texture épaisse due à la présence de pulpe mixée. Le goût léger d'alcool ajoutait juste ce qu'il fallait pour rehausser la douceur sans altérer la saveur des fruits. Elle fit un petit signe de la tête en guise de confirmation pour une autre version du même produit.

- « Je sais, des histoires de femmes ! » s'exclama Hervé en disparaissant vers la cuisine en direction du mixer, récupérant au passage le shaker abandonné sur la tablette du radiateur de l'entrée. Le regard insistant de Léa avait suffi pour lui faire comprendre qu'il était de trop dans cette conversation où il n'y avait de place que pour deux.

- « Qu'est-ce qui t'amène ? C'est ni Hervé, ni ses boissons aphrodisiaques je suppose. »

Marie ne savait plus trop comment amener la chose, l'arrivée d'Hervé l'avait prise au dépourvu et son retour probable dans un délai assez court l'énervait. Elle se dégagea difficilement de son siège sous le regard goguenard de Léa. Marie commença à arpenter la pièce de long en large. Elle déplaçait un bibelot de quelques centimètres, époussetait de la main l'étagère. Elle prit un livre et s'intéressait à la quatrième de couverture comme s'il s'agissait d'un document essentiel qu'elle cherchait depuis des années. Léa la suivait des yeux comme on s'intéresse à un lion qui tourne en cage à la recherche d'une proie qui n'est autre qu'une personne du publique.

- « Tu comptes faire le ménage dans toute la maison... Si tu veux que je te conseille un livre à lire tout de suite... Tu as sur l'étagère du haut Les Rougon-Macquart mais il manque le dernier volume... Je m'en suis servi pour allumer le feu dans la cheminée... Je plaisante il est sur ma table de nuit, bouge pas je vais te le chercher tout de suite... » dit elle en faisant mine de se lever.

- Ben voilà... C'est par rapport à l'autre nuit, tu sais quand...

- Te fait pas de mouron, un câlin entre filles ça veut pas dire que j'ai viré ma cutie. Tu sais moi la fofoune des autres c'est pas mon truc. Ça vaut pas une bonne biroute ! »

Léa aimait bien en rajouter pour découvrir le regard outré de son amie qui prenait forme sur son visage déconfit. Et là, elle était aux anges. Elle continuait à siroter le restant de la boisson qui se mélangeait à l'eau des glaçons qui fondaient lentement. Elle concentrait toute son attention à la perforation de la glace en soufflant de l'air chaud à l'aide de sa paille pour creuser un minuscule tunnel dans le bloc transparent. Ça avait le don d'exaspérer Marie qui cherchait à capter l'attention de son interlocutrice afin de se faire une idée des sentiments qui la traversaient. Marie attrapa délicatement le grand verre à facettes, l'extirpa des mains de Léa puis elle le posa hors de sa portée, comme elle ferait pour un petit.

- « Je sais bien, mais tu te rappelles quand j'étais allongée tout contre toi et bien...

- Et bien c'était mignon tout plein. T'as roupillé pendant tout le film et je voulais pas te réveiller. T'avais l'air tellement bien dans mes bras. C'est tout, moi ça m'a fait plaisir que tu dormes comme ça. C'est bien la première fois que je supporte qu'on s'endorme comme ça dans mes bras. On va pas en faire tout un plat. Te biles pas j'suis ok et tu peux y revenir quand tu veux, y aura toujours une place pour toi... Y a aucun de souci à avoir... Bon je pense que Hervé ne serait pas contre un plan à trois... moi non plus si ça peut lui donner des idées. »

Marie rougit jusqu'à la pointe des oreilles, elle émit un « oh » d'indignation avec une exagération appuyée à souhait pour contenter Léa. Puis elle décida de ne pas insister. Elle pensa que finalement elle avait rêvé et qu'il fallait laisser les choses en l'état et voir venir comme disait monsieur Henry. Après tout ce n'était peut être qu'un rêve érotique qui l'avait déstabilisé tant il était réel. Un psycho quelque chose y verrait certainement l'amour impossible d'avec une mère absente aux gestes maternels trop rares. Léa de son côté fût soulagée que les choses en reste là. Elle, elle n'avait pas rêvé et elle était extrêmement perturbée par ce qui s'était passé cette nuit là. Son intégrité vacillait. Les mecs qu'elle accumulait la laissaient insatisfaite. Plus elle couchait avec l'un ou l'autre, ou les deux à la fois, plus elle en avait besoin. C'était sa drogue à accoutumance. Un éternel recommencement qui n'avait de sens que dans le fait qu'il y ait un suivant au suivant. Mais cette relation entre filles au petit matin, elle ne pouvait pas l'oublier. Son embarras, en repensant, aux sensations de plaisir qu'elle avait ressentis la fit rosir, ce qui ne lui arrivait jamais. Marie ne manqua pas de le noter et pensa que c'était lié à la situation. Du moins c'est ce qu'elle voulait croire, fermement. Car Léa lui manquait déjà. Elle pensa que finalement, elle allait saisir au bond la proposition de Louis. S'installer complètement chez sa copine pendant qu'il finissait le chantier à l'autre bout de la région parisienne. Il n'en pouvait plus de perdre un temps infini sur la Francilienne ce qui le retardait d'autant sur l'avancement des travaux. Il ne préparait pas suffisamment la répartition des tâches, ni l'attribution des véhicules ce qui empêchait une optimisation maximum du matériel. La semaine passée le transport des matières de base nécessitait

les deux camions, alors qu'ils étaient utilisés pour déplacer les ouvriers. Moralité, une journée complète de perdue. Par contre, tout le matériel de construction était sur place disponible, mais pour rien. Il pensait pouvoir se fier à Lambert pour gérer un peu le chantier en autonome, mais il avait fait une erreur. C'était un très bon ouvrier, mais il était perdu dès qu'il s'absentait. Il jouait sa place de chef de chantier, une marque de confiance du contre maître, et une possible promotion au niveau salaire qui les mettrait à l'abri du besoin. Lui et Marie. Elle lui avait dit qu'il ne fallait pas qu'il s'en fasse, une semaine ou deux c'est vite passé et elle savait très bien se débrouiller seule. Mais Louis avait posé une condition « sine qua non » en insistant sur les syllabes. Elle devait dormir chez Léa, c'était le minimum pour qu'il accepte de s'engager sur ce chantier. Marie avait été très impressionnée par le ton sérieux qu'elle ne lui connaissait pas, ainsi que par les mots choisis qu'il avait utilisés. Elle eut le sentiment de découvrir l'homme de chantier, le chef. Celui qui avait une idée très précise de l'organisation des choses. En réalité il était angoissé depuis qu'il savait Marie enceinte, ce qu'il savait aussi c'est qu'un chantier ça prend du retard, immanquablement. Question gestion des hommes et des machines, Marie savait qu'il était des plus forts. Mais question machine à bébé il était particulièrement incompetent. Elle n'avait pas voulu céder, tout juste lâché un « je vais y réfléchir » puis de guerre lasse, elle avait cédé, mais uniquement pour la nuit. Mais voilà que l'installation de Marie chez sa copine prenait un relief particulier.

- « Tu te souviens quand Louis t'as dit qu'il m'avait demandé si tu pouvais t'installer ici à cause de son boulot ?
- Oui...
- Il avait ajouté que tu voulais pas en entendre parler...
- Oui...
- Je suppose que tu veux pas entendre parler de t'installer à temps complet... ça t'éviterait des déplacements inutiles... bon mais si tu veux pas j'en ferai pas fromage...
- Tu poses les questions avec les réponses incluses ou pas ? Parce que dans le cas contraire ma réponse c'est pourquoi pas...
- C'est un drôle de gus ton Louis... Il est complètement tapé depuis qu'il sait qu'il va être papa... Il est gentil, mais un peu concon. Il te confond avec les invalides de guerre !
- En tous les cas il ne veut pas que je dorme seule... dans l'autre maison je veux dire... Il préfère se faire virer pour incompetence, plutôt que de me laisser seule à la maison, avec le bébé.
- Viens avec moi, je vais te montrer quelque chose. »

Elles croisèrent Hervé avec ses deux verres sur un plateau, un torchon sur le bras. « Tu pourrais faire des extras au café, on manque de garçons ! » Léa, elle, l'ignora totalement, Marie le suivit du regard pour lui dire de poser les verres dans le salon, qu'elles en avaient pour deux minutes. « Il n'est pas neuneu, il va pas les verser dans les chiottes ! » Puis Léa attrapa Marie par la main et l'emmena à l'étage du dessus. L'escalier en chêne était spacieux. Un tapis aux motifs alambiqués habillait les marches à l'aide de barres dorées pour l'arrimer. Les « stair rods » se plaisait à dire Léa. Il débouchait sur un immense palier sur lequel était installé un ensemble de fauteuils en cuir et un guéridon recouvert d'un damier réalisé en marqueterie. Sur la droite se trouvait une porte qui donnait accès à une chambre spacieuse. « Ça te fera une deuxième pièce pour mettre des affaires... ». Hervé arriva discrètement sur leurs talons. « Je retourne à mes pinceaux... Sympa non ? » Dit-il à Marie. Elle se tourna vers lui et confirma d'un large sourire. Puis les deux filles firent le tour de la pièce, ouvrant et fermant tout ce qui pouvait l'être. S'extasiant sur le moindre bibelot. Hervé n'existait plus. Il rejoignit le perron, rassembla ses outils puis revêtit son grand manteau de cuir. Il enfila son casque de moto année 50 y ajouta les lunettes à la tintin puis il fila vers le parc récupérer sa Harley qui trônait à l'abri d'un grand pin. Ça tombait bien, il avait des sérigraphies à livrer pour une galerie parisienne qui voulait une affiche sous cette forme pour faire sa devanture. Il glissa les lourdes plaques métalliques enveloppées de torchons dans ses sacoches et

disparut dans un vrombissement caractéristique signé Harley Davidson.

Quand elles regagnèrent le salon, il était déjà tard. Le soleil masqué par les arbres, pénétrait par la double fenêtre à battant et se reflétait sur les carreaux en marbre. Réalisant que les heures avaient défilé, elles filèrent dans la cuisine, oubliant les deux boissons qui avaient fini de chauffer sous les rayons dardant dans la pièce. Marie et Léa décidèrent de grignoter sur un coin de table. Il restait un quignon de pain, qu'elles accompagnèrent d'une boîte de rillettes Bordeaux Chesnel le tout arrosé d'une bouteille de Chassagne-montrachet, ouverte pour l'occasion. Marie retourna vers le frigo pour y déguster du fromage. Elle sortit un beau morceau de Beaufort, quelques fruits entassés dans le bac à légumes, pendant que Léa sortait les assiettes, deux verres, un couteau et deux petites cuillères. « Sors deux yaourts pendant que tu y es ». Elles finirent leur repas silencieusement échangeant quelques banalités. S'inquiétant de Louis à savoir ce qu'il avait prévu. La réponse était simple et habituelle, rien. Il pouvait ne plus donner signe de vie pendant quelques jours, ou bien partir sur un coup de tête arrivant exténué sur les coup de deux ou trois heures du matin. Mais le plus souvent, il restait sur place. Il arrivait même de dormir dans l'un des algecos dédiés aux cadres, trop épuisé pour faire la route et venir s'occuper de la future maman. Ça lui coûtait, en général il passait une très mauvaise nuit, craignant de n'être pas auprès de Marie quand elle aurait besoin de lui. Les déboires familiaux, chez lui aussi, avaient laissé des traces indélébiles. Un père pas vraiment alcoolique, mais plus souvent accroché au comptoir qu'à sa femme. Plus il fuyait cette image de lui-même plus elle lui revenait en boomerang à la figure. Il se rassurait en pensant que de toute façon, Marie irait finir la soirée et probablement la nuit chez Léa.

Elles avaient fini leur repas improvisé, prolongé quelque peu par des paroles fatiguées qui avaient du mal à s'envoler. Marie n'avait pu se résigner à quitter la cuisine sans débarrasser et faire la vaisselle. Léa s'était fâchée, avait tenté de la prendre de court dans un sprint infernal jusqu'à l'évier, mais au final elle était arrivée seconde. « Tu n'es pas mieux que Louis, tu me considères comme une potiche impotente. » A quoi Léa avait répondu qu'elle aille faire la potiche sur le canapé, ça manquait de plantes grasses dans la maison. Marie avait poussé un petit cri d'indignation, puis elle l'avait chassée à coup de torchon. Lorsque la cuisine avait été mise en ordre, elles étaient montées à l'étage rejoindre la chambre de Marie. Était-ce l'aspect apaisant du lieu, la délicatesse de la décoration ou encore l'odeur issue d'un curieux mélange de neuf et déjà de la présence de Marie, qui faisait, là un refuge dans lequel Léa se sentait bien. Elle partit chercher une chemise de nuit pendant que Marie se déshabillait et faisait une petite toilette rapide dans la salle d'eau attenante à la chambre.

- « Tiens, je te la donne, c'est un cornichon qui me l'a offerte pour assouvir ses fantasmes.
- Elle est magnifique, t'es certaine que...
- Je dors à poil et j'ai horreur de ces trucs qui s'enroulent autour des jambes. J'aime être à l'aise quand je fornique ! »

Marie laissa dégringoler la grande serviette de bain le long de son corps encore humide. Puis elle enfila la chemise de nuit. Elle se glissa dans les draps. Elle était épuisée et savait qu'il ne lui faudrait pas longtemps avant de sombrer dans les délices du sommeil. Elle dormait particulièrement bien et il lui était très difficile d'émerger le matin. Partir travailler était un véritable calvaire, pas tant à cause de la fatigue, que d'avoir à quitter les limbes euphoriques qui baignaient ses nuits. Il lui restait quelques semaines avant de pouvoir bénéficier de son congé de maternité. Ça ne l'empêchait pas de regretter déjà la vie agitée avec les clients de son café. Elle regretterait presque le gérant et sa conne de bonne femme, même Dédé avec ses blagues à deux balles. Elle avait été émue par son attention lorsqu'elle avait eu un léger malaise. Il n'avait pas voulu qu'elle reprenne le service, il avait engueulé le patron et prit le travail à sa charge. Il n'avait jamais voulu entendre parler de dédommagement financier. Il s'était fâché comme jamais elle ne l'avait vu. Elle l'aurait traité de tarlouze, lui l'ennemi de la junte pédérastique, ça n'aurait pas eu plus d'effet. Léa s'approcha de Marie en minaudant.

- « Pas de film ce soir, fini les câlins entre filles...
- Tu n'es vraiment pas drôle !
- Je te fais une bise quand même, mais tu mérites pas...
- Je suis exténuée, la journée au café a été harassante, plus ça va, plus on a de monde... D'une certaine façon tant mieux, mais le patron pourrait embaucher un serveur de plus !
- Ou une serveuse, une belle pin-up pour t'aider à prendre la pause
- Vraiment tu fais chier à la fin ! Je suis sérieuse...
- Tu devrais demander une augmentation, ton patron, il vous exploite ! D'ailleurs maintenant qu'on en parle, il t'avait pas parlé d'une rallonge ? »

Marie réalisa qu'elle avait complètement oublié cette histoire. Un jour qu'elle en avait eu assez des réprimandes continuelles du bougonneur des Lilas, très sérieusement, elle avait voulu donner sa démission. Elle savait qu'un nouveau bistrot recherchait du personnel. Elle n'avait pas vraiment l'intention de quitter les lieux, mais elle s'était servie de ce prétexte pour inquiéter le patron chatouilleux du côté du porte-monnaie.

- « C'est pas le moment de le relancer, déjà qu'il est en colère après les femmes enceintes !
- Tu sais, le problème, c'est que c'est jamais le bon moment. Je suis pas très bonne conseillère en luttes syndicales mais pense-y. »

Léa s'était installée dans le rocking-chair en osier. Le coussin blanc beige était élimé, et les accoudoirs commençaient à se désolidariser de fauteuil. Léa aimait le balancement tout en discutant avec sa copine. Elle découvrait un plaisir qu'elle ne se connaissait pas. Etre simplement là, avec quelqu'un. Partager un moment d'intimité en toute quiétude sans attendre rien d'autre qu'une présence qui avait quelque chose de rassurant.

- « Ça te dérange pas si je bouquine avec toi
- Non, non
- La lumière ne va pas t'empêcher de dormir ?
- Tu plaisantes, je suis tellement nase.
- Bouge pas, je reviens de suite.
- T'inquiètes pas j'ai pas dans l'idée de fiche le camp en chemise de nuit ! »

Léa s'éclipsa pour récupérer le livre du moment, un gros pavé. Une histoire de suicidé qui passe devant la fenêtre de sa propre famille, un truc bien rigolo. Elle en est au passage où le père tourne alcoolique pendant que sa femme s'enferme des heures durant dans la chambre de son fils décédé. Le plus sympa c'est que le petit frère tourne fada et fait les pires conneries à l'école. Bref un truc palpitant. Elle entra prête à informer Marie qu'elle avait enfin trouvé son bouquin. Elle l'avait oublié sur le perron. Mais les mots s'estompèrent dans sa bouche et elle ne finit pas sa phrase. Marie s'était endormie. Profondément. Léa resta quelques secondes sur le pas de porte, puis elle se décida à rejoindre le rocking-chair. Elle s'installa sans bruit. Ouvrit son livre, commença à lire les premières lignes. « Perdu dans les rues, Marc marchait sans réfléchir. La nuit tombait, il s'engouffra dans une ruelle délabrée. Là finissait de sombrer un petit groupe de jeunes déglingués. Il s'assit en face d'eux. Il les observa jusqu'à ce que l'un deux lui tende une Budweiser... » Elle déposa le bouquin sur ses cuisses et elle observa Marie qui respirait doucement. Elle était calme et apaisée. Léa avait oublié la soirée au Gibus. Elle découvrait un sentiment de sérénité qui lui avait été totalement étranger jusqu'à présent. Elle n'osait pas se balancer craignant les crissements de l'osier. Comme si elle avait peur de rompre le charme. Elle reprit son livre et se plongea dans la descente aux enfers du pauvre petit Marc. Dix ans et déjà alcoolique, pas très loin de la prostitution. L'auteur du livre évitera-t-il les pires horreurs pour un happy end façon outre-atlantique, ou bien, pervers à

souhait, le plongera-t-il dans une perdition où les pires dépravations s'enchaînent à un rythme infernal. Léa était heureuse, simplement d'être là, oubliant les nuits tumultueuses et les copines d'un jour à qui elle avait promis un sauf conduit pour la soirée médecine, très fermée qui avait une réputation qui nourrissait l'imaginaire débordant des demoiselles en recherche d'émotions fortes.

Chapitre 10

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Vendredi 11 /02/11*

Y a pas forcément une raison à tout ... surtout à la déchirure !

La lucarne n'est plus qu'un glissement immobile. Au loin les embruns s'éloignent, le vent tombe et les nuages se dissipent. Ce trop plein de calme est-il plus désespérant, plus angoissant que l'agitation moléculaire de la toile ? Rien n'est moins sûr. Il y a dans l'agitation une sorte de profonde angoisse qui irradie dans la surdité du silence. Dans les tréfonds de l'océan quelque affreuse créature se prépare Elle se meut très lentement, afin de ne pas remuer la vase accumulée depuis des temps immémoriaux aux confins de l'humanité. Elle nous guette, elle sait comme je sais avoir rendez-vous avec elle. Cette bête de l'immondice me connaît, je le pressens. Nous sommes faits de la même matière, une sorte de mélasse ombreuse aux relents obscurs.

J'aimerais beaucoup la fuir, la rejeter, encore mieux, l'oublier. Hélas, mille fois hélas je m'en vais retrouver Cassie. Elle n'a même plus à souffrir. Les larmes ont desséché son âme depuis trop longtemps. Le voile de sa peau ressemble déjà à ces cadavres en mouvement pour un dernier déplacement, justification dernière et mécanique du fait qu'ils sont encore vivants. Mais déjà leur âme a changé de monde, elle a accepté son anéantissement depuis si longtemps convoqué sur la place d'appel. Etre présent constitue en lui-même leur renoncement à la vie. Les anges, même déchus ont déserté ce lieu où les Dieux ont fermé les yeux. Ils préfèrent ne plus voir ce qu'ils regrettent d'avoir engendré. Ils ont détourné le regard vers d'autres univers pour de nouveaux jeux, plus divertissants.

Ils se sont lassés de nous.

NOUVEL IMPACT

L'enchaînement des causes et des conséquences. Ne s'agit-il pas d'un leurre ? Y a-t-il seulement une cause de quoi que ce soit. Cassie, Michèle et Mathias, trio pour une sonate d'automne.

Cassie s'était installée dans le salon de lecture. Ses jambes allongées reposaient sur la table basse, bien calées sur les revues empilées. L'éducatrice qui passait par là, posa un regard insistant sur l'attitude nonchalante de la jeune fille. Elle préféra ne pas entamer la polémique sur ce sujet. Elle ne voulait pas susciter une nouvelle altercation avec l'anorexique récalcitrante. Elle se contenta de prendre *Cosmopolitan* un des magazines destinés aux filles qui pouvaient se trouver dans cette pièce. Les doigts de pied en éventail dans une attitude de provocation manifeste, Cassie souleva légèrement la jambe afin de permettre à l'éducatrice de se saisir du journal. Puis elle reposa son pied sur le tas de journaux, continuant de se curer les ongles avec une paire de ciseaux.

- « Il serait souhaitable que les revues puissent être accessibles ? »

- Vous cherchez des infos sur... » elle inclina un peu la tête sur le côté pour découvrir la couverture du *Cosmopolitan* dont s'était saisi l'éducatrice. « ... les secrets de l'amitié ou bien vous hésitez entre flirter, coucher, imaginer ? »

L'entrée en matière mettait la barre assez haute. L'éducatrice qui allait bénéficier de son temps de pose opta pour un repli stratégique en terrain neutre. Elle se dirigea vers l'autre porte qui donnait sur les bureaux administratifs et permettait l'accès à la salle des « éducs ». Michèle déboula par la même porte obligeant l'éducatrice à faire un pas sur le côté pour éviter la collision.

- « Il me semble que vous n'avez rien à faire ici ... » tenta l'éducatrice, pensant accrocher l'attention de la jeune délurée qui passait à sa hauteur.

« Restez pas plantée au milieu de la porte, ça gêne pour passer quoi ! » s'exclama Michèle sans prendre la peine de se retourner. Ce n'était pas son jour, après l'anorexique ironique, la psychopathe irascible. Michèle n'avait rien à faire dans les bureaux et comme à son habitude elle avait dû passer par l'office pour éviter de faire le tour. L'éducatrice connaissait très bien le personnage, elle respira un grand coup, décréta qu'elle n'aurait par le dernier mot, puis elle reprit sa longue marche vers la bouilloire et les sachets de thé à l'orange. Elle pensait préserver le quelque peu d'autorité que lui restait par un « Je te verrai plus tard. ». La secrétaire qui sortait de son bureau pensa que cela lui était adressé et dans son élan vers la direction elle répondit qu'il n'y avait de pas problème, mais d'ici une heure. L'éducatrice perdit toute contenance, elle avait eu sa dose pour la journée qui pour le moment n'était qu'une matinée. Elle venait de gérer le groupe terre avec les autistes. Elle avait supporté l'un d'entre eux dont le seul mode de communication était des hurlements stridents. C'était épuisant car il fallait batailler contre le bouffeur de terre. Même si la matière utilisée était prévue pour ça, il y avait des limites à l'ingestion d'équivalent fécal. Pour couronner le tout, elle avait eu la chance de s'occuper du nettoyage des chambres, enfin celles où il était possible d'obtenir la participation des bénéficiaires. C'était dans le contrat d'admission signé par le patient. Elle en venait à penser que finalement ce serait plus simple d'obtenir un peu de participation des autres malades atteints de troubles déficitaires sévères. Au moins Alexandre il pliait ses chaussettes, toujours la même paire crasseuse mais au moins il le faisait de bon cœur. Le problème c'était d'interrompre son activité qui pouvait prendre la matinée. Avec les signataires volontaires, c'était une guerre permanente pour arriver à faire que les culottes et autres lingerie fines à l'aspect plus ou moins suspect ne s'entassent pas sous les lits. Que les emballages de biscuits et autres céréales ne s'éparpillent pas sur le sol. Récupérer les draps saturés d'urine. Heureusement elle n'était pas de douche avec les plus jeunes. Les obliger à se laver, avec du savon, était un exploit. Il fallait inventer, imaginer des jeux des histoires en tout genre, sur le vif pour détourner leur attention et arriver à passer leur hantise du nettoyage. Comme si leur pellicule de crasse était un écran qui les protégeait de la société qui les entourait. L'éducatrice poussa un profond soupir qui n'échappa pas à Michèle.

- « Dites le tout de suite si on vous emmerde
- Fiche lui la paix et viens plutôt t'asseoir, j'ai un truc à te dire. » Coupa Cassie.

L'éducatrice en profita pour s'éclipser. Elle aurait pu éprouver de la gratitude envers Cassie qui venait de la sortir d'un mauvais pas. Michèle s'était sentie piquée au vif et elle n'aurait pas lâché l'affaire comme ça. Au mieux ça finissait avec l'aide de ses collègues au pire il fallait en venir à la cellule de contention mécanique. Elle pouvait ressentir une telle rage envers les autres, que Michèle devenait une menace contre elle-même. En voulant frapper l'infirmier qui s'emparait d'elle, l'année dernière, elle s'était cassée l'avant bras contre le pilier. Ça avait décuplé sa haine, elle continuait à se débattre de plus belle et cogner tout ce qui était à portée de sa main. Il avait fallu la placer en chambre d'isolement, maintenue par des sangles, juste pour pouvoir la soigner. Cassie ne pouvait pas toujours être là. L'éducatrice, inconsciente de ce à quoi elle avait échappé, portée par les saveurs de café qui arrivaient à ses narines et le souvenir du CD installé dans son lecteur MP3, filait retrouver son havre de paix. « La salle des éducés » où elle pourrait oublier tous ces petits désagréments.

Michèle attrapa une chaise près de la fenêtre. Elle s'affala lourdement dans le fauteuil près de Cassie et posa ses pieds sur la chaise. Elle sortit un paquet de chips « spicy » qu'elle déposa sur la table.

- « Fais pas la gueule... Y en a qui aime bien la bouftance ! Et moi la bouffe ça me détend... T'as vu cette conne, comment elle s'est foutue de ma tronche ! »

Cassie ne répondit rien, elle savait d'instinct qu'il ne fallait pas alimenter la machine à sous. La ritournelle pourrait durer sinon. Elle attendit que Michèle se soit empiffrée de chips. Elle la laissa proférer quelques jurons incompréhensibles. Elle se leva en direction de la « machine à canettes ». Elle avait découvert cette appellation avec Michèle. Elle glissa les pièces nécessaires pour obtenir une canette de Pepsi. Elle la tendit en direction de Michèle qui se remémora soudain que Cassie avait à lui dire quelque chose et elle savait d'instinct que ça allait être excitant.

- « Bon c'est quoi que tu veux me dire ?
- Ça te dit une petite virée !
- T'as dans l'idée de m'vaner, parce que j'suis pas d'humeur... Si c'est pour me proposer le tour du parc... ou la grande balade dans les sous-sols... mieux, le tour des salles d'activités... on pourrait donner un coup de main à Isabelle, y coller des morceaux de carrelages dans la gueule !
- De faïence...
- Quoi ?
- De faïence... c'est pas du carrelage, c'est de la faïence ! Faudrait que tu commences à parler le français des livres un jour.
- Tu m'as fait venir pour me faire une leçon de grammaire ! »

Cassie savait que ça n'allait pas très fort dans la caboche de Michèle. Elle recommençait à ruminer ses idées sombres. C'est comme cela que Cassie les appelait. Elle se racontait des trucs sur les éducatrices, les médecins puis, quand elle y croyait elle parlait d'aller leur régler leurs petites affaires en construisant des traquenards biscornus la plupart du temps impossibles à mettre en place. Il fallait des éléments essentiels à leur bon déroulement et elle élaborait des plans pour en trouver qui étaient encore plus tarabiscotés que les premiers. Et ça n'en finissait pas. Elle arrivait à saouler tout le monde. Il n'y avait que Cassie qui pouvait la supporter et le plus paradoxal c'était qu'elle lui épargnait ses histoires à la sophistication déroutante pour le commun des mortels.

- « Non je te propose une virée... une vraie de vraie ! »

Cassie considérait qu'il n'y avait qu'une seule possibilité pour aider Michèle à remettre les pieds sur terre. Lui faire prendre l'air. Comme quand elle était toute petite et que ses grands-parents

passaient la prendre pour la sortir de la baraque insalubre dans laquelle Michèle vivait avec sa mère et un beau-père du moment. Quand elle avait de la chance c'était un monsieur célibataire, sinon elle devait cohabiter avec sa progéniture dans une seule pièce où elle avait appris à préserver quelques recoins. Cohabiter était le maître mot dans ce logement où la cuisine était commune à tous les locataires du palier. Les chiottes au bout du couloir complétaient ce tableau. Aux heures de repas on avait la chance de savoir ce qui était au menu de tout l'étage et plus dans les grands jours comme la fête au mouton. Alors la forêt de Carnelle et ses pierres du néolithique, même en hiver, ou par temps de pluie, c'était les vacances. Avec grand ma et grand pa, ils prenaient la route de la Pierre Turquoise où ils se rendaient pour pique-niquer. Son grand-père était un passionné de préhistoire et lui racontait la vie des hommes au temps de la découverte des premiers alliages. Quand ils étaient installés sous la lourde dalle, Michèle se voyait avec les hommes du néolithique. Les brasiers, les brûlots et tous les préparatifs pour obtenir un feu suffisamment puissant pour une bonne température. Elle avait appris qu'en Afrique la civilisation Nok fabriquait des bas fourneaux en bordure de fosses pour obtenir une ventilation adéquate. Le fait qu'ils étaient les seuls à atteindre la température de fusion pour avoir les premiers aciers complétait ce savoir encyclopédique que Michèle emmagasinait juste car il ne servait à rien. Après l'évocation à l'abri du mégalithe, ils faisaient une promenade parmi les chênes les plus anciens, les seigneurs de la forêt. Ils cherchaient les plus vieux, les plus hauts. Elle apprenait à reconnaître les champignons, simplement pour le plaisir de les nommer, nouvelle connaissance gratuite reconnue qu'à cet endroit, au milieu de la nature, seule à même d'entendre qu'elle était autre chose qu'une idiote. Mais le son était bien trop discordant pour être perçu par l'école. Une seule fois elle avait tenté sa chance. Une de ses copines avait apporté à la maîtresse de quoi illustrer la leçon sur l'automne. Madame Debiaisie avait étalé cette forêt en miniature sur la grande table du fond. Elle avait pris du bout des doigts un champignon tout blanc au chapeau plat, légèrement ondulé. « Hidne Pied de Mouton » avait soufflé doucement Michèle ce que la maîtresse avait pris pour une nouvelle moquerie. Avec dédain, elle l'avait envoyée s'asseoir pour finir de recopier la leçon du tableau. Celle sur les adjectifs qualificatifs dont elle ne comprenait pas l'intérêt. Ce sera sa dernière tentative pour renouer avec l'école du savoir.

Lorsqu'ils avaient rejoint la croix Saint-Antoine, sa grand-mère installait une immense couverture à carreaux pour le goûter, de grandes tranches de pain beurrées garnies de chocolat. Plus rarement beurre sucré et raisin frais. Elle n'aimait pas le craquement des pépins sous les dents, mais se régalaient de la saveur du mélange avec le pain. Il y avait aussi les goûters confiture. Il fallait découvrir qu'elle était la composition. C'était le jeu des devinettes. « Est-ce des fruits ?... des agrumes ?... des légumes ?... Allez grand-mère dis moi ! » Mais il fallait chercher. Elle avait appris à déguster des confitures aux saveurs les plus surprenantes, courgettes, potiron. Toutes plus bonnes les unes que les autres. Une fois la couverture remballée, la glacière remise dans le coffre de la R16, c'était le jeu du loup. « Loup y es-tu ?... Je mets mes chaussettes, je mets ma chemise, je mets mon pantalon. » Quand venait le tour des bottes de sept lieues, elle jubilait, la course éperdue allait commencer. Grand-père surgissait d'un seul coup, sautant sur ses deux pieds en poussant de grands hou hou. Le loup garou avait des allures de fantôme mais ça ne faisait rien. Toute petite face à ce géant elle tentait de rejoindre la maison, pour se mettre à l'abri du fauve essoufflé par l'âge mais heureux de pouvoir encore affoler une gamine. C'est le moment où sa mamie grondait son mari « Arrête un peu, tu lui fais peur, regarde dans quel état elle est... t'es tout en nage ! ». De frayeur elle avait même bien souvent mouillé sa culotte, mais elle était heureuse. C'était aussi le moment du départ, retour bien plus inquiétant que ce loup d'opérette qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. Depuis ce temps, aller mieux pour elle, ne pouvait se décliner autrement que par l'idée de faire une virée. N'importe où et dans n'importe quelle condition, mais une virée, juste pour aller mieux, oublier un peu ce taudis malsain qui lui revenait dans les pires de ses cauchemars.

- « Chiche ! » s'écria Michèle.
- « Chut ! tu veux que ça foire avant d'avoir commencé... »
- Comment on va faire, faut des tunes pour se barrer !

- J'ai une trentaine d'euros sur moi et mon oncle y peut nous dépanner. Il me filera de l'argent sans discuter si je lui demande... Tu sais celui dont je t'ai déjà parlé ! »

Michèle doutait de ce personnage providentiel. Il avait l'air trop beau pour être honnête. La famille pour elle c'était tout sauf rassurant. Mais pour Cassie, elle fermait les yeux et faisait comme si. Les oncles elle connaissait trop bien pour ne pas voir ce qu'il en retournait. Et puis elle avait une autre idée en tête qu'elle ruminait depuis des semaines dont elle ne souffla mots. Pénétrer par effraction chez la gestionnaire et lui faucher les quatre milles euros de fond de roulement. Elle avait appris ça par hasard, en entendant les éducateurs gueuler après la direction qui refusait de leur octroyer l'argent nécessaire pour une sortie exceptionnelle qui n'avait pu être, de ce fait, budgétée sur les financements de l'année. Elles avaient évoqué les quatre milles euros. Depuis Michèle n'avait plus qu'une idée en tête, pénétrer chez la gestionnaire et la voler. Entrer dans son intimité et fouiller en elle pour dégouter le trésor caché. Elle en rêvait la nuit, la gestionnaire avec ses tailleurs au-dessous du genou. Sa coupe bon chic bon genre. Ses boucles d'oreilles qui bringuebalaien. Son collier en grosses perles de bois, dégradé de marron, ocre et jaune. C'était un peu comme la violer. Lui faire mal. Elle était l'image même de la méchante sur laquelle elle pouvait enfin coller un visage.

- « Je veux aussi que Mathias soit de la fête.

- Tu déconnes à fond, trimballer le dingo avec nous ! Si tu veux te faire un mec y a plus cool... Me regarde pas comme ça, je plaisante. Enfin si ça te branche la balade à trois, pourquoi pas avec un taré après tout ça mettra du piquant. T'as prévu ça pour quand ?

- Ben maintenant par exemple.

- Très drôle... Bon ok. Rendez-vous dans deux heures à ta piaule. J'ai deux ou trois trucs à faire avant.

- Deux heures ça fait onze heures, c'est le moment des inscriptions avant le repas, le temps qu'ils se rendent compte qu'on n'est ni avec les uns ni avec les autres ça nous laisse trois quarts d'heure.

- Avec un peu de chance ils ne s'en rendront compte qu'au moment du repas ça nous fait presque deux heures de battement. Bon je file. »

Michèle mit son plan à exécution. Elle avait cogité à toute vitesse. Deux heures ce n'était pas par hasard. Elle se dirigea vers les casiers. Elle ôta le cadenas qui ne servait qu'à maintenir la porte fermée. Elle passa la main sous l'étagère au fond du casier. Elle donna un coup sec pour la dégager des encoches métalliques. Elle sentit avec le bout des doigts l'emplacement du scotch qui maintenait la clef qu'elle avait fauchée. Elle laissa son sac à bordel comme elle l'appelait pour ne pas se faire repérer comme préparant une fugue. Cassie pouvait fiche le camp comme elle le voulait, pour Michèle ce n'était pas la même chose. Elle était sous tutelle judiciaire. Elle se dirigea vers les bureaux en passant par les coursives extérieures. Elle devait d'abord traverser les cuisines. Elle avait ses accointances avec le cuistot. Elle se laissait tripoter un peu contre des avantages en nature. Tout le monde était affairé pour la préparation des repas. Elle n'eut juste qu'à faire un signe de la main puis prétexter le besoin de prendre un petit pain avec une plaquette de beurre. Elle s'installa sur le coin de la table métallique déplia l'emballage doré, puis étala le beurre sur le pain qu'elle avait ouvert en deux. Elle s'empara du pot de confiture à la fraise posé contre le mur. Elle ouvrit le tiroir métallique et en sortit une petite cuiller qu'elle leva en évidence pour rassurer le cuistot qui craignait de la voir avec des outils dangereux comme un couteau à beurre au bout arrondi. Le règlement c'est le règlement, déjà qu'elle n'avait rien à foutre dans les cuisines, à part satisfaire les penchants de l'aide cuistot pour les jeunes filles. Elle savait qu'à cette heure, elle pouvait venir tranquille, il était occupé à temps plein, par le chef. Elle prit tout son temps pour étaler sa confiture histoire de se faire oublier, puis elle s'éclipsa discrètement du côté de la porte jouxtant le tranchoir à pain avec sa ribambelle de panetières en osier prêtes à partir en salle. Par cet accès direct aux différents bureaux, elle pouvait se rendre à celui de l'économiste, tout près des cuisines pour des raisons pratiques. Elle ne risquait pas de rencontrer qui que ce soit, c'était l'heure de la réunion du

début de semaine et tous y participait sans exception. On ne rigolait pas avec la synthèse institutionnelle, même si on n'y disait rien, on était tenu d'être présent. La grande messe avait son rituel, les chaises étaient sorties de leur bureau pour être disposées en cercle. Un long silence présidait la mise en scène qui se terminait régulièrement par un esclandre. En fin de séance des grandes envolées lyriques se concluaient inmanquablement par un grand claquement de porte ponctuant la dissension entre la direction administrative et la direction médicale.

Michèle fit jouer la serrure, puis elle referma délicatement la porte. Elle s'installa devant le bureau dont elle ouvrit le grand tiroir central au fond duquel était collé un petit papier jaune sur lequel était écrit le code du coffre avec le nom du directeur et un « tél. » pour tromper l'adversaire. Il fallait que tous ceux autorisés à la gestion du fond de roulement puissent y avoir accès à tout moment de la journée. C'était la solution la plus simple. Sinon la gestionnaire se trouvait appelée à toute heure du jour et de la nuit. Au bout de quelques temps elle avait craqué. Michèle avait appris cette précieuse information en entendant la gestionnaire dire en chuchotant « C'est au fond du tiroir. » au nouveau coordinateur des équipes médicales. Elle jubilait en soulevant la caisse métallique et les différentes pochettes cartonnées, rouges ou bleues selon leur contenu. Le tout avec de belles étiquettes imprimées. Elle mémorisa le code puis elle se dirigea vers le coffre encastré dans ce qui fut une cheminée. Il était de taille moyenne et on se demandait bien l'intérêt d'une telle épaisseur, ce qui rendait l'intérieur minuscule. Elle fit jouer les molettes jusqu'à obtention de l'alignement de chiffres. Le désengagement de la targette émit un petit bruit caractéristique. Elle était excitée au plus haut point. Elle actionna la poignée puis elle fit pivoter la porte à l'allure massive. Elle jouissait, l'afflux d'adrénaline la rendait hystérique. Elle était submergée par les émotions. Elle se représentait le visage déconfit de la gestionnaire découvrant la chose. Michèle s'empara de la liasse de billets en préleva deux qu'elle reposa dans le coffre avant de le refermer. Elle voulait ajouter au désarroi de la comptable, la surprise. Elle aimait à imaginer toutes les vérifications rapides que celle-ci devra faire pour essayer de comprendre la présence de deux billets. Elle devra d'abord faire le tour des éduc's, voir avec le directeur avant de conclure qu'ils s'étaient fait rouler. Le plus exaltant c'était que sans aucun doute possible, ils feront le rapprochement avec la disparition du trio et qu'ils sauront que c'est elle. Elle ne put s'empêcher de déboutonner le haut de son jean afin de pouvoir glisser sa main dans sa culotte et ressentir la douceur du tissu tout en se masturbant. Un bruit dans le couloir interrompit son activité érotique, de toute façon elle avait obtenu de qu'elle désirait, le plaisir. Elle se rhabilla puis elle entrouvrit délicatement la porte, c'était Jeannine l'une des femmes de service affectée à la restauration qui sortait des toilettes pour rejoindre les cuisines. Elle réajustait sa tunique afin d'être présentable pour le service. Elle attendit que la jeune femme ait poussé la double porte à battant pour se glisser dans son sillage. Assez proche pour laisser subsister le doute sur le fait qu'elles étaient ensemble, mais suffisamment à distance pour que cette dernière n'ait pas à poser la question. Elle arriva sans problème devant le bureau d'accueil avec un grand sourire en direction de l'infirmière de garde. Celle-ci était affairée avec la paperasserie d'usage, elle lui rendit son sourire puis se replongea dans l'univers de la bureaucratie. Michèle bifurqua vers l'aile des anorexiques boulimiques et autres maladies de l'ingurgitation. C'était les horaires donnant droit à un accès libre aux chambrées. Elle prit le temps de faire un crochet par les casiers où elle récupéra son sac, pris quelques babioles qu'elle fourra dans un sac plastique. Elle y ajouta les billets, et quelques bricoles qui étaient déposées sur l'étagère supérieure. Elle remplaça la clef avec le bout de scotch. Glissa le cadenas dans son logement, puis se dirigea vers l'escalier qui donnait accès à l'étage supérieur. Là se trouvait la chambre de Cassie. La porte était grande ouverte, personne ne s'y trouvait, c'était normal. Michèle avait pris beaucoup moins de temps que prévu, elle était donc en avance. Elle s'installa sur le lit de Cassie. Elle attrapa un manga qui traînait sur la petite commode. Elle commença à le feuilleter, elle essayait de comprendre l'intérêt de cette histoire de filles dans un lycée. Cassie lui avait expliqué qu'il s'agissait en fait d'une sœur jumelle et de son frère. Celui-ci s'était déguisé pour espionner sa sœur jumelle qui avait un petit ami. Elle en était au passage où il devait faire croire qu'il était un cousin pour qu'une fille ne sache pas qu'il était un garçon tout en continuant à se faire passer pour une fille. Elle perdit assez vite le fil de l'histoire, le livre lui tomba des mains. Lentement, très lentement, elle glissait dans l'univers de ses peurs. Entre

hurlements infinis et regards diaboliques qui plongeait en elle pour y découvrir ce qu'elle tentait vainement de maintenir caché : les hommes sombres enveloppés de leur costume gris. Ils venaient spécialement pour la voir, pour s'emparer d'elle et l'emporter afin de la reconduire dans le petit réduit, là sous l'évier, où les toiles d'araignées agrippaient son visage. Ils devinaient tous ses mouvements et les plans qu'elle échafaudait soigneusement pour échapper à leur emprise. Alors elle courrait éperdument dans le sol devenu sable mouvant s'enlisant au plus profond de ses angoisses. Elle se réveillait en suffoquant. Heureusement, elle ne se remémorait jamais ces horreurs, cela aurait équivalu à une seconde mort. Ce basculement du côté de l'immonde devait rester emprisonné dans les abîmes de son âme. Il en allait de sa survie.

« Ne fais pas de bruit, elle s'est endormie. Il faut la réveiller doucement. » Mathias faisait défiler les doigts de sa main droite devant ses yeux. Deux filles dans une chambre il y avait de quoi bouleverser ses habitudes. Seule la présence rassurante de Cassie pouvait permettre cet exploit. Il avait son sac très haut perché sur son dos. C'est comme ça qu'il aimait le porter, le plus serré possible. Il avait l'impression que c'était cela qui le tenait debout. Il avait sa casquette NY vissée sur la tête. Il glissait dedans, écrasé contre sa boîte crânienne, le haut de ses oreilles. Il ne pouvait supporter l'idée que le bord de son chapeau s'intercale entre les oreilles et sa tête. C'eut été comme accepter qu'elles se disjoignent de lui. Il prenait un temps infini pour ajuster sa casquette, trouver la juste position des oreilles, tout en la faisant coïncider avec le bord des yeux. Il resta debout sur le pas de la porte à regarder ses pieds.

- « Entre, c'est chez moi ici, tu peux entrer... »

Mathias avait besoin de s'imprégner des odeurs qui baignaient la pièce. Il lui fallait observer chaque objet, s'habituer à leur présence, vérifier qu'ils étaient en cohérence avec la personne qui l'invitait à entrer. Il lui était difficile d'accepter l'intimité des êtres, qu'elle soit celle du corps ou bien celle des choses qui composent avec la personnalité. C'est seulement à ces conditions qu'il pouvait pénétrer les lieux qui faisaient partie intégrante de Cassie, une sorte d'extension du corps de Cassie. Accéder dans la demeure d'un autre était, pour lui, ni plus ni moins qu'un acte sexualisé. En procédant ainsi il s'assurait qu'il ne risquait pas d'être menacé par un objet qui dépareillait, une sorte d'étrangeté incompréhensible qui pouvait l'attaquer à tout moment. Il avait une idée extrêmement détaillée de ce qui composait les gens et il fallait une sorte d'harmonie entre eux et leur espace privé. Une harmonie entre l'être ressenti par Mathias et l'être associé à la multitude des objets qu'il donnait à voir comme son second corps. La peur de cette attaque fantasmée se dirigeait principalement à travers les bibelots. Il pouvait alors, sans raisons apparentes les détruire. Il s'acharnait au prix de sa propre santé, jusqu'à ce que les objets, sujets de sa soudaine attaque, soient brisés en plusieurs morceaux. Ainsi désunis, ils ne pouvaient plus nuire. Mathias ne risquait plus de se fragmenter à cause de ces deux espaces impossibles à tenir ensemble. Son corps était à l'abri de l'éparpillement : un espace ressenti sans bornes et sans limites.

Cassie lui tendit la main puis elle plaça la sienne dans ses paumes puis elle l'enserra doucement. Au contact chaud et délicat Mathias ressentit la parfaite cohérence de la chambre de Cassie avec son âme, mais aussi avec l'ensemble de ses organes. Mathias avait une sensibilité exacerbée qui lui donnait un ressenti très précis de ce qui se passait dans le corps des autres qui peuplaient son entourage. Il perçu le vide du tube digestif et cela était exactement ce que Cassie devait être. Car elle était en paix avec elle-même et c'est cette paix de soi avec soi qu'il percevait avec une finesse extrême. Puis Cassie le prit par les épaules et le fit avancer jusqu'à la petite chaise pliante sur laquelle il s'installa, légèrement crispé car une telle chaise ça peut se replier avec soi dedans. Mais il avait confiance en Cassie. Il lui prêtait le savoir d'empêcher les chaises de l'assimiler. Cassie déposa un baiser sur le front de Michèle puis elle lui caressa les cheveux. Elle était complètement détendue, sans expression, coupée du monde et d'elle-même. Cassie savait qu'il fallait être prudente avec Michèle et la ramener à la conscience précautionneusement. Elle n'avait plus beaucoup de temps pour faire sortir le petit groupe avant la fermeture du réfectoire. Mais cela n'avait pas d'importance. La sérénité de Michèle passait avant tout et Mathias le ressentait aussi. Cassie s'allongea tout contre Michèle, puis elle glissa la main sous son pull. Elle ressentait la chaleur de

son corps irriguer le sien, ponctué par les battements du cœur, battement sourd qui rythmait les mouvements légers de sa poitrine. Elle lui caressa le dos en remontant jusqu'aux omoplates. Puis elle lui massa la nuque, doucement, tranquillement jusqu'à ce que Michèle commence à bouger la tête. Là, il fallait qu'elle se dégage rapidement. En effet Michèle, comme un ressort qui se détend, se propulsa sur ses jambes.

- « C'est bon on peut y aller... Ah t'es là toi ! »

Mathias n'avait pas bronché. Il se savait en sécurité. A l'intérieur de Cassie rien ne pouvait l'atteindre. Il baignait dans une sorte de quiétude. Il percevait à peine les bruits, comme s'ils lui parvenaient filtrés du dehors. Atténués par une membrane qui les rendait supportables. Cassie attrapa son grand sac de toile bariolé, prit la main de Mathias qui se dégagea de sa chaise comme un automate. Il semblait en phase avec les désirs qui émanaient de Cassie. Elle pouvait avoir sur lui cette sorte d'emprise. Il semblait que quelqu'un agissait à travers lui, mais Mathias le ressentait comme une bonne personne en qui il pouvait remettre son destin.

- « Comment on va faire pour passer l'accueil sans se faire repérer. Tu visualises un peu le truc, moi et l'autre, les deux tarés de service... On va pas nous laisser sortir comme ça. Tu penses bien !

- Quand on arrivera dans le hall, tu me laisses faire. Vous restez un peu en retrait, c'est tout.

- Y voudra jamais rester avec moi, l'autre, là...

- Si t'arrêtes de l'appeler comme ça, y aura pas de problèmes. Hein Mathias... C'est Michèle, tu la reconnais. On va partir avec elle et moi. »

Cassie savait d'instinct comment s'adresser à Mathias. Elle avait soulevé doucement son menton pour capter son regard. Elle s'était approché tout près de lui, jusqu'à ressentir son souffle sur son visage. Elle et moi, voilà ce qui apaisa en lui le hurleur qui tentait de se réveiller. Michèle devenait de ce fait une partie de Cassie. Ça venait d'apparaître à sa conscience comme une sorte de poupée gigogne sortie de son enveloppe première. Comme tous les objets qui composaient la chambre de Cassie devaient être bâtis sur le même fonctionnement. Le ventre de Cassie enfermait tout un tas de réalités qui devenaient partie intégrante du monde étendu à son propre corps. Cassie enfantait littéralement la réalité, c'est ce qui pouvait rendre Mathias docile à toutes les injonctions qu'elle formulait. Le vieux professeur du service, Malewski avait perçu cette relation étrange dont il avait fait une étude approfondie pour arriver à la conclusion qu'il devait s'agir de quelque chose d'hypnotique dans la captation du regard. Il avait associé avec plus ou moins de succès Cassie à ses recherches en lui demandant la permission de la citer. Elle avait été flattée, ne l'avait jamais reconnu et continué à maltraiter son médecin psychiatre préféré car il ne pouvait en être autrement. Il avait publié son étude dans une revue de psychiatrie qui l'avait considéré avec indulgence aux vues de son âge et de ses conceptions passéistes. C'était un peu comme un enterrement avec les honneurs. Un confrère à lui, un jeune psychiatre qui commençait à se faire une petite réputation s'était empressé d'en prendre le contre-pied histoire de lui régler son compte gentiment. Un confrère qui allait donc prendre sa place dans le service. Le titre de son article était « Un ventre de femme et un regard qui peuvent enfanter une part d'humanité dans la psychose sévère. » Ça ne faisait pas sérieux.

- « Bon c'est pas tout ça mais on fait comment pour se casser Cassie... Ah ah !

- On y va c'est tout. Vous prenez juste les outils de jardinage en passant.

- Ça marchera pas, il est pas si con que ça Jules !

- T'occupes... De toutes façons, c'est Jean l'homme d'entretien qui fait le relais, il est peïnard, »

Elles se dirigèrent vers le local jardinage. Cassie sortit une barre métallique qu'elle avait plantée dans le bac à plantes en guise de tuteur. Cela faisait des années que les cadenas étaient vandalisés

sans que personne ne puisse comprendre comment cela pouvait se faire aussi facilement. Elle l'inséra dans l'anse qui formait le cadenas. Elle effectua un mouvement de torsion qui fit casser nette la partie pivotante. Elle enfonça verticalement la barre dans la terre puis elle aplanit rapidement la surface pour égaliser le petit tas de terre. C'était quelque chose de machinale, elle aimait la douceur que procuraient les petits grains de terre quand ils passaient sous la paume de sa main. Ça l'apaisait.

- « Je savais pas que t'étais une voyoute !

- J'ai appris ça dans les caves de la cité, mais pour d'autres activités... Un jour je te raconterai pour te faire marrer un peu... »

Cassie attrapa une bêche, Michèle le balai à gazon avec ses grandes tiges recourbées. Elle aimait bien cet outil dont elle ne se rappelait jamais le nom puisqu'elle l'avait nommé Freddy. Souvenirs excités des soirées films d'horreur avec sa clique de Saint-Denis. Ils étaient toute une bande rassemblée autour de Loïc le responsable du magasin « Total Vidéo Chez Vous » de Gennevilliers. Il rapportait, pour rien, tous les films que les clients n'avaient pas loués le soir à la fermeture et il les remettait en place le matin en arrivant. C'était lui qui faisait l'ouverture et la fermeture. Il devait passer un coup de balai le matin et la serpillière le soir, alors comme salaire pour les heures sup il se fournissait chez « gratis vidéo ». Le patron ne cherchait pas trop à savoir, ils avaient trouvé tous les deux un arrangement tacite qui satisfaisait tout le monde. De toute façon la clique de Loïc ne serait jamais venue se fournir chez lui. Il s'assurait juste que Loïc ne bloque pas de vidéos pour son compte personnel.

- « Lui donne rien, ça va pas ! » s'écria Cassie.

- « Il ne sait pas qu'on s'fait la belle ?

- Justement il le sait, alors il ne faut pas lui faire prendre d'outils de jardin sinon ça va l'effrayer.

- Il est con ! »

Cassie lui jeta un regard empli de haine. Elle ne supportait pas que son amie se moque de Mathias. C'était la seule chose qui provoquait une telle réaction de sa part. Michèle révélait à cet instant une partie d'elle-même que Cassie ne voulait pas voir, ne pouvait pas entendre. A ces moments là, Michèle se montrait dédaigneuse envers l'humanité entière, Cassie comprise et ce qui venait d'elle, « son Mathias ». Quand Michèle prononçait ces mots elle se fermait de l'intérieur. Ça ne durait pas longtemps en présence de Cassie, mais elle donnait à voir toute la noirceur de son être et la possibilité d'entrer en contact avec un personnage qui pouvait être d'une violence extrême. Cassie gardait en mémoire la crise entre Michèle et une autre adolescente. Elle avait dévasté la chambre dans une furie infernale. Avant que les éducateurs aient pu faire quoi que ce soit, elle avait déchiré, massacré tout ce qui s'y trouvait, y compris l'adolescente en question qui avait terminé son séjour en hôpital. Mathias commençait à s'agiter, il faisait circuler ses doigts devant ses yeux. « Ça va, elle t'en veut pas, elle est comme ça Michèle. » Michèle s'approcha discrètement de Mathias, se tourna vers lui, et l'embrassa sur la bouche. Percuté par ce contact, Mathias perdit le contrôle de son corps. Il n'était plus cette consistance qui rassemblait ses organes en un tout. Il lui fallait impérativement reprendre le contrôle du monde qui l'entourait. Le souffle de l'air devait glisser sur lui pour ne pas le traverser. L'araignée qui avançait derrière le ficus ne devait pas dévier de sa trajectoire. L'ensemble des petits pots de sable colorés ne devait pas se désunir. Tout cela demandait un effort de concentration qu'il ne pouvait soutenir plus longtemps, ses membres se désarticulaient. Ses pieds prisonniers de ses chaussures commençaient à gonfler. Il fallait qu'ils résistent pendant qu'il tentait de se réapproprier ses jambes pour les réassocier à ses chevilles. Durant tout ce temps que devait-il faire de ses mains ? Une démangeaison prenait place sur son front à cause du bonnet qui descendait trop bas. Devait-il d'abord gérer le positionnement de son couvre-chef, ou bien la direction de ses membres pour qu'ils s'orientent vers le haut du front et gratter. Pas trop violemment pour ne pas déchirer la peau et risquer de percer l'enveloppe qui le contenait. « Couvre-chef », il

venait de réaliser ce qu'il s'était dit dans sa tête. Comment pouvait-il être chef ? Le contrôle, la décision. Tout s'éparpillait, l'unité de son être se désagrégeait en mille entités qui décidaient et prenaient des initiatives qui lui échappaient totalement.

Cassie d'instinct attrapa son regard. L'urgence de la situation ne lui permettait pas de penser, elle sentait ce qui se passait au plus profond de lui. Elle savait, c'était simple, le rassembler. Elle l'attrapa à bras le corps et le serra de toutes ses forces. Ses joues fraîches venaient au contact de celles de Mathias qui rayonnaient de chaleur. Ses mains se croisèrent dans son dos et exercèrent une pression salvatrice sur la colonne vertébrale. Ses cuisses s'intercalèrent entre les jambes de Mathias. Le bas-ventre de Cassie vint se coller sur son bas-ventre à lui. La fraîcheur s'insinua dans le corps de Mathias. La pression englobante permit à Mathias de reprendre contact avec l'ensemble de son corps désuni. Sa température interne s'abassa. Il sentit son sac à dos sur ses épaules. Il pensa au contenu de celui-ci. Il le passa en revue. La petite fiole, le cahier, la règle, la peinture, les deux pièces de un franc, la carte des bus et le ticket. Cassie se tourna vers Michèle et la gifla.

- « Plus jamais, t'entends, plus jamais. Maintenant on y va. »

Michèle reçut la gifle sans moufêter. Des plus surprenant que cela paraisse, elle fut rassurée. Cassie était sa conscience et de cette façon elle arrêta net les élans destructeurs constitutifs de sa démenche. Michèle n'avait pas l'impression que Cassie était l'auteur de cette gifle car elle l'avait tout simplement reçu par délégation, délégation d'une conscience qui n'était que l'appendice de la sienne. Le petit groupe reprit sa progression et se dirigea vers la sortie, bêche sur l'épaule, râteau en avant. Les choses ne se présentaient pas sous un bon jour, Cassie n'avait pas prévu que ce serait, contre toute attente, Jules à l'accueil. Normalement il alternait avec l'homme d'entretien. C'était un jour pair, c'était son tour d'être de service. Ce qu'elle ne savait pas c'est qu'ils avaient échangé leur jour afin que Jean puisse se rendre en province dans sa famille. Il vit les filles escortées par le « fada ». C'était un terme qu'il pensait affectueux pour parler de Mathias. A chaque fois qu'il le croisait il le saluait d'un « Alors lou fada, toujours au Pérou ! » Il connaissait bien tous les pensionnaires de cet hôtel quatre étoiles. Il travaillait là depuis plusieurs années et avait côtoyé beaucoup des directeurs médicaux qui s'étaient succédés les uns aux autres. Il savait mieux que son acolyte repérer qui pouvait faire quoi et à quel moment. Il comprit assez vite que la scène qui se déroulait sous ses yeux n'était pas normale.

- « On va au jardin, on a l'aménagement du coin hortensia à finir. C'est ok avec Isabelle.

- On m'a pas mis au courant de cette histoire... J'ai vu Isabelle ce matin pour la gestion des sorties, elle ne m'en a pas parlé.

- C'est parce qu'on a décidé de ça au moment des inscriptions, comme d'habitude... Vous savez les groupes informels.

- Y font chier avec ces groupes, faut du nouveau sinon ça va pas ! Encore une idée de Klein... »

Il tendit la main pour décrocher le combiné afin de vérifier auprès de la coordinatrice des activités. Il ne vit pas arriver le coup de râteau, il prit la fourche en pleine tête. Le téléphone traversa la pièce. Jules releva la tête, simplement éraflé par les griffes de la fourche à gazon. Le temps qu'il réagisse, Michèle avait saisi le manche dans l'autre sens et assena un coup violent à la base du menton. La tête pivota d'un quart de tour provoquant un knock-out.

- « Je savais que c'était merdique cet outil là... Je savais pas que Jules pouvait pas blairer Klein. »

Assommé net, le gardien, repoussé par le siège, bascula en avant, et s'affaissa tout doucement sur lui-même. Puis il glissa de son fauteuil et finit sa course d'un bruit mat sur le sol. Mathias resta d'un calme olympien, l'opposition entre la violence du coup et la douceur avec laquelle le corps s'était effondré, l'empêcha de penser les choses. Il réfléchissait sur le sens de cette nouvelle émotion qu'il ne connaissait pas, la violence douce.

- « De toute façon y faisait chier ! »

Michèle sauta par-dessus le comptoir, s'empara du holster et du trousseau de clefs. Elle s'assura qu'elle n'oubliait rien. Elle chercha des yeux le bouton qui actionnait l'ouverture de la porte. Elle le claqua avec violence puis elle repassa de l'autre côté. Elle se pencha au-dessus du comptoir pour attraper son râteau.

- « Allez on se casse ! »

Le petit groupe se dirigea vers la grande porte d'entrée. Cassie n'eut qu'à pousser le lourd battant métallique. Ils descendirent les larges marches circulaires en pierre calcaire de Bourgogne. Elles étaient bordées d'une rampe de grès blanc. Mathias aimait à y laisser glisser le dos de sa main. Il la faisait passer dans un sens puis dans l'autre et du plat de la main il tapotait la surface poreuse. Michèle s'impatientait, mais elle se contenta de toutes manifestations. Ce petit manège ne prit pas plus d'une minute ou deux, mais la tension amplifiait le temps dans une démesure affolante. Ils se retrouvèrent enfin sur le sol gravillonneux de l'allée principale qui serpentait dans le petit parc.

- « C'était obligé le coup de râteau ?

- Il nous aurait pas laissé passer, surtout avec Mathias.

- Tu lis dans ses pensées...

- Non, dans son téléphone, il aurait pas lâché l'affaire.

- La coordinatrice est pas dans son bureau à cette heure, c'est pour ça que je voulais pas partir plus tôt !

- La prochaine fois il réfléchira à deux fois avant de faire chier son monde ! »

Cassie connaissait l'inconvénient de se trimballer avec Michèle, mais elle savait aussi l'avantage, elle avait un sens inné pour se tirer des situations les plus inattendues. Cassie percevait, au fond d'elle-même, que la seule solution pour quitter le centre, passait par la réduction au silence du gardien. Elle refusait simplement de le voir. Ils croisèrent un ouvrier affairé à l'une des lampes basses qui éclairaient ce parcours lorsqu'il était assombri par les hauts pins. De celle qui dysfonctionnait, il retira le chapeau qui la faisait ressembler à une sorte de champignon métallique pour en extraire l'ampoule. Pendant ce temps Cassie, Michèle et Mathias avaient atteint le portail. Michèle essaya l'une des clefs, s'énerva sur la serrure sous l'œil inquiet de l'ouvrier. Elle prit la suivante mais avant qu'elle ait pu faire quoi que ce soit Cassie lui ôta le trousseau des mains délicatement. Michèle s'apaisa, elle pivota la tête, elle observa son amie. Toute hostilité entre elles, s'il y en eut, s'était dissipée. Le visage de Cassie, ses grands yeux perdus dans son visage noyé de cheveux blonds éveilla une sorte de compassion mêlée d'admiration dans l'esprit de Michèle. Cassie, sans hésiter, trouva la bonne clef, désengagea le pêne tout en adressant son plus beau sourire à l'ouvrier qui observait la scène hésitant sur la conduite à tenir. Rassuré par le petit signe de la main, il se remit au travail, pensant que Cassie devait être une des éducatrices. Il avait hâte de terminer pour rejoindre le réfectoire. Au menu il avait noté la présence des Paris-Brest et il n'en restait pas toujours pour le personnel, surtout ceux qui arrivaient après la bataille. Les fruits au sirop ne le tentaient pas vraiment. Le fait d'avoir libéré la gâche, déclencha la vidéo qui permettait de s'assurer des entrées et sorties. Michèle cracha un gros amalgame de chewing-gum dans la paume de sa main. Puis elle le plaqua sur l'œil de la caméra en s'assurant que l'ouvrier s'escrimait toujours sur sa lampe qu'il n'arrivait pas à refermer. Elle fit un doigt d'honneur en direction de la caméra.

- « Tu perds ton temps, vu dans l'état où tu as mis le gardien y risque pas de voir quoi que ce soit ! »

Michèle se contenta d'un sourire en guise de réponse. Une fois dans la rue, elles hélèrent un taxi qui patientait parmi les autres à la station. Le chauffeur était accoudé devant la borne téléphonique avec ses collègues. Il écrasa son mégot de cigarette et se dirigea vers ceux qui traversaient la rue. Il avait l'habitude de convoier les pensionnaires, ou bien les visiteurs qui se rendaient au centre « des

Ulysse ». Il s'entêtait à garder cette dénomination. Ses collègues essayaient en vain de le convertir à la mythologie grecque, mais pour lui la Grèce était un pays de tarlouzes avec des zigotos en jupon et pompons rouges. Ce qui le choquait le plus, c'était les pompons ! Il observa ce groupe hétéroclite d'un air débonnaire. Il s'étonna juste de l'accoutrement des éléments qui le composaient. L'absence de bagage ne le surprit pas plus que ça.

- « Paris... On dit la Tour Eiffel ?
- Ok va pour la Tour. Ça te convient Mathias ? »

Il regarda Cassie, puis Michèle comme une entité. Il resta impassible. Cela suffit à Cassie pour le prendre par la main et l'installer dans le taxi. Elle fit glisser délicatement le sac des épaules de Mathias. Il aimait sa façon de le décoller du contact avec son second lui. Sans que les lanières ne raclent et fassent remuer ses vêtements ce qui provoquait un picotement désagréable sur sa peau. Il s'installa au milieu de la banquette. Michèle s'apprêtait à pénétrer dans l'habitacle. Cassie lui fit signe de faire le tour. Elle baragouina quelque chose d'inaudible qui signifiait que ça allait. Pour la forme il fallait qu'elle manifeste son mécontentement.

- « La Tour Eiffel alors ! Vous allez visiter ?
- Bah si on te demande, tu dis que tu sais pas ! »

Le chauffeur du taxi passa du ton commercial en guise de bienvenue à celui glacial du chauffeur cueilli à froid.

- « Vous avez de quoi payer la course ? Parce que si c'est à l'arrivée que quelqu'un d'autre paye, il me faut un bon de transport pour ... »

Michèle sortit une liasse de billets qu'elle lui ficha sous le nez. Elle se pencha vers lui et murmura dans le creux de son oreille. « Ça ira ou faudra une petite pipe en sus ? ». Le chauffeur démarra en trombe, se vengeant sur la machine. Il comprit qu'il valait mieux se tenir coi pendant le trajet. Pas de chance, lui qui aimait bavarder avec la clientèle pour déblatérer sur le gouvernement et les impôts qui pressuraient le petit commerce. Ou encore l'étranger qui vient prendre le travail des professionnels du taxi. Il allait pouvoir repenser à son avenir. A la petite gonzesse de l'hôtel qui l'avait plaqué. A sa femme qui n'allait pas tarder, elle aussi à mettre les voiles. Quant à sa fille d'un autre lit, elle avait découvert le personnage dans toute sa dramaturgie, et avait préféré foutre le camp sans laisser d'adresse.

- « Je peux en griller une au moins ?
- La loi Evin vous connaissez !
- Occupe-toi de la route c'est tout ce qu'on te demande ! »

Avant d'arriver sur Saint-Germain-en-Laye ils plongèrent des hauteurs vertigineuses de Chanteloup pour fondre sur Poissy. Devant eux la plaine de Saulx débouchait sur les contreforts parisiens. Ils traversèrent de grandes allées bordées de chênes majestueux pour atteindre Saint-Germain-en-Laye. Dans une dépression abrupte, ils arrivèrent enfin sur Paris par le pont de Suresnes, recoupant une nouvelle fois la Seine, qui lézardait avant de s'élancer à travers le Vexin. Ils pénétrèrent dans le bois de Boulogne par l'avenue de l'Hippodrome, sur une grande route ombragée. Ils laissèrent sur le côté les étangs qui portaient le nom quelque peu prétentieux de lac Supérieur et lac Inférieur. La démesure parisienne, semble ne pas avoir de limite. Ils dépassèrent le boulevard périphérique sans même s'en rendre compte, masqué par la luxuriante végétation. Tout le monde n'a pas la chance d'être de ce côté de Paris. Au Nord, il est plus difficile de l'ignorer, entrelacé qu'il est avec les belles autoroutes qui serpentent gaiement parmi les habitations. Continuant dans les quartiers huppés, ils attrapèrent l'avenue d'Ingres pour grimper par l'avenue Paul Doumer jusqu'à la place du Trocadéro. A hauteur de l'esplanade du Palais de Chaillot, juste avant le musée de la marine, le taxi se gara pour les laisser descendre. Quand Michèle découvrit la Tour Eiffel pour la fenêtre, elle se mit à hurler, bientôt accompagnée par Cassie. Mathias ne

comprenant pas très bien ce qui se passait, mais voyant Cassie s'égosiller, pensa qu'il devait être nécessaire de prévenir quelqu'un d'un danger immédiat et se mit lui aussi à hurler. Entre le cri du loup apitoyé par la lune et les furies en délire, le conducteur n'eut plus qu'à patienter, de toutes façons il n'arrivait pas à se faire entendre. Les passants lui adressaient un regard compatissant, mêlé d'une moue d'incompréhension. Comment pouvait-on laisser en liberté de tels dingos. La France profonde à la découverte de la civilisation. C'est au moment où Mathias, dans l'allégresse générale se mit à taper des mains et des pieds qu'un retour au calme s'imposa. Cassie découvrait un garçon qu'elle ne connaissait pas, il n'avait jamais montré autant de joie, d'émotion. Il ouvrait de grands yeux ébahis sur tout ce qu'il découvrait.

- « Hé faut calmer votre gogol, je peux pas manœuvrer pour me garer...
- « Tu conduis pas avec les oreilles, alors ça devrait aller non ! Tu veux pas qu'on te le gare ton bahut ? Ma copine elle a passé le code, à sa dernière leçon elle a juste laissé l'auto-école en plan à cause qu'elle a tout dégueulé dedans !
- T'es pas obligé de raconter ma vie à n'importe quel couillon ! »

Pendant que le chauffeur se concentrait sur la manœuvre, Cassie prit délicatement les mains de Mathias qu'elle posa entre ses cuisses pour les maintenir. Elle les recouvrit de ses paumes. L'excitation de Mathias retomba. Il se calma et son regard partit au loin, perdu dans un monde de silence peuplé de vide.

- « Ça vous va, vous êtes devant la Tour Eiffel, vous pouvez pas la rater comme ça !
- Tu nous prends pour des connes. Continue comme ça et ton pognon tu vas pouvoir te le foutre où je pense !
- Donne lui son argent...
- Ça fait cinquante trois euros.
- Elle roule à quoi votre tire, au plutonium ?
- Donne lui son pognon, et on y va ! »

Michèle attrapa la liasse de billets, elle en retira deux qu'elle tendit au chauffeur. Il sortit un gros porte-monnaie en cuir et lui rendit la monnaie sur le billet de vingt. Il fit un petit salut de la main, plaçant deux doigts sur son front pendant que Michèle quittait l'habitacle. Elle rattrapa au pas de course les deux autres qui traversaient déjà la place immense dominant les jets d'eau répartis de part et d'autre de la Tour Eiffel. Cassie et Mathias s'engagèrent sur le grand escalier plongeant derrière le Palais Chaillot sur le côté gauche. Ils s'élancèrent d'un seul coup en voyant que Michèle partait sur la droite, faisant la course avec eux. Cassie souriait, essayant d'entraîner sans sa course Mathias qu'elle tenait par la main. Michèle arrivée la première jubilait comme une enfant. Elle sautait sur place agitant les bras au-dessus de sa tête. Cassie était heureuse de voir sa copine toute échevelée les yeux brillant de plaisir. Michèle, à peine calmée, s'élança pour courir le long du bassin. Elle se faisait arroser avec l'eau pulvérisée par le vent lorsque se déclenchaient les jets puissants du centre. Après avoir traversé le jardin tout en longueur qui plongeait vers la Tour Eiffel, ils s'arrêtèrent devant le grand manège à deux étages, à l'ancienne. Cassie entraîna Mathias et l'installa sur un cheval de bois, elle l'arrima à la poutre pendant que Michèle s'occupait de prendre des places. Sur un fond d'orgue de barbarie, le manège se mit en mouvement. Mathias avait les yeux rivés sur les petites lumières qui scintillaient tout autour de lui. Michèle à cheval sur un cochon qui se balançait d'avant en arrière tenait Cassie par la main. Elles s'amusaient d'arriver à ne pas se lâcher pendant que l'une montait et l'autre descendait. Ils firent trois tours de manège avant d'arriver à s'extraire de ce spectacle enivrant qui leur tournait la tête. Après ils s'offrirent d'immenses barbes à papa qu'il fallut enlever à Mathias qui cherchait à se dépêtrer de cette texture qui collait aux mains. Ils achetèrent une bouteille d'eau minérale que vendait un pakistanais. Elles étaient enfouies dans un seau de glaçons. Avec un mouchoir elles lui lavèrent les doigts. Au final ce fut Cassie qui lui donna de petites quantités de fibre rose déchiquetée à la main qu'elle lui

enfouissait directement dans la bouche. Quand il eut terminé sa part, il avait autour des lèvres du sucre qu'il tentait d'arracher en se frottant trop fortement. Cassie s'approcha de lui, dégagea doucement ses mains et elle lécha les petites paillettes qui entourait sa bouche, ce qui eut pour effet de le calmer.

- « Ça t'arrive souvent de lui lécher la pomme à ton Don Juan !
- Pourquoi t'en veux aussi » Cassie enlassa Michèle ne lui laissant pas le temps de réagir et opéra avec la même application.
- « T'es pas bien... »

Après un court instant de surprise réciproque, regard ouvert en l'autre pour y déchiffrer l'énigme de soi, elles partirent dans un grand éclat de rire sous les yeux étonnés des passants. Puis, attrapant chacune une main de Mathias, ils s'engagèrent sur le pont d'Iéna pour gagner l'immense espace encadré par les pieds démesurés de la dame de fer. Il y avait une queue immense derrière laquelle s'installa Cassie accompagnée de Mathias. Michèle les dépassa, prit le temps d'observer méticuleusement les personnes qui composaient cette file ininterrompue sur plusieurs dizaines de mètres. Elle repéra un groupe de jeunes mecs bruyants à souhait, montrant un sans gêne affiché. Elle passa sous le cordon rouge qui délimitait des couloirs, sorte de labyrinthe conduisant à la billetterie. Une brave dame s'imaginait intervenir, mais elle n'eut que le temps d'ouvrir la bouche pour s'entendre répondre.

- « J'suis avec eux, pas vrai Mouloud ? » dit-elle en se tournant vers l'un des trois gars.
- « C'est pas Mouloud c'est Jean Jacques !
- T'es pas arabe ?
- Bah si.
- Et alors, il peut bien s'appeler Jean Jacques.
- C'est vrai et moi je peux aussi m'appeler Dédé la grosse bite ! »

La queue avançait par à-coups et très vite ils se retrouvèrent devant le guichet. Celui qui avait pris la défense de son pote, se détourna de Michèle pour sortir sa carte bleue et commander trois places.

- « Je croyais que vous étiez ensemble ! » s'exclama la femme accompagnée de ses trois enfants et de son mari.
- « Si on te demande, tu dis que tu sais pas. Occupes toi de tes mioches et de ton mec. Vu comment y me reluque depuis tout à l'heure tu devrais avoir suffisamment à faire. Je suis sûr qu'une tite pipe y serait pas contre... Tu me remercieras plus tard... Trois billets pour le plus haut... Ouais c'est ça, tarif normal. »

Elle sortit de sa poche arrière sa liasse de billets pour régler, attrapa sa monnaie, jeta deux euros de pourboire sur la plaque dorée devant l'hygiaphone « C'est pour le service ! » La guichetière eut beau protester, elle dut se faire à l'idée de ramasser cette aumône qu'elle glissa dans un gobelet en plastique. « Pouvez pas faire attention non ! » S'exclama une pauvre dame en petites sandalettes qui n'avaient pu protéger efficacement les premières phalanges écrasés par l'insouciant tempête qui venait de passer. Les poteaux métalliques de guidage emportés par le cordon tombèrent les uns après les autres lorsque Michèle se glissa dessous pour rejoindre les deux autres. Elle pestait encore contre le rouge, le métal et la Tour Eiffel quand elle les retrouva. Ils se dirigèrent vers le pilier ouest pour prendre l'ascenseur la tête renversée en arrière pour découvrir l'impressionnant enchevêtrement métallique sous lequel ils se déplaçaient. Pour s'insérer à nouveau dans la queue, ils n'eurent pas à se glisser par dessus, ni par-dessous d'ailleurs, car le cordon amarante servant à la délimitation des files courait dans la poussière renversé sur le sol. Bousculant au passage l'ensemble des personnes, patientant plus ou moins tranquillement, écrasant allègrement les pieds, ils arrivèrent devant le guichet. Michèle avait déjà fait bonne impression à l'ensemble du peuple

réuni pour une énième commémoration de la révolution, au presque. Plantés tous devant l'entrée, ils avaient décidé de faire front face à la perfidie et l'infamie de cette jeunesse irrespectueuse. Allié d'un jour pour une protestation unanime, prêt à défendre leur droit acquis de longue date par une armée de prolétaires oubliés, le peuple s'organisait.

- « Bon ça va on a déjà les billets vous allez pas nous gonfler on a déjà fait la queue ! »

Désarmé par un aplomb oublié, l'armée de révolutionnaires opta pour la marche silencieuse, préférant se tourner vers Gandhi et renouer avec la grande idée de la non-violence. Cassie attrapa Michèle par le bras, et pour la remercier de tant de pragmatisme elle l'embrassa sur les deux joues et lui caressa la nuque, soulevant légèrement les cheveux qui courraient sur ses épaules.

- « C'est cool, mais arrête, tu m'a déjà léché la pomme tout à l'heure, on va penser qu'on est gouines !

- Et alors ça te ferait quoi ?

- T'es conne ... »

Michèle sourit bêtement en imaginant la chose. Un frisson lui parcouru le dos, tout son corps se révoltait contre cette idée. S'imaginer tout simplement nue en présence d'un corps de femme lui fut insoutenable. Cassie sourit, elle aussi.

- « C'était pas une proposition, banane !

- Bah heureusement. »

Poussés par la foule, ils montèrent les marches pour se retrouver d'un seul coup devant de hautes grilles qui s'ouvraient et se refermaient comme d'immenses mâchoires destinées à avaler la marée humaine qui se pressait contre elle-même, soudainement résistante. La peur d'être broyée par le tressage métallique sensé les protéger de la fosse dans laquelle s'encastrait l'ascenseur prenait le dessus. « Pour le premier étage et le deuxième étage. First floor and second floor, please. » Ajouta le liftier dans un anglais nonchalant affichant son allégeance à la maison des Valois de la guerre de cent ans. Prêt à bouter l'anglais hors de France.

Mathias observait silencieusement ce drôle de manège. L'arrachement du sol pour des êtres en un mouvement très lent le happa littéralement. Il était absorbé totalement pour le défilement hypnotique des grilles se croisant avec celles montantes de l'ascenseur. La foule devenait une sorte d'animal au corps ondulant découpé en tranches successives pour nourrir la machine. Dans un début de mouvement collectif, unification de toutes ces petites entités, il se sentit précipité dans l'antre du monstre. Près d'être digéré par cette panse démesurée. Il était ballotté au rythme des sucs digestifs. Un picotement d'abord léger le gagna dans le bas des reins pour grimper le long du dos. Un fourmillement désagréable pointa au niveau du bras. Une terreur obsédante prenait le contrôle de toute son attention. Cassie ressentit immédiatement ce débordement d'une force insoupçonnée. Elle ne pouvait rien faire d'autre que d'assister, impuissante, au déroulement inéluctable de ce qui s'annonçait. Les yeux de Mathias, exorbités avaient perdu toute trace d'humanité. Il se planta devant l'entrée de l'ascenseur, se mit à trembler. Il arracha son sac qui lui brûlait le dos de plus en plus irrité par les picotements, petits points qui se multipliaient à l'infini. Une main étrangère, irruption de cet amas de matière vivante qui foisonnait tout autour de lui, s'approcha de lui et l'effleura très légèrement. Le touché délicat du baiser d'une aile de papillon sur une joue. Ce qui provoqua une réaction inattendue, il se crispa sur cette main qu'il bloqua dans sa poigne, exerçant une pression d'une force formidable et imprévisible. La petite fille enserrée dans cet étai se mit à crier de terreur, puis à cause de la douleur infligée. L'action de son père en essayant de les séparer, ajouta à la confusion qui prenait forme. Prise dans une incompréhension collective, son attitude engendra un début de panique qui se propageait, lentement à la foule. Une sorte de houle incommensurable, venue des profondeurs de l'océan et qui va immanquablement tout submerger sur son passage. Le regard de la mère se porta sur les longs doigts de Mathias, blanchis par la pression qu'il exerçait. Elle vit les ongles pénétrer dans la chair de sa fille. Elle s'agrippa, elle aussi,

à la tenaille qui enserrait son enfant. Elle lança un regard atterré en direction de Mathias.

- « Lâchez là ! Mais lâchez là ! »

Le père de l'enfant se rua sur ce qui devenait un monstre à ses yeux, menaçant son trésor. Il bascula en avant, déséquilibré par le coup de poing qu'il tentait d'asséner sur la nuque de cette Hydre infernale. Toujours campé sur ses pieds Mathias empêchait tout mouvement autour de lui. Il était comme arrimé sur le sol. Le flux et le reflux de la foule n'avaient aucune incidence sur lui. Ils venaient se heurter sur ce roc planté là au milieu des flots déchaînés. Quelqu'un bascula en arrière et roula dans les escaliers pour finir arrêté net par la grille. Des cris se multiplièrent. La fille sentait pénétrer ces poignards acérés sur le dessus de sa main. Là où les veines sont saillantes. Elle se figea, impassible quand elle vit le visage crispé de terreur de son agresseur. Elle ne comprit pas tout de suite ce dont elle était témoin. Un visage qui se déformait, au fur et à mesure des crispations qui l'envahissaient. Elle n'eut pas le temps de se reculer, le cri strident lui déchira les tympan. Il y eut une suspension immédiate de tout mouvement. Même la personne affalée contre la grille de l'escalier avait cessé sa plainte sempiternelle. La petite fille s'écroula aux pieds de Mathias pendant qu'arrivaient deux grands blacks, archétypes de l'agent de surveillance. Costume noir, chemise blanche cravate anonyme et gros souliers vernis. L'escouade formée par six militaires armés de famas, chargeur engagé, changea brusquement de direction. Sous les ordres du chef de section, ils gagnèrent l'ascenseur au pas cadencé. Tout cela eut pour effet immédiat de réactiver le mouvement de panique qui était suspendu, arrêt sur image d'une horreur humaine, imitation d'une imitation venue du fond des temps immémoriaux. Brusquement la foule, unit dans un désir commun dont elle n'avait même pas conscience, s'orienta vers la sortie et s'élança vers une impossible issue. Cette course contre la peur emporta le père et sa femme. La fille toujours arrimée à son point d'encrage fut piétinée tranquillement par une multitude de chaussures dont les teintes multicolores rythmaient le martèlement. Mathias, arraché de son socle fut emporté par ce flot en furie. Son hurlement redoubla et, comme d'autre part, il ne lâchait pas prise, ce bloc, isolé au milieu des masses en mouvement, provoqua des chutes en cascades, effondrement d'un enchaînement de dominos s'emportant les uns les autres. Un des militaires perdit l'équilibre, le choc lourd de son armement résonna sur le sol, en écho s'en suivit une rafale de trois coups de feu. Un homme fauché par l'impact, pivota sur lui-même. Les militaires hurlaient des consignes inutiles pour tenter de contenir la foule, pendant que des groupes isolés couraient de manière anarchique, les uns pour voir ce qu'il y avait à voir, et d'autres pour fuir ce qu'il y avait à fuir. Quoi, ils n'en savaient rien.

Michèle attrapa Cassie par le bras, l'entraîna sur le côté. Dans ce genre de situation, elle avait un sens aigu de ce qu'il fallait faire pour survivre. Dans un éclair de lucidité, elle enjamba la petite grille entraînant Cassie dans son sillage par la seule issue qui permettait d'échapper à la meute horrifiée. Elles se trouvèrent sur la rampe qui courrait le long de la glissière guidant le mouvement de l'ascenseur qui arrivait. Elles eurent juste le temps de gagner la cage d'accès pour le personnel d'entretien. Elles se faufilèrent le long du petit escalier métallique. Elles s'écrasèrent sur la barre de sécurité qui permettait l'ouverture de la porte anti-panique libérant un accès sur l'arrière du pilier ouest. Elles n'eurent plus qu'à grimper le long du portail, ce qui était aisé par l'intérieur, en prenant appui sur les armatures. Elles s'échappèrent par les jardins qui bordaient les accès à la Tour Eiffel. Elles se frayèrent un passage à travers la végétation, piétinant les parterres fleuris à la symétrie harmonieuse. Dans leur élan, elles se glissèrent sous les glycines en fleurs qui égayaient les lieux d'un dégradé gris de lin aux nuances de parme le tout saupoudré d'une douce couleur lilas. Cassie s'était écorché les cuisses sur les haies de genévriers qui bordaient les tapis de fleurs. Michèle avait échappé aux éraflures grâce à l'épaisseur de son jean. Elles rattrapèrent l'allée des Refuzniks pour remonter l'avenue Gustave Eiffel. Michèle qui menait la course, s'arrêta essoufflée. Elle hésitait sur la direction. Cassie la dépassa. « Par là, c'est le métro Bir Hakeim, suit moi ! ». Michèle arrivait à grand peine à reprendre son souffle, elle s'appuya sur ses cuisses, puis elle s'élança à la suite de Cassie. Elles émergèrent de la rue Desaix, elles s'engagèrent dans le boulevard De Grenelle et de là elles trouvèrent l'entrée du métro aérien. Michèle poussa Cassie pour qu'elle se colle à un homme bon chic bon genre, tout surpris de se voir sortir des tourniquets plus vite que prévu. Michèle usa du

même stratagème avec une vieille dame encombrée de paquets qui volèrent sur le sol à la sortie du portique. « Faut pas vous gêner ! » s'écria la pauvre dame en tentant de récupérer son précieux chargement. Cassie abasourdie par la tournure que prenait les événements, se laissait maintenant emportée par l'élan de Michèle. Dans son sillage, tantôt la tenant par la main, tantôt un pas derrière, elle se faufilait parmi les usagers. Les rôles étaient inversés, Michèle prenait la direction des choses. Elle avait une emprise sur Cassie, qui pour la première fois de sa vie, se sentait vivante et en même temps dépossédée d'elle-même, du contrôle. Elle n'avait plus besoin de se préoccuper de son corps. Il lui échappait. Elle était dans une sorte d'extase, baignée d'une quiétude inhabituelle. Elles s'engouffrèrent dans le métro qui arrivait à quai. Avalées par le mouvement de la vie parisienne, elles disparurent bientôt sous la terre par la ligne 6 du métropolitain, dans une course infernale vers un nul part irréel.

Chapitre 11

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Samedi 19 /02/11*

La lucarne a perdu une fenêtre !

Je me doutais bien de quelque chose, il y avait comme un courant d'air qui traversait mon cerveau. Les étoiles passaient d'un côté à l'autre, sans se soucier des apparences. Elles jetaient des questions suspendues, riaient de manière inadaptée. Elles n'avaient aucune raison de se comporter de la sorte. Alors j'ai ouvert les yeux, j'ai senti, et ressenti, et me voilà pantelant. Plus rien ne me sépare du monde. Il manque un voile légèrement sombre mais si rassurant. Il empêchait un peu la cruauté du message, il mentait c'est certain, mais tellement bien et avec tellement de gentillesse. Maintenant je sais bien que le vent est orienté à l'est. Je sais bien que ce sera difficile de faire route vers ce monde empli d'illusions qui me ruine. Mais j'aurai tant souhaité ne pas le savoir trop tôt.

PETITE LUCARNE DE SERENITE AU MILIEU DE LA FURIE

Marie, Léa et une autre belle en devenir se regardent encore étonnées d'être là, tranquilles.

Marie, sa fille sur les genoux, ne pouvait supporter ce qu'elle voyait. Un être humain perdant son humanité sous ses yeux. Protégée par la maison de Léa, de la fenêtre, elle assistait à un triste spectacle. Elle se sentait mal. Louis se défoulait dans une hargne incroyable sur les billots. Il abattait la lourde masse avec violence sur le coin. La bûche éclatait, mais il continuait à marteler. Encore et encore. Il se laissait aller, ses vêtements étaient éculés. Il ne se rasait plus. Ils s'étaient trouvés avec l'employé de la petite gare. Ils éclusaient les bars jusqu'à plus d'heure et finissaient dans sa maison à elle, celle qu'elle lui avait abandonnée. Sa propre habitation, malmenée. Elle les voyait affalés devant un mauvais film. Il arrivait que la lumière brille encore au petit matin d'un halo jaunâtre. Elle passait difficilement au travers des carreaux crasseux. Les rideaux à moitié tirés laissaient entrevoir des voilages jaunis par le temps et la fumée de cigarette. Emilie se réveilla, ouvrit ses grands yeux sur le monde et commença à gigoter. Marie dégrafa son corsage pour libérer le sein tant attendu pour la petite bouche délicate. Elle introduisit le petit téton rose dans la bouche ouverte de l'enfant. La fraîcheur des lèvres et les petits mouvements de succion sur la chair gonflée de lait, la fit frissonner, légèrement. Puis le bébé se mit à tirer goulûment sur la mamelle. Marie désirait profondément ce moment d'intimité intense. Il manquait la présence de Léa, avec son regard éberlué. La plupart du temps elle interrompait ce qu'elle faisait pour contempler les deux êtres assemblés dans une totale fusion. Il lui arrivait, tellement émue, de laisser couler une larme qui glissait sur la peau de sa joue. D'un revers de la main, elle l'essuyait rapidement pour ne pas dévoiler son état émotionnel. Marie se débrouillait pour donner l'impression de ne rien remarquer. Elle ne voulait pas que Léa se sente mal à l'aise. Elle avait peur qu'elle ne s'échappe prétextant n'importe quelle raison pour filer. Léa restait contemplative quelques minutes, absorbée totalement par ce spectacle enchanteur, puis elle se levait discrètement, venait déposer un baiser sur le front d'Emilie, puis sur la bouche de Marie. Un baiser profond et doux, ensuite elle regagnait sa place et petit à petit se remettait à son travail, ou bien poursuivait ce qu'elle avait commencé d'entreprendre. Dans ces moments, Marie baignait dans une immense tranquillité, simple quiétude et, paradoxalement, continuellement sous tension. Comme si elle essayait toujours de comprendre cette histoire qui se déroulait devant elle. Histoire dans laquelle elle se laissait emmener comme portée par le vent.

Elle observait Louis qui entrait par la porte de la cuisine. Avant de refermer la porte il jeta un regard en direction du manoir, comme il disait quand il parlait de la maison de Léa. Marie eut un pincement au cœur, que ressentit instantanément Emilie. Elle leva les yeux vers sa mère. Elle avait compris dans sa chair ce qui se déroulait dans le corps de Marie. Elle reprit sa tétée. Marie se pencha vers sa fille et lui caressa tendrement la tête. Le duvet soyeux, procurait une douce sensation sur la paume de sa main. Elle s'était éloignée de Louis, petit à petit. Sans vraiment s'en rendre compte. Elle avait commencé par passer de plus en plus de temps au manoir. Une idée qui était venue de Louis, il l'avait lui-même poussée vers Léa. Elle trouvait auprès d'elle une joie de vivre qui rassurait Louis. Pendant ses longues absences, qui d'exceptionnelles étaient passées à courantes en même temps qu'il prenait de plus en plus de responsabilité dans la gestion des chantiers, il était heureux de la savoir en bonne compagnie. C'était une période où Hervé, le graphiste, avait établi ses quartiers dans la bâtisse. Il était discret, mais en même temps très présent. Quand il le fallait, pour empêcher les débordements orgiastiques de Léa. Avec la présence de Marie, ils avaient même tendance à espacer sérieusement leur débauche. Léa n'y prenait plus autant de plaisir. La joie des gueules de bois, des réveils perdus au milieu de nulle part, dans les bras de n'importe qui, ne la faisait plus rire. Elle s'impliquait de plus en plus dans son boulot. La gestion d'équipes pour des projets en tout genre, lui procurait une certaine satisfaction qu'elle commençait à découvrir. Il lui était même arrivé d'embaucher Hervé. Dans une grande complicité créative, ils

avaient remporté un succès sérieux dans les différentes compétitions. Ils avaient eu à défendre leur travail pour de grandes boîtes de communication. Elle avait laissé de côté les formations qui complétaient son salaire quand elle était à ses débuts. Les contrats en free lance tombaient à la pelle, elle était amenée à en refiler certains à d'autres équipes avec qui elle avait travaillé.

Marie avait prévu d'aller faire un tour à Paris. Il faisait un joli soleil d'automne. Les couleurs des arbres, entre ocre et dégradé de verts, invitaient à l'évasion. Elle habilla chaudement son enfant. Elle attrapa le petit manteau de laine. Celui que Louis avait acheté. Un gros cœur jaune était dessiné dans le dos. Sur le devant, un grand E. Marie eut un léger frisson en se rappelant le soir où Louis était rentré, triomphant avec une grande boîte blanche. Ils avaient fini nu sur la moquette, le petit manteau abandonné sur le canapé, une bouteille de champagne et deux verres encore à moitié remplis sur la table basse. Ils avaient terminé leurs ébats furieux dans la chambre après avoir fait une étape dans la salle de bain. La nuit avait été courte et Louis avait dû s'échapper au petit matin sans déjeuner, finissant de s'habiller dans la petite cour.

Marie descendit les escaliers, récupéra la poussette glissée sous les marches. Elle prit un biberon de secours, au cas où. De quoi changer Emilie. Les lingettes et la crème pour les fesses. Le petit jouet qu'elle adorait et la peluche offerte par Léa. Un affreux lézard gris avec les yeux rouges. Elle ne comprenait pas comment sa fille avait pu s'enticher d'un truc aussi horrible. Là aussi ça avait fini en ébats amoureux. C'était la première fois. Léa en était restée tout émue, silencieuse. Elle avait honte. Elle s'était assise sur le bord du lit, en larmes. Marie n'était pas habituée à la voir pleurer, fragile, une fille qui impressionnait tout son entourage par son assurance et son rentre dedans. Marie l'avait prise dans ses bras, contre sa poitrine pour la dorloter. La consoler comme une enfant brisée par un malheur insurmontable, une injustice qu'un petit essaierait d'expliquer dans un débit de mots hoquetés. Marie savait déjà depuis quelques temps ce qui se passait entre elles. Les rapprochements devenaient de plus en plus sensuels. Ils avaient la couleur des jeux et des chamailleries, au départ. Puis Marie avait compris qu'il s'agissait de quelque chose de plus fort. Elles se tenaient par la main pour aller d'un endroit à l'autre. Dans un premier temps, Léa avait préféré ne plus fréquenter la chambre de Marie. Cela avait installé un espace rassurant qui admettait la proximité des corps, dédouanée de toute ambiguïté. Marie n'était pas dupe, mais elle avait accepté la règle du jeu avec d'autant plus de facilité que ça ne l'empêchait pas de prendre de plus en plus de plaisir à être avec Léa. Au plus proche de son odeur. Pour Léa, ce premier amour, même si elle savait au fond d'elle-même ce qu'il en retournait, avait été déconcertant. Elle dévorait les hommes les uns après les autres, sans que cela n'aille plus loin. C'est seulement quand elle avait rencontré Hervé qu'elle s'était calmée peu à peu. Était-ce la présence d'Hervé, ou bien celle, de plus en plus prégnante de Marie ? Elle avait voulu croire à la première option de toutes ses forces. Elle racontait cette explication à tous, comme si à force de ressasser un même mensonge cela pouvait le faire devenir vrai. Elles étaient restées sur l'ambiguïté de leur première aventure amoureuse, Léa avait évité d'aborder le sujet. Elle se contentait de venir se coucher dans le lit de Marie, pour y occuper une place qui désormais lui appartenait. Elle arrivait très tard, quand Marie dormait. Elle se dénudait, puis s'allongeait tout contre le corps de Marie. S'appuyait sur son coude et observait longuement le visage de Marie, profondément endormie. Elle déposait un baiser sur ses lèvres, juste pour voir. A chaque fois c'était une expérience qui la mettait tout en émoi. Il lui fallait un petit moment avant de pouvoir prendre un livre qu'elle lisait jusqu'à plus d'heure.

Leur première expérience amoureuse avait commencé par un long baiser sur la bouche, où les langues s'étaient rencontrées, pour se parler un autre langage. Elles s'étaient laissées surprendre, par elles-mêmes, sans réfléchir. Elles s'étaient retrouvées toutes bêtes, sous le regard amusé d'Emilie. Léa était amoureuse de la femme, et de l'enfant. Une fois Emilie couchée et endormie sous les yeux des deux femmes, le corps débordant de désir, elles avaient fait l'amour dans le salon. Elles émergèrent de leurs ébats pour se trouver nez à nez avec le regard rougeoyant du lézard. Cadeau de Léa pour sa fille d'adoption laquelle s'était déjà faite à l'idée de décliner maman au pluriel. Le lézard, plus tard ne quittera plus les bras d'Emilie et restera le témoin d'un amour en cour de construction. Le souvenir de cette soirée du lézard gris, les rendait à la fois très complices et en

même temps empreintes d'une certaine maladresse. Quand elles se frôlaient dans la cuisine, au moment du petit déjeuner, Marie sentait le frisson qui parcourait l'échine de Léa. Marie aimait la prendre par la taille pour accéder au placard, et lui faire subir un léger déplacement. Léa se prêtait volontiers à ce petit jeu. Marie se souvint de l'odeur de la farine, mêlée de beurre. Elle avait passé un tablier à Léa qui avait décidé de se lancer dans la confection d'un gâteau au chocolat pour ses collègues de travail. Ça avait été catastrophique, mais le résultat, pour peu présentable qu'il était, avait un goût savoureux. Une sorte de mi-cuit fondant au cœur. C'est Marie qui avait prit l'initiative du tablier. Léa ne supportait pas ce genre de costume à ménagère, mais il fallait protéger le pull en cachemire qui recouvrait à peine sa culotte. Elle était en chaussettes de laine multicolore. Léa commençait souvent à s'habiller, puis pressée de s'atteler à la tâche, elle restait à moitié vêtue, sous le regard amoureux de Marie. Léa faisait ce qu'elle avait à faire, puis elle finissait de s'habiller plus tard. Marie était arrivée doucement, par derrière. Elle avait passé la tête de Léa dans l'encolure du tablier puis ajusté le long tissu bleu. Elle avait croisé les lanières dans le dos puis noué le tout sur le ventre de Léa. La proximité des corps, le frôlement des mains, la respiration courte et les cheveux mêlés avaient peut-être contribué à la fois à la perte du gâteau et à sa réussite. Marie avait eu beaucoup de mal à réfréner son désir de plonger sa main entre les cuisses de Léa. De son côté, Léa était devenue rouge comme une pivoine. La bouche entrouverte, incapable de bouger, restant silencieuse. A la fois dans la crainte de ce qui aurait pu arriver et dans le fantasme d'un plaisir érotique qui s'en serait suivi. Elles n'avaient jamais refait l'amour depuis le lézard. Elles en avaient terriblement envie toutes les deux. Il fallait encore un peu de temps pour s'habituer à l'idée. Les corps, eux étaient depuis longtemps préparés à cette rencontre.

Marie fourra dans le grand sac à bébé tout le nécessaire pour l'excursion parisienne. « Sac à bébé », seul Louis utilisait cette expression pour qualifier le fourre tout dans lequel on pouvait glisser pléthore d'objets. C'est une expression qu'elle n'utilisait que rarement, une réminiscence qui venait de l'intérieure. Marie songea à son pauvre Louis qui ne se rendait pas vraiment compte de ce qui se passait. Il était jaloux, mais ne savait pas de quoi. Du bel éphèbe qui squattait une partie de la maison de Léa ou bien d'un autre être dont il ne savait rien et qui aurait séduit sa femme. Il n'aurait jamais pu imaginer que ce soit Léa l'objet de sa haine. Il n'était pas encore arrivé à la conclusion qu'elle était une harpie qui avait éloigné Marie de lui. Il avait toujours ressenti de la crainte envers Léa, mais n'avait jamais pu la définir précisément. Il avait ressassé ces idées obsessionnelles : Est-ce que ça venait de ses fréquentations à lui ? Ou alors des conseils et de l'exemple que Léa lui donnait ? Lui avait-elle ouvert les portes d'un monde huppé qu'il ne pouvait lui offrir ? Il s'était trompé sur le compte de Léa, soit, mais ce qu'il ne savait pas c'était à quel point il s'était aussi trompé sur celui de celle qui partageait sa vie. Marie traversa le parc. Les pins tranchaient sur les couleurs automnales de la rue. Elle prit le grand boulevard, calme à cette heure de l'après-midi. Les larges allées boisées qui bordaient la rue principale étaient des plus agréables. Elles débouchaient derrière la gare pour s'échapper de l'autre côté de la ligne de démarcation que formait la voie ferrée. Une brusque plongée sous la terre était nécessaire pour émerger en zone libre du côté du petit commerce et de la religion. Marie prit le petit accès pentu qui évitait, pour les baladeurs piétonniers le grand détour autoroutier. Ça permettait de gagner les quais, sans passer par la bâtisse de la gare. Il y avait un distributeur automatique de billets adossé au mur sur lequel buttait la descente de la rampe d'accès. Elle prit un aller retour Paris section urbaine. Elle avait calculé un peu juste, comme d'habitude. Il fallait grimper les escaliers pour gagner la bonne voie. Une jeune fille encombrée de son immense sac à main se proposa pour l'aider. Elle la connaissait de vue. Amandine habitait de l'autre côté de la rue. Elle faisait des études de médecine et elle aussi, avait l'habitude de viser un peu juste pour attraper son train. Amandine grimpa en premier les marches, maintenant la poussette par la lanière qui reliait les roues. Précipitées par le signal de fermeture des portes, elles se trouvaient inversées, Marie soulevant à bout de bras la voiturette par les poignées. Elle observa la belle étudiante, engoncée dans ses mouvements, la jupe légèrement relevée dévoilant le haut de ses jambes. Marie éprouva un léger frissonnement de plaisir. Elle se surprenait à ressentir des émotions, pour elle, toutes nouvelles. Encore essouffées par cette course effrénée, rosie par l'effort, elles s'installèrent face à face. Elles se devêtèrent dans un mouvement conjoint, ce qui les fit sourire. La

rame aux couleurs d'aluminium s'ébranla. Elle était traversée de grandes lettres, recouvrant pour partie la fenêtre, taguées en rouge bordées de noir, représentant un message énigmatique destiné à des adeptes d'une secte inconnue. Amandine se pencha sur la poussette, découvrant légèrement sa poitrine dans un corsage aux couleurs pastel. Pour engager la conversation, elle demanda quelle était le nom de l'enfant, cherchant ainsi à mieux cerner, une voisine qu'elle avait l'habitude de croiser lorsqu'elle remontait la rue des Rosières, le matin en se rendant à la gare. Elles se connaissaient de vue, se saluaient discrètement, mais elles n'avaient jamais eu l'occasion de se parler. Pourtant, chacune de son côté ressentait un désir d'aller vers l'autre, une intuition qui laissait penser qu'elles avaient plus que le quotidien à partager. Ce qui fit cette rencontre ? Le hasard ? Pas seulement, car le personnage de Marie intriguait Amandine. Quelle était cette femme d'une étonnante liberté qui habitait chez l'un et qui avait une enfant avec lui mais qui vivait chez une autre femme. Une femme avec qui elle partageait une amitié plus affirmée que celle de simples copines. Tout cela avait quelque chose de déroutant pour cette belle jeune personne en quête d'identité. Elle avait une vingtaine d'années, elle devait retrouver son petit copain qui l'attendait à la gare Saint-Lazare pour se rendre dans le centre de Paris, à la faculté de médecine du côté des Saints-Pères. Le train traversa la proche banlieue en quelques arrêts. Débouchant à travers les pavillons d'Asnières, le train enjamba la Seine pour longer l'immense cimetière de Levallois. Il glissa sous le pont Cardinet pour arriver en gare, rampant au plus profond d'une tranchée surplombée par la rue de Rome. On aurait dit qu'une armée de géants avait creusé cette travée, comme des enfants sur les plages de sable avant que la mer n'écroute l'architecture de leur construction. Le convoi chargé de spectateurs désabusés que ce spectacle n'étonnaient plus, finit sa course dans le crissement hurlant de mâchoires de frein ce qui eut pour effet d'effrayer Emilie qui se mit à pleurer. Pour la consoler, Marie la prit dans ses bras et la serra contre sa poitrine ce qui la calma instantanément. Amandine décida de s'occuper de la poussette. Le temps qu'elle dégage l'encombrant engin, Marie était déjà sur le quai. Amandine descendit du train sous le regard indifférent de son petit ami qui l'attendait au lieu de rendez-vous habituel. Il était tranquillement adossé à l'un des nouveaux sièges qui avaient envahi la gare, entre rambarde et banquette qui plongeaient en avant, privant les vagabonds et autres traîne-savates de leur reposoir habituel. Le jeune homme observait les deux femmes manœuvrer. L'espace d'un instant l'idée que ce fut la mère de sa copine lui traversa l'esprit ce qui eut pour effet de le faire sortir de sa léthargie. D'un bon il se propulsa vers elles. Il lui fallut un peu de temps pour établir la probabilité que sa copine ait une petite sœur de cet âge et arriver à la conclusion qu'elle était quasiment nulle. Il fut totalement rassuré sur la teneur de ses calculs statistiques une fois les présentations faites. Puis ils poursuivirent leur chemin tous les trois, aidant Marie dans son cheminement métropolitain qui avait dû inspirer les créateurs du steeple-chase. C'était fait pour les mamans particulièrement bien entraînées pour louvoyer entre les tourniquets récalcitrants, ennemis des poussettes en tout genre et surpopulation de travailleurs en villégiature, thuriféraires affaiblis des machines à voyageurs. Ils abandonnèrent Marie arrivés à Opéra, elle avait poursuivi avec eux pour le plaisir de partager encore quelques instants avec la belle ingénue et son Roméo. Amandine spontanément, embrassa tendrement la maman et sa fille, sur les deux joues. Marie encore baignée de cette fraîcheur juvénile, continua sa route dans les tunnels du sous-sol parisien pour émerger à l'air libre. Elle put ainsi rejoindre le boulevard des Capucines. Peut-être qu'elle opérerait pour la traversée de la place Vendôme. Son cœur balançait entre le rêve parsemé de joailleries mais un dessèchement du côté verdoyant, et la grande avenue bordée d'immenses arbres splendides, dressés comme d'anciens gardiens d'une cité oubliée. Elle aimait beaucoup la vie parisienne, elle s'y sentait un peu comme chez elle. Une cité d'adoption pour le temps d'une vie de labeur au service de ceux qui y vivent. Elle aimait à penser que la capitale faisait partie de son histoire familiale mouvementée. Elle se persuadait que ses amours parisiennes venaient de son ancêtre qui était né dans les faubourgs populaires. Il était parti à pieds à l'âge de 7 ans pour rejoindre Saint-Denis où une tante qui ne le connaissait pas allait pourtant l'élever. Enchaînements de ruptures de réconciliations et pour finir d'arrachements, car les retrouvailles sont toujours construites sur des rancœurs étouffées nées d'un soupir ou d'une larme. Et il y aura toujours un mort couvert par les honneurs et les vertus que, même secrètement, larmes et soupirs ne peuvent

haïr. Le temps d'un enterrement on peut faire l'effort de croire au mensonge de la vie. Le temps d'une embrassade croire en ceux-là qu'il va nous falloir haïr. Mais il ne faudra même pas le temps d'une valse pour que se délabre les ombres maussades que portent les paroles. Elle revivait encore une fois la course de cet ancêtre derrière les tombereaux chargés du précieux chargement, époque oubliée où le boulet Bernot faisait figure de fée du logis. Entassés dans des caves, dégringolés par le soupirail et remontés avec de drôles de seaux à charbon. En forme de cônes tronqués, tout en hauteur. Ce petit parisien apprit très vite à reconnaître le bruit claquant du fouet sur le corps quand il ne sautait pas assez vite du convoi pour aider un peu le sort. Quand les soubresauts ne suffisaient pas à faire dégringoler les boulets d'antracite. Après le chapardage organisé, la marmaille de chiards s'éparpillait dans les rues pour se retrouver sur les remparts qui bordaient les limites d'un Paris, pas encore périphérique. Marie gardait des images inconnues qu'elle s'était fabriquée lors de ses longues après-midi avec ce grand-père bousillé par les ans et les frasques des années quarante. Elle avait l'impression de coller ses pas dans les pas de son ancêtre parisien qu'elle avait aimé par-dessus tout. Souvent elle se demandait s'il n'avait pas posé ses mains sur les murs éraillés par le temps. Alors, elle aussi déposait les mains sur ces lieux pour une rencontre improbable, hommage à l'homme que l'histoire avait déifié.

Elle passa devant le Grand Café Parisien. Elle avait définitivement coupé les ponts. Elle n'avait plus rien qui la rattachait à ce lieu. Le patron avait fini de s'aigrir dans sa rancœur contre les étrangers qui lui bouffaient son commerce avec des kebabs, concurrents du bon vieux casse-dalle jambon beurre. Il oubliait un peu facilement que son jambon avait plus d'affinité avec l'eau salée qu'avec le cochon, qu'il ne suffisait pas de sortir le pain du frigo pour qu'il ait le goût du beurre frais. Sa femme avait fini de se crispier sur sa caisse enregistreuse pour terminer impotente dans une chambre où l'air y avait perdu son aspect aérien. Tous, les uns après les autres avaient fui cette débâcle annoncée. Même Dédé avait baissé pavillon. Le cuistot pakistanais avait trouvé une place dans un grand restaurant en province qui avait tout de suite repéré les qualités culinaires du Pendjab. Les arpettes avaient fui vers d'autres horizons, le rachat du bistrot n'était plus qu'une question de semaines. Les banques étaient pressées de récupérer leurs fonds, largement hypothéqués sur la valeur du prix au mètre carré. La clientèle fidèle ne l'était plus et les habitués avaient petit à petit perdu leur chemin pour aller s'égarer un peu plus loin. Seuls les occasionnels pas très attentifs faisaient tourner la boutique, mais ils se laissaient rarement prendre une deuxième fois au piège. La qualité des repas s'était dégradée. Les prix avaient augmenté, couvert par l'annonce du café avec remise de 5% suite au changement de la taxation nationale. A force d'arnaquer le client, le café sombrait dans un bannissement organisé qu'un contrôle sanitaire aurait dû accélérer depuis longtemps.

Marie descendit jusqu'au 58 après la petite boulangerie, optant pour le trottoir d'en face préférant éviter une rencontre inopportune avec les forces réactionnaires de la bibine et de la cirrhose du foie. Dans cette partie de la chaussée les effluves agréables de la viennoiserie laissaient virevolter de ces douces saveurs qui ouvrent l'appétit. Cette même odeur qu'elle retrouvait au petit matin, quand on lessivait le bar et que l'apprenti boulanger venait livrer les croissants pour le petit déjeuner des matinaux. Elle se délectait alors d'un curieux mélange, croissant associé aux vapeurs du chlore qui avait servi à l'essuyage du sol et dont la présence persistait dans l'air. Alors arrivaient les ouvriers qui travaillaient à la voirie, ou encore quelques éberlués empêtrés dans les aigreurs alcooliques d'une quelconque soirée. Il y avait aussi la mémé du 57 qui ne pouvait plus prendre son café chez elle depuis que son compagnon se faisait servir au cimetière du père Lachaise. Tous ces enfants adoptés l'espace de quelques minutes, peuplaient de souvenirs ce lieu qu'elle s'était résignée à abandonner pour travailler avec Léon le patron de la Taverne qui avait contribué à l'anéantissement du Grand Café Parisien. C'était lui avec son grand tablier bleu marine, les mains sur les hanches, en grand timonier de la vie parisienne, qui l'aperçut en premier. Monsieur Henry, qui avait suivi sa serveuse préférée pour prendre ses nouvelles habitudes à la Taverne, plus exactement pour y déplacer les anciennes, était installé dos à la baie vitrée. Il ne vit pas arriver Léon, qui avait quitté son observatoire attiré. Il lui tapa doucement sur l'épaule et lui fit signe de se retourner. Marie

encore à quelques encablure du bistrot, devina leur propos. « Regardez qui nous v'là ! » Les deux messieurs, se précipitèrent pour l'aider à faire entrer la poussette tout en s'émerveillant sur le trésor qu'ils entrevoyaient enfoui sous le drap rose, brodé de blanc. Les jolis draps, c'était une idée que monsieur Henry avait soufflée à Léon qui l'avait complété d'un tapis de découverte pour « éveiller les sens de bébé ». Léon avait retenu la publicité sur le carton par cœur et se plaisait à la ressortir quand l'occasion se présentait. En fait tous les jours où la belle enfant rejoignait son nouveau port d'attache. Les deux bonhommes abêtissaient à vue d'œil, rivalisant dans une langue absconse pour le commun des mortels, pensant se faire comprendre de la petite princesse qui laissait voir le bout de son nez et deux yeux interrogateurs.

- « Vous savez, elle a déjà beaucoup de mal à comprendre dans sa langue maternelle, vous pouvez lui parler normalement ça facilitera les choses ! »

Les deux clowns opinèrent du chef tout en continuant à débiter des inepties tout aussi absconses sous le regard médusé de la clientèle. *La possibilité de se ridiculiser à un tel degré dans un duo improvisé* devait être le sujet intérieur de leur réflexion. Puis les deux comiques échangèrent des sourires complices, à la suite desquels le patron s'excusa puis fila derrière le comptoir relever Pierrot. Celui-ci fit un long détour avec son plateau encombré des commandes des clients pour saluer Marie et découvrir la fameuse Emilie. Dans un exercice d'équilibriste dont il avait le secret, il glissa la main dans la grande poche arrière de son gilet pour extraire un petit lapin sous blister. Aussi soudainement qu'il était apparu, il s'éclipsa sans laisser le temps à Marie de le remercier. Il ne parlait pas beaucoup et il n'aimait pas les effusions. C'était un grand taciturne, le Pierrot, mais il était particulièrement apprécié de la clientèle. Monsieur avait des lettres et une connaissance encyclopédique. Les habitués prenaient soin de mettre sa mémoire infailible au travail. Il aimait répondre à haute voix, du fond du bistrot, derrière le comptoir. C'était un peu l'attraction, Léon ne s'y trompait pas. Il faisait son possible pour s'assurer qu'il se trouvait bien là, à sa place dans son établissement. De toute façon, il prenait soin de tout son personnel, car il savait qu'une ambiance, c'est plus facile à casser qu'à construire.

- « Hé Pierrot ! Laurent soutient que la tour Eiffel a été terminée pour le printemps 1889 ! »

Il prit le temps d'attraper une carafe d'eau et quelques verres avant de lancer sa réponse à la cantonade. On aurait dit un orateur à la tribune de l'assemblée, tout droit sorti de la fin du dix-neuvième siècle. Il trônait le buste en avant, droit comme un i, sont plateau haut devant lui, comme la statue de la liberté. Il prit une profonde inspiration avant de s'élancer.

- « Inaugurée le 31 mars 1889, six jours plus tard se tenait l'exposition universelle ! le 6 juin 1884, Maurice Koechlin dessine le premier croquis. Elle devait peser 6 500 tonnes, elle en fera 7 300 pour un coût estimé à 3 155 000 francs. Au final elle coûtera 2 fois et demi cette somme. »

S'élevant simultanément de tous les côtés de la salle, en réponse à la prestation de l'artiste une salve d'applaudissements salua la prouesse. Puis comme si de rien n'était, il reprit ce qu'il était entrain de faire. Marie s'approcha de la table de monsieur Henry. Avant de s'asseoir, elle repoussa la couverture qui couvrait le visage de son amour sagement assoupi. Elle déballa le petit lapin rose qu'elle plaça, bien en évidence, sur le côté d'Emilie. Elle lui dénoua le petit bonnet en laine tricoté au crochet par la mémé du matin. Tout le monde l'appelait mémé, personne à part Pierrot n'avait réussi à savoir comment elle s'appelait, et comme personne ne savait que Pierrot savait, mémé restait mémé.

- « Pierrot ! Un café et un petit blanc. Pour vous Marie ce sera un grand chocolat avec un croissant ? »

Monsieur Henry s'apprêtait à hurler la suite de la commande, mais Marie le prit de cours. Elle se dégagea promptement de la chaise, puis elle fila derrière le comptoir préparer la commande.

- « Voyons, Marie, fallait pas, vous sortez à peine de la maternité !

- Monsieur Léon, je suis pas en sucre, l'inactivité ça va un temps, la clientèle me manque...

Puis après je vais plus savoir comment on fait ! »

Le patron sourit, puis s'éclipsa en cuisine. Marie attrapa un plateau sur la pile, y déposa un verre avec son long pied. Elle y fit couler le vin des Charentes qui avait la préférence de monsieur Henry. Elle versa la dose de chocolat dans la grande tasse, actionna la manette pour libérer le lait chaud, pendant ce temps le café qu'elle avait chargé dans le porte-filtre était inondé de vapeur dans un souffle au bruit caractéristique. Elle déposa le tout sur le plateau puis regagna sa place en attrapant au passage un croissant dans la corbeille à côté des œufs durs. Monsieur Henry surveillait Emilie avec une certaine appréhension. Il craignait que la tendre enfant ne se réveille et qu'il soit sa seule planche de salut. Lui le vieux crétin qui avait été incapable d'accepter l'idée même d'avoir un enfant. De s'engager, pour une fois, dans autre chose qu'une illusion remplie de mots vains.

- « Ça vous va bien le rôle de grand-père.

- Alors quand est-ce que vous nous revenez ?... Vous manquez à tout le monde. »

La vieille dame à la canne au pommeau d'argent, autre figure emblématique du lieu, s'approcha avec un grand sourire. Elle salua Marie, s'enquit du nom de la « jolie chose ». Elle souhaita tout le bonheur du monde à l'enfant tout en lui caressant les cheveux avec sa main squelettique. Une peau fripée recouvrait les os décharnés. Elle boutonna son grand manteau en fourrure aux couleurs fauves. Elle ajusta son chapeau, elle salua monsieur Henry, puis elle disparut, laissant dans son sillage une légère impression marquée Chanel n°5.

- « Ça n'a pas l'air de s'arranger » s'enquit Marie. « Elle a encore maigri non ? »

- « Elle ne mange plus rien... Elle a repris la chimiothérapie la semaine dernière.

- C'est mauvais signe ?

- Hé bien justement non. Elle la supporte bien, alors ils vont augmenter les doses. Contrairement aux apparences, elle va beaucoup mieux... C'est une nouvelle étape, c'est surtout pour l'entourage que c'est dur. Elle, elle ne s'en plaint pas... Le seul souci c'est son chapeau, il est vraiment affreux non ?

- C'est malin...

- C'est pourtant vrai...

- Et vous, comment ça va ?

- Bien, très bien. Je me suis fait aux macarons, même les plus surprenants. Je vais chez Flavy, ils sont chers, mais bons... C'est dommage c'est leur jour de fermeture, la prochaine fois, prévenez-moi et je vous y accompagne... Si vous avez la patience de supporter un vieux ronchon !

- Vous allez encore faire des folies. Regardez ce que Pierrot a offert... Il n'a pas le sou, il fait des heures en plus dans une discothèque pour payer la maison de retraite de sa mère... »

Pierrot, qui n'avait pas oublié d'être sourd s'arrêta sur place et s'écria du fond de la salle.

- « J'ai pris l'argent sur les repas, du coup elle bouffe moins la vieille, et quand on bouffe moins on a le sommeil plus léger ! »

Marie lui adressa un baiser de la main qu'elle souffla jusqu'à lui. Elle se tourna vers monsieur Henry, le dévisagea. Il semblait aller bien. Cependant elle percevait quelque chose dans son attitude qui n'allait pas avec ce qu'il donnait à voir. Elle ne chercha pas à lui tirer les vers du nez. Elle avait horreur de ça, et son ami aussi.

- « Comment va votre amie... Léa, c'est bien ça n'est pas ?

- D'une certaine façon très bien. On vit ensemble dans une sorte d'état de grâce. Je crois que Léa est plus tranquille maintenant. Elle s'est assagie, finies les soirées biture dans des bouges où règne la lubricité. Vous allez rire, je trouve qu'elle s'embourgeoise.... Sa dernière soirée

« déjantée » fit-elle accompagnée des deux doigts de chaque main légèrement repliés, remonte à... une semaine ou deux... je ne sais même plus. Elle l'a passée à discuter avec un type toute la nuit. Il devait avoir dans l'idée de coucher avec elle, je crois qu'elle l'a planté devant chez lui... Elle ne s'étend plus sur ses soirées, elle semble s'être lassée... Par moments ça m'inquiéterait presque !

- Vous avez peur qu'elle vous abandonne ?

- Oh non, même si elle décidait de vivre avec un garçon, je crois que ça ne changerait pas grand chose pour moi. Vous savez la maison d'en face est à moi... même si je n'y vais plus beaucoup. Pour le moment elle a besoin de se rassurer. Ça la perturbe encore notre relation... Mais je vous embête avec mes histoires.

- Au contraire. Si c'était le cas, je vous aurais dit poliment que j'avais des courses à faire, ou un gigot sur le feu. Non, ne vous inquiétez pas. Puis vous savez les occasions de discuter avec quelqu'un de charmant comme vous se font rares... »

Ils restèrent un moment silencieux, tournés vers le landau. Marie réajusta ce qui n'en avait pas besoin et monsieur Henry porta sa tasse au bord de ses lèvres pour y déguster un grand bol d'air puisque de café elle ne contenait plus depuis un moment. Dans la tête de Marie résonnaient encore les derniers mots prononcés par ce personnage énigmatique qui lui faisait front. Elle sentait qu'ils en disaient beaucoup trop long sur la solitude de ce pauvre monsieur. Lui avait plongé dans un vide abyssal qui devenait de plus en plus son seul compagnon. Pierrot qui avait vu les allées et venues inutiles de la tasse remplie d'air, arriva pour déposer cette fois une tasse remplie de café. Ce qui amena un « merci » de la part de monsieur Henry qui brisa le silence embarrassant dans lequel ils s'étaient emmuré ce qu'avait aussi noté Pierrot.█

- « Vous savez, finalement, ça a été beaucoup plus déstabilisant pour elle, continua Marie heureuse de reprendre pied dans le monde des mots bien utiles pour habiter celui des vivants. Pour moi ça c'est fait comme ça. Je suis bien avec elle. Quand elle vient dans mon lit, je fais comme si de rien n'était. Je sens sa présence, ça me réveille juste ce qu'il faut pour que son odeur me rassure. J'aime bien quand on discute, le soir en dégustant un chocolat. C'est devenu sa passion, elle va se fournir chez un maître chocolatier. Pas très loin du Marais, place du marché dans le quartier Saint-Honoré.

- La Bonbonnière Galante ?

- Oui c'est ça, vous connaissez ?

- Ce magasin tenu par deux jeunes hommes très tendance tout à fait à leur place dans le quartier du Marais...

- Je ne sais pas, la seule fois où je m'y suis rendu, il n'y en avait qu'un et il faisait les yeux doux à Léa !

- Vous êtes déjà jalouse ! C'est le grand amour... Pour en revenir aux chocolats, ce n'est pas ceux que je préfère, mais ils sont bons.

- Personnellement j'aime autant l'artisan chocolatier par chez nous, de l'autre côté de la ligne de chemin de fer, sur la place de la Gare. Chez Mimi. C'est tout bête comme nom, mais c'est bon. En plus le verndeur est moche comme un pou !

- Vous préférez ne pas la contrarier sur les sujets délicats...

- Elle a des lubies, ça dure un moment puis on passe à autre chose. Par contre faut pas insister, quand elle a une idée en tête, elle se bute.... Mais ça me gêne pas. La dernière, c'était les macarons, justement. Elle s'était foutu dans la tête d'en faire. Tout le quartier en a profité. Ses macarons je peux plus les voir en peinture, ils sont énormes et écœurants au possible...

- Ma proposition de tout à l'heure tombe à point ! Vous voyez que vous aussi vous ne dites pas toujours les choses... C'est normal, c'est même tout à votre honneur.

- Vous m'avez percé à jour ! Je suis faite, je me rends... »

Les mots restèrent en suspens, dans les méandres des songes qui avaient élu domicile dans leurs boîtes cérébrales. Ils profitèrent du moment présent. Du relatif calme de la brasserie. Monsieur Henry sirota ce qu'il restait du café. Marie continua, par petite cuiller interposée, à déguster son breuvage. Léon avait opté pour la qualité et son chocolat, basique au demeurant, était très bon. Il dégagait une bonne odeur et le lait faisait une petite crème délicieuse qui nappait la surface de la boisson suave à souhait. Dans le quartier ça se savait, il y avait des transfuges du salon de thé situé dans l'autre rue, qui osaient la promiscuité des troquets. Ils se compromettaient avec le populo. En plus c'était moitié prix et les brioches étaient moelleuses à point. Dodues et parfumés, légèrement dorées. La tentation du diable pour pervertir les rombières à la petite cuiller d'argent. La boisson encore chaude laissait échapper une petite fumée qui grimpait en volutes. La lumière s'amplifia soudainement dans la salle. Le vent froid avait brutalement chassé les nuages qui encombraient le ciel gris fauve. Un soleil hivernal, rasant, vint inonder l'espace par la grande baie vitrée. Il se glissait dans l'axe de la rue perpendiculaire, entre les hauts immeubles. Le macadam encore humide de la pluie du matin, resplendissait de mille feux.

- « Vous savez, elle est revenue... »

Marie resta silencieuse, attendant que monsieur Henry se décide. Peut-être à ne rien ajouter de plus. Que pouvait-il dire de cette tornade ambulante ? Marie avait fini par lui en vouloir à cette Cassie. Pas par jalousie. Elle en avait assez de voir souffrir le vieil homme. Pourtant, c'est ce qui le tenait debout, un peu comme un vieux rêve qui se réaliserait par petits bouts. Elle craignait le jour où la jeune anorexique disparaîtrait définitivement de l'univers de monsieur Henry. Elle le craignait, tout en le souhaitant. A la façon dont on souhaite une bonne rupture à celui qui est pris dans les rets d'un amour impossible. Couper le membre gangrené pour sauver le reste du corps. Elle s'était toujours dit que si ce jour arrivait, elle irait chez lui, faire une visite comme si de rien n'était. Depuis le temps qu'ils en parlaient en rigolant. Elle le menaçait de venir vivre chez lui, que ça lui ferait une femme de plus. Que les voisins le diraient bigames et que les ragots circuleraient de plus belle dans tout l'immeuble. Elle trouvera bien un prétexte, depuis le temps qu'ils se connaissent. A force d'en rire, ça rend les choses sérieuses impossibles. Ça doit être pour cela qu'on a inventé la dérision. Pour ne pas risquer de se rendre trop proche les uns des autres. Au final la planète serait un joyeux foutoir où tout le monde forniquerait avec tous les genres. Le pape n'aurait plus qu'à se balancer par la lucarne qui obscurcit sa vision du monde.

- « Je crois qu'elle a rechuté. Pas au niveau du poids, ça irait presque mieux, enfin j'en ai l'impression. A force je finis par ne plus me rendre compte exactement. C'est moralement qu'elle ne va pas bien. Elle n'a plus de ces extravagances culinaires. Ça lui arrive, mais ce n'est plus comme avant. J'en viens à le regretter, c'est bête... Je vois qu'elle se force à être gaie, c'est un peu comme si elle s'entraînait à être normale. Pour plus tard... Vous allez vous moquer de moi... J'étais dans le petit bureau. C'est mon repère, entouré de mes bouquins. Je contemple l'étendue de mon idiotie...

- Faut pas dire des bêtises pareilles. La connaissance des idées c'est une bonne chose. Vous savez, j'ai commencé à lire le bouquin de Spinoza, celui qui dit qu'on peut transformer le mauvais en bon par un plus de jouissance en devenir. Ça me plaît cette idée...

- Vous êtes vraiment très gentille. Mais je pense que vous comprenez bien mieux que moi toutes ces questions... Enfin, bref, j'étais dans mon bureau. Vous savez ce que je lis en ce moment ? Vous ne trouverez jamais !

- Une bande dessinée ?

- Comment vous le savez ?

- J'ai dit ça au hasard, j'ai cherché ce qui, pouvait être le plus incongru.

- Je lis un manga : Fruits Basquets. C'est neuneu au possible et pourtant, j'y trouve un grand

plaisir... C'est Cassie qui l'avait rangé dans la bibliothèque, entre Diderot et Schopenhauer, elle trouvait ça rigolo. Il y a quelques temps je suis tombé dessus par hasard. J'avais un moment à perdre, alors j'ai essayé de le lire. Au début je ne comprenais rien, je l'avais pris à l'envers... Vous savez, comme c'est japonais alors... Vous connaissez ! Enfin bref je l'ai lu et depuis j'en empreinte à la bibliothèque jeunesse avenue Beaucour. Une toute petite rue piétonne en impasse.

- Quelle drôle d'idée d'appeler ça avenue.

- Vous savez que ça désigne aussi un chemin bordé d'arbres qui mène à une habitation.

- Je ne savais pas...

- Quand je repars du parc Monceau, je fais un petit détour par la bibliothèque et je reviens par le faubourg Saint-Honoré... Je dis que c'est pour ma nièce. Vous voyez même pour des choses insignifiantes, je n'assume pas mes actes... La bibliothécaire a dû me percer à jour, car à chaque fois elle sourit quand elle me voit.

- Elle doit vous prendre pour un vieux pervers qui se rince l'œil avec des amourettes de jeunes filles...

- Vous croyez !

- Mais non, je vous taquine. Elle rigole parce que vous n'y connaissez rien. Et votre façon d'en parler, ça doit la faire sourire. Votre prononciation du titre « frite bâskêt » et de « mang â » est à mourir de rire.

- Vous me rassurez. Vous savez dans ces mangas, il y a un fond de philosophie qui se respecte. Pour les enfants, ça vaudrait le coup de s'y intéresser. Dans Fruits Baskets, ça parle de l'animalité et la malédiction héritée des ancêtres...

- En même temps, Fruits Baskets... les fruits dans le panier, ça vous évoque rien...

- Comme vous tournez les choses... Vous me taquinez encore, je le vois bien à votre sourire.

- Alors, vous étiez dans votre repère à lire des bandes dessinées érotiques...

- C'est malin... Mais vous n'êtes pas loin de la vérité. Donc j'étais à mon bureau et la voilà qui déboule, comme dans un rêve... Elle a les clefs, comme vous savez. Elle était belle comme le jour. Un corsage légèrement transparent, une jupe à volant multicolore avec des motifs... on aurait dit des myosotis. Elle avait des bottines marron cerclées d'une bande de cuir grise. Je m'étais assoupi, je passais du pays des mangas à celui du Far West, avec les cowboys. Elle s'est penchée sur moi, elle m'a embrassé, pour me réveiller elle a dit... J'en ai fait tomber mon livre. J'étais rouge comme une pivoine, je ne savais plus où me mettre.

- Sur la bouche au moins !

- Non, sur le front... C'est après sur la bouche. Un vrai bécot d'amoureux... A mon âge...

- Vous bilez pas et profitez en et si elle l'a donné c'est qu'elle avait ses raisons.

- Comme vous y allez, un vieux binoclard comme moi... Vous savez j'ai honte... Je n'aurais pas dû vous raconter ça... Qu'est-ce que vous allez penser de moi ? »

Marie se leva tranquillement, fit le tour de la table. Elle prit le visage de monsieur Henry dans ses mains délicates et l'embrassa longuement sur la bouche. Le patron et Pierrot se regardaient en rigolant. Le patron poussa Pierrot du coude et lui tendit un petit verre en désignant la bouteille de Calva. « C'est pour la maison. » ajouta-t-il à voix basse.

- « Comme ça vous pourrez comparer. » expliqua calmement Marie le plus sérieusement du monde.

Marie retourna s'installer sur sa chaise. En passant, elle se pencha sur la poussette, Emilie dormait profondément, son doudou sur la figure. Elle dégagea légèrement la petite couverture bleue pour

que sa fille n'ait pas trop chaud. Une fois assise, elle regarda Pierrot qui arrivait, un grand sourire complice sur les lèvres.

- « C'est de la part du patron... Je m'associe à l'idée... »

Pierrot sortit une pièce qu'il mit bien en évidence. Puis il se dirigea vers la carafe Ricard, il y déposa sa pièce en s'écriant « C'est Léon qui régale, mais pas seulement ! » Puis il se ravisa, revint tout prêt de monsieur Henry. Il fit semblant de vérifier qu'on ne l'observait pas. Puis il se pencha et ajouta.

- « Si vous voulez je peux aussi vous rouler un patin si vous n'avez pas assez d'échantillons pour la comparaison ? » Puis il se planta à côté de la table, impassible comme s'il attendait une commande.

- Non, ça ira, je crois que monsieur Henry a ce qu'il lui faut... N'est-ce pas monsieur Henry ?

- Heu, bah oui, je crois que ça ira... »

- Enfin je suis à votre disposition ! »

Le patron, Pierrot et Marie éclatèrent de rire, suivit de près par les habitués qui n'avaient rien raté. C'était aussi ce qui faisait le plaisir de venir dans ce lieu, on avait l'impression de faire partie d'une grande famille. Si on était dans le café, alors tout vous était adressé, pas seulement le ticket des consommations. Un jeune couple assis juste à côté n'en avait pas manqué une miette. Ils en avaient oublié le sujet de leur conversation. Main dans la main, ils avaient tous les deux la bouche ouverte et le regard béat. Un vieux monsieur bécoté par une jeune femme avec un bébé, puis dragué par le garçon de café c'était suffisamment énigmatique pour leur clouer le bec. Monsieur Henry versa le contenu du petit verre dans sa tasse à café puis il l'avalait d'un seul coup. Le breuvage enflamma sa gorge, puis la saveur de la pomme embauma ses narines, rehaussée par celle du café. Il se tourna en direction du patron, il leva son verre et fit un petit signe de la tête.

- « Elle s'est installée pour la nuit... Elle a une idée qui l'obsède, je crains ce qu'elle va faire. Quand elle est dans cet état j'ai de l'appréhension... Elle est persuadée qu'elle a une mission à accomplir. J'exagère un peu, en fait elle pense qu'elle est douée pour deviner ce que les autres attendent. Elle ressent ce qu'ils ont besoin... Je veux bien la croire, mais elle n'a pas de retenue... Elle fait les choses à fond... Je l'ai vu à l'œuvre. Au coin de ma rue il y a toujours un jeune blanc bec efféminé qui traîne, il a toujours l'air absent. Elle veut lui parler, elle s'intéresse à lui, elle pense qu'il faut qu'elle le chaperonne. Ils ont dans l'idée de partir dans le midi. Lui, veut vendre des pizzas dans le camion de son père. Vous allez peut-être trouver que je me monte la tête, mais j'ai appris par hasard qu'il était récemment entré en cure de désintoxication.

- Elle a peut-être trouvé une solution à son errance, s'occuper des autres...

- Elle a fait le ménage dans son grand sac... Ce n'est pas bon signe... Je me fais des idées... C'est possible. »

Marie avait le sentiment que quelque chose ne collait pas. Elle n'arrivait pas à savoir ce qui clochait, mais elle se garda bien d'alarmer son ami. Elle pensa que de toute façon ça ne changerait pas grand-chose. Ce qui rendait la chose encore plus inquiétante c'était le fait qu'elle avait décampé sans prévenir. Ça ressemblait beaucoup à ses crises d'anorexie, quand elle s'installait cuisinant des montagnes de nourriture, pour disparaître d'un seul coup. Mais là il n'y avait pas eu les montagnes de nourriture. Il restait juste une fuite devant la possibilité de mettre des mots sur les émotions qui l'envahissaient.

- « Il va falloir que je rentre.

- Oui, oui évidemment.

- C'est à cause de la petite, c'est pas vous...

- Je sais bien. De toute façon moi aussi j'ai ma petite dont il faut que je m'occupe. Elle doit

m'attendre pour manger si ça se trouve. Elle ne mange pas lourd mais elle grignote un peu en ce moment. Je lui ai préparé un potage de légumes, au cas où... Maintenant elle mange même les petites pâtes... et une biscotte, une grande, presque entière... Une fois, elle a même étalé de ma confiture de prune... Il faudra que je vous en apporte un pot. Normalement elle essaiera de prendre un yaourt nature. D'ailleurs il faudra que je passe à la supérette, je n'ai plus de vergeoise... Elle aime mieux la vergeoise pour sucrer son yaourt... »

Ce qui inquiéta le plus Marie, c'était le fait qu'il avait le regard dans le vague et qu'il semblait croire à ce qu'il disait. C'était la première fois qu'elle avait cette impression qu'il divaguait. Qu'il se racontait une belle histoire à laquelle il s'accrochait pour ne pas sombrer. Dans ces cas là, on a un pressentiment auquel on a du mal à prêter le temps qu'il faudrait pour en avoir le cœur net. Elle resta songeuse, hésitant sur la conduite à tenir, mais la vie qui débordait d'imagination à ses côtés allait bientôt occuper toute son attention. Maman c'est un boulot à plein temps qui demande beaucoup de concentration, surtout avec un papa qui se déclinait de plus en plus au féminin. Marie détourna le regard vers la poussette, s'affaira dans le sac qui pendait à la poignée pour masquer les larmes qui coulaient de ses yeux. Elle s'essuya de son mouchoir discrètement puis se moucha pour augmenter les chances de la mystification. Elle prit la main de monsieur Henry dans la sienne, l'embrassa sur le dessus. Elle le salua d'un petit mouvement de la main. Puis elle fit un signe aux deux acolytes accoudés au comptoir. De nouveaux clients entraient. Le couple d'amoureux cherchait à attirer l'attention du serveur pour avoir la note. D'un geste conjoint, comme si leur complicité allait jusque là, ils tendirent le bras. Ils se regardèrent, puis éclatèrent de rire, étonnés par la simultanéité de leur mouvement. Un peu comme le reflet dans un miroir. L'étalement de leur joie provoqua le dé clic nécessaire pour rompre l'espace entre deux intimités qui ne savaient pas trop comment se séparer. Marie manoeuvra la poussette. Monsieur Henry se leva suivi du jeune homme que son amante venait de pousser du coude, le tout appuyé par un regard chargé de reproches. Même à cet instant, ils resplendissaient de bonheur, c'en était exaspérant. Monsieur Henry déplaça les chaises, pendant que son aide de camp, missionné par sa dulcinée, soulevait l'avant de la poussette pour passer la petite marche. Marie remercia le jeune homme d'un mouvement de la tête, qu'elle compléta d'un sourire destiné à sa compagne.

- « Je reprends mon service la semaine prochaine... Je compte sur votre présence pour me soutenir ?

- Avec Léon et Pierrot, je ne me fais pas de soucis... mais je serai là... à la première heure. »

Monsieur Henry la regarda s'éloigner. Il attendit de la voir s'engouffrer dans le métro. Léon était sorti avec elle pour l'aider à rejoindre les sous-sols métropolitains. Il s'installa sur la chaise encore toute chaude de Marie, le regard perdu au loin. Le journal plié en quatre devant lui. Il hésitait entre le rien et le néant, quitter cette table dérisoire, pour aller vers une autre table qu'il savait déjà vide, comme le reste de sa maison.

Chapitre 12

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Dimanche 20 /02/11*

Je ne savais pas la lucarne capable d'un renversement si aisé pour un basculement lenticulaire vers le monde du dessous ! Solitaire parmi les ombres je surnage tant bien que mal. Mon souffle se fait de plus en plus court. Aurais-je le courage d'inspirer encore une fois de ces bouffées d'air pur qui font les femmes qui peuplent mon imagination. Image d'Epinal pour me faire oublier la noirceur des ans. Ceux qui tombent comme des monolithes sur le plancher de ma chambre. Je sens que je m'enfonce petitement sous les lattes de ma cellule. Je tente une dernière fois de passer la tête par le déchirement du sol. Celui laissé par l'aspiration du canapé qui vient de disparaître. Comme le buffet, les objets qui encombrent mon passé s'échappent les uns après les autres. Vais-je gober une bulle d'air de plus pour une inspiration ultime. Mais je sais déjà que vous n'êtes plus là. Vous aussi vous vous êtes lassés du temps qui passe, trop lentement.

ODE POUR UNE PERDITION ET UN RENONCEMENT :

Acte 1

Michèle et Cassie... départ pour un échappement cérébral et une déchéance en bonne et due forme.

Cassie avait échoué. Elle avait abandonné à la foule celui qui avait une totale confiance en elle. Elle sentait la détresse de cet être chétif et sans défense au plus profond de son être. Elle revoyait le sac de Mathias, arraché par le mouvement d'affolement, la vague dans le reflux des gens pris de panique. Comme une bouteille jetée à la mer, il avait flotté un temps à la surface de cette marée de fureur, pour sombrer, roulé, piétiné. Le flacon avec sa puanteur, brisé. Le cahier aux écrits déroutants, mutilé par les chaussures. Les petites pastelles dans leur coque plastifiée, morcelées par le remue-ménage de cette déferlante, maintenant apaisée. Son esprit avait dû, lui aussi, se dissoudre lentement au grè de la tempête. Ses yeux n'avaient plus discerné les éléments solides sur lesquels il pouvait s'accrocher. Dans les sables mouvants il s'était enfoncé pour ne plus même s'entendre hurler. Cette voix de lui-même qui seule aurait pu lui octroyer un peu de sécurité. Le monde se désagrégeait sous son regard médusé. Il basculait dans ce non-sens que Mathias n'avait de cesse de crier à la face de la cité, quand elle semblait encore quelque peu cohérente. L'espace, dans son inquiétante étrangeté s'ouvrait devant lui. Déséquilibre infini qui lui soulevait le cœur donnant naissance à une nausée pour lui ignorée jusqu'à maintenant. Cassie ressentait les choses jusque dans ses entrailles. Elle serra ses mains entre ses cuisses, elle frissonna. Elle essayait de se rassembler, de se retrouver à l'intérieur d'elle-même, il n'y avait plus qu'un grand vide. Elle avait froid. Les immeubles lancés dans le vide par la chenille infernale qui les transportait, défilaient à une vitesse effrayante. Elle se tourna vers Michèle, encore prise dans l'excitation du moment, traversée par ce qu'elle avait réussi à provoquer. Cassie voyait les choses lui échapper, elle n'essayait même plus de se raccrocher à quoi que ce soit. Sa vie coulait à l'extérieur d'elle-même. Il n'y avait plus de frontière, elle se déversait dans le mouvement du monde. Le métro survolait maintenant les rues parisiennes, sinuant entre les premiers étages des beaux immeubles de la Motte Piquet Grenelle. Les êtres, peuplade des trottoirs figés par la vitesse du métro, s'éloignaient, absorbé par le mouvement inverse de la rame dans un oubli immédiat. Elle inspira profondément, perdue pour perdue, elle remettait son destin dans les mains machiavéliques d'une Michèle débridée. Elle se sentit brusquement soulevée, tirée par le bras. Elles n'eurent que le temps de se faufiler dans la fermeture des portes. Deux agents de la RATP remontaient les rames à la rencontre des fraudeurs patentés. Ils ne purent que regarder leurs proies s'éloigner sur le rythme d'un baiser soufflé à bout de bras, ironie provocatrice de ces demoiselles en cavale. Elles quittèrent le quai, main dans la main, comme deux sœurs. Elles s'engouffrèrent dans les couloirs du métro. La jupe légère de Cassie virevoltait au fur et à mesure des enjambées qu'elle lançait dans le sillage de Michèle. Un autre groupe d'agents de la RATP se profilèrent à l'horizon, ils n'eurent que le temps de les voir bifurquer à contre sens pour regagner le quai qu'elles venaient de laisser. Michèle avait un sens aigu de la manipulation. D'instinct elle voyait comment dérouter l'ennemi. Il avait dans son esprit la figure de tous ceux, individu parmi les individus, susceptibles de lui en vouloir. Elle était continuellement aux aguets, prête à sortir les griffes. Cassie était une boussole qui donnait la direction de ce qui était bien, et pour le moment la boussole affolée ressemblait à une girouette entraînée dans une danse effrénée à travers la tempête. Elles sautèrent dans le métro qui n'avait pas encore démarré. Elles s'y engouffrèrent bousculant quelques personnages exotiques, voyageurs peu habitués aux us et coutumes des transports parisiens. Ils proposèrent un sourire crispé en guise d'explication. Bousculés à nouveau, ne comprenant pas que leur position, là, bien plantée devant les portes, étaient une insulte à la logique métropolitaine des heures de pointes. La découverte des autochtones était maintenant complète, ils en avaient pour leur argent. Le prospectus qui promettait un voyage riche en surprise, pour une fois ne mentait pas trop. Ils finirent plaqués contre les portes du fond, le nez écrasé contre la vitre, partageant les joies transpirantes du gros monsieur aux aisselles auréolées. Plus sauvage que l'Afrique de la brousse, ils venaient de passer de l'autre côté de la frontière qui les

séparait encore un peu de l'animalité. Eux les bons blancs tintinesques se campant comme ils le pouvaient sur ce qui les faisait étrangers, à eux-mêmes.

Silencieuses, elles regardèrent défilier le monde parisien sur les faïences blanches, bariolées d'inscriptions énigmatiques, signes de ralliements d'un autre monde en perdition. Identification des groupuscules pour distinguer les ennemis dans une guerre fratricide où règne l'esprit de meute. Déchaînement incessant contre l'autre à moi-même irreprésentable qui trouble leur égoïsme primaire. Soudainement le métro s'engouffra sous le sol, plongeant dans les entrailles de la terre. Elles quittèrent le métro pour émerger de la Station Pasteur. Entre le lycée Buffon et son annexe ouvrière au ventre usinant sur de lourdes machines outils vestiges d'un temps exhumés des pays de l'Est. Elles faisaient sourire les tourneurs et fraiseurs, pas encore rangés parmi les chômeurs du moment. Mais elles effrayaient toujours les jeunes apprentis noyés dans les projections odoriférantes de graisses chaudes. Elles remontèrent le boulevard Pasteur, interloquées par le défilé de blouses blanches parmi les bleus de travail, stagnant devant l'établissement, ou encore, s'extirpant de la boulangerie attenante. D'autres qu'on ne distinguaient pas, faisaient face à des flippers, dans un dernier combat contre une boule métallique. Dans le kiosque planté au milieu du trottoir, Michèle attrapa une revue destinée aux jeunes femmes en herbe, assemblage de clichés représentant les canons de la beauté. Le vendeur alerté par un consommateur outré, observa, figé dans sa stupeur, la disparition rapide des belles demoiselles échevelées, laissant, pour tout paiement, un léger parfum envoûtant, panache vaporeux qui signait là leur fuite. Il ne prendra pas la peine de le humer. Michèle, hors de tout contrôle, enchaînait les actes délictueux sans aucun souci des conséquences potentielles. Elle ne pensait pas, elle vivait les événements au gré de la tension qui envahissait son corps. Elle avait besoin d'exulter, de nourrir ce pulsionnel qui brouillait son discernement. Cassie n'était plus qu'une ombre, elle était aspirée dans le sillage de ce navire en perdition. Prises dans le déferlement de flots incohérents, elles s'élançaient hors de tout contrôle vers une destination qui prenait forme petit à petit dans l'esprit de Michèle. Elles arrivèrent sur le parvis de la gare Montparnasse.

- « On prend le train ! » s'écria Michèle. « Un TVG pour le bord de mer. Je veux voir la mer... T'avais promis... »

Cassie dévisagea cette écervelée à la fois très proche et inconnue qu'elle découvrait, gesticulant devant ses yeux. Elle trouvait en face d'elle, une gamine à peine sortie de l'école primaire qui faisait un caprice à sa mère. Ce rôle maternel effraya Cassie qui ne put que rester silencieuse, incapable de prononcer le moindre mot. Les yeux écarquillés, elle assistait au spectacle qui se déroulait devant elle. Un spectacle dont elle ne faisait plus partie.

- « Le train, je veux prendre le train... Fait chier Mathias, il avait qu'à être là au lieu de gueuler ! »

Michèle embrassa Cassie sur la bouche, elle n'avait pas pensé, elle sentait que ça la sortirait de sa stupeur. Et puis elle aimait bien la fraîcheur des lèvres de Cassie, ainsi que leur petit goût quand elle avait mâchouillé un chewing-gum. Cassie fit un petit sourire. Michèle l'attrapa par le bras sans lui laisser le temps de réagir. Elles se dirigèrent vers les imposantes marches, s'élançant vers une gare tout en hauteur. Comme s'il s'agissait de convois en partance pour le ciel. Elles stoppèrent net leur course folle à travers le grand hall quand elles tombèrent sur l'affichage des départs : Rennes, Quimper, 16h54 quai inconnu.

- « C'est celui-là, je me rappelle. Une fois on était allé en vacances avec les éduc dans un bled au bord de la mer. On avait pris ce train là... C'était quoi déjà le nom du bled ? Ploctuty, un truc comme ça... On avait bouffé des crabes tout roses avec des pinces de homard. C'était dégueu, je me suis empiffré de frites. J'ai trouvé trois mecs on s'est rempli de bière. J'ai pissé toute la nuit. Les éduc ont pas voulu que je finisse la nuit avec les trois zigotos. J'sais même pas pourquoi, ils étaient moches comme des poux.

- Loctudy... le bled...

- C'est ça ! Comment tu sais, tu y es déjà allée ?
- Non, je connais c'est tout. Et les homards c'était des langoustines.
- Ouais c'est ça aussi. T'es vachement bonne côté esprit ! »

Michèle, illuminée, criait, gesticulait, sautait. Transfigurée par l'excitation elle poussa Cassie dans la direction d'un quai désert. Puis changea brusquement d'idée en voyant une cahute de restauration rapide. Elle se planta devant la boutique, grimpa sur la marche et s'étala, les coudes grands écartés pour commander deux Coca-cola et désigner de la main deux sandwiches dans la vitrine en tapotant du doigt pour montrer son choix. Le serveur attendit de voir les billets avant de se décider à obtempérer.

- « Bouge un peu pépé, y a pas que toi dans la gare ! » Hurla Michèle dans les oreilles d'un homme tranquillement accoudé au comptoir pour déguster son sandwich poulet salade mayonnaise. « Puis ça fait une heure que t'as fini ton casse-dalle, alors place aux jeunes ! Me regarde pas comme ça toi... Bon tu les donnes tes sandwiches où tu les exposes ! » continua-t-elle, cette fois en direction du serveur.

Le pauvre homme qui était accoudé au comptoir, dans l'incapacité de comprendre ce qui lui arrivait, jeta un regard incrédule en direction du serveur. Puis opta pour une tentative de médiation en bonne et due forme.

- « Mademoiselle, vous pourriez être...
- Putain y sont même pas frais tes Cocas ! Je veux ceux là, tout au fond du frigo. Toi ta gueule, allez bouge pignouf ! Cassie, dit quelque chose je vais les massacrer les deux tas ! »

Le serveur, de son côté, préféra user d'un prompt repli, comprenant qu'avec ces deux harpies, il avait peu de chance d'en sortir avec les honneurs. Il les servit rapidement, sentant qu'elles n'allaient pas camper là très longtemps. C'est le genre de donzelles qui a la bougeotte.

- « Deux trente et deux trente, plus les deux coca ça fait...
- Sept vingt ! Faut pas être bien malin pour demander à la machine.
- Sur vingt ça fait...
- Douze quatre vingt banane ! Bon tu les donnes où tu les mets à chauffer dans ton slip ! Puis ajoute deux mars et les gros chocolats.
- Les rochers ? » précisa le serveur sur un ton docte marquant une certaine distance entre la jeunesse qui n'y connaît rien et le professionnel qui connaît son métier.
- « C'est ça les rochers, t'en mets quatre. »

Michèle attrapa sa monnaie, jeta un billet de dix euros comme elle aurait jeté de la nourriture à un chien et elle décampa. Elle n'entendit même pas le rappel du serveur tentant vainement d'expliquer qu'il ne recevait pas de pourboire. C'est l'homme toujours accroché à son comptoir comme à une bouée de sauvetage qui lui fit signe de ne pas insister. En quoi il avait tout à fait raison. Il arrive cependant que la raison n'atteigne pas celui à qui elle est destinée. Elles regagnèrent le quai, s'installèrent sur un chariot à bagage, abandonné là, en attente de chargement. Le serveur déboula tout échevelé, un billet dans une main et quelques centimes dans l'autre.

- « T'es vraiment con ! Garde tout pour t'offrir un kawa.
- Je ne peux pas, c'est interdit par la direction.
- La direction tu lui diras de venir me voir. Tu prends tes tunes et t'en fait ce que tu veux ! T'auras qu'à dire que les clients ont été kidnappés par des extraterrestres... Tu veux un mars ?

« Non merci c'est gentil. » répondit le serveur pantois. Dressé comme un piquet, la bouche ouverte ne sachant pas trop que faire, il attendait, cherchant du regard on ne sait quelle approbation

d'un témoin qui n'existait pas. Le vent ne soufflait pas assez fort pour l'emporter loin de là et son esprit d'aventurier s'arrêtait à la Plaine Saint-Denis. Rien de tout ça ne pouvait l'aider à prendre une décision. Il n'avait pas eu son content d'humiliation, il en redemandait encore.

- « Tu veux quoi, t'es pas mon genre. Les pingouins ça me fait pas bander, t'as peut-être tes chances au bois de Boulogne avec un travelo mais avec moi et ma copine c'est pas la peine. Puis de toute façon elle, c'est une bouffeuse de touffes... Allez casse-toi, zou ! »

C'était ce qui manquait à l'éberlué de service pour décamper, la queue entre les jambes, méditer sur la destinée des serveurs en gare Montparnasse avant de retrouver sa banlieue. Reste d'un monde archaïque où les mecs avaient encore un semblant d'emprise sur les nanas. Le serveur déguerpit au pas cadencé sans comprendre, la monnaie toujours en avant, justification professionnelle pour une déconvenue annoncée.

- « Tu veux un sandwich ?

- Oui je veux bien...

- Et des chocolats ?

- Oui, et j'aimerais bien des chips aussi... et des muffins ! »

Michèle fila vers la boutique. Le serveur, bien protégé derrière son rempart de sucreries, observait avec une certaine appréhension le retour de la furie. Cassie contemplait la scène de loin se demandant comment Michèle pouvait arriver à ses fins. Agressive et violente comme elle pouvait l'être, ça passait ou bien ça cassait. Pour le moment ça avait l'air de passer. En effet Michèle revint avec des paquets de chips aux oignons, une barquette de quatre muffins sous blister. Elle tendit le tout à Cassie entrain de s'empiffrer avec le sandwich débordant de thon et de mayonnaise. Elle ramassa l'œuf dur tombé sur le sol qu'elle avala d'une bouchée. En même temps qu'elle ingurgitait son œuf, elle éventrait le sac de chips et elle commença à se remplir la bouche d'une poignée de pétales croustillants. Elle s'attaqua dans le même mouvement aux muffins. Il fallait que ça rentre, qu'elle se sente pleine, remplie de toute cette nourriture. Elle s'essuya les lèvres d'un revers de manche regardant en direction de Michèle. Elle avait les yeux grands ouverts, les plongeant dans ceux de Michèle. Sous le regard de cette fille, elle se sentait mise à nue. Se savoir observée dans son gavage, pour la première fois, la satisfaisait totalement. Assise devant cette future femme, elle toute petite au pied d'une géante, elle retrouvait une émotion oubliée, enfant d'une enfant pas plus délurée qu'elle. A se chercher, poussant les limites de l'inconvenance jusqu'au dégoût. Elle attrapait tout ce que Michèle lui tendait, dans une tentative vaine de nourrir la détresse qui l'envahissait. Elle n'avait plus aucune estime pour elle, les jambes écartées, elle dévoilait son corps de manière impudique. Penchée en avant elle laissait entrevoir sa poitrine au bout de laquelle le désir se trouvait crucifié. Un voyageur égaré, accompagné de sa famille ne peut empêcher un regard équivoque.

- « Tu peux pas t'occuper de tes mioches gros cochon ! »

Pris entre le regard étonné de ses enfants, le mauvais visage de sa femme emplis de reproches il restait hésitant ne sachant quel parti prendre. Le rappel de comportements oubliés, mais pas par la tendre épouse, les trahisons enfouies sous le linceul du temps, les petites compromissions avec son âme affleuraient à la surface d'un étang étrangement calme depuis trop longtemps. Sentant le danger poindre, il opéra une fuite stratégique, augmentant la cadence de ses grandes enjambées pour échapper à une mise en pièce inéluctable. En avant de sa petite troupe, portant haut devant lui, l'étendard de la honte, il gardait fière allure, pour ceux qui n'avaient pas été témoin de cette scène de la vie quotidienne d'une banalité déplorable. Sous le feu d'un « Casse-toi avec ta troupe de clampins ! » l'ensemble dispersé se regroupa derrière le chef en déroute. Observatrice distante, Cassie avança la main en direction d'un nouveau paquet de chips, cette fois-ci saveur tomate, en même temps qu'elle engloutissait son troisième muffin. Michèle lui tendit le sandwich au saumon, renouvellement d'un acte d'amour passionné. Michèle était fascinée par la capacité de Cassie à

engloutir les aliments. Elle ingurgitait les matières, s'aidant de gorgées de Coca pour faire descendre le tout, le regard toujours plongé dans celui de Michèle. Elles se nourrissaient mutuellement, désir de voir contre désir d'absorption. Ce n'était plus qu'un flot déchaîné, déferlement alimentaire qui entrait par la jolie bouche pulpeuse. Dans une attitude empreinte d'une certaine innocence, Cassie se vouait corps et âme à son rôle : La vierge à la bouffe.

Quelques minutes plus tard, maintenue par Michèle, Cassie vomissait le même flot, mais en sens inverse, sur la voie de chemin de fer. Accrochée aux butées pour arrêter les lourdes motrices arrivées en fin de parcours, elle hoquetait. Puis reprenait son vidage dans une extase incontrôlable. Plus les soubresauts se succédaient plus Cassie jouissait de ce déferlement. Il y avait là quelque chose d'érotique. Un sentiment de va et vient culinaire, éjaculation du sac stomacal. C'était une longue saillie où, entre chaque expulsion, Cassie regardait Michèle, heureuse de la voir plantée là, avec elle, la soutenant dans sa décrépitude. Au loin, installée sur les banquettes métalliques, ajourées de petits trous, la famille invectivée assistait à ce triste spectacle n'osant quitter sa place forte. C'est la femme qui se dirigea vers le couple enlacé. Corps devenu un dans une danse orgiastique, face à l'immensité aseptisée de la haute carcasse ferroviaire

- « Ça va... Vous êtes sûres ?

- Je veux bien des mouchoirs si vous en avez » demanda Cassie.

La jeune femme regagna sa place, fouilla dans son sac à main. Elle revint un paquet plastifié à la main. Elle déchira l'emballage, en extirpa un mouchoir pendant que Cassie se vidait une dernière fois. C'était une bile translucide. Elle n'avait plus rien à ajouter.

- « C'est bon on va se débrouiller maintenant ! »

Michèle écarta cette intruse qui venait interférer dans une relation mortifère, entraînant l'une avec l'autre dans une course effrénée contre la vie.

Chapitre 13

*Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du **Dimanche 14 août 2011***

Psaumes 433 à la mémoire des gens

La lucarne a pris une drôle de forme, celle d'une boîte pour déposer de surprenants costumes. Ceux qu'on met pour la dernière fois. La lumière s'est assoupie, l'électron n'a plus envie de circuler dans les câbles. Il s'est lassé de ces connexions inutiles pour relier des êtres qui n'ont jamais rien eu à se dire. Ils parlent à des fantômes qui les regardent silencieusement, la tête légèrement inclinée, un sourire compatissant en guise de réponse à de sempiternelles questions.

Alors...

Ayez pitié de moi ne me jugez pas trop vite je voulais juste aller voir, regarder, jeter un œil dans la vasque. Vous auriez fait de même, enfin peut-être, allez savoir... Il fallait que je sache ce qu'il en était, je regrette... Mais ça ne change rien, le mal est fait... depuis si longtemps, depuis l'âge où on trouve bizarre que les enfants soient si sages... J'ai vu l'œil, il m'a regardé en souriant, de toute façon il en avait vu d'autres, des errants dans les ténèbres qui cherchent la lumière... Quelle idiotie de vouloir la lumière, l'obscurité finalement c'est apaisant, c'est pour ça qu'on y retourne, forcément.

De profundis,

Je m'en vais, au gré de la bise mauvaise, finir de creuser un simple trou pour y jeter ce qu'il reste des personnes qui déambulent dans ma caboche. Leurs pas résonnent inlassablement sur les dalles qui font l'assemblage en mon encéphale. Il est temps que je me débarrasse des cadavres accrochés à mes guêtres. Il me faut maintenant repartir et quitter ces lieux. Reboucher ce trou béant qui déborde mon inconscient, bien tasser la terre, placer une pancarte avec un nom. Je ne sais pas encore bien lequel, mais il le faudra précis, qu'on sache bien que gît dans cet abîme une horrible chose qui cracha à la face des dieux son aigreur d'être encore en vie.

En éteignant votre écran, n'oubliez pas de saluer ces Dieux que je maudis depuis si longtemps, mais ne leur parlez pas de moi, parlez leur du voisin. Je crois qu'il attend quelque chose d'eux.

MYSTIFICATION PREMIERE

La seule rencontre probable entre monsieur Henry et Cassie... Face à ce qu'on croit, qu'elle idée d'aller vérifier. De toute façon la vérité n'est jamais bonne à voir.

Monsieur Henry. C'était drôle cette façon de s'adresser à lui. Il essayait de se rappeler quand avait on commencé à l'appeler ainsi. A l'école il avait un prénom comme les autres. Louis. Deux fois rois. Il avait dû être sacrément important aux yeux de ses parents. Fils unique pendant neuf ans jusqu'à l'arrivée d'une petite sœur dont il ne partagea pas grand chose. Assez vite elle était devenue une locataire dans la chambre du fond où elle vivait sa vie. Il avait su très rapidement ignorer cette intruse qui perturbait une vie bien tranquille où papa maman n'avait d'yeux que pour lui. Le héros avait brutalement perdu sa couronne, mais contrairement au conte, il n'avait jamais retrouvé son royaume. Il avait su beaucoup plus tard qu'il avait eu une autre sœur, avant lui. C'est à la naissance du premier enfant de sa sœur, que monsieur Henry avait appris la chose. Au détour d'une conversation entre la mère et sa fille, alors qu'il était occupé à se gorger de champagne. Il surprit quelques mots, qui, au final, lui étaient bien destinés. Une façon de dire les choses au travers d'un miroir pour tenter de filtrer en retour une haine ainsi avortée, elle aussi. Cette chose morte à la naissance c'était vu affublé du joli nom de fausse-couche point à la ligne. Avec un nom pareil, il ne restait plus qu'à l'oublier. Mais voilà il avait appris la chose à l'hôpital, une évocation entre filles. Le comble sa sœur était au courant. Le monde des femmes réuni autour d'un cercueil manquant faisait corps pour combler ce vide. Lui l'aîné n'était même pas au courant. Il en fallait du monde pour équeuter Louissette et ne pas tromper la masculinité du petit roi, dépossédé deux fois de sa couronne. Il avait ainsi hérité d'un prénom tronqué, celui d'une morte sans sépulture. Le tombeau c'était lui, énigmatique sarcophage d'un petit bout de femme surgi du passé. Naissance au travers d'une naissance, décidément pour un oubli c'était une réussite.

L'école, le lycée parisien et la faculté de lettres, jusque là Louis avait perduré. Il y eut quelques filles mais pas encore de place pour un « monsieur Henry ». Il fallut son intronisation au Lycée Buffon pour se faire appeler définitivement monsieur. Ce fût sans transition, d'un seul coup. Du chef d'établissement aux élèves en passant par la concierge. Le départ de celle qui l'appelait de son prénom avait fini de détrôner Louis pour un Henry sans équivoque puisque appuyé d'un monsieur qui rendait obsolète le sous-entendu royal. Le passage de l'un à l'autre s'était fait en même temps que sa rupture avec les femmes. Une vie de moine. S'il avait su, il aurait opté pour la prêtrise. Au final il avait choisi la bêtise. Entêté dans sa vaniteuse distance d'un professeur es lettre imbu de ses connaissances qu'il n'avait même pas su mettre au service d'une œuvre. Encore moins celle de sa vie. Il avait fini emmuré dans son antre, rempart livresque aux odeurs d'un temps qui n'avait plus cours.

Cassie avait débarqué dans son espace mental comme une bourrasque. Effigie évanescence aux allures vaporeuses, elle avait charmé le vieux bonhomme. Ce soudain déferlement fait d'une folie joyeuse lui avait tourné la tête. Envolés les mots creux accrochés à de si mauvaises idées. Comme un château de cartes, elles s'étaient écroulées évidées de l'intérieur à force d'être répétées aux oreilles emmurées par les convenances. Abandonné par la pensée, comment aurait-il pu imaginer une telle rencontre ? Endormie sur le pas de porte, déposée là au petit matin par un ange. Il s'apprêtait à sortir acheter le journal du matin. Il avait enfilé un manteau épais. L'hiver pointait le bout du nez. Brutalement la température avait chuté sans prévenir et un froid sec s'était installé soudainement sur Paris. Il était encore entrain d'ajuster son chapeau sur sa tête, la porte à demi ouverte. Et voilà cette fille endormie, enroulée dans son caban vert bouteille. Il s'en était fallu de peu qu'il piétine le précieux objet jeté là à ses pieds. Elle était recroquevillée sur elle-même. Il s'était figé, pensant que le moindre mouvement l'aurait réveillée, que d'un souffle elle se serait envolée. Il contemplait le chef d'œuvre. Toutes ses études sur le beau, des livres et des livres, résumés dans cet instant. Ses yeux se mouillèrent et pour la première fois, il ressentait cette émotion oubliée que seule sa peau frissonnante avait gardée en mémoire. Puis il s'était décidé à aller

chercher la grosse couverture en laine. Celle qui recouvrait le canapé. Pour une fois un cadeau de sa sœur allait avoir une autre utilité que celle de l'humiliation mondaine. « Laine tartan » ! Quand sa sœur avait nommé l'objet, il n'avait pas compris. Il cherchait le rapport avec la piste de course du stade Charlety, seul élément comparatif issu d'une jeunesse sportive bien décevante. Participer aux Jeux universitaires de Paris avait été le lot de tous pour l'inauguration du grand stade enfin terminé après guerre. Quelle connerie, il n'avait pu échapper aux entraînements qui avaient fini de le ridiculiser devant toutes les étudiantes du Club House. Anglicisme prétentieux pour qualifier la buvette. Les boulistes avaient moins de considération pour la chose d'outre manche. Avec sa couverture en tartan, une fois de plus, sa sœur avait trouvé le moyen de le rabaisser devant les neveux et son mari, lui le professeur de la Sorbonne.

Il avait déposé délicatement le précieux tissu sur les épaules de la belle. Vénus et Aphrodite réunies dans un songe. Dédoublement d'une même image dans une superposition de femmes. Matriochkas emboîtées qui altèrent la réalité des sentiments. Elle avait d'abord commencé par remuer doucement, cherchant une position plus confortable. Puis d'un seul coup elle avait ouvert de grands yeux humides, la fatigue accumulée durant ses jours d'errance avait fini son office. Pas plus étonnée que ça, elle s'était levée.

- « Bah restez pas planté là ! Je suis pas une pâtisserie à la boulangerie... Je boirais bien quelque chose de chaud, genre thé... avec deux sucres ! »

Il n'avait pas réfléchi plus que ça, il avait obéi. Il était parti dans la cuisine remplir une casserole d'eau. Du thé en avait-il seulement ? Monsieur Hujdé, le buveur de thé invétéré ne venait plus le déguster chez lui. Il avait préféré se faire lui-même sachet de thé. La différence c'est qu'il n'avait pas eu besoin d'eau bouillante. Il s'était contenté de pendouiller dans le vide. Au final l'armée allemande avait eu raison de sa résistance héroïque. Il avait capitulé dans la dernière ligne droite. La présence de l'extrémisme populiste au second tour des élections présidentielles n'avait rien arrangé, le tout sur fond de papisme au passé maculé mais pas par la conception. De guerre lasse, il avait levé les deux mains, acceptation pour une dernière salve.

« Mais où pouvait bien être ce fichu thé ! » Celui que sa sœur apportait de sa cambrousse quand elle débarquait le jour de Noël. « La vieille boîte en fer ! » Celle qui patientait sur le haut du placard. Il l'attrapa en se haussant sur la pointe des pieds. Ce sera bien les seules fois où il aura bûni les idées saugrenues de sa sœur. Quelques sachets aux fruits rouges résistaient sur fond de ferraille rouillée, reste d'une lubie diététique de la frangine. Rien que l'odeur l'écœurait. Il avait failli tout ficher à la poubelle au moment où l'envahisseur familial avait choisi de pointer le bout du nez dans l'antre. Il avait rattrapé le coup en disant qu'il voulait juste se débarrasser de l'emballage. Vite fait, il avait vidé le contenu d'une boîte prise au hasard. Et il arrive que le hasard ne fasse pas bien les choses. Tous ses bonbons anisés tant appréciés pour accompagner ses rêvasseries, quand il s'installait confortablement, à la tombée du jour, dans son voltaire, allez hop, tous mélangés avec les épiluchures et autres détritûs. Mais le thé et l'honneur étaient saufs. Il avait complétement oublié l'existence de cette boîte ainsi que son contenu. Il ne pensait pas qu'il pourrait un jour en faire quelque chose. Qui plus est pour sauver un oisillon tombé du nid.

- « Du thé aux fruits rouges ça vous va ? » Avait-il hurlé à travers tout l'appartement pour se rendre compte brutalement que la jeune demoiselle l'avait suivi. Elle était debout de l'autre côté de la table.

- « Faut pas crier comme ça, je suis pas sourde ! C'est pas terrible, mais ça fera l'affaire. Y aura qu'à mettre beaucoup sucre ça fera passer le goût... » Au moins ça leur faisait un point commun : le thé de la sœur n'était pas bon.

Il avait déposé la théière sur la table avec un grand bol aux origines bretonnes, celui avec un prénom gravé dessus et au fond un paysan improbable en tenu de bigouden avec sa canne à pêche. Il s'agissait d'un souvenir rapporté du séjour organisé par ses collègues pour assister à une conférence sur l'enseignement des œuvres classiques. Le seul intérêt de cette expédition ça avait été

le bol pour faire un cadeau. Il ne savait jamais quoi offrir et il s'était dit que pour une petite fille ce serait une chouette idée, un bol breton. C'est quand il a vu la tête désemparée de l'enfant qu'il a réajusté sa vision des cadeaux pour enfant. Mais trop tard. La deuxième tentative de cadeau avait eu le même résultat, depuis il donnait de l'argent afin que l'heureux destinataire se fasse plaisir tout seul. Au final c'était plus simple et plus économique.

- « Vous vous appelez Framboise ?
- Non c'est ma nièce.
- Pourquoi c'est pas elle qui a le bol ? Vous lui avez piqué !
- Elle n'en a pas voulu.
- En même temps c'est tellement nul, qu'on pas lui en vouloir beaucoup. »

Le coup de grâce, au cas où il n'aurait pas tout à fait compris la première fois. Puis il avait poussé sa deuxième boîte en fer, celle qui contenait le sucre. L'origine était plus lointaine, quelque chose comme le Maghreb, mais celui du quartier Barbès. La concierge lui avait offert pour service rendu. Une belle boîte avec des motifs alambiqués dans les tons bleus. Pareil, il l'aurait bien fichu à la poubelle, mais c'est justement la concierge qui s'occupe de la chose et il craignait les représailles de la poilue plantureuse.

- « Vous faites dans l'exotique, vous êtes un grand voyageur ?
- Non c'est la concierge...
- Vous l'avez plaquée et elle s'est vengée ?
- Pas tout à fait, j'ai donné des cours particuliers à sa fille.
- Alors elle a raté ses études et pour vous punir, elle vous a refourgué cette merde métallique... Elle est rudement petite votre cuiller, c'est pour manger des groseilles ? »

Elle lui avait souri. Ça l'avait ému. Dans son monde de grisaille et de solitude un brin de soleil avait éclairé sa demeure. Il n'avait plus l'habitude du bonheur, s'il ne l'avait jamais eue. Il en aurait pleuré. Ce joli brin de fille installé à sa table. Il en avait même oublié de fermer la porte d'entrée. Il avait toujours son pardessus, comme si c'était lui l'invité impromptu. Cassie avait jeté ses affaires sur la chaise. Elle portait un chemisier blanc sous un polo bleu marine, un jean crasseux et des Converse noires. Noyés sous ses longs cheveux blonds, deux yeux gris vert le dévisageaient pardessus le rebord du bol.

- « Vous enlevez jamais votre manteau chez vous ?
- J'allais sortir alors...
- Alors vous vous êtes dit, manteau sur le dos, manteau sur le dos. Faut pas plaisanter avec ces choses là. »

Puis elle avait rigolé, s'était levée d'un coup, comme un ressort sorti de son logement. Elle avait bondi sur ses pieds. Puis elle l'avait embrassé sur les deux joues.

- « Vous êtes rigolo ! »

Ce n'est pas exactement comme ça qu'il se serait décrit. Mais si elle le disait, ça devait être vrai. Cassie avait fait le tour de la cuisine, ouvert quelques tiroirs qu'elle avait aussitôt refermés. Passée ses mains sur les meubles, comme si elle vérifiait la présence de poussière. Puis elle avait pointé son nez dans le salon pour revenir sur ses pas. Elle semblait heureuse. Un sourire irradiait son visage d'ange où rayonnaient des yeux moqueurs qui dominaient une grande bouche aux lèvres pulpeuses à souhait. C'est seulement à ce moment qu'il avait remarqué sa maigreur, cachée sous des vêtements trop amples, des manches trop longues et de petites cuisses de moineau. Cassie avait saisi son regard, mais contrairement à ce qu'elle voyait d'habitude, il n'avait pas changé, toujours empli

de bonté. Peut-être même encore plus chaleureux.

- « Vous n'êtes pas grasse. A votre âge faut manger pour être belle comme ça. »

Il avait prononcé ces paroles simplement. Il était déjà dans autre chose. Il avait commencé à débarrasser le bol et la cuiller à sucre dont Cassie s'était servie comme petite cuiller pour touiller son breuvage. Ça l'avait fait sourire. Il avait pensé à la tête qu'aurait fait son ami Hujdé en assistant à une telle effronterie. Cassie avait été surprise par la remarque, mais en même temps rassurée. C'était comme s'il fallait l'avoir dit, c'est tout. Maintenant on pouvait passer à autre chose. Et c'était le cas.

- « C'est petit chez vous, mais c'est sympa. »

Puis elle avait filé dans le salon. Fureté dans les livres. Elle s'en saisissait d'un, qu'elle ouvrait n'importe où, le feuilletait rapidement et le remettait nonchalamment à sa place. Par moment elle se hissait sur la pointe des pieds pour voir ce qu'il y avait sur les étagères du haut. Elle n'était là que depuis quelques minutes, mais elle avait déjà pris possession des lieux. Sa présence avait marqué chaque petit recoin. Elle déplaçait une babiole pour la positionner différemment. Elle échangeait les places, à son goût. Monsieur Henry la laissait faire, trop heureux de la voir virevolter dans la pièce.

- « Y a que des bouquins chiants comme la pluie ! ... Ah celui-là je le connais, je l'ai lu au Lycée. C'est pas mal mais c'est quand même chiant... Lui, j'aimerais bien le lire... un jour. J'ai eu un petit copain qui ne jurait que par lui. Mais à mon avis il n'avait rien compris. »

Elle s'était affalée sur le canapé. Elle avait ouvert la Généalogie de la morale sur ses genoux. Elle était plongée dans la lecture du livre, son grand sac à main posé à ses pieds, son manteau étalé de l'autre côté du canapé. Monsieur Henry était contemplatif, comme s'il venait de découvrir la vierge Marie en personne. La seule note un peu discordante dans ce tableau c'était qu'elle était absorbée par la lecture de Nietzsche. Cassie ne voyait plus rien d'autre que les lignes qui défilaient devant elle. C'était devenu un impératif catégorique, lire Nietzsche et cela ne semblait pas étonner outre mesure monsieur Henry, planté là. Tout donnait l'impression d'être la chose la plus naturelle du monde. Une jeune fille tombée de nulle part et un vieux bonhomme autour d'un ouvrage de philosophie. Monsieur Henry subjugué par cette nymphe de la littérature mit quelques temps à sortir de son état extatique. Il se rappela qu'il avait toujours son pardessus et qu'il commençait à bouillir sérieusement dans son sauna portatif. L'idée du journal fit son chemin jusqu'à sa conscience et dans un sursaut il se décida.

- « Je vous laisse la garde de la maison, faites attention au chat il ne supporte personne. Il griffe au visage quand il est de mauvaise humeur.

- Hum hum... » lâcha-t-elle sans lever les yeux de son bouquin.

Il était sorti sans l'ombre d'une hésitation. Cassie avait instantanément fait partie des meubles. Il ne voyait en elle qu'une personne attachante. Elle aurait pu dévaliser sa maison sous ses yeux qu'il lui aurait encore trouvé des circonstances atténuantes auprès de ces messieurs de la police. De toute façon il avait été largement récompensé et tout le reste n'avait plus d'importance. Enfin il était arrivé quelque chose de surprenant dans sa triste vie remplie d'habitudes immuables. En passant le seuil de sa porte, il avait ramassé les gants de Cassie abandonnés sur le paillason. C'était des mitaines à rayures multicolores. Il y avait aussi un grand sac de papier kraft avec, pêle-mêle, quelques vêtements, un lapin tout effiloché, un tube de rouge à lèvres, une broche ronde qui avait dû être assortie à un fer à cheveux Babilys depuis longtemps oublié dans un vieux buffet au fond d'un appartement miteux. Un tube de gynergène caféiné pour les migraines qu'elle s'était inventée. Elle y ajoutait un comprimé d'aspirine effervescente, juste pour le goût. Il y avait aussi deux ou trois coupe-faim type éphédrine qu'on trouve uniquement en vente par correspondance, mais pas chez les Trois Suisses. Tromper les pulsions vitales nécessitait un peu d'artifice, ne serait-ce que pour atténuer les crampes d'estomac. Au début. Pour compléter la panoplie de la parfaite anorexique, une collection de vomitif en tout genre. Rattraper ce qui avait réussi à envahir ce sac à bouffe qu'elle ne

cessait de martyriser. Il restait les ulcères, mais trouver des ordonnances pour prescrire de l'oméprazole, la pompe à proton du bonheur pour vidange à répétition, afin de colmater ces horribles abcès devenait un sport difficile.

Monsieur Henry avait repassé le seuil de sa porte, en sens inverse pour se débarrasser du sac en papier kraft dans lequel il avait ajouté les gants. Il l'avait déposé sur le petit meuble près de l'entrée pour tenir compagnie à la statuette en étain. Un grec athlétique casqué, nu comme un ver bandant un arc pour ajuster la reproduction d'un Turner aux couleurs endiablées sur le mur d'en face. Sur le socle était gravé : Pro Ars Focusque. Ce que sa sœur avait traduit par « L'art du faux cul » en ajoutant que ça lui allait comme un gant. C'était son leitmotiv dans leurs nombreuses querelles. Lui, avait cessé de rétorquer que Ars signifiait autel en latin. Mais elle, telle Invidia, l'indignation personnifiée avait continué de lui tourner le dos pour marquer son dédain. Dédain envers un frère qu'elle n'avait jamais considéré autrement que comme un imbécile. Elle n'était même pas jalouse, juste exaspérée de le voir dilapider sa vie dans d'inutiles lectures. Rancunière peut-être qu'il n'ait jamais pu lui servir de guide pour s'aventurer dans un monde autre que celui qu'elle connaissait : un monde de convenances sorte d'assurance contre les mauvaises surprises et les bonnes aussi, car l'un ne va pas sans l'autre.

Il avait refermé doucement la porte, ne pouvant empêcher un léger claquement quand le pêne fut libéré dans la gâche. Il avait tourné la rue à droite pour aller chercher son journal au kiosque de la rue Tronchet. Il avait pris au plus court, abandonnant l'idée de faire le tour de la place de la Madeleine, sa promenade du matin. Il avait à peine salué le libraire qui s'était étonné de son arrivée tardive. Il s'était peu étendu sur les deux sujets de prédilection du vendeur enkiosqué : la météo et les saisons qui ne sont plus ce qu'elles étaient. Il s'en fichait déjà quelque peu d'habitude, alors là il aurait pu tomber des hallebardes qu'il n'en aurait pas répondu autrement que par un « Ah bon ! » frisant l'impolitesse. L'esprit ailleurs, il n'avait même pas pris la peine d'ouvrir son journal pour le parcourir rapidement, encore abrité du vent et de la pluie par la bâche plastifiée du kiosque qui protégeait les publications entassées à même le sol. Il avait filé sans plus attendre suivi par le regard interloqué qui émergeait de sa lucarne entouré de revues aux titres plus racoleurs les uns que les autres. De retour il avait tenté un passage à la ninja pour tromper la concierge. Mais elle aussi avait dû prendre des cours chez les japonais car elle avait déjoué l'artifice.

- « C'était à vous la jeune délurée sur le pas de porte ? Elle a eu de la chance, j'allais la fiche dehors in petto ! »

La concierge avait des lettres mais peu de patience et peu de délicatesse avec les intrus en forme d'effrontée couleur donzelle délurée. Peut-être même encore plus qu'avec les bamboulas qui démarchaient les immeubles et les Moroco d'Afrique du Nord marchands de tapis. Ceux dans lesquels ils enroulaient les jeunes femmes pour les envoyer dans des bouges infâmes se prostituer sur des souks. C'était vrai, elle avait lu ça dans Minute. Elle se voyait déjà en partance pour la galipette avec des sbires le sabre entre les dents. Elle ne risquait pourtant pas grand-chose la mégère. Il aurait fallu la tapisserie de Bayeux pour la rouler dedans.

- « C'est une nièce d'une cousine éloignée qui devait me rendre visite... » Devant le regard incrédule de la concierge ninja il avait fallu faire preuve d'un peu plus d'explications. « Elle pensait arriver demain, mais elle a eu un train plus tôt... »

- Elle n'a pas de bagages votre jeune voyageuse ?

- Non, elle voyage léger...

- Ça pour le léger elle a peur de rien. Enfin, elle va vous tenir compagnie... C'est du côté de votre sœur ?

- Non c'est la tante à mon oncle ! Bon faut que j'y aille... »

La concierge n'avait pas saisi tout de suite la note ironique et ça avait laissé à monsieur Henry le temps nécessaire pour prendre le courrier des mains du commissaire de la république et déguerpir

sur un petit salut, paume ouverte, bras légèrement relevé en guise de Pax Romana. Elle était encore entrain de se gratter le dessus de la tête quand il avait pénétré l'entrée de son immeuble. Devant la porte il se vit contraint malheureusement à un prompt retour. La concierge, les bras croisés trônait devant sa loge, la clef de secours à la main pour celui qui avait malencontreusement claqué la porte sans emporter les siennes. Heureusement un factotum quelconque arrivait avec un colis pour le couple d'homosexuels du huitième de quoi aiguïser la curiosité du service du renseignement, colporteur de ragots. Homosexuel c'était un gibier de choix, ça faisait des saloperies à murmurer aux oreilles des pratiquants de la messe basse. Il savait qu'il ne perdrait rien pour attendre. Un vieux bonhomme avec une jeune fille sur le pas de porte ça allait jaser dans le milieu de la loge parisienne. Le coup de la nièce arrivée de sa province pour voir un vieil oncle, à une autre l'histoire de la poupée qui chante.

Sauvé par le trousseau de secours, il pénétra chez lui. Le silence régnait en maître des lieux. L'espace d'un instant il pensa que la belle s'était envolée. Il révisa son jugement en pensant que la mégère pourfendeuse des mœurs légères et des parties de jambes en l'air n'aurait pas raté l'occasion de river son clou à l'arrogant professeur es lettres des lycées parisiens. Il accrocha rapidement son manteau à l'une des patères, son chapeau sur l'autre. Il ne vit pas son pardessus dégringoler du logement dédié ad vitam æternam, pour atterrir à côté du pot qui contenait toute une collection parapluies. On en trouvait un qui ne s'ouvrait plus mélangé à d'autres dont la toile avait quitté les baleines. Il y en avait encore un avec de drôles d'oreilles qui étaient sensées représenter les yeux d'une grenouille verte. Il faisait le pendant du jaune moucheté de noir, qui se transformait en coccinelle surprise quand on l'ouvrait. Enfin on trouvait le traditionnel parapluie noir agrémenté d'une canne en bois vernis.

- « Alors ce thé, il était... »

Froid. Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase. Le livre de Nietzsche avait glissé des mains de Cassie pour terminer sa dégringolade sur le tapis. Le matou irascible, le dangereux fauve, avait élu domicile sur les genoux de la jeune fille. Il ronronnait comme le moteur diesel d'un quinze tonnes. C'était la première fois qu'il voyait son chat capable de tranquillité, la sérénité du Bouddha. Il en avait cette fois la preuve irréfutable, c'était un chat comme les autres. L'animal avait quelques connaissances qui l'arrimaient définitivement au monde de ses acolytes. Monsieur avait du savoir vivre. Visiblement avec la gente féminine à la jeunesse en fleur. Parce que côté bonhomme, il avait le caractère changeant. Il s'était jeté sur le facteur, dont la timidité et la gentillesse faisaient l'unanimité dans l'immeuble. Le pauvre, dans la débâcle d'une retraite anticipée, avait perdu sa sacoche et distribué le courrier en vrac dans les escaliers, toutes les lettres tapissant de petits rectangles blancs la descente des escaliers. Il avait transformé en ennemi juré le père Hujdé, visiteur maintes fois attaqué par l'outrageuse créature anti communiste. Avec sa sœur et toute sa smala, ils s'ignoraient, mettant tout leur possible pour nier l'existence de l'autre. Les neveux avaient compris qu'une distance respectueuse était le pendant de leur survie et tout allait pour le mieux. Seule sa nièce arrivait à peu près à approcher la bête pour le caresser. Tout ça à la condition que le séjour n'excède pas la journée. A dix heures, la trêve était rompue et les hostilités commençaient. Il fallait fichier l'un des camps à la porte. Vu le caractère compréhensif de la concierge, le chat avait souvent gain de cause. Seuls les adeptes de Sodome et Gomor avait les faveurs du matou récalcitrant, mais ils étaient rarement là aux heures ouvrables. Les pédés du huitième étaient de joyeux lurons qui passaient la plupart de leur temps dans des soirées agitées. C'est cette joie de vivre qui rendait la gardienne encore plus hargneuse, le bonheur ça ne pouvait pas être du côté des ennemis du Bon Dieu. Il ne pouvait permettre ça. Et pourtant. Voilà quelque chose qui pouvait déstabiliser les convictions de la grenouille de bénitier.

Monsieur Henry était content, la belle n'avait pas quitté les lieux. Cassie dormait à poings fermés. Sa poitrine gracieuse se soulevait avec la régularité du chronomètre. Monsieur Henry avait déposé sur le corps tout recroquevillé le plaid écossais de la sœurette une nouvelle fois utile à quelque chose. Puis il s'était rendu dans la cuisine. En ouvrant la porte du frigo, il avait pu constater que la femme de ménage avait bien œuvré. Du lait, des œufs, du jambon et même une escalope. Dans le

placard du haut, il y avait des pâtes coquillettes et des nouilles. Parfait pensa-t-il. Dans la coupe à fruits en terre cuite deux pommes tenaient compagnie à une banane le tout recouvert de clémentines. Il vérifia dans le grand placard tout en hauteur la présence d'un gâteau Papi Brossard en prévision de la venue des neveux. Le précieux dessert était à sa place. S'il le fallait il était prêt à sacrifier les filleuls pour satisfaire le moindre des désirs que pourrait émettre la jolie donzelle. De toute façon il ne les portait pas dans son cœur. Dans son fort intérieur, il les appelait les gueux.

Rassuré par tant de nourriture, il s'installa dans son fauteuil, prit son journal. Mais il ne l'ouvrit pas tout de suite. Il contemplait l'objet étrange venu de nulle part qui avait bousculé sa vie faite de routine et d'ennui. Elle avait de grands cheveux blonds qui descendaient en boucles sur son visage d'une blancheur laiteuse. Sur ce minois tranchait une grande bouche pulpeuse d'un rouge éclatant renforcé par un lipstick couleur grenat. Ses lèvres entrouvertes laissaient apparaître de belles dents blanches. Les sourcils étaient à peine marqués et elle avait de longs cils fins que relevait un mascara, soulignés d'un trait de khôl noir anthracite. Elle avait dû pleurer car son rimmel avait légèrement coulé, juste ce qu'il fallait pour la rendre encore plus belle. D'une tristesse qui donnait envie de la serrer dans ses bras. Comme les bébés qui présentent un sourire désarmant, elle était un hymne à l'amour. Tragique. Elle avait une longue tunique mauve qui finissait sur un jean délavé. Elle avait jeté ses docks au loin sur le tapis. Ils avaient fini leur course sous la table en verre. Elle était allongée en travers du canapé, les jambes relevées en appui sur le haut des coussins. Elle avait gardé son gros pull en laine épaisse, elle était recroquevillée sur elle-même. Monsieur Henry s'était relevé de son fauteuil pour se diriger vers le thermostat afin d'augmenter le chauffage. Il trouvait qu'il faisait bien assez chaud comme ça, mais de voir cette frêle enfant repliée sur elle-même les mains bien au chaud entre les cuisses il jugea que dix-sept dans la maison finalement ce n'était peut être pas assez. Sa sœur le lui faisait suffisamment remarquer. Il ne cédait qu'à contrecœur et encore, après de nombreuses récriminations. Mais la beauté fragile de Cassie n'avait pas besoin d'arguments. Elle était sa propre justification.

Cet éclair de lumière qui avait irradié sa maison avait disparu. Le sombre avait repris possession des lieux. Monsieur Henry tournait en rond dans les circonvolutions de sa cervelle peuplées des souvenirs de Cassie. Illumination d'un jour. Ce petit monde fantomatique, revenait comme une ritournelle incessante qu'on ne peut évacuer de sa mémoire. Interminablement elle se répète, refrain obsessionnel qui tourne à la déraison. Il n'avait qu'à s'installer dans son fauteuil, un grand verre d'armagnac à la main, plus rarement de cognac, qu'il laissait chauffer dans le creux de sa paume avant de le déguster. Petit à petit les vapeurs alcooliques prenaient possession de son univers mental pour réactiver de terribles sensations, car bien trop prégnantes. Il avait tout simplement oublié le nombre de verres qu'il remplissait au fur et à mesure qu'enflait sa détresse. Parfois il optait pour une bouteille de Meursault 1961. Accompagnée de songes inondés de Cassie, c'était un délice de sensualité. Il préparait sa descente aux enfers sur un plateau d'argent. Il se plaçait dans le fauteuil face au canapé dont il n'avait plus changé le moindre détail. La couverture en tartan toujours posée en travers de ce reposoir désormais inutile. Cercueil définitif pour un hymne à la douceur féminine. De plus en plus se superposait le souvenir de sa propre fille à cette nouvelle adoption d'un être illusoire déjà évaporé. Il s'enfonçait des heures durant dans une extase hypnotique à coup de petites gorgées successives. Le précieux breuvage glissait sur son palais irradié par les effluves de l'alcool.

Depuis cette tornade au parfum enivrant, le temps avait passé, la lumière des jours s'était obscurcie, et la pluie continuelle des cimetières ruisselait dans sa caboche. Il ne sortait plus beaucoup de chez lui. Le fauteuil était devenu son port d'attache. Il avait échoué là comme la carcasse d'un vieux chalut dont on ne sait plus quoi faire. Oublié de tous, même des poissons. Platon ne le faisait plus rêver. Il n'avait pas la chance de se réfugier dans une folie nietzschéenne, reviviscence d'un surhomme qu'il aurait bien voulu être. Cioran arrivait encore un peu à le distraire, à force de le mépriser, il avait fini par l'aimer, sur le tard. Il restait son dernier compagnon. Depuis quelque temps, il avait pris l'habitude de se plonger dans de grands livres de peinture. Il redécouvrait Munch, sa noyade rédemptrice dans un monde souterrain consacré par le règne des disparues, et Le Cri qui en était sorti ! Il continuait à se rendre au Café du 58 chez Léon, par

habitude, cependant il avait réduit son contact avec le monde extérieur à une fois par semaine. Un peu par obligation envers le patron et surtout par souci de ne pas déplaire à Marie. Il avait raconté une histoire de rhumatismes invalidants qui rendaient difficile ses déplacements. Mais la vraie raison, c'était que la vie lui devenait un fardeau de plus en plus lourd à supporter. Il réduisait son espace vital pour s'habituer à l'idée du cercueil dans lequel il allait finir.

Marie était trop fine pour ne pas se rendre compte. Elle l'était aussi pour prendre le risque de mettre monsieur Henry mal à l'aise. Alors avec le patron ils participaient au mensonge de la vie qui s'en va. Demandant des nouvelles des rhumatismes comme s'ils étaient, eux aussi, une connaissance de plus. Que pouvaient-ils faire d'autre que de participer à cette comédie dramatique où chacun joue sa partition en espérant très vite n'être plus déjà sur scène et que cela se joue en un acte ? Cassie était repartie comme elle était venue. Annonçant un espoir qui serait forcément déçu. Là dessus elle avait tenu sa promesse. Elle avait débarqué dans une vie remplie de certitudes, celle d'un vieux professeur infatué de lui-même professant des vérités qu'il ne croyait même plus. Enfermé dans d'inutiles élucubrations, elles étaient devenues, petit à petit, son seul univers. Quelques constellations gravitaient autour de lui. Restes d'un passé de célébrités à l'échelle d'un monde cloîtré, celui de l'établissement dans lequel il avait professé. Il participait à une publication, *L'Avenir du Lycée Français*. Une sombre platitude de ritournelles oubliées remises au goût du jour. Il naviguait entre tradition et conservatisme d'une langue qu'il fallait purifier de ses imperfections râpeuses. Entre autre.

Monsieur Henry aurait pu sombrer dans l'alcoolisme mais non. Il avait sombré dans les nuances imaginaires, couleur des songes irréels qui se superposent les uns aux autres dans une ribambelle de regrets. La femme de ménage l'avait trouvé à plusieurs reprises, installé dans son fauteuil. Il ne bougeait même plus au son de la clef histoire de sauver les apparences. Pour faire semblant de quelque chose, empiler les journaux qu'il ne lisait plus, déplacer les feuillets de ses mémoires qu'il ne prenait plus la peine d'écrire. Ou encore, lorsque tournait la clef, il s'approchait de la porte d'entrée pour accueillir l'irruption du réel dans un monde vaporeux où le temps perdait de son importance. La femme de ménage s'était étonnée au début de sa présence inhabituelle. Elle savait qu'à sa venue, le plus souvent il était sorti faire un tour et ne revenait qu'une vingtaine de minutes avant son départ afin de lui régler ses émoluments. Il lui offrait un chocolat tiré de sa bonbonnière en osier. Ils parlaient de la pluie et du beau temps ou encore de la dernière actualité du moment. C'est alors qu'il lui tendait le chèque emploi service. Il aurait pu opter pour un règlement au mois, mais il tenait à cette façon de faire. Payer son dû au jour le jour.

La femme de ménage s'était résolue à tourner autour du fauteuil. Monsieur Henry attrapait un journal, le dernier en sa possession. Il pouvait dater de deux ou trois jours. Voire plus selon la fréquence de ses sorties. Ils échangeaient quelques banalités. Monsieur Henry ne prenait plus la peine de plaisanter avec elle. Son esprit taquin avait lui aussi cédé le pas. Depuis quelques temps c'est elle qui s'occupait du ravitaillement. Elle avait pris cette initiative au début quand la sœur de monsieur Henry venait avec sa progéniture et qu'il fallait bien nourrir ce petit monde. Puis de fil en aiguille il lui avait demandé de plus en plus souvent de remplir le frigo. Cela faisait partie de ses attributions rémunérées à très bon prix. Elle avait essayé de lui expliquer qu'avec internet il pouvait se faire livrer. Qu'il suffisait d'un ordinateur comme celui que ses neveux avaient installé dans le petit bureau. Mais il ne voulait rien entendre. Il l'avait augmenté en conséquence et elle s'occupait des courses. Ça ne l'arrangeait pas trop. Les courses dans Paris en scooter ça ne l'enchantait pas vraiment, surtout les jours de pluie et autres intempéries qui rendaient la chaussée parisienne particulièrement glissante. Mais elle avait de l'admiration pour cet homme, ancien professeur de lettres qui avait bien voulu aider son fils quand il avait perdu pied à l'école primaire du quartier. Elle ne voulait pas que son fils suive le chemin tout tracé pour les concierges portugaises et les femmes de ménage de la grande cité du progrès. Le Paris des uns mais pas des autres. Classe de perfectionnement destinée à cette engeance oubliée par les programmes de l'école républicaine. Elle voulait que son fils échappe à la classe miracle proposée par l'équipe enseignante. Elle avait bien compris qui était ceux qui composaient la population basanée de ce lieu de relégation. A l'époque

elle travaillait comme concierge dans un grand immeuble de l'avenue Mozart et c'est avec dédain qu'on regardait l'arrivée de son fils dans le collège huppé qui faisait face au pont Mirabeau sous lequel coule la Seine et la mauvaise foi. Depuis, elle avait une dette envers monsieur Henry. Elle aurait fait des heures supplémentaires pour rien s'il le lui avait demandé. Monsieur Henry n'avait jamais imaginé la hauteur du service rendu. Depuis son fils évoluait au Lycée Jean-Baptiste Say avec un an de retard mais en section scientifique. C'était la consécration de sa vie. Son mari était même un peu jaloux du fils prodige. Ça ne l'empêchait pas de se vanter de la réussite de « son gars » auprès des copains du bistrot estampillé Portugais où il se rendait une fois par semaine. En banlieue rouge comme on eut dit à une certaine époque où le rouge était de rigueur.

Monsieur Henry s'était assoupi. La sonnerie d'aéroport à laquelle il n'avait pas réussi à s'habituer le fit sursauter. Une idée de ses neveux, un cadeau d'anniversaire inattendu. Le heurtoir les défrisait. Un truc manuel qu'il fallait manœuvrer, ça ne valait pas la sonnerie électronique façon Kennedy Airport. La tête de nègre contre l'américain Airlines ça ne faisait pas le poids. Il lui avait fallu quelques secondes pour réaliser. Il s'extirpa de son fauteuil. Qui cela pouvait-il bien être ? La seule hypothèse à laquelle se ralliait son esprit c'était qu'il s'agissait forcément de Cassie. Impossible, improbable, irréel, tous ces mots avaient perdu leur sens, pour planter là une certitude à laquelle il était le dernier à croire : le retour de Cassie. Il imaginait qu'elle avait perdu la clef qu'il avait dû lui donner. Comme à son habitude, elle l'avait rangée n'importe où. C'était bien elle ça. Quand elle lui répondait avec son grand sourire désarmant, monsieur Henry ne savait pas lui reprocher quoi que ce soit. De toute façon Cassie perdait tout. Elle était insouciante, elle vivait les choses comme elles se présentaient. Le réel n'avait pas de consistance pour elle. C'était à lui de se plier à ses volontés, et quand il ne pliait pas, elle boudait, comme une petite gamine qui a perdu son jouet. A la deuxième sonnerie, il enfila son peignoir. Il était éculé par le temps, sa sœur lui en avait offert un nouveau. Un beau, des Galeries Lafayette. Gris argenté. Son seul défaut c'est qu'il n'avait pas servi à envelopper Cassie quand elle frissonnait, arrivant de nulle part, trempée par la pluie. Ou bien encore nue quand elle sortait de salle de bain. Ou alors quand elle s'était assise sur le rebord de la table de la cuisine avec sa tranche de pain de mie grillé. Une petite cuiller de confiture dans l'autre main. De l'orange amère, comme les anglais. Enfin le croyait-il, ça devait bien être comme cela que les choses se sont passées, il en était pratiquement certain. Mais en réalité, il ne savait plus vraiment, les événements, plus exactement les choses devenaient fugitives. Ce qu'il se rappelait avec netteté c'est son regard de chien battu quand elle observait la nourriture déposée devant elle. En offrande pour un sacrifice obligé. Il lui avait fait une tartine de pain de mie grillée, avec une noisette de beurre salée, de ça il était absolument sûr. Le toast à l'anglaise. Ça allait bien avec le personnage. Il ne savait pas très bien pourquoi, mais anglaise avec un toast à la confiture d'orange amer, un thé noyé d'un nuage de lait, c'était la Cassie telle qu'il se l'imaginait. Du rêve à la réalité, il n'y a qu'un pas, le cauchemar. Ou alors, elle avait fait semblant pour ne pas le froisser, pour ne pas le décevoir. Elle voulait simplement le rendre heureux. Elle avait avalé difficilement une bouchée suivie d'un haut le cœur et là, il avait compris. Quand elle avait reposé sa tartine sur le coin de la table, monsieur Henry l'avait poussée légèrement afin qu'elle tombe sur le sol. Il s'était précipité pour la ramasser et la jeter à la poubelle. Faire disparaître la cause du malentendu sans mettre mal à l'aise la gentillesse que son imagination plaçait outre manche. Que son imagination voulait voir heureuse, occultant une Cassie impossible à accepter, qui, décharnée, courrait vers la mort.

- « T'en as mis du temps à ouvrir... Il fait un froid à pas mettre un chien dehors... T'en fais une tête ! Tu avais oublié ! C'est pas vrai mais où as-tu la tête en ce moment ? »

Déjà si tard en décembre. Il n'avait pas vu le temps passer. Il se souvenait des paroles de la femme de ménage. C'était à peine hier. Mais il avait laissé les mots résonner trop longtemps. Le sens diffus de leur assemblage s'était arrêté à l'orée de sa conscience. Il regardait sa sœur se diriger vers le frigo, puis son regard s'était rabattu sur l'entrée. Les trois enfants filaient déjà vers le bureau, le gendre, se débarrassait encore de son manteau. Il lui avait certainement adressé quelques mots avant de secouer ses habits parsemés des gouttes que la pluie froide avait abandonnées. Le coucou des enfants aussi, avait dû lui échapper.

- « Mariana a fait ce qu'il faut Heureusement qu'elle est là... Il fait toujours aussi froid dans cette maison... Hein Jean-Marc ! Puis ça sent le renfermé ton antre ! »

Elle avait regardé son frère, sans un mot, se lever et se diriger vers le thermostat. Elle était restée interloquée. Son « Bon, puisque c'est comme ça on repart sur le champ... » qu'elle avait commencé bien trop fort s'était éteint dans un souffle. Son mari, n'avait pas encore eut le temps de répondre à sa sollicitation. Les enfants avaient pointé leur visage dans le chambranle de la porte pour se réfugier dans les jupes de leur mère. Mais la bataille n'avait pas eu lieu. Ils observaient tous, silencieusement la scène. Le vide dans l'enchaînement des causes et des conséquences. Un ricoché dans les paroles qui continuait à frapper la surface de l'air. Un moment suspendu au désarroi et à l'inquiétude devant l'inhabituel d'une vie alourdie par les ans.

- « Je ne vous attendais pas si tôt. » énonça Monsieur Henry en augmentant le chauffage. Il se retourna pour faire face à ce tableau, arrêt sur image qu'il prit à peine le temps de noter. Il poursuivi sa route sans plus les considérer. Les statues de sel avaient eut leur moment fatal, la révélation de la désolation dans ce désert asséché où les larmes n'avaient plus cours. « Bon c'est pas une raison pour en faire une habitude. Les enfants vous avez l'ordinateur dans le bureau qui vous attend... Je vais faire un café ça vous réchauffera. Jeanne, tu veux un chocolat je suppose ? »

La goutte d'eau. Voilà que son frère s'inquiétait de ce qu'elle désirait. Elle, son mari et ses trois enfants. Il n'allait vraiment pas bien. Cela confirmait les soupçons de la femme de ménage qui avait pris sur elle d'alerter la sœur de monsieur Henry. « Excusez moi de vous déranger, ce n'est pas dans mes habitudes de me mêler des affaires des gens, mais il m'inquiète ! » « En effet, inquiétant, c'est le mot » pensa tout haut la sœur de monsieur Henry. Une pensée qu'elle n'adressait à personne, même pas à elle, juste des mots pour marquer son désarroi. Le sien et celui de tous les membres de sa famille réuni autour d'elle silencieux, sentant bien qu'il y avait quelque chose d'anormal dans cette mansuétude. La bonté gratuite, on y est rarement préparé.

Chapitre 14

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du Jeudi 18 août 2011

Le batiscaphe a fait surface. Il doit y avoir un bug dans la circuiterie. Les ondes sont embouchées. Il y a une rupture du neurotransmetteur, il ne transmet plus. Il me reste suffisamment de ravitaillement à bord pour tenir un siège. J'ai stocké une palanquée de notes pour avoir de la musique en vrac. Je la fais tourner en boucle et elle de son côté fait son office, elle me tourne bourrique. Mais au moins il y a un peu de compagnie pour rompre ce silence cyberboulisque. C'est le calme plat du côté de la sinusoïde cérébrale. J'ai mis le nez hors du vaisseau pour voir, c'est encore plus déprimant à l'extérieur. Le rien succède au vide. Il y avait avec moi quelques personnages qui peuplaient ce monde. Je crois qu'ils sont partis. Où bien ils n'ont jamais existé. Ou encore je les ai rêvés. Il me semble qu'il y avait des femmes, peut-être des hommes. J'en suis moins certain. J'en suis réduit à me raconter à moi-même ce que je suis. Je ne sais pas très bien combien de temps je vais tenir à ce rythme. Je sais qu'il ne faut plus rien attendre de vous. J'ai compris que ces mouvements ondulatoires de la toile ne sont que les soubresauts d'une bête immonde qui s'amuse de nous voir devenir folie.

AUTRE MYSTIFICATION

Une autre rencontre probable entre Louis et Hervé... Les probabilités voilà une chose intéressante. Combien y avait-il de chances pour que Hitler soit responsable du secteur lingerie fine des Galeries Lafayette plutôt que peintre en bâtiment ? La vente de petites culottes en aurait-elle été moins bonne ?

Louis travaillait sur un chantier dans le quartier du Marais, pas très loin de la place des Vosges dans un quartier très commerçant de la rue Birague. C'était son premier poste où il avait la responsabilité totale du chantier. Il était passé contremaître et il voulait absolument faire ses preuves. D'ailleurs c'était bien comme ça que l'entreprise Dasquet voyait les choses. Il avait travaillé dur pendant les cours du soir dispensés par l'école des Arts et Métiers pour obtenir le complément de son diplôme nécessaire à la certification. Il voulait en remonter à tous ceux qui sortaient des écoles d'« ingé ». Le patron avait encore tendance à se reposer principalement sur eux pour les décisions quant à l'organisation. Trouver la meilleure rentabilisation du matériel de la boîte était un véritable casse-tête. Etre dans les petits papiers du grand chef permettait d'avoir l'avantage sur l'acheminement du matériel en temps et en heure. Son avantage à lui, c'était de bien connaître le personnel avec qui il avait déjà travaillé en équipe.

La matinée avait été fastidieuse, du gros œuvre, beaucoup de gravas à déplacer. La benne n'avait pas été livrée à temps, il avait fallu transbahuter les débris de la démolition dans un endroit provisoire pour ne pas prendre de retard. Il sortit sur le pas de porte, soulevant la bâche en plastique transparent qui protégeait le mortier encore frais. Il en profita pour observer la façon dont était encastré le montant de la porte. Le propriétaire souhaitait élargir l'accès. Il faudra démonter le mur, déceler les pierres taillées et étayer la sous pente. Les poutrelles métalliques venaient d'être livrées. Les travaux étaient bien engagés il n'y avait pas trop de mauvaises surprises. Il pouvait encore tenir les délais. Il avait joué des coudes en appelant le chauffeur qui lui devait un service pour acheminer la benne sur le devant de la grande bâtisse. Les déclarations en mairie avaient été faites et il avait obtenu toutes les autorisations sans difficultés. Son principal souci était les horaires pour l'occupation de la chaussée. De 10h à 16h du lundi au vendredi pour la mise en place en présence d'un représentant des services de la voirie. Paul lui avait promis le dépôt du conteneur pour le tout début d'après-midi, c'était la clef pour être dans le temps. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Il fallait se résigner à attendre, c'était le plus difficile, attendre quand on sait qu'on joue contre la montre. Si la benne n'était pas livrée il lui faudrait patienter jusqu'à la semaine prochaine, ce qui augurait d'un retard monstre. Il n'avait rien de plus à faire, il décida de remonter la rue en direction des arcades sous le pavillon royal en briques rouges. Juste avant se trouvait un petit bistro, chez Pierrot, peut mieux faire pour l'originalité, mais pour les croque-monsieur, il n'y avait pas photo. On y trouvait aussi les tartines à déguster au comptoir. Il pensait opter pour la première solution. Il n'y avait que dans les cafés parisiens qu'on trouvait des « croques » dignes de ce nom. Il poussa, la porte d'entrée, et s'installa au comptoir. Il faisait partie maintenant des habitués, les temporaires réguliers. Il y avait des échelons dans la fréquentation des bistrot, du simple passage au consommateur estampillé, pilier certifié année après année. Louis aura son port d'attache pour quelques temps encore. Un chantier pareil s'étalerait sur au moins trois mois. Il fut accueilli par un « monsieur Louis » lancé à l'autre bout par le patron qui trônait à côté de la machine à café. Le patron s'appelait Jean Jacques Moro, et donc c'était chez Pierrot. Mais la contradiction de la direction n'empêchait pas la sympathie.

- « Aujourd'hui, tartine de saumon avec bleu de Bresse et son accompagnement de mesclun. »

Le tablier bleu surmonté du traditionnel torchon sur l'épaule, le sourire moustachu et le sourcil épais, s'harmonisaient parfaitement avec les yeux moqueurs. Il irradiait la joie de vivre, on sentait qu'il avait été fabriqué pour ce boulot. Louis hésita quelque peu, saumon bleu de Bresse n'étaient pour lui déplaire, il connaissait les aptitudes du cuisinier à marier les saveurs. Il avait certainement accompagné le saumon d'une petite sauce dont il avait le secret. Louis resta finalement sur sa

première idée.

- « Un croque avec une frite. »

Il sentit une main se poser sur ses épaules. Il se retourna et ne reconnu pas tout de suite Hervé. Quand il réalisa, il commença par se renfrogner à la vue de celui qui avait obtenu, à ses yeux, le beurre et l'argent du beurre mais pas le sourire de la crémière. Il se ravisa, il était trop fatigué pour faire un esclandre en public. Surtout dans un bar où il avait ses accointances. Puis il avait tiré un trait sur toute cette histoire. Il avait encore un pincement au cœur, quand il pensait à Marie, mais maintenant il commençait à refaire surface.

- « Qu'est-ce que vous faites là ? tenta Hervé.

- C'est plutôt à toi qu'il faut poser la question, c'est la première fois que je te vois ici. »

Un instant ce tutoiement inattendu avait surpris Hervé mais sans se démonter plus que ça, il avait repris sa quête. Il avait une idée en tête et il en fallait plus que ça pour l'en dissuader.

- « C'est possible, d'habitude je viens tôt le matin. J'ai mon atelier rue Payenne, de l'autre côté de la place, juste derrière le musée Cognac-Jay. Et toi alors ?

- J'ai un chantier un peu plus haut... »

La froideur de l'accueil que Louis continuait de lui réserver confirma Hervé dans le fait qu'il y avait quelque chose qui lui échappait. Il voulait juste des nouvelles de Léa avant de s'éclipser, ce n'était pas quelque chose d'extraordinaire à ses yeux, mais visiblement, il n'en allait pas de même pour Louis. Il le dévisagea, cherchant à comprendre la raison de cette froideur. Il constata qu'il avait vieilli, son visage s'était assombri, il avait maigri sérieusement et la rougeur de son visage laissait deviner un alcoolisme rampant. Il décida d'aborder frontalement le sujet qui le préoccupait.

- « Comment va Léa... Vous la voyez toujours ?

- Je croyais que... Mais tu n'habites plus chez elle ?

- Vous non plus si je comprends bien ! rétorqua Hervé sur le même ton cassant.

- Chez Marie ? Oui en effet... C'est un peu compliqué... je pourrai même dire que plus personne n'habite chez soi.

- Je crois comprendre... C'est drôle, mais j'avais l'impression d'être de trop dans cette maison. Plus exactement j'avais l'impression d'être transparent... Alors quitte à ne plus exister, je suis parti le faire ailleurs... »

Hervé avait quelques regrets quand il repensait à cet immense pavillon de banlieue où il avait installé son atelier et trouvé un peu de chaleur et de stabilité. Louis, de son côté continuait à ne pas voir ce qui sautait aux yeux. Pour le moment, il comprenait juste que sa colère envers Hervé n'était pas la bonne. Elle disparut plus vite qu'elle ne s'était construite, en un instant, elle s'était dégonflée comme un ballon de baudruche qu'on libère. Et tout comme le ballon de baudruche, il ne savait pas encore contre qui ou contre quoi cette colère allait se tourner. Il changea de ton et se résigna à offrir un café à Hervé qui ne voulait rien d'autre. Ils échangèrent quelques banalités, de celles qui prolongent un peu le regret d'un temps trop vite écoulé. Quand il ne reste plus que le parfum évanescents des souvenirs. Hervé expliqua qu'il était entrain d'ouvrir un atelier avec deux ou trois copains qui faisaient le même boulot que lui. Pour le moment ils avaient le soutien des banquiers. Chacun apportait une mise de départ, ce que les financiers auraient regardé avec dédain, si l'un des deux n'avait pas fait marcher les relations familiales. Un ancien ministre ça ouvre des portes inattendues. Ils devaient se revoir pour l'aménagement de l'atelier, ils prévoyaient de modifier sérieusement l'agencement des pièces. Louis avait proposé les services de sa boîte. Hervé avait apprécié la proposition, mais tous deux savaient qu'elle n'était qu'une formule de politesse pour se dire adieu. Louis en profita pour évoquer son nouveau statut au sein de l'entreprise. Il pensa que cela arrivait à point nommé pour construire quelque chose de solide. Il garda pour lui la suite de la

phrase : assurer l'avenir d'une famille par exemple. Il se retrouvait tout simplement trop seul dans un appartement trop grand. Il fuyait ce tombeau rempli de vide en se réfugiant dans un travail exagéré ou bien derrière un comptoir où la solitude se partageait à plusieurs. De ces lieux où les mots deviennent des remparts pour lutter contre la banalité quotidienne. On y parle de la colère contre le gouvernement, on y ajoute une bonne blague pour agrémenter le propos mais on y évoque rarement des choses plus douloureuses. Par exemple le désespoir des sites de rencontres. Autres espaces, autres solitudes. Hervé le félicita pour sa promotion. Louis promet de passer voir ses créations exposées dans une église du Vexin, ce qu'il ne fera pas. Hervé lui prit sa carte pour le rappeler, ce qu'il ne fera pas non plus.

- « Vous savez, à partir du moment où Marie a eu un enfant c'est là où moi j'ai été évincé du couple. Déjà avant je ne voyais pratiquement plus Léa, je passais juste pour l'atelier, puis l'occasion d'en ouvrir un sur Paris a fini de me faire disparaître de leur vie. C'est bizarre cette histoire, à elles deux elles ont réussi à avoir une fille finalement... »

A cette ultime évocation d'Hervé, Louis sentit se creuser en ses entrailles un immense vide. Il était comme aspiré puis expulsé, son âme se dispersait, infiniment. Il ne croyait pas aux spectres, mais il ressentit au plus profond de son être ce que cela signifiait, en réalité. Il avait été persuadé que Léa l'avait quitté pour cette ordure d'Hervé. Il se reprochait de l'avoir jeté dans la gueule du loup, mais il n'avait pas compris qu'il s'agissait d'une louve. Il repassa la bande magnétique, celle de ses propres paroles, et à chaque phrase, c'était un coup de poignard en pleine poitrine. Le prénom même de Léa devenait une nausée, un haut le cœur vomissant la haine. Une haine qui venait de se retourner contre lui-même. Celle de n'avoir pas compris qu'il avait perdu un morceau de sa chaire. Qu'il n'était plus que béance et déconvenue. Les chantiers en province l'avaient ôté de sa vie et maintenant ils le plongeaient dans les ténèbres vaporeuses des saveurs alcooliques. Une prostitution de bouteilles avec lesquelles il s'était endormi bien trop souvent. Dans un sursaut de rage, il se dit qu'il allait donner à sa fille un père, un vrai, pas une pâle figure d'androgyme mal défini. Il calcula rapidement quand il pourrait mettre son projet à exécution. Pour pouvoir le faire bien, il fallait que ce chantier soit suffisamment avancé pour ne plus lui prendre tout son temps. Juste après son voyage à Lyon pour la définition d'un nouveau projet immobilier. Il avait promis de gérer ça, il ne pouvait pas faire autrement. C'était l'affaire d'un mois, deux grand maximum. Il prit une autre résolution, la petite c'est fini.

Il s'aperçut qu'Hervé s'éloignait en lui faisant un petit geste de la main. Il avait laissé sur le comptoir un billet de cinq euros en guise de cadeau d'adieu. C'était la transaction avec sa conscience qui lui permettait de fuir cet homme. Etre déjà fantomatique qui se noyait dans ses songes, futur improbable d'un avenir aux couleurs du zinc. Celui de n'importe quel bistrot des plus cradingues. Louis respira un grand coup. Puis il fit le tour de ce qui l'attendait quand il serait de retour sur le chantier. Il aimait bien ce moment de solitude, le midi, où il s'isolait de ses hommes. Juste avant de quitter les lieux il se préparait mentalement. Louis passa tout en revue. D'abord régler le problème des montants de la lourde porte en chêne à deux battants, le propriétaire tenait absolument à la garder. Empêcher un accès trop facile sur le chantier. L'entreprise s'était déjà fait dévaliser à plusieurs reprises, il s'était juré que ça ne lui arriverait pas. Il avait prévenu le patron longtemps à l'avance, mais à cette époque, c'était resté lettre morte. Mais maintenant la donne avait changé, avec l'augmentation faramineuse du prix des matières premières, la fauche était devenu un sport national. Il avait l'avantage d'avoir organisé de nombreux chantiers au noir et il connaissait bien les réseaux de fauche et comment ils s'approvisionnaient. Pour réduire au maximum les coûts autant faire de la récup chez les concurrents comme il disait à cette époque. Maintenant qu'il était de l'autre côté de la légalité, les rôles étaient inversés. De chasseur, il était devenu chassé. Lorsqu'il était entré chez Dasquet, il avait failli être foutu dehors à la fin de la période d'essai, lorsque les incitations gouvernementales n'avaient plus eu d'effet. Heureusement, juste avant, le patron avait fait le bilan des travaux en cours il constata que pour la première fois il n'avait pas eu à payer d'agios pour les retards. C'est alors qu'il avait regardé autrement ce solide bonhomme qui avait des idées et qui faisait gagner un temps précieux à l'entreprise. Il savait prendre des initiatives et n'avait

pas besoin qu'on lui dise une deuxième fois comment faire les choses, contrairement à celui qui l'avait dénigré et qui en avait fait les frais. Le patron aime bien la lèche, jusqu'à un certain point. Petit à petit Louis était devenu un des piliers de l'entreprise avec lequel il fallait compter. Il abattait un travail faramineux, ne comptait pas ses heures, mais il savait ménager ses équipes et se faire apprécier des ouvriers. Il s'était plongé dans le labeur à corps perdu. Il lui fallait bien ça désormais pour combler ce vide qui le rendait absent à toute autre chose que le chantier. Cependant cela avait un prix, une attirance de plus en plus grande pour les boissons alcoolisées. Il comblait le vide en essayant de le remplir de liquide. Les vapeurs alcooliques dissipaient cette étrangeté qu'il ressentait à toute amitié autre que professionnelle. Comme dépossédé de son âme, il ne pouvait plus vivre de relations humaines qu'autour d'un verre ou deux. C'était le point de départ, après le nombre n'avait plus d'importance. Avec sa fille, avait disparu la partie joyeuse qui habitait en lui. Il était fermement décidé à mettre fin à cette absence.

Il déposa sur le comptoir une dizaine d'euros, Il vida d'un trait ce qui devait être sa dernière boisson alcoolisée. Il se désintéressa de la monnaie que le garçon était parti chercher. Il poussa la porte du bistrot. Une légère bruine descendait d'un ciel couvert mais pourtant très lumineux. Il était pensif, porté par une légère allégresse que lui procurait l'alcool mélangé à une fatigue faite de travail acharné et de nuits très longues que le sommeil fuyait. Il ne prêta pas attention à la jeune femme qui tendait le bras vers lui. Elle rata de quelques centimètres ses immenses omoplates dépliées comme les ailes d'un ange. Les cris du vieux monsieur quittant le kiosque à journaux n'eurent pas plus d'effet que le crissement des pneus de la camionnette qui l'enleva de l'artère principale comme une plume pour le souffler une petite dizaine de mètres plus loin. Inerte les bras en croix, mais les jambes repliées dans une position inhabituelle il offrait un tableau surréaliste qui aurait prêté à rire dans d'autres circonstances. Entre la position du fœtus et la torsade qu'on trouve chez le boulanger en bas de chez lui. Moitié chocolat, moitié crème pâtissière. Celle dont il se régala chaque matin avant d'attraper le bus 354 qui l'amenait à Saint-Denis Université pour gagner Paris.

Chapitre 15

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Lundi 23 août 2011*

Toujours rien à l'horizon. Je sombre corps et âme dans la mélancolie des jours délavés par l'ennui. J'ai laissé ouvert les écoutilles. Le mouvement plat du bruissement électronique me permet de ne rien craindre. D'ailleurs n'est-ce pas là un signe annonciateur d'une fin prochaine. J'ai court-circuité le modulateur, il ne sert plus à rien. Le scintillement du moniteur a quelque chose de bizarre, je crois que lui aussi va prendre le large. La lucarne a de la gîte sur bâbord. Le monde carcéral qui m'entoure a cessé de prendre forme. Il s'est établi dans une statique irrémédiable. Pour ne plus la voir, je me suis fait, moi aussi, prisonnier, enfermé dans un placard de certitudes au demeurant bien fragiles.

PROMENADE DU COTE DU VIDE

Marie se rend dans l'appartement de monsieur Henry. Pour quelle raison nous sentons nous redevable de quelque chose. Si seulement c'était pour se saisir enfin de celui qui, dans le miroir de la salle bain, chaque matin, nous fait face avec son sourire de guingois et lui tordre le coup !

Les yeux encore embrumés par la misère du monde, Marie s'engageait dans la rue Vignon. Elle avait tenu à ce que Léa l'accompagne, mais sans leur fille. Elle avait préféré faire appel à Amandine, leur nounou attirée de la médecine du futur. Avec sa quatrième année en école d'apprenti toubib, elle avait déjà trouvé le moyen de soigner leur ange. Une otite sournoise qui les avait conduit à laisser pleurer leur progéniture confondant caprice et souffrance. Elles s'en veulent encore. Si elles avaient été croyantes, elles auraient déposé un cierge à l'église du quartier. Finalement elles ont choisi de doubler les émoluments d'Amandine afin de s'assurer ses services. Tant pis pour les cierges. Les finances du culte ne pourront pas compter sur la participation des pécheresses, dont de toutes évidences elles n'attendaient pas grand-chose. Les relations ambiguës entre filles : le pêcher de chair par excellence pour les grenouilles de bénitier, peut être un cran en dessous de la sodomie.

Plusieurs bâtiments se profilaient le long d'une de ces immenses artères qui tranchent en quartiers la ville de Paris. De ces constructions début 19ème qui avaient destitué l'empire aux relents haussmanniens. Dans un sursaut libérateur l'architecture pas encore révolutionnaire se voulait moderne et inspirée du positivisme naissant. Marie et son âme soeur approchaient d'un de ces bâtiments qui rivalisait avec les autres dans ses emprunts classiques. L'immeuble était encastré parmi un ensemble qui faisait front, bien rangés les uns à côté des autres, tous différents et d'une certaine manière tous identiques. Celui-ci correspondait bien à la description précise qu'en avait faite monsieur Henry. Mais ce n'était pas le bon. Elles reprirent leur chemin en suivant la progression des numéros impairs. Marie ne s'était jamais rendue sur les lieux. Elle avait promis, mais jamais tenu parole. Il en est comme ça de certains actes qu'on remet continuellement au lendemain, sans trop savoir pourquoi. Peut-être la peur de découvrir ce que cache l'amitié, ce lien qui se délite nécessairement d'une façon ou d'une autre. Entre l'amour et la compassion, il y a l'usure faite de petits amoindrissements qui torturent la vie. Quand ce n'est pas la passion qui se cache derrière le voile pudique de la vie publique c'est la recherche d'une contrepartie qui balance entre besoin de voir et besoin de savoir. On est du côté du commerce, au moins les choses sont claires. Tout le monde sait de quoi il en retourne.

Elles remontèrent la rue du Chevalier de Saint-George sur une centaine de mètres. Elles étaient sorties trop en amont du métro ligne 3. Une idée de Léa qui avait soutenu que la station Havre Caumartin était bien plus pratique. Elles avaient choisi de ne pas prendre la correspondance pour arriver directement par la station Madeleine. D'une certaine façon cela contentait Marie. Elle ne voulait pas se l'avouer, mais elle préférait avoir le temps de se préparer à la rencontre qu'elle repoussait inéluctablement. Enfin, accompagnées d'un léger pincement au cœur, elles se trouvèrent devant une immense porte en chêne qui donnait dans un large porche sur le côté duquel on accédait à l'appartement de la concierge. Plus Marie approchait plus son pas devenait pesant, ralenti par l'appréhension. Elle se tourna vers Léa qui lui prit la main et la serra très fort. Les paroles furent inutiles, le soutien de son amie donnait à Marie le courage d'affronter sa tristesse. Elle revoyait la petite procession funèbre au cimetière du Montparnasse, portée par une pluie fine qui aidait comme elle pouvait à faire passer ce mauvais moment endeuillé de gris. C'était triste à mourir, ce mouvement lent d'une petite foule resserrée sur elle-même par la froidure de Novembre. Comme pour se rassurer, se soutenir contre l'inéluctable fin de partie qui échappe à l'entendement. Monsieur Henry avait bien choisi son jour pour mettre la clef sous la porte et tirer sa révérence. D'un seul coup d'un seul, il avait arrêté de venir régulièrement prendre sa place dans le bistrot parisien, parmi les habitués. Sa place était restée longtemps inoccupée, ou occasionnellement par des amoureux de passage cherchant un endroit isolé, caché des regards indiscrets pour partager des

baisers fougueux contre un petit crème. Soit un euro vingt multiplié par deux, le prix d'un abri pour échange de tendresse.

Cela faisait quelques temps que les visites s'espaçaient de plus en plus. Il avait fallu un certain temps pour que finalement l'inquiétude gagne les rangs des combattants. Ceux qui luttent depuis si longtemps contre la morosité qui vous bouffe le foie. On ne veut pas regarder la vérité en face, on préfère se rassurer intérieurement, on trouve mille raisons qui justifient cette rupture dans la banalité des vies qui se croisent. Mais quand on rompt le silence qui protégeait du sujet mis au banc de la petite société des amis du café alors la vérité vous saute à la gorge. Elle vous broie sans ménagement. D'un seul coup c'est le branle-bas de combat, tout le monde s'agite pour oublier les petites compromissions avec soi-même. Il faut trouver celui qui donnera ce coup de téléphone histoire d'avoir des nouvelles dont rien n'augure de bon. Mais, là encore, on veut croire car c'est la seule ressource qu'il nous reste face à l'adversité, croire encore une fois, croire encore et encore. Ce fut Léon qui se chargea de la sale besogne, élu sans vote, pour un consentement silencieux. Puis il fallut un serrurier, la femme de ménage et les pompiers, suivirent les policiers en tenu d'apparat, tout ce beau monde convié pour l'ouverture de la sépulture dans la quelle s'était enterré un vieil homme avec son désespoir. La femme de ménage congédiée depuis quelque temps n'avait pas pu alerter. Monsieur Henry avait bien fait les choses, une ultime engueulade avec sa sœur l'avait suffisamment mise à distance pour qu'il se retrouve avec lui-même à espérer patiemment la solution à son problème. Un suicide tout en lenteur, à coup de désespoir et d'ennui. Jour après jour, minute après minute, les petits coups de l'ennui eurent raison de sa santé. Puis comme le sillon laissé par un long courrier parcourant les océans, son emplacement avait été absorbé par la vie grouillante du quartier de la Madeleine.

Marie cogna discrètement à la vitre de la concierge. A la deuxième tentative un personnage revêché à l'allure sévère pointa le bout du nez. Elle connaissait la réputation de cette femme par la description qu'en faisait monsieur Henry, pour le moment il avait une bonne perception de la chose. On ne pouvait pas trouver mieux dans l'archétype de la concierge. On l'aurait dit issue d'une longue lignée de croisement pour obtenir la perfection. Elle se mouvait avec une lenteur calculée. Elle avançait un regard inquisiteur cherchant à deviner le niveau d'enquiquinement qui s'annonçait et le temps qu'elle allait devoir emprunter sur ses activités personnelles. Entre le jeu télévisé insipide, la grille de mots fléchés et le serin emprisonné à vie pour piaffer son désespoir devant sa mangeoire et son goutte-à-goutte. Une hospitalisation à vie dans une cage sans espoir de retour à la vie sauvage.

« C'est pourquoi ? » lança-t-elle dans un soupir.

- Je suis Marie, du café Chez Léon et avec moi...

- C'est pour monsieur Henry qui nous a quitté précipitamment » ajouta-t-elle d'un ton condescendant qui aurait tiré des larmes à un troupeau de crocodiles en goguette. Elle avait reconnu sans difficulté les deux femmes qui avaient suivi la petite procession. Le nombre réduit de personnes permettait difficilement l'anonymat.

« Oui », compléta Marie sans grande conviction. L'idée de partager sa tristesse avec des phrases convenues qui sonnaient le creux ne l'enchantait guère, mais il fallait en passer par là. Devant le manque évident de compassion attendue par la jeune demoiselle, la concierge changea de point de vue. Surtout qu'elle venait de remettre avec un peu plus de précision les deux péronnelles au cimetière. Elles s'étaient tenues serrées l'une contre l'autre, pour finalement s'embrasser sur la bouche tendrement, ce qui n'avait pas échappé à l'assemblée communiant dans la tristesse mais pas dans les mœurs dévoyées. Pour enfoncer le clou, elles avaient osé, les rebelles, parler pendant l'office. Bref la pire engeance qui se puisse trouver ici bas.

« Je voulais savoir si une certaine Cassie serait passée récemment prendre de ses nouvelles ?

- Non pas à ma connaissance. » trancha la défenseuse des bonnes mœurs, la Jeanne d'Arc de la convenance.

- Vous devez bien la connaître, elle s'était plus ou moins installée chez lui...
- Vous êtes sûre parce que c'était plutôt un solitaire... Il y avait bien sa sœur qui passait une fois l'an... Un peu plus souvent sur la fin. D'ailleurs elle n'a pas traîné pour faire le ménage chez son frère... si je puis dire.

« Ah ! » Marie n'avait pas plus envie que ça d'en entendre davantage sur la méchanceté de la sœur de monsieur Henry qu'elle n'avait jamais vue. Vaguement entendu parler pour le jour des cadeaux de Noël. Léa restait en retrait, elle bouillait de river son clou à la pourfendeuse de la tradition dévoyée. La seule chose qui importait à Marie était Cassie et le fait qu'elle s'inquiétait pour elle quand elle allait apprendre le décès de son protecteur. Elle cherchait comment maintenir l'intérêt de son interlocutrice sans que celle-ci ne décide de clore la porte vitrée qu'elle avait à peine entrouverte sur une relation qu'elle considérait avec méfiance. Seule la curiosité malsaine d'en savoir un peu plus sur les mauvaises mœurs de la vie humaine soutenait cet espace interstitiel reliant l'inquiétude à la médisance.

« C'est une jeune anorexique autour de dix huit ans, genre joli cœur », insista Marie.

- La seule personne qui venait régulièrement chez monsieur Henry c'était Mariana la femme de ménage. Mais pour ce qui est des dix huit ans elle les a largement entamés. Elle est plus près des cinquante huit ans que des dix huit. Question anorexie, ça a dû lui passer parce que vu le volume qu'elle occupe, elle serait plutôt hors catégorie si vous voyez ce que je veux dire... Elle devait être jolie mais ça doit faire un moment maintenant.

- Excusez moi de vous avoir dérangé... pourtant... »

Marie resta pensive, tournée vers Léa, elle ne comprenait pas. Pourtant elle se rappelait les commentaires de la concierge rapportés par monsieur Henry. Il y avait quelque chose qui clochait. Une sorte de rupture dans le continuum spatiotemporel. Elle avait l'impression d'être passée dans la quatrième dimension. Une sorte de déchirement du réel où l'évidence prenait l'aspect déroutant de l'inconnu. Ou bien, tout simplement la concierge se payait sa tête. Marie, dépitée, ajouta en direction de Léa « Elle faisait tout le temps de la pâtisserie... en quantités phénoménales... pour lui. » Ses yeux se mouillèrent légèrement. Marie s'apprêtait à quitter les lieux quand la volumineuse ignoble chose la rappela.

« Pardon si je me permets d'intervenir dans votre discussion, mais c'est monsieur Henry qui pratiquait la pâtisserie. La Cassie en question je ne sais pas, mais lui, il faisait dans la production en grand, on pouvait nourrir un régiment... » Un temps de silence s'installa avant que la concierge demande « Marie c'est bien votre prénom vous m'avez dit ? » La prénommée confirma d'un signe de tête et la concierge d'ajouta « C'est comment votre nom ? »

- Dequène comme l'actrice Belge, mais avec un seul n, pourquoi ?

« Il y a une lettre au courrier pour vous, je peux vous la donner. Elle n'est pas affranchie, je devais le faire mais vous comprenez... si je devais payer les timbres de tous les courriers qui atterrissent dans ma loge... Enfin bref vous la voulez ? » Marie confirma, « Je vous donne ça immédiatement, avec moi une chose pour chaque place et une place pour chaque chose... comme on dit dans le métier... » La concierge fouilla dans les casiers disposés au-dessus du buffet. Elle parcourut rapidement le courrier entassé là. Puis elle se ravisa, fit signe de patienter puis elle ajouta un complément d'explication pour justifier le fait qu'elle était prise en défaut d'inexactitude dans l'ordonnancement du quotidien.

« Bougez pas, ça me revient d'un coup, j'ai laissé l'enveloppe sur la commode dans l'entrée de l'appartement de monsieur Henry. Il faut que j'aille chercher les clefs de son logement. »

Marie resta plantée dans le hall, serrant la main de Léa très fort. Elles se regardèrent, Marie répétant qu'elle ne comprenait pas, qu'il y avait forcément une explication. Il en parlait tellement de Cassie, de ses attitudes scandaleuses, avec une pareille commère ça ne pouvait pas passer inaperçue. Marie laissait errer son regard sur l'entrée lumineuse agrandie par de grandes glaces où se

multipliaient les reflets. Un tapis rouge se déroulait dans les escaliers et venait mourir sur le pas de porte dans le hall. Quelques marches de bois foncé, enjambaient le passage pour plonger vers les appartements du fond. On trouvait deux entrées dont l'une devait être celle qui permettait d'accéder chez monsieur Henry. Marie savait une chose c'est qu'il habitait au rez-de-chaussée. La concierge revint affublée d'un gilet en laine épaisse et de nu-pieds multicolores qui resplendissaient étrangement dans son accoutrement. Elle se dirigea vers le bout du couloir en faisant signe aux deux jeunes femmes de la suivre. Toutes trois, elles prirent le long couloir qui les séparait de l'appartement. Arrivées devant la porte de gauche, la concierge fit jouer la serrure.

« Bonjour madame Grand-Jean. Non ce ne sont pas les nouveaux locataires... Je dis non ce ne sont pas les nouveaux locataires ! Elle est sourde comme un pot. Elle est là depuis peu, elle habitait en Haute-Saône et quand son mari est décédé elle revenue sur Paris... »

En entrant dans l'appartement, elle commuta l'interrupteur, une clarté diffuse fit sortir l'appartement de l'ombre dans laquelle il était plongé. Tout doucement du fait des lampes à économie d'énergie la vie de monsieur Henry se dévoilait devant les yeux ébahis de Marie. Il fallait descendre deux marches pour avancer dans un long couloir qui traversait l'appartement.

« Vous pouvez entrer, de toute façon il ne reste pratiquement plus rien dedans... C'est drôle j'étais certaine de l'avoir laissée sur cette commode ! »

Marie et Léa suivirent la progression de la concierge découvrant ce qu'il restait de l'intimité de monsieur Henry. Elles arrivèrent dans le bureau que meublait une grande bibliothèque à demi vidée de son contenu. Marie resta un moment interdite devant cet immense meuble dénudé, où l'on devinait la présence de nombreux livres. Une carcasse dont on avait commencé à démonter les étagères. On pouvait voir aussi un secrétaire en marqueterie qui avait été déplacé, encombré de divers objets déposés là en attendant. Sur la tablette s'entassait de la paperasserie jetée négligemment. Elle devait provenir des différents tiroirs laissés béants, exhibant impudiquement les restes de leur contenu, inutiles bidules, vrac décevant, témoignant d'un peu de vie, survivance d'un temps qui s'estompait.

« Ah la voilà », s'exclama la concierge en s'emparant d'une petite enveloppe posée sur le sommet du meuble. « Voilà c'est pour vous, c'est écrit dessus, vous voyez ! » Comme s'il fallait qu'elle fasse la preuve de son intégrité. En réalité c'était surtout pour se dédouaner d'une avarice malade qui l'avait empêché jusqu'à présent de coller le timbre nécessaire à l'acheminement du pli. « Il devait me donner le timbre, il avait oublié de l'affranchir, puis comme vous savez, enfin voilà... »

Marie lui jeta un regard noir empli de haine, c'est Léa qui coupa d'un « Vous attendiez qu'il ressuscite pour vous l'apporter ? »

« Moi je fais ça pour arranger... » Puis comme pour se racheter elle s'empressa d'ajouter. « J'y repense il y a bien eu une fois, une clocharde qui avait dormi sur son paillason, mais ça remonte à un bon bout de temps... Puis on l'a plus revue... Elle devait bien avoir dans les dix huit ans et elle était pas bien grosse... »

Sans autre forme de procès, Marie et Léa quittèrent les lieux. Marie tenait la précieuse enveloppe devant elle, puis submergée par les larmes, elle la fourra dans son grand sac avant de s'effondrer dans les bras de Léa. Elles s'échappèrent dans la rue principale pour s'engouffrer dans le premier bistrot qui se présenta à leur rencontre. Marie s'agrippa à la porte, puis s'affala à la première table libre. Léa avait attiré Marie tout contre elle. Marie pleurait à chaudes larmes, mouillant la figure de Léa, laissant ce petit goût salé à l'encoignure des lèvres de Léa. Marie n'aimait pas trop se réfugier dans les bars, elle avait toujours l'impression désagréable qu'on allait l'interpeller pour le service à tout bout champ. Elle s'y sentait mal à l'aise. Ce fut la première fois qu'elle appréciait un endroit trouvé au hasard. Un refuge inespéré pour des émotions insupportables. Elle hoquetait, puis laissait échapper un râle, elle était malheureuse comme jamais elle ne le fût. Léa la laissa s'épancher sur son épaule restant silencieuse. Un peu effrayé par tant de douleur, pour ce qui n'était finalement qu'un client. Un habitué, au charme suranné, un vieux monsieur attendrissant certes, mais

seulement ça au bout du compte. Elle ne pouvait se douter qu'il avait été le témoin réconfortant des peines de cœur de son amie et que leur histoire d'amour avait d'abord eu besoin des oreilles bienveillantes de ce personnage aux allures d'un autre temps.

« Tu veux un grand chocolat. » tenta Léa constatant que Marie s'était quelque peu calmée.

- Oui... et deux sucres... et toi tu prends quoi, un café ?
- Je vais opter pour un tango panaché...
- Monaco, c'est plus commode pour le serveur...
- Ça va t'inquiète pas y comprendra bien... » Elle interpella le garçon qui n'eut pas le temps de prendre la direction des choses. Un autre personnage resté dans l'ombre s'approcha pour prendre la commande.
- Ça n'a pas l'air d'aller, la petite dame a pas l'air dans son assiette...
- Ça ira » ajouta Léa en énonçant ce qu'elles prenaient.
- C'est une bonne idée le chocolat, mais il faut manger quelque chose, vous êtes toute blanquette... Dagobert ! donne-moi un croissant... » Le garçon resté près du comptoir en zinc, attrapa un panier en osier sur le côté du casier à bouteilles, se saisit de la chose gustative aux couleurs avenantes puis le posa sur une petite assiette qu'il apporta d'un pas rapide.
- Tenez c'est offert par la maison... Avec un morceau de sucre ça vous fera du bien. »

Marie arracha un morceau de viennoiserie d'un coup de dent. Dans la foulée elle croqua un morceau de sucre tout en regardant avec ses grands yeux humides ce qui devait être le patron s'éloigner tranquillement. Elle avait son air de chien battu, celui des grandes souffrances et du désarroi. Celui qui dit l'impuissance des gens et qui remplace les mots par les larmes.

« C'est super gentil. » remercia Léa avec un grand sourire. Soulagée de constater que Marie allait mieux.

Le garçon apporta les boissons chaudes et s'éclipsa discrètement. Marie avala une gorgée de chocolat pour aider à la descente du croissant qu'elle n'arrivait pas à avaler. Puis elle regarda longuement la lettre qu'elle avait sortie de son sac à main. Elle craignait de décacheter l'enveloppe. Elle avait peur, non pas de ce qu'elle contenait, mais du petit cadre en bois qu'elle avait découvert planté dans la bibliothèque sur l'étagère du milieu. On aurait dit qu'il bravait d'un air narquois le regard de celui qui lui faisait face. Fier, il trônait tout seul, bien au centre. Le reste avait été ôté, mais on n'avait pas osé toucher à la photographie qu'il contenait. Les couleurs avaient passé et rendaient encore plus profonde la nostalgie qu'il dégageait. Il occupait ce vide de manière paradoxale. Cette image du passé affichait une existence pleine et entière. On ne voyait plus qu'elle, même la bibliothèque semblait perdre de sa grandeur. Elle rapetissait au fur et à mesure que les yeux se fixaient sur cet encadrement. A la base en lettres dorées on pouvait lire :

« De la part d'Océane KUSSOT pour son papa Henry. »

Les mains tremblantes Marie décacheta l'enveloppe tout en regardant Léa avec inquiétude. Elle ne pouvait faire disparaître de sa mémoire cette photo d'un petit être au sourire désarmant de candeur. Dans l'enveloppe, il y avait un petit mot sur un carton d'invitation écrit au stylo plume. Marie retourna la carte pour y trouver un petit pendentif collé avec un bout de scotch. On y trouvait sertie une opaline. Une chaînette pendouillait de part et d'autre du collant. Marie retira le morceau de scotch puis elle laissa pendre le collier. Sur le revers de la médaille se trouvaient des initiales gravées. Marie lut dans un premier temps « K.C. » A voix basse, sans réfléchir, elle murmura le prénom de Cassie. Il lui fallu un peu de temps avant de comprendre. C'est en retournant le médaillon pour avoir l'écriture dans le bon sens qu'elle réalisa sa méprise. Il s'agissait d'un O à moitié effacé par l'usure. Elle aspira profondément puis se décida à lire le petit mot.

Ce petit pendentif que je n'ai jamais pu offrir à ma fille vous sera plus utile qu'à mon imbécile de

sœur et je suis certain qu'à votre cou il resplendira.

Monsieur Henry

P.S. Pour effacer les initiales et en faire graver d'autres je me suis renseigné au bijoutier de ma rue, ça ne pose pas de problème. J'ai avancé l'argent pour le travail.

« Ce sont des mauvaises nouvelles ? » risqua Léa au bout d'un moment de silence.

Marie releva la tête pour découvrir le visage de Léa sur lequel on pouvait deviner une certaine inquiétude. Elle constata une fois de plus qu'elle était ravissante, même avec les cheveux coupés plus courts. Elle avait un petit chemisier blanc suffisamment échancré pour laisser deviner la naissance de sa poitrine. Elle portait un tailleur gris, légèrement bleuté. Elle portait des bas blancs, maillés couvrant ses longues jambes. Elle avait des escarpins noirs agrémentés d'une boucle argentée légèrement inclinée sur le côté. Des effluves aux couleurs suaves de chez Shalimar arrivaient jusqu'à ses narines que cela faisait frémir de plaisir. Marie aimait quand Léa portait sa tenue d'élève sérieuse. Elle prit le temps de détailler celle qui partageait sa vie comme elle aurait parcouru des yeux une œuvre d'art. Elle perçut la tristesse qui émanait d'elle. C'est alors qu'elle se décida à lui tendre le petit mot et le pendentif. Léa fit mine de le mettre autour de son cou pour montrer à Marie ce qu'il donnait. Elle prit le temps de parcourir le petit mot.

« C'est à notre fille que ça irait très bien... Je pense qu'on pourrait faire graver Emilie au dos sans difficulté... Qu'en penses-tu ? »

Marie observa le médaillon sur le cou de Léa. C'est à Léa qu'il allait bien. Elle fit un signe d'acquiescement en direction de Léa pour ne pas la contrarier. Mais elle ne voulait pas de cet objet. Elle ne savait pas pourquoi, elle avait une sorte d'appréhension. Tant de ratage, d'impossible rencontre, de misère entourait cet objet. Il avait un passé trop marqué par la déception. Il lui aurait continuellement rappelé monsieur Henry. D'une certaine façon elle lui en voulait. Elle lui en voulait de ne pas lui avoir dit la vérité, dit à quel point il était malheureux. Il n'avait pas eu suffisamment confiance en Marie pour évoquer la détresse qui noyait sa vie et ça, elle ne le supportait pas. Elle pensait qu'elle allait mettre le pendentif dans sa boîte à bijoux, éventuellement le donner à Léa si elle y tenait, mais elle n'en prendra pas l'initiative. En enlevant délicatement le collier des mains de Léa, elle effleura sa poitrine qu'elle caressa du revers de la main. Elle embrassa tendrement sa compagne sous les yeux ébahis du serveur qui déambulait dans l'arrière salle. Elle aimait quand Léa disait « notre fille ». Elle pensa aussi qu'Emilie avait grandi et qu'elle vivait sa vie paisiblement avec une maman conjuguée au pluriel. Elle appelait Marie, maman, et Léa Maléa, un mot qu'elle avait repris de la bouche même de sa mère. Marie voulait maintenant une seule chose : préserver tout ça, que son petit monde continue à exister telle qu'elle et pour elle. Pour la première fois de sa vie elle eut une pensée égoïste. Et elle n'en avait aucunement honte.

« Je savais que monsieur Henry avait une fille... je ne pensais pas un jour la connaître... » Elle étouffa un sanglot et ne put finir sa phrase. Elle repensa à cette histoire de Cassie. Elle n'arrivait pas à comprendre. Léa perçut son interrogation.

- Moi ça m'a toujours paru bizarre cette histoire...
- Pourquoi tu dis ça ? » répliqua Marie sur un ton de reproche.
- Un vieux bonhomme qui vit tout seul avec une jeune fille, soit c'est un vieux pervers, soit c'est un affabulateur... Et je préfère la deuxième hypothèse ! »

Marie n'eut pas le temps de s'indigner. Le patron s'approchait des deux femmes. Il avait des allures à la Georges Brassens. Il portait un pantalon de velours à grosses côtes, vert olive et un pull-over tilleul duquel débordait une chemise à carreaux le col largement ouvert. Il appuya ses deux mains sur le rebord de la table avant de s'asseoir sur la banquette d'à côté. Il jeta sa cigarette sur le sol qu'il écrasa du talon.

« Vous êtes la serveuse de chez Léon n'est-ce pas ? » dit-il tout en saluant Léa de la tête.

Marie acquiesça.

« J'ai entendu parler de vous... en bien... même en très bien vous savez. Si jamais vous en avez assez du Léon, vous avez une place toute trouvée ici... Je plaisante, j'espère que c'est pas lui qui vous a mis dans cet état sinon je l'attaque aux prud'hommes. »

Marie resta les yeux fixés sur ce bonhomme au visage avenant, avec un petit sourire en coin qui découvrait toutes ses dents.

« Je suis heureux de vous avoir rencontré. » ajouta-t-il en retournant la soucoupe après avoir récupéré le ticket de caisse. « Sachez que vous êtes toujours la bienvenue ici. Saluez Léon de ma part et dites lui qu'il a de la chance et qu'il doit prendre soin de vous. » Puis il s'esquiva discrètement en faisant signe à Dagobert que la note avait été réglée.

Marie le nez dans sa tasse ruminait ce que Léa venait de lui dire. Elle ne savait que penser. Puis elle songea au vide qu'elle allait retrouver en reprenant son travail de serveuse. L'idée de revoir la place habituellement occupée par monsieur Henry lui fit prendre une profonde aspiration, comme si elle allait suffoquer. Elle regarda tristement Léa, des larmes coulaient sur sa joue. Elle n'avait pas compris à quel point monsieur Henry était seul. Ni à quel point son père à elle lui avait manqué.

Chapitre 16

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Mardi 24 août 2011*

Le batiscaphe est toujours suspendu entre deux paquets d'octets. La ligne est rompue. Je vais me saborder. Il ne me reste plus qu'à mettre un peu d'ordre dans mes notes. Je vais rassembler mes papiers pour vous, hypothétique archéologue de la cyber nation. Je ferme les écoutilles pour éviter la déperdition d'énergie qui rendrait complexe la sauvegarde de cette espace électronique dans lequel je me suis enfermé. Cela fait maintenant huit mois et trois jours que je me suis embarqué sur ce frêle esquif à votre rencontre. J'ai échoué au milieu de nulle part, perdu dans le réseau photovoltaïque de l'ondulation électromagnétique. Je peux affirmer que dans cette région de la vie magnétique, il n'y a personne. Je laisse le soin à d'autres aventuriers de l'illusoire de poursuivre cette quête de l'être cyber-ethnique. Pour le moment il n'existe pas. Jusqu'à preuve du contraire.

Je clos ici mon livre de bord et m'en vais arracher la connexion qui me retient au-dessus du vide sidéral....

ODE POUR UNE PERDITION ET UN RENONCEMENT :

Acte 2

Michèle et Cassie... anéantissement.

Cassie errait dans le quartier Latin. Elle venait de quitter la fontaine Saint-Michel où des rappers se lançaient des défis en se claquant la main pour passer leur tour. Une confrontation qui plantait les danseurs pour les river au sol. Prisonnier d'Hadès ils avaient du mal à s'élever vers un ciel lumineux qu'ils avaient oublié. Ils tournaient semblables à de tristes toupies lancées par de gigantesques enfants sur le terrain de jeu des Dieux. Cassie marchait bousculée par la foule, se frayant un chemin dans une nuée qui déambulait par aller nulle part, poussée par l'horloge intestinale vers des gargotes plus insipides les uns que les autres. Elle traversait l'allée centrale qui se coulait parmi une ribambelle de restaurants grecs, que les turcs avaient reconquis. Les odeurs de graisse que la cuisson rendait écœurante se déversaient en flot continu assaillant les passants.

Pour Cassie, un pas de plus se suffisait comme toute justification à son avenir. Cependant, muée par une force qui lui échappait, elle se dirigeait vers un lieu bien précis. Elle ne pensait pas les choses, son corps pensait pour elle. Il était bien le seul à croire encore en elle, en ses souvenirs. Elle n'était plus constituée que de ces automatismes qui rendent la vie supportable. Ses organes pressentant le danger imminent avaient pris le relais. Un pas puis un autre, des éléments infimes d'espace et de temps se combinaient pour que se crée autre chose qu'un chaos incessant. Elle remonta la rue de la Harpe. Elle traversa à nouveau la petite place formée avec la traversée de la rue Saint Séverin. Cassie poursuivit son errance en s'engouffrant dans une petite artère où les serveurs luttaient pour accrocher les clients en mal d'appétit. L'enchevêtrement des échoppes rendait le combat ardu. Assailli par les relents de graisse chaude qui émanaient de broches verticales sur lesquelles tournait gaiement de la viande qui suintait, elle stoppa net devant ce manège alimentaire. Son estomac vide de la veille l'invitait pour un festin imposé.

« Un grec et une frite ! »

Elle se surprit à prononcer ces paroles qui, d'une manière étonnantes, lui étaient étrangères. Elles sortaient de son larynx, mues par une volonté qui leur était propre. Elles la reliaient à l'espace qui la séparait du personnage costumé comme un boucher. Il tranchait inlassablement des lambeaux de mouton qui retombaient sur eux-mêmes comme de fines feuilles de papier décollées d'un mur. Sans qu'aucune autre parole ne fût échangée, elle tendit l'appoint extrait de son immense porte-monnaie. Elle garda en main son pain béant duquel dégoulinait une sauce rosacée, mélange de ketchup et mayonnaise. Quelques frites s'échappaient du papier, pour achever leur dégringolade sur le pavé, écrabouillées par d'autres chaussures, autres passants qui se pressaient derrière elle. Cassie ne se rappelait plus exactement à quel moment elle avait laissé choir son sandwich ni où. Elle avait tout simplement oublié ce que son corps tentait inlassablement de lui rappeler.

« Hey mademoiselle, tu veux voir un beau gosse ! »

Elle observa cet être étrange qui semblait s'adresser à une autre qu'elle. Cassie noyée dans l'anonymat de la foule ne se voyait pas, ne s'imaginait pas. Elle ne pouvait pas exister aux yeux des autres, puisqu'elle ne se connaissait plus elle-même.

« T'as perdu ta langue... Pouffiasse ! » Conclût le beau gosse pour assurer une virilité vacillante en face de ceux qui l'accompagnaient et qui pouvaient très bien devenir des ennemis voraces prêts à sacrifier ce triste héro sur l'autel de l'inutilité.

Cassie de son côté sentit des paroles la dépasser pour aller se perdre au loin dans un monde irréel où les êtres avaient pourtant un peu plus de consistance. De son côté, elle vivait déjà parmi les fantômes dans les décombres d'une ville oubliée. Elle venait de se séparer de la partie d'elle-même qui la soutenait. Le souvenir de Michèle qui avait perdu tout contrôle la hantait. Comme un flot déchaîné, une rivière sortie de son lit arrachant tout sur son passage, elle dévastait ce qui était aspiré

par sa fureur. Elle se servait dans le monde comme dans une pochette surprise, ce qui se présentait à elle ne pouvait que lui échoir, tout naturellement. Comme la plume est destinée au souffle qui la soutient. Cassie revoyait les images défiler. Lorsque Michèle découvrit une revue avec DiCaprio en couverture. Et une illustre ingénue à vélo dans New York. Sorte de baudruche remplie de rêves synthétiques, héros d'un jour pour avoir su se montrer. Surprenante humanité qui n'a rien à dire et encore moins à défendre. Ou alors le nouveau manger bio. Incapable de contrôler son avidité de tout ce qui pouvait la tenter, Michèle s'empara du journal. Sans plus attendre, aspirant Cassie dans sa folie, elle déguerpit au pas course.

« Petite voleuse, tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! »

Le vendeur du Kiosque, dissimulé par les présentoirs n'avait pas tout à fait pris la mesure du personnage quand il l'agrippa par le bras. Toucher le corps de Michèle c'était comme tenter de la violer, de la démembrer, de la couper d'elle-même. Elle se désagrégeait. Dans un sursaut enflé par la rage, elle pivota sur elle, attrapant sans réfléchir ce qui était à sa portée. Deux dames, s'indignaient. Un cycliste passait. Le marchand de journaux n'eut même pas le temps pour comprendre. Le stylo arrivait trop vite, venant de nulle part, il pénétra juste sur le côté de l'œil dans le globe oculaire. Le pauvre bougre pivota sur lui-même comme un pantin désarticulé, il bascula sur le cycliste distrait par le paysage qui défilait. Le sang giclait de son visage. Il lâcha prise immédiatement rendant leur liberté aux deux jeunes filles qui déjà s'échappaient dévalant la rue Rambuteau, gagnant le parvis devant Beaubourg. Les dames horrifiées hurlaient leur terreur, attirant la foule, rendant les choses encore plus confuses. Tous voulaient aider, mais aucun ne faisait ce qu'il aurait fallu. Beaucoup s'occupaient du cycliste auréolé par le sang, mais pas le sien, tandis que le marchand replié sur lui-même ne laissait rien voir de l'hémorragie qui aurait dû attirer l'attention de tous.

Arrivées devant l'esplanade elles s'engouffrèrent dans n'importe quel magasin. Ce fut une des nombreuses échoppes qui déversaient sur le trottoir des cartes postales et des bibelots insipides. Vomissant le mauvais goût jusqu'aux pieds des badauds. Michèle tirait toujours Cassie par le bras. Celle-ci éberluée ne réagissait plus. Michèle s'empara d'une boîte de cookies à l'effigie du Moulin Rouge et du Gai Paris. Coco et pépites de chocolat avec morceaux de noix. Elle en avait envie, donc elle déchira le papier plastifié puis arracha le scotch qui maintenait le tout bien fermé pour se saisir des gâteaux. Elle en tendit un à Cassie qui le prit machinalement. Elle le porta à ses lèvres, d'un geste qui lui échappait. Tout son corps se révolta contre cette tentative de pénétration par un corps étranger. Elle eut un haut le cœur. Un « Déconne pas ! » ramena Cassie à la réalité. De toutes façons son estomac était vide depuis longtemps. Ce ne fut qu'une aigreur que la bile remontée dans sa gorge provoqua. Michèle continuait à s'empiffrer, puis, estimant que les gâteaux n'étaient pas à son goût, elle abandonna la boîte sur un autre présentoir, parmi boules de neige et autres minous à ressort.

« Ça ne vous dérangerait pas de payer avant de consommer. On fait pas dégustation ! »

Dans un dernier sursaut, ultime clarté de l'esprit de sauvegarde, Cassie retint le bras de Michèle. Elles se regardèrent comme si elles se trouvaient là par hasard. Ce fût le dernier instant de lucidité pour l'une comme pour l'autre.

« Tiens connard ! » énonça tranquillement Michèle, comme une sorte vérité, sanction d'un raisonnement infaillible, en tendant un billet de cinquante euros.

- « T'as pas plus... »

Michèle se tourna brusquement vers le vendeur. Son corps avait pris de la hauteur, elle s'était redressée comme un coq prêt à attaquer. Son regard était en train de prendre une dureté qu'il ne quitterait plus. Jusqu'à la fin. Jusqu'à sa fin. Le jeune homme, d'un âge suffisant pour avoir conscience de ce que survivre voulait dire, exactement, se dépêcha de rendre la monnaie. Michèle lui jeta une pièce.

« C'est pour le service tête de pine ! »

Elle attrapa Cassie par la main puis elles décampèrent dans un élan désespéré pour atteindre un ailleurs qui n'avait déjà plus de raison d'être. Leur histoire échappait doucement à tout contrôle, quittant la voie principale pour filer directement dans l'ornière. Elles s'étaient assises sur le rebord du parapet qui délimitait l'esplanade du Centre Pompidou. Les jambes balançant dans le vide, elles attendaient, que le temps passe. Elles déambulèrent un moment dans l'immense hall principal de cette bâtisse tuyautée. Elles montèrent à l'étage pour gagner la boutique perchée sur une mezzanine suspendue au dessus du vide. Elles tournaient, retournaient les bibelots au design art déco. S'étonnant de trouver de tels objets dans un musée, elles s'amusaient avec toutes ces choses qui inondaient de grandes tables blanches. Puis elles gagnèrent un espace dédié aux enfants accompagnés de leurs parents. Elles auraient volontiers joué avec les constructions en bois, fait les assemblages de papiers cartonnés multicolores. Elles auraient voulu qu'on s'occupe d'elles, que les gentils animateurs leur proposent de ces activités pour amuser les gamins assemblés par grappes. Elles auraient aimé tout simplement ne plus penser au présent qui les assaillait de toute part. Refoulées de l'endroit, elles optèrent pour une pose, assises contre la structure de verre qui se dressait vertigineusement pour soutenir un entrelacement de poutrelles. Elles s'assoupirent, Cassie à demi couchée sur les cuisses de Michèle qui dormait la tête renversée en arrière. Ce sont les vigiles qui leur rappelèrent gentiment, pour une fois, qu'il était temps de déguerpir. Une fois dehors sous le ciel étoilé elles se regardèrent tout étonnées d'être là.

« On va chez Réda, il est un peu con mais en lui faisant un peu d'esbroufe il nous hébergera. Une fois défoncé, il ne pensera plus à nous sauter... »

Elles quittèrent la place encore parsemée de petits groupes pour rejoindre la rue Rambuteau qui se vidait. Les derniers aventuriers des soirées tardives finissaient leur café, ou buvaient un dernier verre. C'est le moment, entre le jour et la nuit où les bistrotiers nettoient leurs tables. Sorte d'invite à quitter les lieux pour les consommateurs en quête d'intimité. Quelques « Ça va mademoiselle ? » accompagnaient Cassie parmi les lumières vacillantes qui donnaient à ce lieu un aspect irréel. Cassie perdait le fil qui la reliait à ce monde en partance. La rue se diluait dans un brouhaha diffus. Elle heurta une poubelle puis s'étala sur le sol. Le contact avec la fraîcheur du macadam redonna un peu de consistance à son corps. Un jeune couple l'aïda à se relever, à reprendre pied dans la cité qui s'évanouissait.

« Vous voulez qu'on vous accompagne quelque part ? »

Dédouanés auprès de leur conscience par un énième « Ça va je m'en occupe, on est ensemble... » et rassurés par un mouvement de tête qui les invitait à fuir au plus vite, ils poursuivirent leur chemin, confortés par un joli sourire et de grands yeux enjôleurs. Ils évitaient ainsi un engagement qui les aurait conduit à ne plus être de ces ombres nocturnes dans un mauvais scénario.

Les images de cette chevauchée à travers les rues de Panaméennes s'entrechoquaient dans la semi-conscience de Cassie, désormais renvoyée à sa solitude dans l'immensité de la ville. Les secondes défilaient comme des heures. Le temps replié sur lui-même n'avait pas d'influence, inéluctablement le sort était scellé. Il y a un moment où la tragédie est écrite un point c'est tout. Seul le souvenir d'un port d'attache pour accueillir ce navire en détresse ballotté sur les flots parisiens prenait une importance catégorique. Cassie, prise dans l'illusion d'elle-même avait eut encore assez de ressources pour gagner son repère en sous sol. Derrière une rambarde étaient postées au garde à vous deux poubelles qui depuis longtemps n'avaient plus court. Dans ce navire immobile elle était protégée des passants, d'un basculement saugrenu vers un monde qu'elle avait oublié. Où elle n'avait pas de place et où plus personne ne l'attendait. Du moins le croyait-elle, car il est des croisements où les chemins se superposent dans des univers parallèles qui empêchent les circonstances de prendre forme. Le hiatus dans la circulation du temps ne prend pas, le petit instant qui fait les grands bouleversements nécessite la présence d'esprit de s'en saisir. Cassie trouva instinctivement la petite clef qu'elle gardait précieusement, sésame pour un abri de fortune où la chaleur de la chaufferie suffisait à peine en période hivernal. Des demi-lucarnes ouvraient sur des

jambes qui se mouvaient dans une suite inversée de larges mouvements décalés. Le rythme des pas alternait avec le claquement des talons aiguilles au bout de longues jambes qui disparaissaient sous de larges vêtements qui virevoltaient au gré du vent et du balancement des corps. La pluie pouvait ricocher tranquillement sur le trottoir dans un petit bruit apaisant. Cassie avait aimé, de sa chambre entendre tous ces sons mêlés dans un enchaînement indistinct quand elle restait sous la couette, fenêtre ouverte. Souvenir où les parfums de femme recouvraient ceux d'une mère qui n'avait jamais pu se faire à l'idée de partager, avec sa fille, autre chose qu'une vie de rivalité incessante. Une vie faite de défiance envers ce petit être qui la menaçait seulement de sa solitude désespérée. Un léger fanal se glissait par les soupiraux du sous-sol inondant la pièce protégée par une lourde porte métallique qui claquait tristement sur le monde. Bousculée par le vent, arrachée à son sommeil, Cassie avait trouvé assez de ressources pour rester en mouvement. Pour atteindre ce lieu, où elle rejoignait son oncle Henri, personnage irréel aux confins du monde. Dernier quartier parisien pour un ultime refuge paternel.

Enroulée dans sa pauvre couverture d'une couleur affreuse que même la SNCF n'osait plus, elle recherchait la chaleur de son propre corps. Ankylosée par le froid, elle se laissait porter par les images qui se bouscullaient dans son crâne. La fuite désespérée, accrochée aux bras de Michèle qui plongeait dans le sous-sol ventral du forum des halls revenait en séquences irréelles. A cet endroit les attendait un dernier convoi pour la banlieue où seul le RER avait le courage de se rendre. Le métro préférant ses attaches parisiennes n'aimait pas à se salir dans des compromissions délicates avec l'engeance de la circonférence. Des paroles résonnaient à ses oreilles, encore endeuillée par un mauvais sommeil.

« Il est pas là Réda ? »

- C'est qui le squelette avec toi ?
- Cassie... Fait pas chier on a besoin de se poser. »

Un autre gars affublé d'un cuir crasseux était affalé sur un canapé déglingué. Il réussit dans un effort ultime à s'en extraire pour faire les bises de rigueur. Les cheveux courts, oxygénés, avec une mèche teintée d'un marron tirant vaguement sur l'ocre il avait un piercing dans la narine droite et toute une série d'anneaux incrustés dans le lobe de ses oreilles. Il ne prononça pas une seule parole se contentant d'accompagner un hochement de tête d'un signe de la main en guise de bienvenue. Il avait une mauvaise cicatrice au-dessus de l'œil qui barrait son sourcil.

« Deux bises et pour Cassie c'est pareil... »

- C'est Lucas, un pote, tu connais pas...
- Bon on peut squatter pour la nuit... Y revient quand Réda ?
- Il est parti faire de courses, on n'a plus rien à consommer... »

Michèle n'aimait pas Yann. C'était le « copain à Réda » qui partageait l'appartement avec lui et plus si affinité pour peu qu'il soit alimenté en excitant de tout acabit. Il servait aussi de livreur pour des commissions hors légalité. Alors présenter le sieur Lucas, inconnu au bataillon comme son ami n'augurait rien de bon aux yeux de Michèle. Elle avait noté à son entrée dans la pièce le regard tout empli de finesse qui les avait déshabillées de haut en bas pour estimer la marchandise. Elle était arrivée à la conclusion inéluctable qu'il serait difficile d'échapper au plan cul qui mûrissait dans l'esprit partouzeur des deux adeptes de la jambe en l'air. Ça transpirait à travers toutes leurs intentions, même les plus avenantes.

« Un thé les filles ? »

Signifiait dans l'esprit clairvoyant de Michèle venez vous carrer dans le fauteuil histoire qu'on puisse glisser nos doigts là où nos fantasmes érotiques sont incrustés. C'était moins clair pour Cassie qui n'avait qu'une envie c'était de s'effondrer dans le canapé pour continuer la nuit qu'elle avait entamée sur les rails trépidant du RER C. Deuxième épisode d'un sommeil au pied du TGV

qui devait les emporter au bord de l'océan. C'est le départ du train et l'annonce hurlée dans le haut-parleur qui les avait extraites d'un sommeil profond. A la place de la plage de sable, découverte par la marée, elles se trouvaient dans un squat crasseux. Les odeurs iodées s'étaient évaporées pour céder la place à une odeur de friture refroidie sur une plaque encombrée de casseroles et de vaisselles poisseuses. Ce fût Yann qui reprit l'initiative d'une discussion où les sous-entendus perçaient sans nuance.

« Bon alors... ? »

- Ok, puis on va roupiller, on est naze. Avec ma copine on a eu une dure journée...
- Faut nous raconter ça, hein Lucas... On va vous remonter le moral ! »

Yann attrapa Michèle par l'épaule tout en plongeant son regard dans l'encolure échancrée du pull en mohair fauché dans un magasin. Il laissait apparaître les bretelles aguichantes du soutien-gorge lui aussi issu du même fournisseur. Cassie de son côté s'était effondrée dans le canapé amolli par le temps et l'usure. Elle se trouva absorbée dans la profondeur des coussins. Profondeur qu'elle ne soupçonnait aucunement et dans laquelle elle se trouvait prise au piège, la robe pendante entre en ses jambes écartées. Lucas en profita pour se coller contre ce corps tiède emplis de saveurs toutes féminines, qui s'offrait à lui. L'odeur âcre de Lucas envahit les muqueuses de Cassie qui s'écarta légèrement, Lucas se rapprocha. Yann avait temporairement délaissé sa proie pour s'occuper de la bouilloire qui hurlait sur les fourneaux. Il revint avec la théière qu'il déposa sur la petite table basse encombrée d'un fatras d'objets et cannettes plus ou moins vides. Il ajouta deux mugs crasseux qu'il estimait suffisamment nettoyés par un filet d'eau chaude pour contenter ces deux demoiselles. Il se saisit d'une petite boîte en fer qu'il déposa sur la table en poussant du revers de la main ce qui gênait pour faire un peu de place. Il sortit trois feuilles d'un petit paquet Lacroix bleu ciel, rectangulaire. Il en colla deux légèrement décalées, et la dernière en travers pour obtenir un bord élargi en haut. Il chercha dans son portefeuille un ticket de métro usagé qu'il déchira en deux. Il l'enroula sur lui-même pour faire un filtre, puis il le posa délicatement au bord des feuilles assemblées. Il déposa un mélange de tabac et de marijuana qu'il attrapa du bout des doigts dans la petite boîte métallique qui était devenu le centre d'intérêt. Pendant qu'il roulait son joint, Lucas entamait une nouvelle bière allemande qui titrait largement onze degrés. Il en proposa une gorgée à Cassie qui avait soif. L'idée d'une bière rafraîchissante l'incita à accepter ce présent au joli nom d'Éku. Elle regretta très vite la grosse gorgée que son acolyte l'avait forcée à ingurgitée en maintenant la bouteille inclinée dans sa bouche. Le liquide tiédasse avait en plus un goût épais doublé d'une saveur légèrement caramélisée. Elle avait l'impression de boire un mauvais sirop pour la toux. Elle avala le liquide avec un haut le cœur qui ravit Lucas. Il la força pour une nouvelle gorgée. « Donnes en un peu, pas tout pour les mêmes... » Intervint Michèle pour sortir sa copine de ce traquenard. Elle s'empara de la bouteille, l'alcool ne lui faisait pas peur. Elle vida la moitié de la bouteille pour s'exclamer « C'est quoi cette saloperie ? » tout en éloignant la bouteille pour lire l'étiquette.

« C'est schleu... » ajouta sobrement Lucas faisant entendre pour la première fois sa voix éraillée. Il distribuait les substantifs avec parcimonie. Il pensait à l'unité. Il voulait donner à voir la force de l'homme tout droit sorti de ses connaissances cinématographiques. Entre Rambo et Bruce Willis qu'il confondait avec le rôle.

« Tu l'a passée au micro-onde ta merde à bulles ! »

Yann installé en tailleur en avait fini avec son art de la cigarette conique. Il avait torsadé le haut pour lui faire un petit chapeau. Finalité inutile qui complétait l'œuvre et la rangeait dans la catégorie de l'artisan local. Cassie, la bouche dégoulinante de bière s'était assoupie. Elle ouvrit les yeux quand Lucas entreprit de la tripoter. Yann avait allumé le joint, après avoir tiré deux ou trois taffes, il le tendit en avant pour que le suivant s'en empare. Dans un éclair de lucidité, Cassie l'intercepta pour le passer immédiatement à Lucas. Elle visait un objectif double. Petit a qu'il arrête de lui malaxer l'entrejambe. Petit b faire éviter Michèle à la cigarette diabolique. La tentation était trop

belle pour qu'elle y résiste d'elle-même. Cassie connaissait les effets dévastateurs du joint en tout genre sur l'humeur de sa copine. Lucas après avoir tiré une longue taffe le fit parvenir à Michèle par un détour inattendu. Le rituel était lancé, et chacun faisait tourner l'objet désormais tant convoité. Surtout par Michèle qui aspirait profondément la fumée et la maintenait bloquée dans ses bronches pour augmenter les effets.

« Vous êtes de quel coin ? »

- On est de nulle part, on arrive de l'HP... On a foutu le camp !
- Vous êtes entre filles là-dedans... »

Les yeux de Lucas s'illuminèrent. Les idées les plus débridées illuminaient toute sa figure. On y lisait comme dans un livre. Il reprit ses explorations vaginales avec toute l'élégance de son unique source d'inspiration, les plus mauvais films pornos. Pendant que Cassie tentait vainement de retirer la main qui avait élu domicile dans sa culotte, Yann commença à entreprendre Michèle. Il cherchait avec plus de finesse que son copain lubrique à embrasser Michèle sur la bouche. Malheureusement pour lui, les filles étaient inversées.

« Si tu veux me tripoter, je m'en tape mais tu me fous pas ta langue dans le bouche ça me fait gerber... »

Yann s'acharna sur le bouton du jean qu'il n'arrivait pas à faire sortir de son logement. Il tirait, s'agitait, transpirait à grosses gouttes. Michèle repoussa la main baladeuse puis défît elle-même les pressions pour ouvrir le haut de son jean. Elle laissa l'heureux gagnant bénéficier de ce qu'il convoitait avidement. Il descendit l'autre main le long du pull pour la glisser sous le corsage. Il raccrocha le sein gauche avec le bas du soutien-gorge en cherchant nerveusement un accès à la poitrine bien à l'abri sous les bonnets. Il étouffa la protestation de Michèle d'un baiser baveux. La fête touchait à sa fin.

« Bon je veux aller me pieuter avec ma copine... tu commences à me gonfler sérieux ! »

Vexé par cet accueil, il empoigna la chevelure de Michèle pour la basculer sur la banquette. Il conta sur l'effet de la drogue pour abaisser ses résistances. Michèle surprise, fut déséquilibrée par le rebord du fauteuil. Cassie de son côté avait abandonné toute défense de son intégrité, elle ne bougeait plus, immobile elle s'éloignait du monde dans une rêverie intérieure qu'elle avait oubliée.

« Les gouines, on va vous ramener dans le droit chemin ! » s'esclaffa Lucas pour qui la tournure violente était une étape nécessaire à l'élaboration de la pensée structurée autour de la biroute.

Devant la froideur de Cassie, Lucas tenta de se redonner un peu d'excitation en glissant son autre main dans le soutien gorge. Il cherchait une poitrine qui n'existait pas. L'androgynisme qu'il découvrait mettait à mal son identité sexuelle, il abandonna cet objet sans saveur qui par sa résistance passive avait réussi à l'éloigner. Il la repoussa brutalement pour la dégager du canapé. Cassie assise sur son cul fût toute étonnée de se trouver au ras du sol. Elle avait une vision déroutante de l'apocalypse qui se déroulait sous ses yeux.

« C'est un cadavre cette nana... Je baise pas les sacs d'os ! » Prit soin de préciser Lucas en se rabattant sur Michèle qu'il trouvait plus à son goût, finalement. Il déboutonna son pantalon dont il sortit avec peine son sexe en érection. Il agrippa la tête de Michèle par tout ce qu'il trouvait à empoigner. Il la pivota sur le côté pour approcher la bouche de son pénis recourbé vers le haut. Michèle sourit et ouvrit grand la bouche. Cassie remettait sa culotte en place, rajusta ses vêtements, la suite allait nécessiter des mouvements rapides. Elle connaissait bien ces yeux qui exultaient. Pas vraiment de la haine, presque de la joie. Une forme extrême de jouissance incontrôlée. Michèle referma sa bouche d'un coup sec sur la verge turgescente qu'elle excisa d'un coup de tête.

Lucas se redressa d'un seul coup horrifié par la douleur, mais surtout par la bouche souriante qui se dressait vers lui, auréolée de sang, laissant deviner de petits morceaux de chair. Son sexe avait échappé miraculeusement à la division en deux parties indépendantes l'une de l'autre. Les yeux

exorbités il soutenait son appareillage brisé tout en regardant Yann œuvrer sur la partie basse de Michèle, s'acharnant sur le jean récalcitrant. Il avait, malheureusement pour lui, glissé les mains sous les fesses Michèle pour tenter d'enlever d'un coup, le jean et la culotte. Les deux mains prises, il n'eut pas le temps d'esquiver le coup de poing qui lui arriva en pleine figure. Il bascula en arrière heurtant le buffet avec l'arrière de la tête. Il était sonné, mais se releva tant bien que mal. Ce n'était pas une bonne idée, il fut accueilli par la thèière qui le heurta au niveau de l'arcade sourcilière. Elle vola en éclats autour de lui. Yann, retourna d'où il était venu, retrouvant son ami le buffet qu'il venait de quitter trop hâtivement.

Michèle se releva, enfila son jean qu'elle prit le temps de reboutonner pendant que Lucas avait renoué avec la tradition de la danse de Saint Guy curieusement silencieuse. La pantalon au niveau de genoux il ne tarda pas à basculer en avant. Michèle s'était saisi d'un des blousons au porte manteau, elle extirpa le portefeuille dans une des poches intérieures. Prit les billets pour le principe, puis le jeta sur le sol. Elle jeta le trousseau de clefs par la fenêtre. Elle passa en revue le deuxième blouson. Elle en sortit une arme à feu.

« C'est un pistolet d'alarme, expliqua Cassie.

- Tu crois... » s'informa Michèle avant de presser la gâchette tout en dirigeant l'arme en direction de Yann qui s'était relevé.

Il n'eut pas le temps comprendre, la fusée d'alarme lui explosa à la figure, pratiquement à bout portant. Michèle trouva cela assez drôle. Cassie avait prit soin de se boucher les oreilles. Lucas hurlait les mains pleines de sang. Plus pour le faire taire qu'autre chose elle tira une nouvelle fois dans sa direction. Elle le rata, la fusée atterrit dans la cuisine où elle dégomma la vaisselle entassée dans l'évier attendant une bonne âme pour la nettoyer. Ce ne sera plus la peine. Finalement, Michèle lui assena un coup de crosse en pleine figure. Sonné il s'affala sur lui-même, la bistouquette à la main pour tomber à genou sur le sol la tête dans le tapis. On avait l'impression qu'il priait, cela fit sourire Michèle.

Cassie attrapa sa copine par le bras puis elles se dirigèrent vers la porte d'entrée. En l'ouvrant elles se trouvèrent nez à nez avec un gros voisin en Marcel blanc et en caleçon descendu du dessus pendant que la dame de l'étage inférieur sortait sur le palier.

« C'est pas bientôt fini ce tintamarre... » C'est en découvrant le tableau derrière les deux jeunes filles qu'il comprit que la terminologie n'était pas adaptée à la situation. « Madame Hector, appelez la police pendant que je les retiens... » lança-t-il en direction du palier inférieur.

Tenir Cassie par le bras pouvait s'avérer efficace, mais Michèle ce n'était pas une bonne idée. Il fallait un peu plus qu'un gros plein de soupe pour la maintenir en position. Il avait tourné la tête pour s'adresser à la voisine. Il ne faut jamais quitter des yeux des filles en furie. Le mâle avait un désavantage, il pensait la femme frêle et fragile. Pendant que Cassie tentait de se dégager sans succès, Michèle enfonça ses doigts dans les yeux du gros monsieur au moment où il pivotait la tête afin de voir ce qui se passait en face de lui. Il lâcha prise, Cassie lui assena une grande claque sur la poitrine. Michèle compléta l'attaque d'un coup de pistolet Beretta nickelé, calibre neuf millimètres sur le haut du crâne. Le petit poc mat n'eut pas le moindre effet, par contre le fait d'être trop au bord de la marche, oui. Le bonhomme roula jusqu'à l'étage inférieur où il retrouva la voisine qui hérita au passage d'une main en plein figure. Son téléphone portable vola par-dessus la rampe d'escalier pendant que la dame de la police continuait d'expliquer tranquillement dans le combiné aérien de ne pas s'affoler. Les demoiselles profitant de la panique générale et de la tête hébétée des derniers arrivants se fauilèrent dans les escaliers.

« Tout va bien, c'est fini, rentrez chez vous... » expliquait Michèle tranquillement au passage des différents paliers. Elle complétait occasionnellement par un « Bonjour les enfants. » pour rassurer les parents inquiets.

En sortant dans la rue elles se trouvèrent face à face avec deux policiers qui sortaient sans se

presser de leur véhicule pensant avoir à faire aux problèmes habituels de voisinage. Le premier fut tiré comme un lapin et retomba sur son siège sans avoir eut le temps de faire quoi que ce soit. La deuxième policière s'accroupit derrière la portière comprenant que la situation prenait une toute autre tournure. Elle pensait son coéquipier mort, dégommé à bout portant. Il était simplement défiguré à vie. Il allait perdre un œil bêtement, simplement à cause de la routine. Pour la troisième fois de la semaine il se rendait sur les lieux pour des histoires de musique trop forte, fête à gogo où les parties de jambes en l'air se succédaient les une aux autres. Réda était un habitué jugé jusqu'à présent par la police comme l'emmerdeur du 17 rue de Paris. Pour une fois il avait dans l'idée de se préparer une soirée tranquille. Son feuilleton préféré passait à la télé et il avait de quoi étoffer la structure narrative du scénario par les effluves du cannabis. Mais il lui avait fallu dépanner ces deux cons de Lucas et Yann qui avaient l'art de se foutre dans la merde jusqu'au cou. Quand il se pointa en haut de la rue il ne mit pas longtemps, contrairement aux flics, à comprendre que ça bardait sérieusement. Il savait que Lucas trimbait une arme sur lui. L'information qui lui manquait c'était le type d'arme. Maintenant il savait. Il s'appêtait à rebrousser chemin quand il reconnu Michèle, l'arme au poing. Elle s'échappait dans la ruelle adjacente. Ce qu'il n'avait pas vu, c'était Cassie déséquilibrée qui avait atterri dans le local à poubelle. Sa tête avait ricoché sur l'angle en béton du conduit pour le vide ordure. Elle avait perdu connaissance et dormait d'un profond sommeil.

Elle avait émergé quand le soleil dardait ses rayons par la petite fenêtre du local. Elle avait basculé parmi un tas de cartons empilés. C'est l'arrivée de madame Lepique avec sa poubelle métallique argentée qui mit le point final aux rêveries de la jeune demoiselle. Elle sentit une douleur à l'arrière de sa tête. Une belle bosse avait pris forme sur la zone de l'impact. Elle passa sa main sur la base de la nuque, elle avait saigné, mais le sang avait coagulé dans les cheveux. Madame Lepique n'avait pas encore réalisé la présence étrangère qui avait échoué là. Déstabilisée par l'apparition soudaine de la demoiselle, elle ne trouva qu'un vague bonjour à dire tout en suivant la jeune personne du regard. Elle pensa qu'il s'agissait d'une SDF quelconque. Elle se promit de mettre à l'ordre du jour de la prochaine assemblée de copropriétaires le remplacement du verrou endommagé. Le précédent avait été arraché par un locataire qui avait perdu sa clef et qui se gardait bien de le dire. La détérioration fut mise sur le compte des voyous qui squattaient dans les caves. Ce n'est que bien plus tard qu'elle fit le rapprochement avec les événements de la nuit dont elle n'avait pas été témoin. Elle avait été informée dans la matinée par sa voisine qui lui avait expliqué que monsieur Burglas avait été hospitalisé. Elle ne voyait pas trop qui cela pouvait bien être. Il fallut apporter une petite description à ajouter au nom. On lui expliqua avec toute la finesse nécessaire à une possible identification qu'il s'agissait du gros monsieur qui déambulait en Marcelle avec ses poubelles. Elle trouva rigolo que cet abruti ait dégringolé dans les escaliers. Elle se représentait la scène avec une certaine jubilation. Un imbécile prétentieux mal embouché qui empestait la transpiration, baladé par une jeune demoiselle. Elle se garda bien d'expliquer qu'elle éprouvait une certaine sympathie avec l'héroïne du jour. Les super héros vengeurs existaient donc bien, c'étaient des filles alors.

Cassie avait regagné Paris. Echoué au Starbuck des Halles où elle avait stagné une partie de l'après-midi. Puis elle avait marché sans but. Elle avait fini sa déambulation en ce local devenu son refuge quand elle se perdait à nouveau dans des songes sempiternels qui se répondaient les uns aux autres dans une ronde infernale. Là, recroquevillée sur elle-même, tout contre la chaufferie elle cherchait un peu de chaleur pour compenser l'atmosphère froide et humide qui régnait en maître dans l'endroit. Alors elle se prenait à imaginer une suite agréable à sa rencontre en cette même bâtisse, mais un niveau plus haut avec un personnage énigmatique. Ce drôle de bonhomme marqué par le temps, aussi étonné qu'elle par cette rencontre improbable. Alors elle rêvait un futur meilleur, bercée par le ronronnement de la chaufferie. Elle avait été installée dans ce qui fut la buanderie d'une ancienne demeure bourgeoise. Personne n'y venait plus, sauf Gabriel du service d'entretien. Plus rarement madame Fabre la grosse concierge portugaise du 45 rue du Chevalier Saint-George. Le chauffagiste était proche de la retraite, c'était ses dernières apparitions dans ce local humide et mal éclairé. Il contrôla le brûleur, le dégrassa. Il vérifia que la pression était bien comprise entre un

et un virgule cinq bar. Il s'assura de l'efficacité de la pompe qui avait bloqué la circulation de la chaleur la semaine passée. Il conclut sa visite par la vérification de l'opacité des fumées avec son appareil électronique qu'il connecta sur le conduit d'évacuation. L'indice était inférieur à trois. C'est au moment de ranger tout son matériel dans la grande sacoche en cuir qu'il promenait depuis toujours avec lui qu'il l'aperçut. Enroulée dans une vieille couverture, vert bouteille que Gabriel avait toujours connu là. Elle semblait bien frêle cette Cendrillon dont le visage décharné émergeait à peine de ce qui avait été un couvre-lit. Il hésitait à réveiller cette pauvre enfant abandonnée là, sous un évier immense en grès moucheté de gris. Sac informe au pied du chauffage. Il contemplait cette image de la virginité comme il aurait admiré une œuvre du Louvre. Il aimait déambuler dans ce musée à la nuit tombante parmi les tableaux. Ouvert en soirée jusqu'à vingt deux heures le jeudi, son jour de repos, il pouvait rester en extase devant la Nymphe qui descend au bain de Falconet. Mais ici, la nymphe était allongée à la façon de la femme piquée par un serpent qu'il avait contemplée longuement au musée d'Orsay, un jour d'égarement. On ne peut pas toujours être fidèle à ce qu'on aime. La trahison aussi fait partie du décorum.

Chapitre 17

EPILOGUE

Quand la psychiatrie parle du divin est-ce vraiment pour dire que dieu est mort !

Klein était installé à son bureau. Il avait demandé à ne pas être dérangé. Contrairement à son prédécesseur, les relations avec la justice ne le mettaient pas mal à l'aise. Le commissaire fut même assez surpris de la facilité avec laquelle les choses se faisaient. L'incohérence énigmatique de psychiatre précédent l'avait toujours laissé sans voix. La seule chose dont Klein avait horreur c'était de parler au téléphone en présence de qui que ce soit.

- « Bonjour monsieur le commissaire... Oui j'ai eu votre message par le secrétariat... Elle ne s'appelle pas Cassie, en effet, c'est Cassandra Vasseur. Que voulez-vous savoir exactement ?

- .../...

- D'accord... j'ai appris ça, elle est morte décédée aux urgences de Cochin... En effet son état de dénutrition a joué beaucoup. J'ai eu l'anesthésiste du service de réa, elle était beaucoup trop faible et inconsciente.

- .../...

- Oui dans le cadre de l'enquête, c'est-à-dire... Une autre fille et un jeune... Mathias... Oui, ils ont fait tous les trois des séjours chez nous. Mathias à temps complet oui... Il doit revenir bientôt... Non, finalement les parents ont retiré leur plainte.

- .../...

- Michèle Deligny, c'est bien ça... On est sans nouvelles... Le juge nous a informés de la situation... Elle a blessé gravement un agent de police... Ah oui je suis au courant. Du coup ils sont complices si j'ai bien compris sauf que Mathias a été jugé irresponsable de ses actes.

- .../...

- La tour Eiffel... Ce n'est pas étonnant, ça fait partie de son délire. Il est atteint d'une psychose sévère... Donc seulement Michèle et Cassandra... Si elle a un oncle, non c'est une espèce de personnage qu'elle s'est inventée suite à une de ses nombreuses fugues si on peut dire. En réalité elle était majeure et n'était pas internée sous contrainte contrairement à Michèle. Elle venait faire des séjours de son plein gré...

- Oui c'est ça, monsieur Henri... ah non avec un i, enfin c'est comme ça qu'elle l'a écrit sur sa feuille d'admission... Il y a un vrai monsieur Henry... dans l'immeuble qui appartient à son père... Tout à fait, dans la cage d'escalier... C'est ce fameux monsieur Henry qui l'a recueillie à l'époque, c'est intéressant, oui j'ai eu cette information, elle avait passé la nuit chez lui... non on n'avait pas eu le nom à cette époque... Non à ma connaissance il ne s'est rien passé entre eux, en tous les cas on n'a eu aucune plainte... Non son délire avec un oncle avait commencé avant, le père n'a jamais eu de frère... Oui, c'est de là que viendrait ce nom de Henri... C'est fort possible... C'est un récit délirant dans lequel elle s'est fixée suite à une médaille que son père lui aurait offerte dans un musée... Une petite médaille qui représente Henry 4... Ça vient du Louvre je crois...

- .../...

- Ça je ne savais pas... Elle squattait dans ce même immeuble quand le chauffagiste l'a trouvée...

- .../...

- Sa mère vit aux Etats-Unis, le juge a l'adresse, il vous la communiquera. Il connaît bien le

dossier. Il y a eu une mesure éducative par la justice en 1990... Elle était mineure à cette époque et c'est venu suite au signalement fait par le Lycée à cause de l'anorexie... Non juste une aide éducative en milieu ouvert car le père avait montré de la négligence suite aux nombreuses absences du domicile... Oui pour raisons professionnelles, c'est ce qui a motivé la mesure de justice... J'ai repris le dossier en 2000 à la suite du docteur Malewski... Ah vous avez eu affaire avec lui... J'ai répondu à vos questions... Vous voyez mieux les choses... tant mieux... Y a pas de quoi, on sait jamais en effet... au revoir. »

Le médecin psychiatre raccrocha son téléphone. Il se leva pour boire un grand verre d'eau. Sur les casiers métalliques il avait une bouteille d'eau minérale et des gobelets en plastique. Il s'arrêta devant cet imposant meuble, immobile. Il ne pouvait plus fuir l'évidence de cet échec cuisant. Il essayait de voir à quel moment les choses étaient parties de travers, quand le convoi lancé à pleine vitesse avait-il déraillé. La mère neurasthénique doublée d'une tendance à l'hypocondrie, le père trop souvent absent était des explications faciles qu'il avait au moins le courage d'évacuer. La fugue n'était pas grave en soi, ce n'était pas la première fois ni la dernière, cela faisait partie du travail. Pourtant, elle allait mieux. Il revoyait Cassie lors de leur dernier entretien, elle avait repris du poids, même si ce n'était pas extraordinaire. Elle avait même embelli, il la trouvait même désirable. Il rougit soudain à cette idée, se rappela pourquoi il était debout devant ce casier à tiroirs. Pour s'obliger à réagir, il se servit enfin un grand verre d'eau, qu'il avala d'un trait. Il jeta le gobelet machinalement dans la poubelle. Il se rappelait toujours trop tard le reproche que lui formulait Assiba, la secrétaire congolaise, c'est du gaspillage. Il essayait de comprendre pourquoi il pensait à elle avec un temps de retard et pour des gobelets. Il sourit en pensant à ce qu'aurait pensé Malewski, un acte manqué. Puis il fût assailli par un souvenir qui le mit mal à l'aise. Quelque chose qu'il avait oublié, une drôle de sensation assez inexplicable. Il revivait cet entretien avec Cassie. Il avait le sentiment d'avoir été piégé, que tout s'est joué là. La confiance perdue, dissipée d'un seul coup d'un seul, sans deuxième chance pour se refaire. Il avait été séduit par la jeune fille, il le savait bien, mais c'est seulement à cet instant précis qu'il eut une perception claire de ce qui s'était joué. Il était arrivé rempli des certitudes médicales qu'il avait emmagasinées, année après année. Les beaux discours avec la nouvelle terminologie médicale, les diagnostics différentiels, les syndromes bien définis avec leur nombre d'items. Les classifications et autres cases à troubles. Tout cela était fait pour ne pas rencontrer Cassie. Elle lui avait filé entre les doigts. Trop sûr de ses acquis, trop rigoureux, trop de distance. Il l'avait étiquetée. Il s'était gardé de l'empathie. Des larmes coulèrent de ses yeux. Le ratage maintenant il le voyait avec précision. Il l'avait cloué au pilori de la syntaxe médicale, plus exactement médico-légale. Dès le début il l'avait condamnée à mort.

- « Monsieur Klein je vous ai apporté... Excusez-moi... »
- Non non, entrez, ce n'est rien... posez ça là... Un petit moment de fatigue... toute cette histoire... Garance est en consultation n'est-ce pas ?
- Non, il y a eu deux rendez-vous d'annulés, elle est dans la salle commune avec Isabelle.
- Vous pouvez lui demander de venir s'il vous plaît... merci. »

Assiba s'éclipsa regrettant d'être entrée sans frapper. Elle savait que Klein l'attendait, elle était entrée sans réfléchir. Elle regrettait d'avoir pénétré son intimité, de s'être trouvé témoin de ce qu'elle considérait comme un moment de faiblesse. Elle le portait tellement en estime, elle était confuse, mais avant tout un peu déçue. Elle referma la porte délicatement. Ses escarpins à talons hauts résonnèrent encore un peu dans le couloir carrelé. L'odeur agréable de son parfum restera encore quelques instants dans le bureau de Klein. Il aimait cette odeur délicate et très suave. Il s'installa confortablement dans son fauteuil, il l'inclina légèrement. Il aurait bien fumé une cigarette, une Marlboro, celles du cow-boy autour du feu de bois avec son cheval. L'homme moderne du dix-neuvième siècle. Il avait en horreur les cigarettes light, ça lui donnait l'impression de fumer du foin. Enfin l'idée qu'il se faisait de fumer de la paille, il n'avait pas vraiment essayé, d'ailleurs qui avait fumé une fois dans sa vie de la paille. Adolescent il avait fumé des herbes de Provence, une seule fois lui avait suffi. C'est une expérience qu'on reconduit rarement, surtout avec

du papier journal en guise de feuille à cigarette. L'idée d'une bouffée de fumée lui sortit de la tête. Ce qu'il avait envie c'était de parler. Raconter son échec à une oreille attentive, celle de Garance lui convenait. Psychologue psychanalyste d'orientation lacanienne. Elle avait évoqué plusieurs fois la possibilité d'un contrôle. A l'époque il trouvait cela ridicule, parler de ses difficultés avec les patients afin de régler ses comptes avec ses imagos parentaux, c'étaient des idées à la Malewski. Il ne trempait pas dans ces histoires d'inconscient et autres tentations avec papa maman. L'idée de coucher avec sa mère lui paraissait tellement incongrue. Cette vieille pimbêche qui continuait à s'habiller comme si elle avait encore la trentaine. C'est à ce moment-là que la photo de sa mère, jeune fille, accoudée au bar d'un café parisien lui revint à l'esprit. Elle était tout juste enceinte de lui, une belle jeune fille. Les cheveux longs et soyeux, fine, attirante à souhait. Il rougit jusqu'aux oreilles. Tout était une question de temps. La mémoire à ses trous noirs que la conscience ne saurait admettre. C'est quand on tombe dedans qu'on commence à entrevoir leur profondeur et leur noirceur. La donne avait changé, son échec cuisant avait ravivé une sensibilité de jeune pubère qu'il avait occultée. Il sentait de façon de plus en plus précise qu'il avait été présomptueux et qu'il payait son orgueil exacerbé. Il avait traité son prédécesseur sinon avec dédain, du moins avec compassion pour ce pauvre bougre dépassé par le temps. L'ancêtre du neurone sortait à peine de l'ère de l'électrochoc. La ringardise présumée coupable était de retour, il avait lu ça dans la dernière publication de recherche médicale The Lancet. Cette espèce d'ancêtre qui faisait partie des murs, qu'il considérait comme un dinosaure de la psychiatrie avait peut-être raison. Le popaul de l'antipsychiatrie, il en avait été une des figures pensantes. Il l'avait appris récemment en discutant avec un confrère. Il avait eu l'occasion de côtoyer un grand penseur de la psychiatrie sans le savoir, il l'avait traité avec désinvolture, lui donnant même des conseils de lecture. Et Malewski avait été assez humble pour les accepter. L'idiotie n'a pas de limite. En y repensant il se sentait honteux. Il l'avait revu lors d'un pot de départ à la retraite, s'était contenté de lui serrer la main puis il s'était échappé vers d'autres conversations auréolées de la douceur de l'alcool.

Gilles Deleuze et Félix Guattari et leur critique acerbe du capitalisme étaient aussi désuets que les dossiers de Malewski qu'il avait entrouverts et refermés aussitôt. Remplis de dessins, de notes manuscrites entassées dans des chemises aux couleurs pastel. La saisie de comptes rendus officiels était inexistante ou au plus incomplète. C'était un fatras de documents. Dans le dossier cartonné, on trouvait pêle-mêle, des lettres mélangées aux bilans médicaux entre lesquels étaient intercalés des courriers reçus d'autres établissements. Il avait parcouru rapidement ces documents qu'il avait eu dans l'idée de passer au broyeur. Il avait remis cette idée à plus tard, reste de mauvaise conscience entre culpabilité et malédiction. Il s'était ravisé puis avait tout jeté pêle-mêle dans la chemise bleu pastel. La voie de garage pour des trains n'ayant plus cours. Le rebut de la pensée. Maintenant, il avait le dossier devant lui, il portait le numéro 21-45-01. Il avait dans la main un enchaînement de petits dessins. Malewski pratiquait le squiggle où chacun, à tour de rôle complétait un gribouillis lancé par le thérapeute. Une sorte de diable semblait émerger au milieu de ce qui ressemblait vaguement à une cerise. Une route tentait de s'échapper vers un nuage raturé avec violence, la feuille était pratiquement perforée. De ci, de là des notes au crayon noir ajoutées plus tard, étaient la marque de Malewski. *Peur incontrôlée de la séduction, angoisse de dévoration précoce non résolue. S'appuyer sur le transfert en ateliers thérapeutiques. Reprendre avec Isabelle les acting out qui témoignent d'une réactivation angoissante de la relation maternelle. Père symbolique élaboré sur un registre érotisé rend très complexe la thérapie analytique. Début de transfert, ne pas précipiter les choses, espacer les séances. Le dessin semble une ouverture pour mettre au travail les premières constructions de l'enfance. Ajouté en post-scriptum, ne pas toucher à l'identité qui s'est construite à travers le prénom Cassie = KC (c majuscule fait comme un l) = KL = Konzentrationslager interprétation à manier avec prudence.* Klein se rassurait comme il pouvait, se disant qu'il ne pouvait pas lire tous les dossiers. Mais en même temps s'il l'avait fait, quel gain de temps. En entendant cogner à la porte, il repoussa le dossier, préférant ne pas l'ajouter à la pile sur le coin de son bureau. Une sorte d'appréhension injustifiée.

- « Entrez...

- Tu m'as appelé Loïc ?
- Oui, tu as deux minutes... »

Garance regarda le dossier que Loïc avait devant lui, les deux mains posées dessus. Comme s'il hésitait encore sur la conduite à tenir, ou bien s'il lui était impossible de se séparer définitivement de son contenu. Peut être essayait-il une dernière fois de comprendre ce qui avait conduit à ce ratage. Elle se doutait de l'objet de cette requête avant même d'avoir reconnu à qui appartenait la chemise en carton, jaune. La couleur des anciens patients avant la mise aux normes des dossiers verts standardisés. Mais elle n'en dit rien, elle préférait attendre qu'il entame la discussion. Il avait l'air abattu, ce qui confirmait à point nommé les dires de la secrétaire quand elle était venue l'interrompre dans sa causerie avec Isabelle. « Il a pas l'air dans son assiette le patron ! » Garance était au courant des derniers événements. Elle travaillait avec Mathias et elle savait que le suivi allait enfin pouvoir reprendre. La joie de renouer avec les entretiens du jeudi se mêlait d'une certaine appréhension, Mathias, psychotique sévère n'était pas une sinécure. Presque cinq années de travail. Mais elle avait le sentiment ferme que ça avait bien bougé, la relation était établie. La question était de savoir ce qu'il en restait après cette épreuve terrible.

En synthèse clinique il avait fallu épauler le personnel des éducatrices particulièrement marquées par le décès de Cassie. Cela faisait la troisième séance de travail et c'était toujours aussi pénible pour Shatyavrat le thérapeute récemment arrivé dans l'équipe. Le seul suffisamment peu impliqué dans cette histoire pour pouvoir engager un travail sérieux avec l'équipe. Isabelle n'arrivait pas se dégager de sa culpabilité. Elle avait été trop proche de Cassie. D'ailleurs, elle n'avait jamais pu se résoudre à l'appeler Cassandra comme le lui avait rappelé Klein. Elle savait bien que le nom c'est sacré, mais elle avait peur de quelque chose qui lui échappait. Isabelle avait noué de solides relations avec Michèle. Ce n'était pas facile tous les jours, mais elles avaient établi une distance suffisamment bonne, et surtout suffisamment mauvaise pour que Michèle ne sente pas emprisonnée. Isabelle s'était aussi habituée au caractère de Mathias avec lequel elle partageait une passion pour la mosaïque. Une passion inversée. Elle pour les morceaux éclatés de faïence. Mathias pour le modèle d'origine. Refaire toujours le même était son activité de la semaine. Mais de cette façon il pouvait partager la même la salle que les autres. Sans se sentir assailli par des liens d'affection qui pour lui étaient meurtriers.

Pour Isabelle c'était un triple échec. Mais ce que Garance n'imaginait pas, c'est que ce le soit aussi pour Klein. Elle fût peut être encore plus affectée par cette découverte que par le reste. Elle était loin d'adhérer à ses orientations psychiatriques, mais elle voyait en lui un chef de service solide, capable de diriger une équipe. De lui indiquer la direction à suivre, ce que l'ancien psychiatre était incapable. Mais au final la chute n'en était que plus dure. Les enfants abandonnés par le père, devenaient orphelins. Ils se dirigèrent vers le bureau. Klein s'affala sur son fauteuil, Garance de l'autre côté, s'installa sur la chaise. Loïc eut encore les yeux qui s'embrumèrent ce qui n'échappa pas à Garance. Il lui était impossible de parler. Il baissait les yeux comme un tout petit. Au bout de quelques minutes, il s'adressa à Garance et lui demanda de le suivre en contrôle. Garance opina de la tête en signe d'acquiescement. Elle lui prit la main

- « On se voit lundi à dix-sept heures, ça te va ?
- Oui... »

Garance allait retirer sa main, mais Klein s'y accrochait comme à une bouée de sauvetage. Elle ne put retenir l'émotion qui l'envahissait. Dans le trouble commun qui avait duré une fraction de seconde, toutes les émotions s'étaient englouties. Ils s'étaient levés tous les deux dans un mouvement symétrique. Quelquefois la communion des âmes se traduit de manière mathématique. L'axe de symétrie était le bureau. Le rapport inversé, reflété dans un miroir irréel fût leur émoi. Le plateau en chêne mélaminé gris anthracite servit de frontière. Ce fut cet espace, en tout cinquante deux centimètres, qui les empêcha de finir dans les bras l'un et de l'autre. Le temps d'une hésitation éloigna le baiser qui était sur le bord de leurs lèvres. Il faudra désormais trouver quelqu'un d'autre

pour le contrôle en thérapie analytique. L'amour avait planté ses crocs dans le quotidien d'un travail basé sur le transfert, mais pas celui du désir charnel.

Garance s'échappa sans dire un mot, mais au moment de quitter la pièce, elle se retourna pour lui adresser un petit signe de la main. Elle était resplendissante, belle et désirable à souhait. De toute façon Klein avait perdu toute objectivité dans l'évaluation de sa collègue. Quand la porte fut refermée avec toute la délicatesse féminine, Klein regagna son bureau. Il avait oublié d'éteindre son ordinateur. Avant de quitter la pièce, il agita la souris pour réactiver son ordinateur qui était passé en mode veille. Mais ce dernier ne réagit pas. Pensant que finalement il l'avait arrêté, il éteignit la lumière et pensa à fermer les volets. Pour une fois, Marie-Jeanne la femme de ménage sera contente. Avec Malewski elle avait le droit de participer aux synthèses institutionnelles. Une jolie foire d'empoigne qui finissait toujours par un esclandre en bonne et due forme. C'était généralement Sophie Steiner qui sortait comme une tornade, son sac sous le bras tout en enfilant son manteau. L'heure c'est l'heure, et il faut savoir conclure. De temps en temps, Marie-Jeanne prenait la parole pour ronchonner, notamment après les médecins qui se pensaient au-dessus des autres, du moins, pour ce qui est de la fermeture des volets et du petit matériel. Cette saloperie de pâte à modeler qui laissait des traces grasses sur les tables. Elle avait fait acheter de petits tapis exprès. Il semble que tous les médecins étaient presbytes et les tapis visiblement trop petits échappaient à la vision de prêt. Il y avait les incontournables du feutre à l'eau pour écrire sur le tableau Velléda. Les médecins se fichaient pas mal de savoir comment on pouvait effacer les traces. Les feutres Velléda pour des tableaux Velléda, ce n'est pourtant pas bien difficile à comprendre.

Klein vérifia qu'il n'avait rien oublié, son portable, sa sacoche, ses clefs, tout y était. La porte lui échappa des mains, elle claqua brutalement contre le chambranle, faisant vibrer toute la cloison. Cela eut pour effet de réanimer l'ordinateur. Un ronflement se fit entendre, puis la machine se calma. L'écran afficha ce qui était en cours d'exécution.

Chronique nocturne du voyageur Internautique datée du *Mardi 24 août 2011*

Je clos ici mon livre de bord et m'en vais arracher la connexion qui me retient au-dessus du vide sidéral....

... Loïc KLEIN

Voulez-vous quitter la galaxie définitivement ? Cliquez sur Ok.

Bip Bip Bip...

POST SCRIPTUM :

Mon souhait le plus grand, ami lecteur, amie lectrice, c'est que tu aies passé un moment agréable, pardonne les maladresses, les fautes d'orthographe, les incohérences, ou ne les pardonne pas, ce n'est pas de mon ressort c'est toi qui vois, mon seul souhait je te le répète jusqu'à la lie, c'est que tu aies passé un moment agréable, car dès cet instant me voilà enfin de retour parmi les vivants.

La bise...

... et merci à tous ceux, si nombreux, qui ont bien voulu me donner un coup main pour faire de cette histoire une histoire qui n'est plus mienne puisque de tous ces amis elle est emplie. Je me dilue en eux et ne suis déjà plus vraiment moi.